

Edição nº 11 | Jul. 2021

intelligere

Revista de História Intelectual

ISSN: 2447-9020



CHC

Centro Interunidade
História da Ciência
Universidade de São Paulo

Intelligere

Revista de história intelectual

nº 11 – jul. 2021 - ISSN: 2447-9020

Intelligere, Revista de História Intelectual é um periódico científico semestral, eletrônico, trilingue (português, espanhol e inglês) dedicado aos estudos de História Intelectual e História das Ideias.

Intelligere publica artigos originais, entrevistas, resenhas de livros, notícias de pesquisa em andamento, traduções e fontes documentais relevantes para a história intelectual.

Revista de acesso livre, *Intelligere*, com o apoio da Universidade de São Paulo, assume todos os custos pelo processamento e publicação dos artigos, sem qualquer custo para autores e leitores.

Administração / Correspondência

Office /Contact

Revista Intelligere

Universidade de São Paulo

CHC - Centro de Interunidades de História da Ciência

Av. Prof. Lineu Prestes, 338 – Térreo

Cidade Universitária – São Paulo – SP

CEP 05508-900

telefone (11) 3091-3776

e-mail: intelligere.revista@gmail.com

SUMÁRIO

ARTIGOS

~ 1 ~

Hostis humani generis: métamorphoses d'un concept jusqu'au contexte révolutionnaire

Marta Nunes da Costa

~ 22 ~

Moral religiosa, economia política e bem comum

Daniel de Lara Oliveira

~ 52 ~

As desilusões de um historiador: as idades médias de Michelet

Carlos Roberto Figueiredo Nogueira

~ 63 ~

Um conhecimento de formação: Alice Piffer Canabrava geógrafa (1935-1974)

Otávio Erbereli Júnior

~ 94 ~

Trajectoria intelectual: contribuições na perspectiva bourdieusiana

Natália Cristina de Oliveira; David Antonio de Castro Netto; Andreza da Silva Vieira

~ 111 ~

Regina Silveira e Julio Plaza: agentes da arte conceitual brasileira

Daniela Maura Ribeiro

~ 157 ~

Ossian, Werther e os pré-românticos

Ivan Leski

TRADUÇÃO

~ 178 ~

Thomas Henry Huxley e o parentesco entre dinossauros e aves

Julian Cristian Gonçalves da Silva Junior e Tatiane Barbosa Martins

PESQUISA

~ 198 ~

Elitismo e representação utilitarista em John Stuart Mill: o ensaio Sobre a Liberdade e sua transposição na forma de governo ideal

Alisson Ortiz Rigitano

~ 219 ~

O jovem Moniz Bandeira entre poesia e militância em Salvador: sentidos de um itinerário intelectual

Luccas Eduardo Maldonado



ARTIGOS - ARTICLES

Hostis humani generis: métamorphoses d'un concept jusqu'au contexte révolutionnaire

Marta Nunes da Costa¹
Universidade Federal do Mato Grosso do Sul
nunesdacosta77@gmail.com

Como citar este artigo: NUNES DA COSTA, Marta. “Hostis humani generis: métamorphoses d'un concept jusqu'au contexte révolutionnaire”, *Intelligere, Revista de História Intelectual*, n°11, pp. 1-21. 2021. Disponível em <<http://revistas.usp.br/revistaintelligere>>. Acesso em dd/mm/aaaa-

Résumé: Le but de cet article est de comprendre comment le projet républicain se construit en mettant la distinction ami/ennemi au coeur de ses discours et pratiques. Cet article a trois moments. Premièrement, je reviens aux origines du concept *hostis humani generis*. Ensuite, j'analyse comment ce concept a été introduit dans l'histoire de la philosophie politique - d'abord, par Bodin et sa définition de la république; plus tard, par Locke, qui, contribuant à la consolidation du récit du contrat social, crée, dans la description de l'état de la nature, de l'état de guerre et de l'état civil, une nouvelle façon de comprendre la relation entre politique et morale, à travers l'insertion du concept d'humanité. Dans un troisième moment, je montre comment cette mutation se produit à l'époque de la Révolution Française, surtout dans la période de la Terreur et de la “Grande Terreur” et comment celle ci devient l'autre face de la république.

Mots-clés: Carl Schmitt. Hostis Humani Generis. République. Robespierre. Terreur.

¹ Professora de Filosofia na UFMS, atuando nos cursos de graduação e pós-graduação (mestrado profissional e PPG de Ensino de Ciências); Professora Permanente do PPG de Filosofia da Unioeste; Coordenadora do Grupo de Estudos Democráticos (CNPQ). Áreas de pesquisa: teoria política, filosofia política, ética, teorias da democracia.

lattes: <http://buscatextual.cnpq.br/buscatextual/visualizacv.do?id=K4964786A3>

Orcid: <https://orcid.org/0000-0002-8523-314X>

Hostis humani generis: metamorphoses from a concept to the revolutionary context

Abstract: The goal of this article is to understand how the Republican project is built by putting the friend / enemy distinction at the heart of its speeches and practices. This article has three moments. First, I go back to the origins of the concept *hostis humani generis*. Next, I analyze how this concept was introduced in the history of political philosophy - first, by Bodin and his definition of the republic; later, by Locke, who, contributing to the consolidation of the narrative of the social contract, creates in his description of the state of nature, the state of war and the civil state, a new way of understanding the relationship between politics and morality, through the insertion of the concept of humanity. In a third moment, I show how this mutation occurs at the time of the French Revolution, especially in the period of the Terror and the “Great Terror” as well as how it became the other side of the Republic.

Keywords: Carl Schmitt. Hostis Humani Generis. Republic. Robespierre. Terror.

Introduction

Toutes les histoires sont basées sur une dichotomie, qui peut prendre plusieurs aspects: nous / eux, amis / ennemis. Carl Schmitt avait brillamment souligné l'instinct naturel de comprendre la réalité, et en particulier la réalité politique, à partir de ces termes. Cet article est né d'une inquiétude suscitée par l'étude de la Révolution française, du gouvernement révolutionnaire et de la Terreur. En effet, c'est dans cette période que nous pouvons identifier une reconstruction des discours et des institutions, en tournant vivante la distinction ami/ennemi et en la mettant au coeur du projet républicain. Dans une tentative de délimiter une généalogie du droit naturel et des métamorphoses de ce concept jusqu'à la Révolution française, j'ai constaté que ces métamorphoses étaient basées sur la récupération d'une importante fiction juridique, la fiction de *hostis humani generis*. Mon intuition suggère que cette mesure a été prise pour justifier et rendre légitime la violence de la Terreur. Mais quelles mutations conceptuelles étaient nécessaires pour parvenir à cette compréhension?

Le but de cet article est d'essayer de répondre à cette question. Pour cela, je reviens aux origines du concept *hostis humani generis*. Ensuite, j'analyse comment ce concept a été introduit dans l'histoire de la philosophie politique - d'abord, par Bodin et sa définition de la république, où la référence aux pirates vise à illustrer son contraire, son "autre"; plus tard, par Locke, qui, contribuant à la consolidation du récit du contrat social, crée, dans la description de l'état de la nature, de l'état de guerre et de l'état civil, une nouvelle façon de comprendre la relation entre politique et morale, à travers l'insertion du concept d'humanité. Dans un troisième moment, je montre comment cette mutation se produit à l'époque de la Révolution Française, surtout dans la période de la Terreur et de la "Grande Terreur" et en ayant comme horizon la redéfinition de la loi naturelle et sa relation avec le républicanisme.

Les origines du concept

Dan Edelstein dans son oeuvre *The Terror of Natural Right - Republicanism, the Cult of Nature, and the French Revolution* dit que "La théorie du droit naturel est apparue comme un langage politique et philosophique essentiel au tournant du XVIIe siècle comme une réponse directe aux questions juridiques urgentes soulevées par l'impérialisme européen dans le Nouveau Monde" (2009, p.27).

A cette époque, la question de la piraterie est considérée comme un exemple de société désordonnée, comme Bodin l'avait déclaré au début de *Les Six livres de la République*. En effet, Bodin définit la république comme "un droit gouvernement de plusieurs ménages, et de ce qui leur est commun, avec puissance souveraine" (1993, p.44) Immédiatement après la définition de république, Bodin souligne que le « bon gouvernement » se distingue des « troupes des voleurs et pirates, avec lesquels on ne doit avoir part, ni commerce, ni alliance, comme il a toujours été gardé en toute République bien ordonnée ». Les voleurs et pirates sont mentionnés comme l'opposé du bon ordre, comme une négation du but divin et rationnel de l'espèce humaine elle-même. Bodin ne fait pas mention de l'expression *hostis humani generis*; cependant, la façon telle qu'il portait les voleurs et pirates culminera dans la reprise de ce concept. En fait, cette expression, bien qu'originale de Cicéron, a été reprise plus

systématiquement à partir de 1705². Dans un contexte où les souverains européens ont mené de nombreuses interventions à l'étranger, il a fallu trouver un moyen de justifier les violences perpétrées³.

... L'identification d'un ennemi de toute l'humanité permet aux souverains d'intervenir aussi bien de manière légitime que légitime, même en recourant à la violence dans des contextes loin de leurs limites communes. La juridiction universelle est la raison pour laquelle l'*hostis humani generis* n'a jamais été complètement oublié ou abandonné par les décideurs politiques, et aussi pourquoi il a été redécouvert périodiquement après des décennies d'utilisation inutilisée. (SCHILLINGS, 2017, p.6)

Trois questions s'imposent: qui sont les ennemis de l'humanité? Comment sont-ils définis (et redéfinis), c'est-à-dire quels critères doivent-ils remplir? Que signifie la juridiction universelle, c'est-à-dire qui juge, qui est autorisé ou pas autorisé, et quels sont les limites de ces actions?

Jody Greene, auteur contemporains étudiant des cas spécifiques de condamnation pour piraterie en Angleterre au XVII^e siècle, a constaté que les tribunaux jugeaient et condamnaient "... ne déterminant pas les différences entre guerre, corsaires, insurrection civile et piraterie, mais ne faisant appel qu'à des mesures extrajudiciaires. un emblème non seulement de la difficulté, mais aussi de l'arbitraire de la distinction entre le piratage et d'autres mesures parfaitement légales." (2008, p.686) Derrida, dans le même esprit, dit que l'

Instabilité sémantique, points de problème irréductibles dans les marges entre les concepts, indécision par rapport au concept de la marge elle-même: tout cela ne doit pas être analysé comme un trouble spéculatif, un chaos conceptuel ou une zone d'agitation temporaire dans le langage public ou politique. Nous devons également reconnaître les stratégies et les relations de pouvoir ici. La puissance dominante est celle qui parvient à imposer, et donc à légitimer, voire à légaliser (comme c'est toujours une question de droit) à l'échelle nationale ou mondiale, la terminologie et donc l'interprétation qui convient le mieux à une situation donnée. (2003, p.105)

² Cicéron a été le premier à formuler le principe de *hostis humani generis* mais pas avec cette terminologie. Cicéron a utilisé l'expression *comunas hostis omnium*. Selon l'auteur, les pirates étaient ceux qui étaient en dehors de la loi et donc toute violence perpétrée par l'empereur contre ces autres serait légitime. Selon la lecture de Schillings (2017), Cicéron pose la question de la légitimité dès le début de la formulation du problème, permettant de comprendre la violence comme légitime et donc juste.

³ Pour une lecture plus attentif sur ce thème voir Barère, Bertrand, *La Liberté des Mers, ou le Gouvernement anglais dévoilé*. Sur Barère voir Pierre Serna, « Barère, penseur et acteur d'un premier opportunisme républicain face au directoire exécutif », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 332 | avril-juin 2003, mis en ligne le 22 avril 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/828> ; DOI : 10.4000/ ahrf.828

Le concept de pirate, au XVIIe ou XVIIIe siècle, comme le concept de terroriste, au XXIe siècle, se situe au *marge* des concepts, c'est-à-dire qu'il n'est pas possible de trouver une utilisation hégémonique du terme, d'un point de vue analytique; l'un et l'autre pointent vers une flexibilité conceptuelle et contextuelle qui empêche un traitement systématique. Comme le déclare Schillings, "(h)istoriquement, le terme peut désigner des corsaires voyous, des mutins, des villageois indisciplinés, des clans côtiers prédateurs, des ports de pirates stables, des États souverains (...) et de nombreuses autres entités." (2017, p.7) Il est impossible de proposer une définition du pirate. En revanche, si au XVIIe siècle on explorait la relation entre la piraterie et l'ennemi de l'humanité, à partir du XIXe siècle, cette dernière notion n'était plus liée à la pratique de la piraterie. En effet, le concept de *hostis humani generis* est devenu applicable à d'autres pratiques telles que la traite des esclaves et les terroristes. Aux XXème et XXIème siècles, l'homogénéité hypothétique du concept a été radicalement perdue, s'appliquant désormais à un large éventail de phénomènes et de pratiques, "instinctivement" reconnaissables mais à peine définis.

Dans l'article mentionné de Greene, l'auteur explore la comparaison entre la figure du pirate et celle du terroriste au XXIe siècle, montrant qu'en dépit de la différence de *a priori* historique, les deux partagent certaines caractéristiques: le fait qu'ils agissent en *dehors* de l'autorité de l'État ou nation; tous deux commettent des actes de violence en *dehors* du territoire; les actions sont motivées par des intérêts privés; ces intérêts contredisent les intérêts fondés sur les normes internationales; en général, les actes qu'ils ont commis sont considérés comme "haineux", barbares ou inhumains⁴. Greene ne contemple pas une autre hypothèse, à savoir, quand l'État même est considéré, aperçu et reconnu comme pirate vis-a-vis la communauté internationale et le droit des gens. En tout cas c'est principalement ce dernier aspect de la relation

⁴ Le pirate, le terroriste ou tout simplement celui qui incarne «l'ennemi de l'humanité» représente l'Autre et n'acquiert donc son sens que par rapport au point de départ duquel il est jugé. Schillings dit que «ces figures en tant que représentants d'une portée civilisée, d'une autre portée et d'une zone entre elles dérivent d'un modèle classique de civilisation qui est utilisé pour légitimer une grande partie de l'expansion impériale européenne». (2017, p.14) Schillings déclare également que bien que nous trouvions des différences dans la caractérisation de l'Autre de l'Europe, l'élément commun peut être trouvé dans la croyance que l'Europe chrétienne représente la quintessence de la civilisation. Le concept de *hostis humani generis* part d'un modèle de civilisation essentiel (chrétien, européen).

entre "haine", barbarie, et inhumanité qui m'intéresse et c'est à travers lui que l'on se rend compte que ceux qui commettent ces actes ne violent pas seulement les règles locales/régionales, mais plutôt les règles ou lois postulées comme "naturelles"; dans ce sens, les auteurs de crimes sont considérés comme des ennemis de l'humanité. Comment s'établie-elle, cette relation entre "nature", "humanité" et "loi"? Attribuer un sens à l'expression *hostis humani generis* implique de retracer une constellation de concepts qui, à terme, déterminera la légitimité des pratiques. Cependant, avant de commencer l'analyse de cette constellation, il faut faire une observation à propos le rôle du langage.

Il est clair que dans les deux cas - pirate et terroriste - le langage a des conséquences analytiques, juridiques et politiques importantes. D'après une lecture de Hobbes, pour qui le langage était essentiel non seulement pour connaître (et établir la science) mais aussi pour comprendre la nature humaine et tirer sa proposition politique, il est justifié de dire que l'expression "ennemie de l'humanité" et l'expression "guerre contre le terrorisme" n'a aucun sens, c'est-à-dire, sont des expressions absurdes.⁵ L'absurde, comme celui qui viole les règles de la bonne pensée, ne peut générer que du chaos et de la désordre. En effet, Hobbes dit que la langue a quatre utilisations spéciales:

[...] tout d'abord, enregistrer ce que nous pensons être la cause de quelque chose, présent ou passé, et ce que nous pensons que les choses présentes ou passées peuvent produire, ou provoquer, ce qui en somme acquiert des arts. Deuxièmement, montrer aux autres les connaissances que nous avons acquises, c'est-à-dire nous conseiller et nous enseigner mutuellement. Troisièmement, faire savoir aux autres nos souhaits et nos objectifs, afin que nous puissions obtenir leur aide. Quatrièmement, pour plaire et ravir, et pour les autres, jouer avec les mots, pour le plaisir et l'ornement, d'une manière innocente. (1979, p.21)

À ces quatre usages positifs, Hobbes réplique à quatre abus:

Premièrement, lorsque les hommes enregistrent par erreur leurs pensées par l'inconstance du sens de leurs mots, avec lesquels ils enregistrent par leurs conceptions ce qu'ils n'ont jamais conçu, et ainsi ils se trompent. Deuxièmement, lorsqu'ils utilisent des mots de manière métaphorique, c'est-à-dire avec un sens différent de celui qui leur est attribué, ils trompent les autres. Troisièmement,

⁵ Hobbes dit: «Quand quelqu'un calcule sans utiliser de mots, que peut-on faire dans des cas particuliers ... précédé, c'est ce qu'on appelle l'erreur, à laquelle même les hommes les plus prudents sont soumis. Mais lorsque nous raisonnons avec des mots d'importance générale et arrivons à une inférence générale qui est fautive, même si elle est communément appelée erreur, c'est en fait un discours absurde ou dénué de sens. Car l'erreur n'est qu'une illusion ... Et les mots avec lesquels nous ne concevons que du son sont ceux que nous appelons absurdes, insignifiants et dénués de sens.» (T. Hobbes, *Leviathan*, São Paulo, Pensadores, 1979, p. 28)

lorsqu'ils déclarent en paroles leur volonté d'être ce qu'elle n'est pas. Quatrièmement, quand ils les utilisent pour s'offenser, puisque puisque la nature a armé des êtres vivants, certains avec des dents, d'autres avec des cornes et d'autres avec des mains pour attaquer l'ennemi, ce n'est rien d'autre qu'un abus de langage l'offenser avec la langue, à moins que ce soit quelqu'un que nous soyons obligés de gouverner, mais alors ce n'est pas d'offenser, mais de corriger et de punir. (1979, p.21)

De toute évidence, le terme *hostis humani generis* est une extension inappropriée d'un terme; c'est une métaphore qui, dans le contexte rhétorique et politique, sert à *tromper*. Il ne s'agit pas de métaphore en tant que figure de style utilisée pour donner du plaisir et avec une utilisation innocente, car ce serait un exemple d'utilisation correcte; lorsque la métaphore se présente comme une description du réel, c'est simultanément un mensonge *intentionnel* qui cause du tort, car il favorise l'ignorance et la crédulité d'êtres humains peu habitués à penser correctement, et donc sans moyen d'identifier les abus du langage⁶. En effet, et c'est ce que j'essaie de expliciter, je pense que tout ce moment historique a élevé la métaphore au *status* de réalité, en faisant la subversion de tout les concepts traditionnels de nature, justice, ordre, autorité politique, légitimité, etc.

Dans le contexte du XVIIe siècle, dans lequel Hobbes écrit également, l'expression *hostis humani generis* était clairement une exagération rhétorique, une "fiction juridique", un "comme si", c'est-à-dire, en donnant un traitement plus littéraire que littéral⁷. Cependant, alors que l'utilisation de fictions légales a servi et sert toujours un objectif spécifique, à savoir celui de la métaphore transitoire, c'est-à-dire assimiler le connu et l'inconnu et contraindre à affronter

⁶ Nous verrons plus tard comment Saint-Just en abusant du langage crée l'espace pour la mutation conceptuelle où la fiction deviendra le fondement d'une nouvelle réalité juridique, emmené par le gouvernement révolutionnaire.

⁷ Dans un texte intitulé «Ennemi de toute l'humanité: les effets déshumanisants d'un concept dangereux» de Wilde, basé sur une critique du texte «L'ennemi de toute l'humanité» de David Luban, déclare qu'il en va de même à Cicéron. L'auteur dit «[...] lorsque Cicéron utilise le terme hostile pour définir les pirates, son choix de mot est «familier, pas technique»: le terme «hostile» peut se référer à des ennemis au sein ou en dehors de la loi et donc La désignation par Cicéron de pirates comme hôtes n'implique pas en soi qu'ils sont en dehors de la loi.» (De Wilde, Marc, «Enemy of All Humanity: The Dehumanizing Effects of a Dangerous Concept», *Netherlands Journal of Legal Philosophy* 2 (2018), p.162) Cependant, de Wilde montre que la lecture de Luban est erronée: les pirates sont différents des bandits ordinaires: ceux-ci violent l'autorité d'un territoire; les premiers violent toute autorité. C'est pourquoi Cicero les considère comme des «ennemis de tous», ou des «ennemis communs à tous», non seulement l'ennemi des États ou des autorités politiques mais aussi des personnes elles-mêmes, des êtres humains. De plus, dans un autre passage, Cicéron déclare clairement que les pirates sont des «ennemis communs de tous les peuples et nations». Voir Cicéron, *Against Verres*, II, 5.30.76

de nouveaux conflits, l'expression *hostis humani generis* occupe une place particulière. Comme le dit Sonja Schillings,

Legal fictions thus serve a pragmatic function: they allow a comparatively swift legal reaction to a historically specific crisis, and thus they reduce pressure on the law to improvise lasting solutions all too quickly. The breathing room secured by a legal fiction allows to remain coherent as law, since it enables a more careful institutional adaptation to change. (2017, p.3)

Contrairement à la fiction juridique courante, l'expression *hostis humani generis* n'a jamais été utilisée avec l'intention préalable de conduire à la redéfinition des lois. En effet, il représente l'exception, *l'autre* du droit, le *radicalement* autre, celui qui est absolument en dehors de l'imaginaire collectif juridique. Les individus qui entrent dans le champ de cette expression sont nécessairement ennemis de la loi, représentant l'opposition et refusant violemment tout dialogue ou soumission. Par conséquent, l'expression est si forte - ces individus ne rejettent pas seulement la loi; ce faisant, et de la manière dont ils le font (généralement en faisant appel à la violence), ils rejettent la condition même de l'humanité; ils naturalisent la violence illégitime, la violence qui détruit et qui est par nature injustifiable et injustifiée. L'expression *hostis humani generis* nous permet de capter cet espace de *suspension* de la loi; c'est comme un "trou noir", une zone inconnue. Une fois entré dans cet espace, où toutes les lois et tous les préjugés sont suspendus et devenus sans référence, tout est valable, y compris la violence qui serait autrement condamnée par le bon sens et les traités et conventions internationaux. Ce qui est frappant, c'est la soumission de l'auteur du crime à la juridiction universelle - et quiconque juge, individuellement, juge universellement, au nom de l'espèce.

Quels changements se sont produits dans le langage et le discours de l'histoire de la philosophie politique aux XVIIe et XVIIIe siècles? Quelle constellation conceptuelle a été proposée et assimilée, intériorisée, pour réformer le *a priori* historique de l'époque? Comment cette constellation a-t-elle été transformée jusqu'à l'époque de la Révolution française et du gouvernement révolutionnaire?

John Locke Et La Redéfinition De L'imaginaire Collectif Moderne

John Locke, dans le *Traité du gouvernement civil* de 1689, n'utilise pas directement ce concept, mais l'idée sous-entend toute son exposition de l'état de la nature. Dans le chapitre II intitulé «De l'état de la nature», Locke commence par déclarer que c'est "un état dans lequel ils [les hommes] sont absolument libres de décider de leurs actions, de disposer de leurs biens et de leur peuple comme bon leur semble, dans les limites de la loi naturelle, sans demander l'autorisation d'un autre homme ou en fonction de leur volonté" (1999, II,4). Puis Locke dit que c'est

Un état d'égalité aussi, où la réciprocité détermine tout pouvoir et toute compétence, personne n'en ayant plus que les autres; évidemment, les êtres créés de la même espèce et de la même condition qui, depuis leur naissance, jouissent ensemble de tous les avantages communs de la nature et de l'usage des mêmes facultés, *doivent encore être égaux entre eux, sans subordination ni sujétion* [...] (1999, II,4)

L'état de nature est un état de liberté et d'égalité, marqué par la réciprocité entre les hommes. Chaque homme a la liberté absolue de disposer de lui-même et l'égalité fait référence à l'identité des conditions - tous les hommes vivent dans la nature, jouissent de leurs avantages et ont les mêmes pouvoirs. De cette liberté et de cette égalité postulées comme originales, la réciprocité qui établit les limites et la permissivité des actions entre les hommes s'ensuit. C'est en ce sens que l'affirmation selon laquelle l'état de la nature "[est] régi par un *droit naturel* qui est imposé à chacun, et en ce qui concerne la raison, qui est ce droit, *toute l'humanité* apprend que, étant toutes égales et indépendantes, personne ne devrait nuire à l'autre dans sa vie, sa santé, sa la liberté ou ses biens [...]" (1999, II,6)

À Locke, on observe l'association entre loi naturelle, raison, humanité et morale. Le droit naturel, et donc l'invitation à reconnaître une condition similaire d'égalité et de liberté, dit non seulement ce qu'il est, mais aussi ce qu'il doit être, c'est-à-dire qu'il apporte avec soi une prescription en projetant un sens au concept d'humanité. Dans la mesure où les devoirs (moraux) sont reconnaissables par la raison (en tant que droit naturel), un concept de justice en découle également. Quelle serait la justice dans l'état de la nature? Pour Hobbes, le concept de justice ainsi que celui de morale n'ont aucun sens dans

l'état de nature, car ils ne naissent que lorsqu'il existe un pouvoir commun auquel tous les hommes se soumettent.⁸ Locke a une vision clairement différente. Il y a de la justice dans la nature et cette justice coïncide avec la préservation de soi, d'une part, et la perpétuation d'un état où la préservation de soi, non seulement du sujet mais des autres, peut être garantie. Alors,

Chacun est "obligé non seulement de préserver sa propre vie" et de ne pas abandonner volontairement l'environnement dans lequel il vit, mais aussi "[...] de veiller à la conservation du reste de l'humanité", c'est-à-dire, *sauf pour rendre justice à un délinquant*, ne pas entraver ou affaiblir la vie d'une autre personne ou ce qui tend à la préserver, ni sa liberté, sa santé, son corps et ses biens. (1999, II, 6)

Lorsque la loi naturelle, qui ordonne la *paix*, est violée, «c'est à chacun, dans cet état, d'assurer l'exécution de la loi de la nature, ce qui implique que chacun a le droit de punir ceux qui la transgressent avec des peines suffisantes pour punir les violations.» (1999, II, 7) Chacun a le droit de rétablir l'ordre, dans la mesure où chacun a le *pouvoir* de le faire, car dans l'état de nature tout le monde est égal et il n'y a pas de hiérarchie entre les hommes. Mais comment juger et décider si la loi naturelle a effectivement été violée? Locke croit que chaque homme peut prononcer un jugement selon sa conscience.

De toute évidence, le fait que la loi naturelle puisse être violée signifie que tout le monde ne la suit pas, c'est-à-dire que l'ordre moral (reflété dans l'engagement de chercher et maintenir la paix) n'est pas automatiquement reconnaissable ou réalisable. Certains êtres humains rompent avec l'ordre établi; au même temps, chacun est potentiellement juge de ses propres actions et de celles des autres. Cette rupture est une rupture non seulement avec l'ordre de la nature, mais avec l'ordre moral. Locke conçoit la convergence des deux ordres à travers le concept d'humanité et de ses ennemis. L'auteur dit:

En transgressant la loi de la nature, le délinquant déclare qu'il vit sous une autre loi que celle de la raison commune et de l'équité, qui est la mesure que Dieu a déterminée pour les actions des hommes, pour leur *sécurité mutuelle*, et ainsi, devenant *dangereux pour l'humanité*, il s'est affaibli et a *rompu* le lien qui les protège du mal et de la violence. En cas de violation des droits de toutes sortes, de leur paix et de leur sécurité, garantis par la loi de la nature, tout homme peut revendiquer son droit de préserver l'humanité, en punissant ou, si nécessaire, *en détruisant les choses qui ils sont nocifs; de cette manière, il peut réprimer quiconque a transgressé cette loi ... Tout*

⁸ Première partie du *Leviathan*.

homme a le droit de punir le transgresseur et d'être un exécuteur de la loi de la nature. (1999, II, 8, mes italiques)

Orienter votre vie selon la bonne raison est ce que la loi naturelle, comme la nature, donne et comme *droit, exige*. Violent la loi de la nature signifie désobéir à la raison et ainsi mettre les autres en danger. Cela signifie que la rupture du droit naturel entraîne automatiquement l'asymétrie, la rupture de la réciprocité et de l'égalité, et plus encore, la menace pour la liberté car il n'est pas possible de garantir la reconnaissance des autres humains comme libres, dignes et *humains*. Le prix à payer pour la désobéissance est *l'expulsion* de l'humanité, comprise comme un groupe d'hommes dans la génération actuelle et projetée dans les générations futures; d'autre part, l'expulsion d'une / de certaines demandes des humains immobiles la restauration de l'équilibre et de l'ordre naturel:

C'est pourquoi tout homme en état de nature a le pouvoir de tuer un meurtrier, à la fois pour empêcher les autres de faire les mêmes dommages, qu'aucune réparation ne peut compenser [...] mais aussi pour protéger les hommes des attaques d'un criminel qui, *ayant renoncé à la raison, à la réglementation commune et comme Dieu a donné à l'humanité*, par la violence injuste et le carnage qu'il a commis envers un autre homme, il a déclaré la guerre à toute la race humaine et c'est pourquoi *il peut être détruit comme un lion ou un tigre, une de ces bêtes sauvages en compagnie desquelles l'homme ne peut ni vivre ni être en sécurité.* (1999, II, 11, mes italiques)

Renoncer à la raison signifie renoncer à l'humanité et, par conséquent, démissionner et / ou choisir l'animalité; une animalité *féroce* qui constitue un danger pour la vie, et à ce titre justifie, par sa seule condition d'existence, sa destruction. Ceux qui choisissent l'animalité

ils échappent aux liens de la loi commune de la raison, ils ne suivent aucune autre loi que celle de la force et de la violence, et ils peuvent donc être traités comme des *animaux sauvages, des créatures dangereuses et nuisibles qui vous détruiront sûrement chaque fois qu'ils vous auront en leur pouvoir.* (1999, III, 16)

Locke déclare en outre moment dans ce chapitre que les lois civiles reflètent les lois naturelles, c'est-à-dire que les lois civiles sont la tentative *consciente* d'interpréter et de mettre en œuvre les principes réglementaires de la nature (1999, II, 12). L'état de nature de Locke, contrairement à Rousseau pour qui c'était une hypothèse qui n'a peut-être jamais existé, est un état permanent parmi les hommes qui existe jusqu'au moment où, de leur propre consentement, ils décident et choisissent de former une communauté politique.

(1999, II, 15) L'idée réglementaire de l'exposition lockéenne est celle de la liberté, en interdépendance avec les concepts susmentionnés d'égalité et de réciprocité. Une fois qu'une communauté politique est constituée, son objectif doit être de positiver les lois naturelles afin de garantir les conditions de possibilité de la liberté naturelle transmutée, c'est-à-dire de garantir la "non-soumission à toute obligation autre que la loi de la nature."(1999, II, 15)

J'ai mentionné Locke parce que je vois dans cet auteur l'effort conscient de systématisation de relation et associations conceptuelles, à savoir entre nature, morale, droit, humanité, ennemi et politique, associations qui seront explorées directement dans le contexte pré-révolutionnaire et révolutionnaire (notamment de la Révolution française) et dans le projet de rétablissement de la République, où la nature, l'humanité et la Terreur se constituent mutuellement. Ainsi, bien que chez Locke le concept de *hostis humani generis* n'apparaisse pas comme tel, l'opposition entre humanité / animalité et raison / violence apparaît clairement. L'universalisation de ce discours converge avec l'explication théorique du fondement du pouvoir politique interne, ce qui permet d'affirmer que Locke est, sans aucun doute, l'auteur qui systématise le mieux la figure de l' "ennemi", tout en développant un discours qui prendra racine et constituera notre contemporanéité, à savoir le discours des droits humains universels. Locke réussit à maintenir la revendication de l'universalisation des droits via la nature humaine en tant qu'humanité et, simultanément, à justifier l'exclusion d'une grande partie des humains de l'humanité "universelle".⁹

C'est ce paradoxe que sera reproduit à partir Locke jusqu'aux Révolutions du XVIIIème siècle, la Révolution Américaine et la Révolution Française, et que ouvrira, à son tour, des dynamiques propres et des nouvelles lutes d'émancipation.

Dans la section suivante, notre but sera de redessiner quelques contours de la Révolution Française, pas dans un sens exhaustive, mais avec le souci spéciale de comprendre comment l'idée de l'ennemi, en tant que l'autre part de l'idée de l'humanité, a été fondamentale pour la définition du projet républicain démocratique.

⁹ Voir Rech, Walter, *Enemies of Mankind: Vattel's Theory of Collective Security*, Leiden-Boston: Martinus Nijhoff Publishers, 2013, p. 36

Construisant la nouvelle république? Vertu et terreur en perspective

Dans les sections précédentes, j'ai montré comment le concept de *hostis humani generis* jouait un rôle symbolique, dans la construction spécifiquement moderne de l'imaginaire collectif occidental, mais aussi juridique et legal, conduisant finalement à une distinction morale entre ceux qui ont l'humanité et ceux qui n'en ont pas. Ce concept était particulièrement pertinent dans le contexte de la Révolution Française, car, comme Edelstein l' a souligné à juste titre, il permettait de penser la loi naturelle dans son association avec le républicanisme en termes complètement nouveaux. L'humanité serait désormais associée à la nature de l'homme, à un droit naturel inaliénable, plus précoce et plus fort que la raison elle-même. Dans cette section notre objective est de caractériser le mouvement de création, transformation et subversion des concepts (nature, république, droit, loi, humanité, ennemi) à partir l'analyse de deux discours de Robespierre et Saint-Just. Ça me permettra de dessiner en grandes lignes les limites de l'horizon républicain au moment du gouvernement révolutionnaire.

Les contours de l'imaginaire républicain

Qu'est-ce-que ça veut dire "République" dans le contexte révolutionnaire? Mazeau nos force a constater l'évidence que, sans avoir eu une expérience réel et, conséquemment, une référence, les français de l'époque se confrontaient avec la grande, presque impossible, tâche de créer, (in) consciemment toute une nouvelle identité, nationale mais aussi individuel et collective, où le seul guide serait la refuse du *status quo* dominant. (2015, p.144) Les influences philosophiques tels que Rousseau, Montesquieu ou Diderot, servait a épanouir l'imaginaire collective sans pourtant être capable de le matérialiser, car entre la théorie, les diagnostics et les pronostiques des philosophes il y avait un abime presque insurmontable, un abime constitué par des corps, de la chair, des pensées et actions désorganisés, actives, réactives, qui cherchaient par leur mouvement imprégner un sens au delà de la propre matière. Alors, quels étaient les concepts fondamentaux de ce nouveau "plan

d'immanence" que se dessinait au même temps qu'il se projetait dans le temps et dans l'espace?

Dans son discours de 5 nivôse an II, 25 décembre 1793, Robespierre affirme que le gouvernement révolutionnaire est nécessaire pour que la révolution soit accomplie:

La théorie du gouvernement révolutionnaire est aussi neuve que la révolution qui l'a amené. *Il ne faut pas la chercher dans les livres des écrivains politiques, qui n'ont point prévu cette révolution, ni dans les lois des tyrans, qui, contents d'abuser de leur puissance, s'occupent peu d'en rechercher la légitimité, aussi ce mot n'est-il pour l'aristocratie qu'un sujet de terreur ou un texte de calomnie; pour les tyrans, qu'un scandale; pour bien des gens, qu'une énigme; il faut l'expliquer à tous, pour rallier au moins les bons citoyens aux principes de l'intérêt public.* (2009, p.88, mes italiques)

Robespierre est bien conscient que les événements révolutionnaires font partie de ce que Arendt appelait la nouveauté, la naissance, l'imprévu, caractéristique par excellence de l'action humaine. Aucune théorie a été capable de prévoir ça - ça veut dire que, malgré les influences, les inspirations des Philosophes, des juristes ou des hommes d'action, la constitution du présent tel qu'il était, se traduit, pour celui qui était au centre de l'action, dans l'impérative de donner un sens, de planter une signification *présente*, pour ses contemporains, mais aussi, qui serait capable de projeter une signification future, *historique*. Quelle sera la catégorie qui permettra faire cette liaison entre présent-futur et à partir laquelle sera possible constituer à nouveau le corps politique *républicain*?

Robespierre nous dit que "la fonction du gouvernement est de diriger les forces *morales* et physiques de la nation vers le but de son institution. Le but du gouvernement constitutionnel est de conserver la République; celui du gouvernement révolutionnaire est de la fonder." (2009, p.88) C'est le moment de constitution celui le plus dur et difficile. Rappelons Maquiavel qui, dans son oeuvre magistrale *Le Prince* nous affirme que "Ceux qui, comme eux, et par les mêmes moyens, deviendront princes, n'acquerront leur principauté qu'avec beaucoup de difficultés, mais ils la maintiendront aisément. " (2007, chapitre 6)

Hannah Arendt, dans un esprit pareil nous dit que Maquiavel et Robespierre partagent l'énorme similitude où " ils comprenaient l'acte de Fondation à l'image du faire; la question pour eux était, littéralement, de "faire

une Italie unifiée ou une république française...” (2016, p.184, ma traduction) où la violence devient le moyen par excellence pour créer la nouvelle ordre.

Robespierre était au centre de ce mouvement; mais, c’est un mouvement qui se définit contre un horizon pré-établi spécifiquement “politique” dans le sens où Carl Schmitt emploie ce terme, à savoir, qui se construit à partir de la distinction ami-ennemi: “la pensée politique et l’instinct politique sont prouvés, en théorie et en pratique, dans la capacité de différencier l’ami de l’ennemi. Les points culminants de la grande politique sont, en même temps, les moments où l’ennemi est vu comme un ennemi avec une clarté concrète”. (2015)

Robespierre est au centre de cet instant qui constitue les hauts points de la “grande politique”. Il comprend qu’il faut *penser et faire* la révolution à partir de la définition de l’ennemi: “La révolution est la guerre de la liberté contre ses ennemies; la constitution est le régime de la liberté victorieuse et paisible.” (2008. p.88)

La révolution *est* la guerre de la liberté contre ses ennemies. La guerre s’affirme en tant que nécessité depuis que l’ennemi est devenu objectif. La guerre de la liberté c’est la guerre contre le pouvoir tyrannique et arbitraire, non seulement de l’Ancien Régime mais aussi des “factions”¹⁰. C’est ici que nous trouvons l’écho du souci rousseauian dans ce qui concerne la théorie et la pratique de la volonté générale. Robespierre, qui dans plusieurs sens reconstitue, en le transformant, la pensée de Rousseau, reproduit l’idée de que la constitution de la République dépend de l’identification de l’ennemi - et ici, l’ennemi c’est l’ennemi *extérieur*, c’est-à-dire, les États souverains qui contestent et représentent un danger physique, existentiel, d’invasion et de mort, à l’État français; et l’ennemi *intérieur*, qui nous force à discerner entre “nous”, ceux qui sont pour et ceux qui sont contre la liberté; ceux qui sont pour la manutention du *status quo* basé sur les pratiques d’oppression et ceux qui contestent le *status quo* et qui cherchent à créer une nouvelle ordre, capable de respecter les “lois naturelles”. La guerre, au nom de la quelle le gouvernement révolutionnaire affirme son existence en tant que *nécessaire*, acquiert sa légitimité parce qu’elle

¹⁰ Arendt dit: « Quand Robespierre justifie la Terreur, “le despotisme de la liberté” contre la tyrannie, son discours apparaît comme s’il répétait, presque mot à mot, la fameuse affirmation de Maquiavel sur la nécessité de la violence pour fonder les nouveaux États et pour réformer les (états) dégénérés. » (2016, p.184)

s'appui dans cette catégorie spécifiquement politique: la catégorie d'ennemi, le "nous" contre "eux", le "nous" contre "les autres".

Remarquons que cette distinction "ami/ennemi" n'est pas de la rhétorique ni une figure de style comme Hobbes avait remarqué: "Le gouvernement révolutionnaire doit aux bons citoyens toute la protection nationale; il ne doit aux ennemis du peuple *que la mort.*" (ROBESPIERRE, 2009, p.88, mes italiques) Schmitt nous elucide ici: "Une guerre a son sens en étant menée non pas par des idéaux ou des normes juridiques, mais contre un véritable ennemi." (2015, p.91, ma traduction)

Pour nous, nous ne ferons la guerre qu'aux Anglais, aux Prussiens, aux Autrichiens et à leurs complices. C'est en les exterminant que nous répondrons aux libelles: nous ne savons haïr que les *ennemis de la patrie.*
Ce n'est point dans le coeur des patriotes ou des malheureux qu'il faut porter la terreur, c'est dans les repaires des brigands étrangers, où l'on partage les dépouilles et où l'on boit le sang du peuple français. (2009, p.93)

La patriotisme éclairera la justice achevée par les morts des ennemies de la République¹¹; en effet, le patriotisme est au centre de la vertu républicaine, malgré les excès qui résultent des difficultés implicites dans le jugement des cas particuliers.¹²

La politique extérieur ainsi que la politique intérieur se définie par rapport a cette référence concrete, qui accompli plusieurs buts: d'un côté, elle permet définir et constituer les limites du politique; d'un autre côté, elle deviendra le critère par rapport au quel les concepts non seulement politiques mais aussi morales, culturelles et anthropologiques seront redefinies. Le gouvernement révolutionnaire et la Terreur qu'il matérialise devient le moyen nécessaire pour arriver au but - la constitution et matérialisation de la

¹¹ "S'il fallait choisir entre un excès de ferveur patriotique et le néant de l'incivisme, ou le marasme du modérantisme, il n'y aurait pas à balancer. Un corps vigoureux, tourmenté par une surabondance de sève, laisse plus de ressources qu'un cadavre." (2009, p.90)

¹² "Quel est le patriote, même éclairé, qui ne se soit jamais trompé? Eh! si l'on admet qu'il existe des modérés et des lâches de bonne foi, pourquoi n'existerait-il pas des patriotes de bonne foi, qu'un sentiment louable emporte quelquefois trop loin? Si donc on regardait comme criminels tous ceux qui, dans le mouvement révolutionnaire, auraient dépassé la ligne exacte tracée par la prudence, on envelopperait dans une proscription commune, avec les mauvais citoyens, tous les amis naturels de la liberté, vos propres amis, et tous les appuis de la République. Les émissaires adroits de la tyrannie, après les avoir trompés, deviendraient eux-mêmes leurs accusateurs, et peut-être leurs juges.

Qui donc démêlera toutes ces nuances? Qui tracera la ligne de démarcation entre tous les excès contraires? L'amour de la patrie et de la vérité. Les rois et les fripons chercheront toujours à l'effacer; ils ne veulent point avoir affaire avec la raison ni avec la vérité. " (2009, p.90)

République. Nous dit Robespierre dans le discours du 18 pluviôse, l'an 2e de la République (5 février 1794): "Quel est le but où nous tendons? la jouissance paisible de la liberté et de l'égalité; le règne de cette *justice éternelle*, dont les lois ont été gravées, non sur le marbre et sur la pierre, mais dans les *coeurs* de tous les hommes, même dans celui de l'esclave qui les oublie et du tyran qui les nie" (2009, p.97, mes italiques).

L'écho de Rousseau est facilement identifiable: le projet de transformation de la nature humaine, représenté par la révolution, apporte avec soi la matérialisation de la justice éternelle à travers la reconnaissance des lois naturelles. La radicalisation de l'égalité des citoyens permettra la réalisation de la justice naturel où patriotisme et liberté se réunissent.

Nous voulons, en un mot, remplir les vœux de la nature, accomplir les destins de l'humanité, tenir les promesses de la philosophie, absoudre la providence du long règne du crime et de la tyrannie. Que la France, jadis illustre parmi les pays esclaves, éclipsant la gloire de tous les peuples libres qui ont existé, devienne le modèle des nations, l'effroi des oppresseurs, la consolation des opprimés, l'ornement de l'univers, et qu'en scellant notre ouvrage de notre sang, nous puissions voir au moins briller l'aurore de la félicité universelle... Voilà notre ambition, voilà notre but. (ROBESPIERRE, 2009, p.97)

La relation entre les vœux de la nature, vertu, république, démocratie et Terreur devienne de plus en plus claire.¹³ La Terreur est, en effet, la condition nécessaire pour réaliser la liberté publique. Une fois traversé "les orages de la révolution" les humains, maintenant compris en tant que "bons citoyens" pourraient défruiter de la paix, de l'estime de leur co-citoyens et d'une reconnaissance de pleine égalité en liberté.

En analysant la Terreur, c'est épisode unique et intimidateur de l'histoire récente, non seulement de la France mais de l'Occident, nous serons toujours suspendus entre le besoin normative de justification des actions, et, d'une autre part, une approche réaliste et même pragmatique qui prend en considération le fait que l'urgence du présent, c'est à dire, les circonstances exceptionnelles, exigent des mesures exceptionnelles. C'est exactement son

¹³ Robespierre proposera de suite une autre subversion conceptuelle qui constituera l'horizon symbolique jusqu'à nos jours: l'identification entre république et démocratie: "La démocratie est un état où le peuple souverain, guidé par des lois qui sont son ouvrage, fait par lui-même tout ce qu'il peut bien faire, et par des délégués tout ce qu'il ne peut faire lui-même. (...) Mais, pour fonder et pour consolider parmi nous la démocratie, pour arriver au règne paisible des lois constitutionnelles, il faut terminer la guerre de la liberté contre la tyrannie, et traverser heureusement les orages de la révolution: tel est le but du système révolutionnaire que vous avez régularisé." (2009, p.97)

caractère d'exception qui, à mon avis, constitue la nature spécifiquement *politique* du gouvernement révolutionnaire et qui, au même temps identifie ceux qui sont les grands acteurs de cette trame: ceux qui, en se donnant le dernier droit de déterminer les conditions de constitution du corps politique affirment le droit souverain sur la vie de tous - la politique s'affirme d'abord comme biopolitique, comme pouvoir absolu sur les corps. Ce droit se manifeste comme pouvoir absolu de vie et mort - en définissant ceux qui sont les "bons citoyens" et ceux qui sont l'ennemi, pas seulement de la République Française en construction, mais de l'humanité elle-même¹⁴.

C'est aussi dans cet esprit que même avant le gouvernement révolutionnaire nous identifions une intervention de Saint-Just, le 13 novembre 1792, où, en jugeant le roi, on assiste à la création de cette nouvelle catégorie pénale: "l'ennemi de la nation". Saint-Just nous dit

L'unique but du comité fut de vous persuader que le roi devait être jugé en simple citoyen; et moi, je dis que le roi doit être jugé en *ennemi*, que nous avons moins à le juger qu'à le *combattre*, et que, n'étant plus rien dans le contrat qui unit les Français, les formes de la procédure ne sont point dans la loi civile, mais dans la *loi du droit des gens*. (...)

Les mêmes hommes qui vont juger Louis ont une République à fonder: ceux qui attachent quelque importance au juste châtement d'un roi ne fonderont jamais une République¹⁵.

Le roi est l'ennemi qu'on *doit combattre, annihiler*. En s'appuyant sur la tradition du contrat social, Saint-Just reproduit l'idée fondamentale du *Contrat Social* de Rousseau en réclamant que si Louis n'était pas obligé par ce contrat, il ne pourrait pas être jugé par les lois civiles, conséquemment le roi se met au *dehors* du pacte, c'est à dire, au *dehors* du corps sociale et politique. Dans ce sens, il ne peut pas être jugé par un tribunal; « on ne peut point juger un roi selon les lois du pays, ou plutôt les lois de cité. Le rapporteur vous l'a bien dit; mais cette idée est morte trop tôt dans son âme; il en a perdu le fruit . » Le roi doit être jugé par le peuple, selon le "droit des gens". Louis XVI représente *l'autre, l'ennemi*, et il doit être jugé comme tel, un "ennemi étranger".¹⁶ L'exécution du

¹⁴ Puisque Robespierre affirme aussi que la France deviendra le modèle des nations. (2009, p.97)

¹⁵ A. Saint-Just, « Discours sur le Jugement de Louis XVI, prononcé à la convention nationale le 13 novembre 1792 » mes italiques.

¹⁶ Voilà le déplacement de la logique absolutiste, enraciné dans la conception qui lie le droit divin et le droit positive, vers une nouvelle la logique, républicaine, qui a comme son postulat nécessaire la dichotomie ami/ennemi et qui, ensuite, se construit sur la référence des droits des gens, de l'égalité et de la liberté *naturels*. Bien sur, le problème, déjà annoncé par Rousseau, c'était : comment peut-on justifier l'autorité politique et qu'est-ce que peut la faire *légitime*? La

roi, le 21 janvier 1793, devient le moment d'inauguration de ce nouveau espace politique, même avant l'ordre du jour, au mois de septembre. Ce moment représente la rébellion contre toute une tradition, c'est à dire, c'est un moment symbolique de rupture entre la tradition occidentale basé sur l'autorité de l'église, l'autorité de la monarchie et l'autorité de la tradition, et le "nouveau monde" qui sera marqué par la redéfinition de la relation entre politique, pouvoir et violence - ici, la figure de *hostis humani generis* joue un rôle essentielle.¹⁷

Conclusion

Mon propos dans cet article était de fleurir les connections conceptuelles qui ont permis de justifier les événements et pratiques révolutionnaires. La justification, et même la légitimité des actions, doit se faire ayant comme horizon la reconnaissance antérieur, primordiale, de la détermination de l'espace politique qui se défine d'abord a partir la distinction ami/ennemi. Le regard de Carl Schmitt devient, à mon avis, impérative, car il a bien compris que le mouvement de constitution de cet espace implique nécessairement la reconnaissance de que la dichotomie est insurmontable - entre "nous" et "eux" il y a un abîme - un abîme de guerre - a partir le quel tout le sens *existentiel* et même historique et philosophique sera construit.

dissociation entre justification et légitimité permet de contester l'hierarchie et le *status quo*. Le roi est un rebelle et un usurpateur, parce qu'il viole le droit naturel! Le peuple a le *droit* (et le *devoir*) de le punir en faisant de lui un exemple. L'extra-ordinaire se justifie et se légitime dans la mesure où il est *nécessaire* pour établir l'équilibre *naturel*.

¹⁷ Arendt nous alerte pour cette mutation qui sera approfondi dans le discours de Marx où la violence devient la "sage femme de l'histoire". Elle dit: "La violence étant la sage-femme de l'histoire signifie que les forces cachées du développement de la productivité humaine, dans la mesure où elles dépendent d'une action humaine libre et consciente, ne se font jour que par les guerres et révolutions. Ce n'est que dans ces périodes violentes que l'histoire montre son visage authentique et dissipe le brouillard d'une simple conversation idéologique et hypocrite." (2016, p.49) Je ne rentrerai pas dans les détails historiques de la Terreur, avant, pendant et après son "temps" objectif. Acceptons que la Terreur en tant que période spécifique a son début le 5 septembre 1793 avec la mise en ordre du jour, et l'instauration du gouvernement révolutionnaire le 10 octobre 1793. Voir A. Simonin, *Le déshonneur dans la république, une histoire d'indignité 1791-1958*, Paris, Grasset, 2008, chapitre 4.

References

- ARENDDT, H. **Entre o Passado e o futuro**. São Paulo: Perspectiva, 2016.
- BODIN, J. **Les Six Livres de la République** - un abrégé du texte de l'édition de Paris de 1583. Édition et présentation de Gérard Mairet, Paris, Librairie générale française, 1993.
- DERRIDA, J. Autoimmunity: Real and Symbolic Suicides, entretien avec Giovanna Borradori. **Philosophy in a Time of Terror: Dialogues with Jürgen Habermas and Jacques Derrida**. Chicago, Chicago University Press, 2003, p.105.
- GREENE, J. Hostis Humani Generis. **Critical Inquiry**, 34, no. 4 (Summer 2008), pp. 683-705
- EDELSTEIN, D. **The Terror of Natural Right** - Republicanism, the Cult of Nature & the French Revolution. Chicago: Chicago University Press, 2009.
- HOBBS, T. (1651). **Leviathan**. São Paulo, Pensadores, 1979.
- LOCKE, J. **Traité du gouvernement civil**. Paris: Flammarion, 1999.
- LUBAN, D. The Enemy of All Humanity. Netherlands **Journal of Legal Philosophy**, 2, 2018, pp.112-137
- MALTHIEZ, A. La dictature économique du Comité de Salut public. **Annales révolutionnaires**, T.15, n.6 (Novembre-Décembre 1923), pp.457-481
- MAQUIAVEL, N. **Le Prince**. Paris: Folio, 2007.
- MAZEAU, G. **Scripting the French Revolution, Inventing the Terror: Marat's Assassination and its Interpretations**. Scripting Revolution, K. Baker et D. Edelstein Ed., Stanford, Stanford University Press, 2015.
- RECH, W. **Enemies of Mankind: Vattel's Theory of Collective Security**. Leiden-Boston: Martinus Nijhoff Publishers, 2013.
- ROBESPIERRE, M. The Project Gutenberg EBook of **Discours par Maximilien Robespierre** -- 17 Avril 1792-27 Juillet 1794, en ligne le 1er septembre 2009, consulté le 10 mai 2020. URL: <https://www.gutenberg.org/files/29887/29887-h/29887-h.htm#17931225>
- SAINT-JUST, A. **Discours sur le Jugement de Louis XVI**, prononcé à la convention nationale le 13 novembre 1792 : <https://www.antoine-saint-just.fr/textes/13-11-92.html> acesso 23 julho 2020.
- SCHILLINGS, S. **Enemies of All Mankind** - Fictions of Legitimate Violence, Hanover: Dartmouth College Press, 2017.
- SCHMITT, C. **O Conceito do Político**. Lisboa: Edições 70, 2015.

SERNA, P. Que s'est-il dit à la Convention les 15, 16 et 17 pluviôse an II ? Ou lorsque la naissance de la citoyenneté universelle provoque l'invention du « crime de lèse-humanité. **La Révolution française** [En ligne], 7 | 2014, mis en ligne le 03 février 2015, URL : <http://journals.openedition.org/lrf/1208> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lrf.1208>. acesso a 20 de março de 2020.

SERNA, P., Barère, penseur et acteur d'un premier opportunisme républicain face au directoire exécutif. **Annales historiques de la Révolution française** [En ligne], 332 | avril-juin 2003, mis en ligne le 22 avril 2008. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/828> ; DOI : 10.4000/ahrf.828 . Acesso a 20 de abril de 2020.

SIMONIN, A. **Le déshonneur dans la république, une histoire d'indignité 1791-1958**, Paris: Grasset, 2008.

WAHNICH, S. L'étranger dans la lutte des factions. **Mots**, n°16, mars 1988. Numéro spécial. Langages. Langue de la Révolution française. pp. 111-130.

DE WILDE, M., **Enemy of All Humanity**: The Dehumanizing Effects of a Dangerous Concept. *Netherlands Journal of Legal Philosophy* 2, 2018, pp.158-175



ARTIGOS - ARTICLES

Moral religiosa, economia política e bem comum

Daniel de Lara Oliveira¹
Universidade de São Paulo
daniel.oliveira@alumni.usp.br

Como citar este artigo: OLIVEIRA, Daniel de Lara. “Moral religiosa, economia política e bem comum”, *Intelligere, Revista de História Intelectual*, nº11, pp. 22-51. 2021. Disponível em <<http://revistas.usp.br/revistaintelligere>>. Acesso em dd/mm/aaaa-

Resumo: O artigo toma para análise aspectos da visão de mundo expressa na obra de José da Silva Lisboa, em especial a partir daquela intitulada *Estudos do Bem Comum*, e assim dirige atenções à relação ali estabelecida entre moral religiosa e economia política, destacando a importância dos conceitos universais, apreendidos junto à filosofia natural, na construção de uma dada cosmologia. A partir de então, o presente texto identifica e busca compreender potencialidades e limites de tais universais nas análises e projeções tecidas por Silva Lisboa acerca da característica escravista da sociedade brasileira das primeiras décadas do século XIX, concluindo acerca da necessidade de um processo histórico que supere a conjuntura do escravismo e confira a legitimidade dos universais que compunham a visão de mundo.

Palavras-chave: José da Silva Lisboa. História Intelectual. Economia Política. Adam Smith.

Religious moral, political economy and common good

Abstract: This article aims at analyzing the worldview expressed in the work of José da Silva Lisboa, particularly from the one entitled “Estudos do Bem Comum”, thereby driving its focus to the relation established between the religious moral and the political economy, highlighting the importance of the

¹ Daniel de Lara Oliveira é Doutor em História pela Universidade de São Paulo. Analisou aspectos da filosofia natural e da cultura ilustrada na cosmologia expressa por José da Silva Lisboa, após pesquisar durante o mestrado questões relacionadas ao newtonianismo na obra de Luís Antônio Verney. Atualmente, leciona na Educação Básica. Currículo Lattes: <http://buscatextual.cnpq.br/buscatextual/visualizacv.do?id=K4248859U7>

universal concepts, learned with the natural philosophy, in the construction of a given cosmology. From this point, the present text identifies and seeks to understand potentialities and limits of such universals in the analyses and projections woven by Silva Lisboa concerning the enslaving characteristic of the Brazilian society from the first decades of the XIX century, coming to a conclusion about the need of a historical process able to overcome the scenario of the slavery and bring legitimacy of the universals that composed the worldview.

Keywords: José da Silva Lisboa. Intellectual History. Political Economy. Adam Smith.

Publicada pela Imprensa Régia entre 1819 e 1820, *Estudos do bem comum e economia política ou ciência das leis naturais e civis de animar e dirigir a geral indústria e promover a riqueza e prosperidade do Estado*, de autoria de José da Silva Lisboa, foi tida como obra voltada aos estudos da economia política, então muito em voga nos circuitos intelectuais do período. No entanto, se este é o problema que salta aos olhos do leitor de modo mais explícito, também é possível considerá-la uma obra voltada a outras temáticas, a exemplo da moral, conforme o próprio autor sugere. Por sua vez, este texto tomará para análise *Estudos do bem comum* e projetará questões acerca das concepções de Silva Lisboa sobre a formação social brasileira, naquele eferescente contexto que antecedeu a independência política brasileira.

Aqui será considerada a hipótese de que os elementos da filosofia natural presentes na cosmovisão de Silva Lisboa possibilitaram ao autor uma aproximação entre a moral religiosa e a economia política, a fim de promover as condições necessárias ao bem comum. A sociedade almejada por Silva Lisboa seria alcançada segundo a orientação dos preceitos da economia política, cuja aplicação deveria ser condizente e mesmo submetida a uma dada moral religiosa. A aproximação entre essas áreas do saber ele pretendia ter alcançado através de elementos teóricos e conceituais encontrados na filosofia natural, os quais ocupavam lugar central em sua visão de mundo. A projeção dos conceitos de ordem universal sobre particularismos da sociedade brasileira levou Silva Lisboa a paradoxos que este artigo pretende identificar e explorar em alguma medida.

Estudos do bem comum também reflete a passagem de Silva Lisboa pela Universidade de Coimbra. Luso-brasileiro natural de Salvador, capitania da Bahia, ali regressou para assumir cargos como os de ouvidor, professor régio e deputado da Mesa de Inspeção da Agricultura e do Comércio, quando em 1808 acompanhou a Corte portuguesa rumo à Baía de Guanabara. Já no Rio de Janeiro, foi nomeado diretor e censor da Imprensa Régia e deputado da Junta do Comércio. Também atuou de modo intenso e frequente na imprensa, na política e enquanto autor de uma volumosa obra votada à diversificada temática. Em *Estudos do bem comum* reside um esforço de síntese de suas leituras e experiência, como também um apelo de orientação moral àquela nação rumo a emancipação política; esforços que tiveram continuidade durante e após o processo de independência.

Acerca dos posicionamentos em relação à atuação política e à obra de Silva Lisboa, em meio à farta bibliografia é possível citar as menções de Afonso Arinos, que chamando-o pelo título recebido em 1826, lembra que o Visconde de Cairu desde há muito vem sendo alvo do interesse de pesquisadores, cujo resultado de suas respectivas análises geraram críticas para cima e para baixo, muitas vezes marcadas pelo exagero. Por um lado, segundo Tristão Ataíde, Cairu fora considerado alto símbolo da cultura nacional; já o renomado Sérgio Buarque de Holanda, a dizer ao modo de Afonso Arinos, negou a Cairu pão e água (cf. FRANCO, 1947, p. 87).

A obra em questão, *Estudos do bem comum*, pode certamente ser colocada entre os trabalhos de Silva Lisboa que possibilitaram conclusões bastante diferenciadas, talvez em oposição extremada. Os anos anteriores à publicação dessa obra são justamente aqueles que antecederam a independência política do Brasil. Ao se tomar *Estudos do bem comum* como principal objeto das análises a serem realizadas neste momento, também é ponto de partida o pressuposto, já de certo modo indicado pela historiografia, de que é possível identificar ali indícios de uma dada concepção sobre aquela sociedade. Indícios suficientes para o enriquecimento do conhecimento histórico acerca do ideário daquele contexto, uma melhor compreensão dos projetos elaborados para aquela futura nação já repleta de problemas de enorme complexidade que de modo direto ou indireto foram mais uma vez tratados por Silva Lisboa.

Relacionar *Estudos do bem comum* à temática da formação social, admite-se, não consta entre as possibilidades mais imediatas oferecidas pela obra, no entanto, tendo a visão de mundo mais geral do autor como interesse deste artigo foi possível sim perguntar por questões dessa ordem. Afinal, a ideia de compreender a visão mais geral ou a cosmologia de Silva Lisboa passa pela investigação de suas concepções a respeito da sociedade, e pode apresentar resultados satisfatórios na medida em que tal tarefa pretende ser realizada a partir de leituras atentas ao cruzamento de áreas do saber que, se hoje encontram-se bem delimitadas, naquele contexto e mediante a visão do próprio Silva Lisboa não eram vistas assim.

Em meio a problemas ligados à economia política, Silva Lisboa destaca outra face da mesma obra, conduzindo o leitor a questões acerca da moral e a partir das quais, muitas vezes de modo indireto ou mesmo difuso, expõe suas concepções a respeito da sociedade brasileira. Já nas páginas iniciais, o autor aponta a problemática da moral entre suas preocupações. Como é típico em suas análises, Silva Lisboa salta de um comentário introdutório, que ao leitor atual pode parecer dotado de um espírito prático, para outro um tanto especulativo, de ordem moral, religiosa ou mesmo metafísica. Alerta o leitor a respeito do teor e objetivo da obra que está prestes a iniciar.

Não se espere que fatigue o público sugerindo planos de visionária prosperidade, que o Sistema do Mundo visível não admite, e ainda menos à vista do evidentemente decaído estado da constituição da humanidade; nem que iluda aos aspirantes a fortunas com esperanças de opulência sem indústria honesta ativa, e bem dirigida, e ainda menos com generalidade e igualdade nos objetos de gozo não essenciais à vida natural e civil (LISBOA, 1819, PREFÁCIO).

A condição humana a que faz menção o autor é fundamentada na concepção cristã acerca do pecado original, a qual ele utiliza junto a observações de cunho prático, descartando aspirações por fortunas e por uma prosperidade visionária, distante das possibilidades materiais que o mundo sensível permitiria admitir. Silva Lisboa discorrerá a respeito das riquezas disponíveis e sobre aquelas a serem alcançadas pelo Brasil, mas alerta desde os primeiros movimentos de seu texto sobre as condições a partir das quais essa riqueza será almejada. A investigação sobre tais condições mistura, em um único conjunto de observações e argumentos, preocupações materiais,

religiosas ou mesmo metafísicas, para então desembocar em uma dada ideia a respeito da vida civil, ou seja, em aspirações ligadas ao modelo de organização social, econômica e política que espera para aquela nação, às vésperas de sua independência política.

Nesse imbricado conjunto de concepções, o problema da moral, que na obra divide espaço com farta diversidade temática abordada pelo autor, já havia sido mencionado em seus parágrafos anteriores. Mais adiante, surge de modo literal e reitera a possibilidade de que esta análise pudesse destacá-lo. Ao mencionar a importância da escola inglesa, formada por nomes como Adam Smith, Thomas Malthus e David Ricardo, cuja citações, embora acompanhadas quase sempre de uma leitura crítica, são recorrentes ao longo de toda a obra, Silva Lisboa começa a expor sua visão de mundo, a partir da qual passa a discorrer acerca do funcionamento da ordem social.

Todos estes insignes mestres fazem ver, que, na ordem social nada é vago e arbitrário e tudo depende de Leis constituídas pela Inteligência Infinita que ligou o físico ao moral, e seguiu a observância das mesmas Leis por imutáveis sanções de miséria ou felicidade, vida ou morte, dos indivíduos ou Estados (LISBOA, 1819, PREFÁCIO).

Ao autor, o físico e o moral estão associados segundo a leitura que faz dos mestres em que se apoia. Sua visão geral de mundo concebe uma cosmologia na qual uma *Inteligência Infinita* imprimiu no mundo leis responsáveis por relacionar aspectos, à primeira vista tão díspares, mas cuja relação influi diretamente no sucesso dos indivíduos e mesmo dos Estados. Desde o primeiro capítulo, a abrir a extensa primeira parte de *Estudos do bem comum*, Silva Lisboa explicita sua preocupação em compor análise e argumentação a partir de uma economia política que pretende ser generalizante, dotada de princípios razoáveis, cujo conhecimento é necessário à condução do desenvolvimento, necessário à identificação e prosperidade da riqueza da nação.

Segundo sua cosmologia, a economia política se apresenta ao autor como uma possibilidade de síntese explicativa. Tal ciência orienta seu entendimento e, mediante as concepções que ali encontra, a moral atua como mais um determinante, um meio necessário para ao menos se aproximar da perfectibilidade social que está sendo almejada, sem a qual a própria riqueza

estaria comprometida. Assim, o problema da riqueza da nação passa a todo momento por questões acerca da moral, rumo a uma determinada ordem social. Abaixo, é possível notar que Silva Lisboa demonstra conhecer de modo bastante razoável o contexto intelectual a que se refere e com o qual dialoga. Se anteriormente citou autores de reconhecida propriedade em economia política, em seguida, aponta algumas das principais matrizes da teoria e método que compartilha e onde residem as origens epistemológicas dessa mesma escola de pensamento. Tais apontamentos e comentários mais uma vez confirmam não somente a razoabilidade, mas a necessidade de se projetar sobre seus textos as questões que a presente análise pretendeu explorar.

Agora convém que nesta parte do Novo Mundo não se estime somente a *Geórgia do Território*, mas também a *Geórgia do Espírito*, conforme a frase e lição de Bacon, que, com o seu *Novo Órgão das Ciências*, deu o mais espiritual sopro aos estudos úteis das nações modernas, ensinando o seu método analítico de achar a verdade, por observações e experiências de fatos que estão aos olhos do mundo, para deles se deduzirem os sólidos Princípios e Sistemas que regulem a Sociedade (SILVA LISBOA, 1819, p. 07).

A menção à obra de Francis Bacon e ao método analítico conduz o leitor à escola empirista inglesa, cujo nome de maior expressão é o de Isaac Newton. Ainda que sem considerar aqui as específicas diferenças epistemológicas e conceituais entre tais propostas metodológicas, o que fora chamado de resolução e composição por Bacon e análise e síntese por Newton, é tomado por Silva Lisboa a fim de destacar sua preocupação em adotar uma dada postura epistemológica, o empirismo, nos estudos acerca da economia política e do próprio bem comum que então se colocava a apresentar. Desta feita, observação e a experiência, a partir de fatos que estão *aos olhos do mundo*, permitiram a dedução, a composição, a síntese, dos princípios e sistemas reguladores da sociedade. A passagem acima é mais uma explícita alusão ao paradigma newtoniano, tido como matriz epistemológica de muitos mentores de Silva Lisboa em economia política, a exemplo do próprio Adam Smith.

Se a filosofia natural conferiu uma postura mais crítica e razoável à produção do saber, como reconhece Silva Lisboa, a moral surge para apontar a melhor direção de seu emprego: o bem da humanidade, o bem de todas as nações. Assim, é necessário questionar sobre as condições em que problemas acerca da moral estariam inseridos nessa cosmologia. A partir do subtítulo *Necessidade e importância dos estudos do bem comum*, Silva Lisboa sinaliza essa relação

entre o conhecimento e a moral. Ainda que não dotado de clareza suficiente, abre o capítulo com apelos dessa natureza, além de adiantar sua declarada aversão à revolução social enquanto uma de suas maiores preocupações. A partir de uma cosmologia que reúne aspectos da filosofia natural, da moral e tantos outros elementos, discorrerá sobre a economia política, mirando uma determinada ordem social, dotada de elementos conservadores cuja identificação e análise muitas vezes não parece comportar a simplicidade imediata, por tantas vezes recorrente na bibliografia a respeito do autor e sua obra.

O terrível choque que a Europa e América sofreram no fim do século passado, e que abalou os fundamentos da esperança, da '*Perfectibilidade Social*', atrasando os estudos úteis para esse destino, e até sugerindo indiferença e desconfiança ao adiantamento da inteligência humana, ainda nos objetos de imediato interesse à vida e paz geral, impossibilitou dirigir-se a atenção dos estudiosos para inquirição dos eficazes meios da prosperidade pública, fundados nas Leis do Sistema Cosmológico, de cujo conhecimento deve resultar o maior bem possível da Humanidade, e de qualquer Nação (SILVA LISBOA, 1819, p. 6).

Assim, *Estudos do bem comum* trata, de modo conciliatório e reciprocamente determinante, os problemas acerca da riqueza da nação e a necessidade de evitar a revolta social. Referindo-se às Revoluções Francesa e Americana como interrupções dos possíveis avanços que o conhecimento deveria conferir ao destino dos povos, Silva Lisboa chama a atenção para a possível *prosperidade pública* que esse mesmo saber poderia conferir às nações, uma vez que a partir dele seria possível identificar *leis* de um *sistema cosmológico*, para melhor buscar a *perfectibilidade social*, ainda que esta última expressão encontre-se entre aspas.

O *bem comum* deve ser buscado a partir da economia política, conhecimento proveniente da Ilustração, sob reconhecida influência do paradigma da filosofia natural de matriz inglesa, mais propriamente newtoniana, a compor uma cosmologia na qual também estiveram inseridos como determinantes os elementos morais e religiosos, a formular uma argumentação cuja lógica interna não deveria perder de vista a preocupação em evitar revoluções sociais. Tais são as condições em que a moral esteve inserida em sua cosmologia, ligada a suas preocupações de cunho social. Para Silva

Lisboa, a moral possuía sobretudo a função educadora, muitas vezes dotada de certo otimismo e positividade.

É notório e já muito analisado o impacto que as revoluções mencionadas por Silva Lisboa imprimiram sobre a política, a economia e mesmo sobre o imaginário do período histórico em que estiveram inseridas e de períodos ainda vindouros². É de igual conhecimento que tal impacto assumiu feições características a cada contexto em que se dava. Ainda que em franco diálogo com escolas de pensamento europeias e a compartilhar conceitos e métodos tidos por ele como universais, Silva Lisboa produziu suas análises tendo em vista especificidades do contexto em que viveu; seu interesse maior residia na situação do Brasil, então ainda ligado ao Império Português. Nesse cruzamento entre o geral e o particular, se viu diante de paradoxos que sua obra de pensamento não pode evitar.

O impacto das revoluções está entre as preocupações centrais de Silva Lisboa. O *bem comum* deve ser alcançado sem revolução social, bem como a fim de evitar a revolução social. Sob seu julgo, *bem comum* e revolução não condizem. A sociedade deve ser educada para o espírito antirrevolucionário. Como há pouco foi afirmado, a leitura atenta da obra Silva Lisboa permite identificar ali a missão educadora da moral. Neste ponto reside uma das mais importantes funções da moral, mas nem por isso torna-se tarefa simples classificar Silva Lisboa como um mero conservador. Sua postura avessa à revolução não o levou a um conservadorismo simplista. Se por um lado pode ser difícil compreender a fundo suas concepções, por outro é certamente mais promissora tal compreensão do que estabelecer classificações imprecisas, porque apressadas.

Mediante tais condições apresentadas pelo próprio autor, a partir de então estará de certo modo isolada a relação entre a moral e a riqueza da nação, para assim buscar alguma compreensão histórica mais apurada sobre o que concebia Silva Lisboa acerca da sociedade brasileira. Para isso, cabe destacar eixos temáticos, a partir dos quais a relação entre moral e riqueza da

² O tema da repercussão da Revolução Francesa é muito recorrente e de abordagem temática muito variada. Em se tratando de Brasil e América Latina, cabe citar a obra *A Revolução Francesa e seu Impacto na América Latina*, que reúne artigos de diversificada temática e orientação, sob organização do professor Osvaldo Coggiola (cf. COGGIOLA, 1990).

nação conduzirá esta análise às concepções de Silva Lisboa a respeito da sociedade brasileira.

Discursos de síntese. Filosofia natural, moral e religião

De modo introdutório, já foi possível notar em *Estudos do bem comum* a filiação de seu autor a uma postura epistemológica tributária do empirismo inglês, seu apelo à escola clássica, em especial, Smith e Malthus, atuando em conjunto com uma visão de mundo marcada por diversificadas concepções, em especial aquelas ligadas à sua religiosidade cristã, elemento determinante na condução de toda sua obra. Segundo o entendimento de Silva Lisboa, como já apontado, a condição humana estava marcada, antes de mais nada, pela concepção cristã do pecado original. Ainda que promissora e adotada com espírito de otimismo, a economia política deveria instruir a construção da riqueza nacional a partir dessa situação predeterminada, conforme a orientação da religiosidade cristã e católica a que se filiava Silva Lisboa, impondo assim a necessidade de uma moral de destacada finalidade educadora.

Sua cosmologia pretendia ser capaz de conciliar tais elementos à primeira vista tão díspares. Tal conciliação ou mesmo coerência interna só foi possível a partir da filosofia natural compartilhada por Silva Lisboa, a qual comportava conceitos tidos como de caráter universal apropriados junto à filosofia natural mais comum entre o pensamento ilustrado, evitando incoerências junto à sua religiosidade cristã. Assim, adotara a economia política, a ciência que encaminharia discussões acerca da riqueza nacional, sem com isso afastar-se da moral de cunho cristão. A sociedade pensada e almejada por Silva Lisboa deveria estar delimitada por esses moldes.

Avançando a análise segundo a temática sugerida, encontramos em *Estudos do bem comum* passagens onde mais uma vez é possível notar a relação entre o problema da riqueza da nação e a moral cristã a partir de um arranjo conceitual retirado da filosofia da natureza. Já no prefácio da obra, Silva Lisboa reconhece na economia política o caráter de ciência, e atribui à mesma um *destino transcendente*. No primeiro capítulo, intitulado *Necessidade e importância dos Estudos do Bem Comum*, a mesma economia política é novamente apresentada a partir de sua capacidade de transitar entre saberes diversos.

... é inquestionável a mútua dependência com que se ligam todos os ramos das ciências; contudo é não menos certo, que alguns são de tão fundamental interesse, que, sem os seus estudos, nenhum dos outros pode prosperar, e nem ainda consideravelmente existir. Este caráter, depois dos estudos da Religião Cristã, com justiça pertence aos de Economia Política (LISBOA, 1819, p. 06).

O autor sugere que a economia política é uma ciência de síntese e só não mais imprescindível que a própria religião cristã, pois capaz de relacionar os saberes diversos, incluindo a literatura, segundo ele muitas vezes utilizada com exagero, mas necessária à ciência. Contrariando interpretações que atribuem a Silva Lisboa radical preponderância do trabalho intelectual sobre os afazeres manuais, de ordem prática, segue sua explanação reconhecendo a necessidade de que as artes mecânicas tenham gerado alguma riqueza material, para que então alguns pudessem se dedicar ao estudo das *leis e obras do Criador*. Para corroborar sua tese, passa a citar fontes de natureza diversa. Faz menção ao Eclesiastes, mas lembra também de frases atribuídas a Alexandro Magno, por meio de escritos deixados por um dos primeiros donatários da colônia: *primeiro é enriquecer, e depois filosofar* (cf. LISBOA, 1819, p. 07).

As citações de mais variada ordem seguem em frente; Silva Lisboa levará ao leitor fragmentos da obra de Montesquieu, para então chegar aos pensadores ingleses e concluir retomando seu cristianismo. Em sua cosmologia, toda essa diversidade deveria encontrar uma disposição harmônica, cujo limite em breve fará saltar aos olhos contradições nem sempre tão aparentes. Chega a tomar *Espírito das Leis* para mencionar a capacidade de unificação da religião cristã que é identificada a partir da caridade, dos cultos públicos e dos sacramentos. Tal religiosidade se apresenta ao autor como o terreno ideal para os objetivos da ciência da economia política; embora não afirme de modo literal, permite supor que se trata de uma condição necessária. Silva Lisboa também enfatiza a fidelidade de Portugal à tal religião, o que entende ser mais um fator positivo para a adoção dos princípios da economia política e a construção do bem comum no império lusitano (cf. LISBOA, 1819, p. 07).

Ainda em *Estudos do bem comum*, quando passa a tratar a respeito da própria economia política, faz opção pelos autores ingleses, a fim de destacar a construção do bem comum que essa ciência poderia orientar. Sinaliza o desejo pela formação de um comércio universal, benevolente e pacificador de todas as

comunidades, a partir de ideias gerais que atribui ao moralista Thomas Gisborne.

... propagar a Lei Evangélica de Luz e Revelação às Gentes para a glória de Deus, e paz aos homens benévolos, visto que um dos veículos de execução destas Leis é o Comércio franco legítimo, que tende a animar, bem dirigir, e generalizar os trabalhos úteis da Cooperação Social, e dar o maior recíproco valor aos frutos da terra e indústria de todos os Países (LISBOA, 1819, p. 08).

Passa a citar literalmente o mesmo Thomas Gisborne, agora indicando a obra *Inquirição dos deveres dos homes*, para reafirmar a estreita relação entre o *transcendente propósito do comércio*, cujo destino fora dado pela *Providência* com a finalidade de promover um leque de benfeitorias, tais como o cultivo da terra, a extração de seus tesouros, aguçar a indústria do homem, *unir a espécie humana em laços de fraternal conexão*, além do que entende ser muitas outras benesses, com lugar ao *progresso da civilização*, a *extensão da ciência* e a *recepção do cristianismo*. Aproximando-se do final de sua argumentação acerca da necessidade e importância dos estudos do bem comum, Silva Lisboa volta a enfatizar a estreita relação entre a riqueza das nações e a moral que lhe é proveniente da religiosidade cristã. Identificar e promover os princípios da economia política faria avançar ao *último fim*, a que todos os *desígnios e dispensações de Deus*, bem como *raios de luz convergentes a um ponto central*, *parecem evidentemente dirigidos*, ao aumento da *soma da Geral Felicidade* (cf. LISBOA, 1819, p. 08).

A economia política e a fé cristã se encontram e mesmo se complementam na cosmologia de Silva Lisboa através de um conceitual apreendido junto à filosofia natural. Sua visão geral de mundo não identifica contradições entre culturas tão diferentes. Considerando o que está sugerido desde o prefácio da obra e já explorado aqui, no funcionamento da sociedade que Silva Lisboa extraíra dos *mestres* ingleses nada seria *vago e arbitrário*, mas sim em conformidade com *leis constituídas pela Inteligência Infinita que ligou o Físico ao Moral*. A identificação e esforço para estar em conformidade a tal legislação cabe à ciência da economia política (cf. LISBOA, 1819, PREFÁCIO). Resta investigar o paradigma de sociedade que surgirá dessa relação por ele concebida entre o problema da riqueza das nações e o problema da moral.

Já no segundo capítulo da primeira parte de *Estudos do bem comum*, sob explícita orientação da economia política de Adam Smith, afirma que a *sociedade*

civilizada deveria estar composta por três *classes*, a saber: *proprietários*, *capitalistas* e *assalariados*. No desenrolar do mesmo capítulo, analisa que o surgimento e a formação dessas *classes* teria *complicado* o que chama de *Sistema Social*. Mesmo sem aprofundar investigações acerca das classificações elaboradas pelo autor, cabe levantar algumas questões a partir da apropriação que fez Silva Lisboa de um conceitual retirado da filosofia natural. De antemão, nota-se o emprego do termo e mesmo do conceito de *sistema*; a partir dele pressupõe a existência de leis a serem identificadas para melhor explorar seu funcionamento. No entanto, as *classes* também são apresentadas como fruto de uma dada transformação, remetendo o leitor à ideia de processo histórico. Isso imprime alguma coerência interna ao conceito de civilização, também presente no trecho em análise (cf. LISBOA, 1819, p. 10).

A partir de tais concepções, o autor projeta um tempo histórico bastante dilatado, traz à tona especulações a respeito das mais antigas formas de organização social, para encaminhar, de modo um tanto resignado, a conclusão de que a dita transformação trouxe desigualdade de condições e fortunas, conflitos de interesse e direito, diante do que surgiu a necessidade um Estado regido por leis, a substituir organizações anteriores, por ele vistas como mais simples e ali exemplificadas a partir das antigas sociedades patriarcais e tribais de origem remota, tidas pelo mesmo autor de modo idílico, ainda que não tenha estendido comentários a esse respeito (cf. LISBOA, 1819, p 11, 12).

Ao ampliar o questionamento, é razoável concluir que segundo a coerência interna que Silva Lisboa pretendeu conferir à obra, o instrumental oferecido pelas teorias a que se filiava também encontrava limites para suas generalizações diante do processo histórico. As *classes*, a constituir a mencionada *civilização*, seriam todas fruto de um processo transformador ocorrido ao longo do tempo. Porém, se a análise permanecer limitada ao capítulo em questão, sob título *Origem da ciência da economia política*, o quase absoluto silêncio do autor acerca do caso brasileiro é suficiente para uma possível frustração inicial dos pesquisadores voltados à temática semelhante àquela aqui sugerida. Muito pouco surge a respeito da sociedade a que o próprio autor pertencia. O modelo analítico por ele adotado parece ser, à primeira vista, por demais generalizador para ser projetado sobre tantos particularismos.

Afinal, um dos maiores problemas a ser resolvido por Silva Lisboa seria o de deslocar suas considerações teóricas, explorando possibilidades de execução do projeto de civilização idealizado a partir do surgimento das mencionadas *classes*, sobre uma situação local cuja maior característica era persistência e predominância do trabalho escravo. O autor apenas esbarra no tema, sem qualquer menção ao Brasil, para encerrar o capítulo exaltando os modernos, a quem coube o início de uma formulação mais precisa da economia política. Enquanto descreve o processo de surgimento da desigualdade, e de alguma forma contextualiza a origem remota da economia política, passa pelo tema do escravismo.

... o intitulado Direito das Gentes, que autorizou o reduzir à escravidão os prisioneiros de guerra, sem distinção de ser esta justa, ou injusta. Os vencedores se intitularam senhores, e os vencidos ficaram cativos perpetuamente, transmitida a sua condição aos filhos.

Os antigos Estados fizeram a distinção civil entre livres, escravos e libertos [...] Por esse simples expediente se formou a geral subordinação e se assegurou a subsistência, defesa e riqueza das Nações. Porém ao mesmo tempo se organizou a extrema desigualdade das condições, e a inextinguível indigência e miséria dos povos; sendo os respectivos governos mais ou menos regulares, ou despóticos, conforme os graus de civilização, que a Religião, o Comércio, e os estudos das Letras, foram lenta e gradualmente introduzindo. (LISBOA, 1819, p. 12).

Embora reconhecendo que a partir dela se fez a riqueza de antigas nações, imediatamente após o momento em que surge a crítica à desigualdade, que segundo o desenrolar da própria obra estará mais bem exemplificada pela condição de escravo, Silva Lisboa volta a relacionar a ciência da economia política à moral religiosa. Ambas atuaram na caracterização dos antigos governos e suas respectivas participações estiveram diretamente relacionadas ao chamado processo de civilização. O autor não passa sequer pelo termo *Brasil*, muito menos faz qualquer emprego direto dos conceitos de sua teoria geral sobre os particularismos do regime escravista de sua terra natal, todavia, está registrado ali que a ciência e a moral religiosa, tomadas por ele como linhas mestras de sua cosmologia, também possuiriam a finalidade de instrumentalizar a superação do escravismo, na medida em que o *comércio* e *religião* atuariam como agentes em um processo histórico rumo à civilização, segundo o qual essa forma de trabalho e divisão social deveriam ser superados.

Sim, Silva Lisboa pode ser tratado como um conservador, mas seu conservadorismo não é uma mera obviedade. Em artigo publicado pela Revista de História, Pedro Meira Monteiro³ traz questões acerca do caráter conservador que de modo recorrente foi atribuído a Silva Lisboa pela historiografia. Intitulado *O 'reacionário'*, o texto já encaminha o problema a partir de seu subtítulo em forma de questão, *Muitos historiadores falam mal do Visconde de Cairu. Será que ele merece isso?* Deste modo, Meira Monteiro reconhece o fato de que Silva Lisboa tem sido mais detratado do que reconhecido ao longo da história, mas prefere chamar a atenção ao seu caráter *polêmico* e *contraditório*, observação que pretende estar justificada ao reconhecer em Silva Lisboa um convicto defensor do liberalismo econômico e ao mesmo tempo sua imensa preocupação com o controle social (MONTEIRO, 2008).

Embora a presente análise tenha optado por não utilizar o termo *contraditório* sem devidas ressalvas, tende a concordar de modo geral com a necessidade de se compreender o caráter polêmico da obra de Silva Lisboa, de modo a esquivar-se de respostas imediatas, quase sempre fruto de questões muito simplificadoras. Silva Lisboa possuía em seu horizonte a necessidade de abandonar o problema do escravismo e fez defesa dessa tese. A análise a respeito de tal condição econômica, social e mesmo moral, assim como a própria necessidade de sua superação, estavam submetidos a uma visão geral de mundo, uma cosmologia, a qual comportava elementos culturais dispostos segundo uma coerência interna que ele acreditava estar conferindo à sua obra.

Através dessa cosmologia, na qual a filosofia natural muitas vezes operava como uma espécie de matriz conceitual, ele entendia estar elaborando uma literatura dotada de alguma lógica interna. Muitas vezes foi e poderia continuar a ser tratado como conservador, se comparada sua proposta de superação do escravismo a outras também debatidas em seu tempo e contexto histórico, entretanto tal classificação não parece ser muito esclarecedora. Faz-se necessário compreender a própria lógica de seu discurso, fazer saltar aos olhos seus limites internos, cuja identificação e análise é imprescindível, sobretudo a todos aqueles que possivelmente estejam interessados em julgar a obra e até

³ O *'reacionário'*. *Muitos historiadores falam mal do Visconde de Cairu. Será que ele merece isso?* Artigo publicado em agosto de 2008 pela Revista de História da Biblioteca Nacional. Consultado em 8 de julho de 2014. IN: <http://www.revistadehistoria.com.br/secao/retrato/o-reacionario>.

mesmo o autor, que se esforça para elaborar a apresentação e mesmo a defesa das propostas de uma economia política de cunho liberal sobre uma sociedade cuja condição escravista está sendo por ele criticada, sem com isso deixar de lado aspectos que, se comparados a outras propostas de superação, não deixam de ser conservadores.

Atendo-se a essa proposta, é possível notar ao longo do texto que a ciência da economia política passa a ceder espaço à argumentação de envergadura moral. Na medida em que o interesse é projetado ao emprego de conceitos da filosofia natural na relação que o autor pretendeu estabelecer entre esses dois campos do saber, economia política e moral religiosa, também se torna possível conduzir a análise à problemática da sociedade e as transformações sociais necessárias, conforme o entendimento de Silva Lisboa. Tal procedimento traz à tona os limites quando os conceitos de ordem geral deparam-se com obstáculos encontrados junto aos particularismos de uma sociedade caracterizada pelo modelo escravista.

Os limites da síntese na projeção de uma sociedade

Nos momentos em que diante dos problemas apresentados pelo caso brasileiro, a formação histórica que era de maior e especial interesse do autor, parecia restar do instrumental teórico da economia política apenas a terminologia, Silva Lisboa então se desdobra a fim de aproximá-lo de modo mais estreito aos problemas da moral. Para essa tarefa, faz uso de conceitos tidos como universais, sendo possível notar sua necessidade em compartilhar uma ideia central à filosofia do Iluminismo. Salta aos olhos a clareza com que Silva Lisboa explicita a ideia de universalidade do gênero humano; mais do que apenas fazer uso de uma premissa teórica embutida em suas análises, o autor preocupa-se em apresentá-la ao leitor. Trata-se de uma postura típica de parte considerável dos intelectuais de seu tempo, tributários de uma concepção estreitamente ligada ao ideário ilustrado, a ideia de natureza humana, hoje sujeita a críticas diversas, mas que ainda ocupava lugar central nas investidas filosóficas no início século XIX.

Sendo, a constituição humana homogênea em todos os países, a mesma Lei deve reger em todas as Nações, ou Estados, que se podem considerar outras tantas Casas particulares, ou ramificações de Famílias, oriundas dos mesmos pais. Circunstâncias do lugar e tempo podem necessitar algumas acidentais, mas não substanciais, modificações daquela Lei (LISBOA, 1819, p.138).

Nesse sentido, já na segunda parte de *Estudos do bem comum*, sob sugestivo título *Princípios fundamentais da economia política, e cooperação social*, o autor passa a estabelecer tais relações, a serem projetadas de modo universal.

Economia Política geral tem por objetivo inquirir o Verdadeiro Sistema Social, fundado nas Leis Fundamentais da Ordem Moral, isto é, o Plano Econômico do Criador, e que se diz Economia da Providência a respeito da Espécie Humana, a fim de ter fundos do necessário cômodo, e delicioso à vida, além dos que a Natureza espontaneamente produz, e oferece nas terras e águas que a cobrem; e, em consequência, para se poderem os homens multiplicar, e bem conviver na sociedade, aperfeiçoando os respectivos dotes de espírito, e corpo, quanto é compatível com a sua atual constituição, evidentemente decaída de seu primordial estado (LISBOA, 1819, p. 140).

Segundo sua cosmologia, a filosofia natural promove a possibilidade de estabelecer a relação, segundo ele necessária, entre a riqueza da nação, sob orientação da economia política, e a moral, sob orientação de sua religiosidade cristã, conforme a coerência que impôs ao texto desde os primeiros parágrafos. A ideia de leis fundamentais, uma das balizas mestras da filosofia natural dos modernos, deve operar nos estudos encaminhados pela economia política, cujo propósito envolve perguntar acerca do *sistema social*, a respeito do mecanismo que, em última instância, trata-se de um *Plano Econômico do Criador*. O conceitual aprendido junto à filosofia da natureza opera de modo a aproximar ciência e religiosidade. Tal postura permite apontar em sua formação intelectual a profunda influência das Reformas Pombalinas na Universidade de Coimbra, onde Silva Lisboa esteve entre 1774 e 1779, quando então retornou à colônia.

Dando continuidade à sua explanação, Silva Lisboa estabelece distinções entre o que chama de *economia política geral* e *economia política particular*, sendo aquela voltada ao *progresso geral da civilização*, e esta última à tarefa de *promover a indústria e riqueza nacional*. Neste ponto reside os limites impostos à sua teoria pela formação histórica e social de cada nação, ou seja, dos casos particulares. Silva Lisboa demonstra ter claro para si as dificuldades de submeter o caso particular aos conceitos de ordem geral, embora enfatize que

seu interesse reside sobre o caso nacional, o caso do Brasil, naquele momento pensado por ele ainda como extensão do império português.

Ainda que vários Princípios de Economia Política Geral sejam certos, e luminosos, todavia eles consideravelmente se modificam e restringem-na sua aplicação às operações do Governo de cada Nação, pela necessidade de se atender as ditas considerações. Na verdade, quando ainda os melhores e mais incontestáveis princípios especulativos de Economia Política se aplicam aos usos práticos da vida civil, eles passam (por assim dizer) pela densidade dos intrincados costumes, hábitos, estatutos, erros, estabelecimentos, e prejuízos inveterados dos povos... Por isso não é sempre possível, ou seguro, aplicar (cega e indiscriminada, e absolutamente) tais princípios, tanto na direção da indústria de cada país, como no seu regime econômico; e, em consequência, pode ser este mais ou menos liberal (sem nota contra a sabedoria da Administração) conforme aos lugares, circunstâncias, e relações com os diversos Povos e Governos (LISBOA, 1819, p. 142).

Embora esteja a tratar dos *princípios fundamentais*, com muita clareza Silva Lisboa adverte seu leitor acerca da necessidade de se levar em conta as condições específicas de cada nação, no momento em que cada uma delas fossem submetidas a tais princípios gerais. Cita um leque diversificado de eventuais particularismos, a exemplo de *hábitos, densidade dos costumes, estatutos, estabelecimentos*. Contudo, ainda que mais uma vez não mencione diretamente o Brasil, estende suas exemplificações trazendo à tona o que para ele era em sua nação o mais pertinente dos particularismos, e ele é de cunho sobretudo econômico e social.

É óbvio, que uma Nação de povos incultos não pode ter igual economia política, que uma de gente civilizada, e adiantada em artes e ciências. Não pode também ser exatamente a mesma economia política, em uma Nação onde se acha estabelecida a *Lei do cativo*, ou da *servidão da gleba*, e em outra onde os povos gozam de plena liberdade civil, e fazem bom uso dela (LISBOA, 1819, p. 142).

De início, cabe destacar que no trecho acima o autor utiliza a expressão *economia política*, escrevendo as iniciais em letras minúsculas. É possível entender que sua intenção era distinguir tal utilização no contexto particular, acima citado, daquelas onde buscou mencionar a ciência de mesmo nome, dotada de seus reconhecidos princípios de ordem geral. Além dessa rápida observação, deve ser registrado aqui a comparação que é sugerida pelo autor. Novamente, é possível concluir que Silva Lisboa tinha o escravismo como a condição social, econômica e moral mais oposta à condição de civilização. No que diz respeito

ao processo histórico, a existência de um sistema escravista era o fator que mais comprometia o projeto civilizatório, a ser buscado a partir dos princípios da economia política e para a realização da cooperação social, cuja finalidade maior seria alcançar o *bem comum*.

A partir dessa lógica, à sociedade escravista que é então analisada cabe a necessária superação, porém, sem drásticas rupturas, sobretudo aquelas de caráter revolucionário. Sendo assim, caberá encaminhar um processo histórico que jamais deixe de considerar as leis que a divindade estabeleceu para o *progresso* das nações e de toda a humanidade. A identificação e a observância dessas leis estão entre as funções da economia política. O Estado capaz de encaminhar esse processo histórico, realizar esse projeto de nação, levará seus habitantes ao *bem comum*. Ao refletir sobre fatores que impedem o desenvolvimento do que denomina por indústria, o autor chama a atenção para a *ignorância* e a *opressão*, capazes de diminuir o trabalho, a produção e progressivamente agravar a miséria da população. Assim, o texto de *Estudos do bem comum* ganha sequência de modo a deparar-se novamente com o problema de uma economia e de uma sociedade fundamentada no escravismo.

Já na terceira parte de *Estudos do bem comum*, no décimo quarto capítulo, intitulado *Observações do Professor Malthus sobre a indústria*, Silva Lisboa destaca a importância de toda nação em trazer para si o maior número de pessoas *industriosas*, menos ignorantes, conforme seu entendimento. Nesta ocasião, remete o leitor a uma nota de rodapé em tom mais panfletário que reflexivo, como se estivesse a assumir uma postura mais política e mesmo parlamentar. Em tal passagem, aproxima ao caso brasileiro a proposta que está a apresentar e defender.

Esta regra deve ser bem notada neste Reino, onde ainda tanta gente receia a importação de industriosos da Europa, que sabem fazer obras de indústria, que são desconhecidas, ou mui rudes no país, e que, pelo hábito de trabalho regular, atividade do espírito em perseverar nas empresas econômicas, e superior inteligência, são capazes de achar e multiplicar as produções úteis. Mais valem mil industriosos das Nações civis, que dez mil africanos; e todavia tão obstinadamente ainda se insiste na importação de bárbaros, de entendimento brancos, e braços repugnantes aos trabalhos necessários! (LISBOA, 1819, p. 329).

A partir de leituras que fez da obra de Thomas Malthus, autor por ele também tomado como autoridade em economia política, Silva Lisboa tece sua

crítica à parca iniciativa de seu reino em trazer mão de obra ligada às atividades daquilo que chama de indústria. A aplicação de tal princípio se faz ainda mais necessária diante do particularismo brasileiro, ligado ao largo emprego da mão de obra escrava, cuja importação volta a criticar mais adiante. A ciência encaminha o rumo mais promissor, segundo o qual o fim do escravismo é uma necessidade, no entanto, impressiona o modo com que faz menção às pessoas provenientes da África, empregadas como mão de obra escrava no Brasil. Os então responsáveis por uma parcela incomensurável do trabalho realizado no Brasil, recebem por parte do autor adjetivações como *bárbaros*, *brancos* e *repugnantes*.

Aos olhos de leitores contemporâneos minimamente sensatos, repugnante é tal face do pensamento de Silva Lisboa a respeito de alguns aspectos da mão de obra escrava, quando não dos próprios escravos. Todavia, ao continuar a leitura do próprio *Estudos do bem comum*, no sexto capítulo da mesma terceira parte, voltado a estender análises sobre as causas do que classifica ser a indústria ativa e regular, em meio ao conjunto de causalidades abordadas o leitor se depara com nova e explícita defesa pelo fim da escravidão. Para Silva Lisboa, o escravismo não era um mal necessário, como por longo tempo ainda insistiriam muitos intelectuais e políticos brasileiros do século XIX. Refuta a ideia de que sem escravos não há colônia; tem por cegos aqueles que não reconhecem que a civilização demanda o fim do escravismo, e menciona de modo crítico o fato de que os mais fiéis chegam a atribuir tal progresso e melhora ao influxo da religião cristã (LISBOA, 1820, p. 25).

Já no décimo sétimo capítulo da terceira parte, cuja publicação se deu em 1820, tratado como *Seção II* de *Estudos do bem comum*, encontram-se rápidos comentários sobre os estudos de Thomas Malthus a respeito da questão populacional. Ali, Silva Lisboa reitera sua concepção de que o escravismo deve ser combatido, porque representa o polo oposto ao progresso. Desta vez, faz críticas à teoria de Malthus, e sugere ser o descompasso entre o crescimento populacional e o aumento da produção uma falha dos Estados, ou seja, das legislações criadas pelo homem. Embora reconheça a importância da obra de Malthus e sua grande circulação entre os interessados em economia política, afasta-se de suas concepções, porque identifica melhores respostas na esfera da

moral, conforme a coerência interna de seu texto, onde os Estados foram tomados como *entes morais*.

... [Malthus] atribuindo às Leis da Natureza grande parte das misérias, que aliás evidentemente são as consequências necessárias de várias Leis desumanas, que tem organizado a propriedade de poucos, e a desgraça de inumeráveis, os quais são desanimados de ativa e regular indústria, pela quase física impossibilidade de melhora de condição; como são as Leis da escravatura, e das restrições da honesta circulação do trabalho, e do comércio legítimo, que muito tiram o interesse, e estreitam a esfera do trabalho produtivo (LISBOA, 1820, p. 63).

Tomado para análise o trecho citado acima, nota-se que a fim de justificar a crítica elaborada a uma das principais propostas de Malthus, Silva Lisboa refuta uma causalidade de ordem natural em favor de outra, de ordem cultural. Onde o autor inglês atribui razões naturais, Silva Lisboa entende ser um equívoco na orientação que as sociedades humanas impuseram às suas respectivas legislações. Ainda que de modo sutil, a citação acima corrobora com as observações realizadas até então, pois, mediante a cosmologia de Silva Lisboa, a ciência da economia política deveria ser encaminhada sem contradições com o que entendia ser aspectos ligados a ordem moral. Ficará ainda mais evidente tal preocupação nos capítulos seguintes do mesmo livro, quando se permite mais uma vez observar a influência que os conceitos aprendidos junto à filosofia natural exerciam sobre a cosmologia do autor, de modo a promover o que ele entendia ser uma lógica interna à sua obra e sobre a qual buscou-se aqui lançar questionamentos, identificando seus limites explicativos.

No vigésimo e vigésimo primeiro capítulo, novamente os interesses são projetados ao exame das ideias de Malthus, agora acompanhadas daquelas formuladas por Humboldt, desta vez a respeito da influência da fertilidade das terras e do clima sobre a questão da indústria. A leitura e análise do que ali foi apresentado é muito sugestivo para a presente investigação. Embora o objeto abordado nesses capítulos seja o solo e o clima, Silva Lisboa projetou questões ligadas à filosofia natural àquela temática, esperando com isso alcançar o arranjo conceitual que deveria aproximar ciência e moral, além de terminar a discussão com o particularismo que fora tomado aqui como o mais pertinente para conhecer e analisar o caso da sociedade brasileira, o problema da escravidão.

Silva Lisboa identifica na análise oferecida por Malthus a ideia de que terras férteis e bom clima não favoreciam, de modo necessário, a indústria, riqueza e população; as facilidades proporcionadas pela presença de tais fatores levariam as respectivas populações a valorizar o que classifica de *luxo do descanso* em lugar do *luxo do gozo*, sendo que este último exige esforços mais sadios para corpo e mente. Lembra que Malthus apontava o aumento da população, a acumulação de capital, as invenções de poupar trabalho e a fertilidade das terras como fatores para o progresso da riqueza. No entanto, Silva Lisboa limitou-se apenas ao último deles, alegando ser o mais ligado à teoria geral da indústria, além de ter aplicação prática ao Brasil, dotado de terras férteis. Em última instância, embora reconheça a autoridade do pensador britânico, refutará a ideia de que as condições naturais favoráveis criariam hábitos de indolência na respectiva população (cf. LISBOA, 1820, p. 75 – 76).

Após mencionar os exemplos que Malthus foi buscar na obra de Humboldt, onde aquele havia encontrado larga descrição sobre as péssimas condições de vida ou mesmo a miséria em que grande parte da população se encontrava nas colônias espanholas, tal como o México, Silva Lisboa passa a discutir, apontar limites e mesmo tecer críticas ao que anteriormente apenas apresentara. Inicia o texto destacando a filiação das análises econômicas de Malthus às regras de Newton, com o que afirma também estar em concordância. Sendo assim, apresenta ao leitor uma delas, *A natureza nada faz de balde = ela é concorde consigo mesma*.

Em observância destas regras, não se deve atribuir à fertilidade das terras a inércia dos seus naturais, quando outras causas dão solução ao fenômeno; e é evidentemente contraditório dar a Natureza fertilidades às terras, e ao mesmo tempo dar torpor aos espíritos e corpos para não se aproveitar a sua dádiva (LISBOA, 1820, p. 76).

Feito o apelo literal, ainda que facilmente criticado, a um princípio geral da filosofia natural newtoniana, segue Silva Lisboa a discutir e refutar a proposta de Malthus, a atribuindo

... um paradoxo, que repugna a razão desprevenida; a irresistível evidência da Ordem Cosmológica; a justa Teoria das Causas Finais; e enfim ao senso comum de todos os indivíduos e Estados, que preferiram sempre os férteis, saudáveis, e geniais países, para cultura, compra, ou conquista, com os maiores sacrifícios de trabalho, tesouro e sangue. Nenhum conquistador preferiu a Arábia à Índia... (LISBOA, 1820, p. 78).

A se somar à argumentação acima, que passa pela ideia de razão, ordem cosmológica, causas finais e sobretudo ao senso comum, empregado enquanto o saber construído pela recorrência das relações estabelecidas entre os fatos, na esteira da filosofia de tradição anglófila, onde Silva Lisboa encontrara nomes como o de Smith, Malthus, David Hume, além do referencial epistemológico maior de Isaac Newton, todos por ele citados de modo literal ao longo da obra, o autor segue seus comentários sempre dirigidos às possibilidades de melhor aproveitamento de tudo o que a natureza possa oferecer, ou a superação diante das dificuldades de solo e clima com que outras nações venham a se deparar. Segundo seu entendimento, os esforços humanos, a partir de capacitações de sua própria natureza⁴, conferidas pela *Providência*, sempre serão suficientes para promover a indústria e o bem comum, conforme orientações da economia política.

Deste modo, conforme conclui a análise aqui proposta, em meio ao discurso de Silva Lisboa, a ciência da economia política deveria estar atenta aos desígnios de uma ordem moral, proveniente de sua religiosidade cristã, como é possível demonstrar a partir das citações abaixo, nas quais de modo muito claro e direto o próprio autor o faz já nas primeiras considerações apresentadas em sua obra *Princípios de Economia Política*.

O *mundo físico* rege-se por leis simples e fecundas, que lhe dão ordem, harmonia, beleza e perpetuidade. Algumas daquelas leis são conhecidas pelos homens e segundo as mesmas leis regulam suas ações, previnem danos e adquirem muitos bens da vida. Reunidos em sociedade constituem um *mundo moral*, que parece também dever ser regido por leis de igual simplicidade e fecundidade, para viverem em paz e abundância. O conhecimento e o exercício destas leis é o que se chama ciência e prática de *Economia* que, segundo sua etimologia, significa a lei da casa. A sábia Economia do Criador se manifesta claramente na infinita variedade com que diversificou as terras, climas e habilidades, dando a cada país e indivíduo suas produções, vantagens e aptidões particulares; evitando-se assim uma uniformidade desagradável e estabelecendo-se não menos uma dependência e aliança recíproca dos homens e Estados, para mutuamente se ajudarem e desfrutarem os dons da Providência (LISBOA, 1956, p. 112).

⁴ Coerente com a já mencionada ideia de natureza humana, Silva Lisboa admite que a natureza poderia influir no corpo físico e mesmo político, mas jamais alterar a constituição humana, de modo a amortizar o inato princípio do que denominava amor do gozo e da melhor condição de vida, tidos por ele como motores da indústria, causas necessárias para o progresso da civilização (cf. LISBOA, 1820, p. 77).

A filosofia natural que é compartilhada pela cosmologia de Silva Lisboa perpassa muitos dos títulos que compõem sua obra e modo recorrente estabelece as devidas relações entre a economia política e a moral religiosa, cuja orientação deveria estar refletida ao máximo nas próprias leis formuladas para organizar o Estado. Os conceitos encontrados junto à filosofia natural e tais relações eram determinantes para nortear suas leituras e análises projetadas sobre o caso da sociedade brasileira. Esta relação, concebida por uma cosmologia muito influenciada pela filosofia da natureza, permitiria garantir a razoável aplicação dos conceitos gerais de sua ciência ao caso particular do Brasil, a partir do que passava a estender suas críticas até o problema do escravismo, o qual surge cada vez mais como limitador da aplicação dos conceitos encontrados na cultura ilustrada, em especial na economia política.

Já no capítulo seguinte, mantém os comentários e críticas voltados às ideias malthusianas, em específico ao problema da fertilidade das terras como fator condicionante de um dado descanso, indolente e nada positivo, segundo a proposta de Malthus. Porém, à medida em que a apresentação e os comentários sugeridos por Silva Lisboa vão tomando corpo, a atenção do leitor mais uma vez é conduzida ao que está sendo destacado na presente ocasião, a questão da sociedade escravista.

Mostra-se pois a todas as luzes, que a fertilidade das terras é a Mercê da Providência, que constitui o maior Patrimônio das Nações, que são com ela mais favorecidas; e, sem ela, todas as mais causas que influem no progresso da indústria e riqueza são, comparativamente, impotentes. Ao Céu pois, com mui especial razão devem com gratidão levantar as palmas os habitantes de tais terras, e podem com verdade, e religiosos êxtases, dizer – *Deus nos doou este descanso*. Este descanso porém, havendo facilidade de instrução, dá energia ao espírito para meditar nas Leis e Obras do Criador.

[...] Mas devo sempre dizer, que não poderemos regozijarmos de aclamar os campos *bem-aventurados*, senão quando a Divina Providência permitir, que a Agricultura se faça por *braços livres* (LISBOA, 1820, p. 86).

O *descanso* proporcionado pela fertilidade das terras brasileiras não iria, de modo necessário, conferir ao espírito de sua respectiva população a indolência que muitos estudiosos ainda viriam atribuir, embora já mergulhados nos séculos seguintes. Uma vez condicionado à instrução, ao contato e produção dos saberes, condição necessária e suficiente para que tal descanso ganhasse sua devida positividade, passaria então a servir não somente para a

ampliação da riqueza nacional, como já apontado, mas também e sobretudo, segundo Silva Lisboa, às reflexões de cunho religioso. Entretanto, mais uma vez os brasileiros não estariam autorizados ao regozijo de tais benesses enquanto a nação convivesse com o emprego do trabalho escravo.

Os universais oferecidos pela ciência da economia política, que estariam a ruir diante da condição particular de uma sociedade escravista, segundo o autor teriam encontrado salvaguarda a partir da apropriação que Silva Lisboa fizera da filosofia natural dos modernos e seus conceitos de ordem universal, cuja importância é central na composição de sua cosmologia, e que por sua vez possibilitava submeter o caso particular do Brasil a uma dada concepção de processo histórico a ser percorrido também pelo progresso da riqueza brasileira. Cristianismo e ciência da economia política falam a partir de universais, a filosofia natural promove tal aproximação porque ela era tida então como a mais bem acabada literatura dos conceitos de caráter universal. A despeito dos limites que o instrumental da economia política poderia encontrar frente aos particularismos de casos em específico, e que muitas vezes levou o autor a recorrente silêncio acerca da própria sociedade em que vivia, uma leitura e análise mais minuciosa e pormenorizada foi capaz de destacar um instrumental teórico que capacitasse o autor a estender seus pareceres até mesmo sobre o caso da sociedade escravista então vivenciada pelo Brasil, e ainda segundo ele submetida à necessidade de transformações ao longo do processo histórico.

O poder generalizante do conceitual por ele utilizado deveria permanecer garantido, a despeito de situações particulares de sua nação. Se por um lado sentia-se mais confortável para discorrer sobre a humanidade, a natureza humana, o progresso e a civilização, por outro, ainda se via capaz de superar impasses com os quais se deparava quando a análise fosse dirigida a uma sociedade escravista. Dotado de uma visão geral de mundo em larga medida regida pela filosofia natural dos modernos, Silva Lisboa buscava aproximar ciência e moral religiosa, para assim se colocar ao estudo de caso que a ele mais interessava. Como identificado no início deste texto, através da relação entre a ciência da economia política e a moral religiosa, buscada através de um conceitual encontrado na filosofia natural, em *Estudos do bem comum* Silva Lisboa não só submeteu o problema do escravismo às suas críticas e sugeriu

sua superação, como também demonstrou um olhar de certo modo positivo sobre o desenrolar da história do caso brasileiro e de sua respectiva sociedade.

Ainda acerca da característica escravista da sociedade brasileira, caberia registrar o olhar positivo que Silva Lisboa projetava para um futuro no qual a mão de obra livre estivesse na ordem do dia. A despeito de colocações que hoje devem ser vistas de modo lamentável e condenável a respeito da terminologia e mesmo de alguns dos conceitos com que abordava a temática, tinha claro para si que a escravidão era uma chaga a ser eliminada. A princípio cabe observar tal terminologia, com a qual esta pesquisa já se deparou, mas pode ser retomada neste momento a partir de outro trecho, mais uma vez encontrado em nota de rodapé, e novamente em tom mais parlamentar do que acadêmico. Ele se encontra no momento em que o autor refuta todas as justificativas utilizadas para defender o largo emprego da mão de obra escrava, indígena e africana, em colônias hispânicas, apontando suas conseqüências, sempre negativas.

Estes efeitos, a olhos vistos se manifestam em hórridos exemplos de crimes e atentados da *população factícia africana*. Foi fatal erro político constituir uma nação, na maior parte composta de gente que não nasce no país, e que não pode ser a ela afeiçoada, nem presa pelas cordas do coração. Estou certo, que, enquanto ela durar, o Brasil não pode ter a boa indústria de que é capaz. Portanto, desde já protesto, uma vez por todas, que a teoria da indústria, enquanto se aplica a este Reino do Brasil, pressupõe o seu progressivo desenvolvimento, desde a época em que, A Sabedoria do Governo, cessar o sistema de cativoiro (LISBOA, 1820, p. 44).

Se anteriormente fora destacado aqui adjetivações como *bárbaros, brancos e repugnantes*, acima tem-se a expressão *população factícia*, destacada pelo próprio autor em itálico, somada à pretensa conclusão sobre a impossibilidade daquelas referidas pessoas em desenvolver afeto à nação. Ao longo de seus escritos, farto é o número de passagens com menções marcadas por esse espírito mais do que depreciativo, incapaz de projetar um olhar de caráter humanista ou humanitário. Embora tenha realizado o necessário registro, não é de interesse desta pesquisa aprofundar análise sobre tais pareceres, bem como tecer julgamentos sem a devida profundidade analítica que a temática merece e certamente receberá.

No momento, cabe ressaltar que o autor tem o fim da escravidão como condição necessária para o pleno emprego das orientações que a economia

política teria a apresentar para o desenvolvimento e ampliação da riqueza nacional. Seu otimismo acerca da prosperidade do Brasil deveria passar por esse requisito de primeira ordem. É razoável concluir que projetou olhares mais positivos sobre sua nação, uma vez que a mesma já tivesse superado o escravismo. A relação entre a ciência da economia política e a moral de cunho religioso, forjada através de um farto e reconhecido leque de conceitos e termos oferecidos pela filosofia natural dos modernos, não somente permitiu Silva Lisboa refletir e discorrer a respeito de sua sociedade em particular, como também projetar um olhar positivo e otimista a respeito do desenvolvimento histórico de sua nação.

A filosofia da natureza por ele compartilhada fornecia à sua cosmologia elementos a partir dos quais relacionava ciência e moral religiosa. A partir dessa visão de mundo, buscava compreender aquela sociedade e interferir em seu respectivo processo histórico, cujo particularismo da escravidão, segundo o seu entendimento, não deveria continuar a comprometer a funcionalidade dos conceitos de ordem geral, a partir dos quais projetava suas análises. Justamente aí deparava-se com os paradoxos bastante difíceis de serem superados, quando então tangenciava o problema do escravismo ao longo de sua argumentação, permitindo notar que a aplicação dos conceitos sobre os quais se apoiava somente alcançaria plena viabilidade mediante o fim do modelo escravista. No entanto, o poder de generalização atribuído aos mesmos conceitos, somado à ideia de processo histórico, permitia a Silva Lisboa projetar aquele instrumental teórico e analítico também ao caso brasileiro, e tal generalização era pretensamente alcançada a partir de concepções encontradas junto à filosofia natural dos modernos, elementos centrais de sua cosmologia, por conseguinte determinantes na construção de sua obra.

Referências

ABBAGNANO, N. **Dicionário de Filosofia**. São Paulo: Martins Fontes, 2000.

ALMODOVAR, Antonio. Processos de difusão e institucionalização econômica política no Brasil. IN: CARDOSO, José Luis (org.). **A economia política e os dilemas do Império-brasileiro (1790 – 1822)**. Lisboa: Comissão para comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 2001.

BOBBIO, N.; MATEUCCI, N.; PASQUINO, G. **Dicionário de Política**. Brasília: Editora da Universidade de Brasília; São Paulo: Imprensa Oficial do Estado, 2000.

BOTO, Carlota. **Iluminismo e Educação em Portugal: o legado do século XVIII ao XIX**. Petrópolis: Vozes, 2004.

BUTTERFIELD, Hebert. **As origens da Ciência Moderna**. Lisboa: EDIÇÕES 70. 1ª edição em inglês: *The Origins of Modern Science*, de 1949.

CABRAL, Alfredo do Valle. Vida e Escriptos de José da Silva Lisboa (1881). IN: **Cairu**, org. E. Vilhena de Moraes. Rio de Janeiro, 1958.

CALAFATE, Pedro. **A idéia de natureza no século XVII em Portugal**. Lisboa: Imprensa Nacional-Casa da Moeda, 1994.

CARNEIRO, A. e Simões, A. (2000). Enlightenment science in Portugal: the estrangeirados and their communicating networks. IN: **Social Studies of Science**, 2000; 30/4, 591-619.

CARVALHO, Darcy. **Desenvolvimento e livre-comércio: as ideias econômicas e sociais de Visconde de Cairu**. São Paulo: Instituto de Pesquisas Econômicas, 1985.

CARVALHO, Rômulo. **A história natural em Portugal no século XVIII**. Lisboa, I.C.L.P., 1987.

CASINI, Paolo. **Newton e a consciência européia**. São Paulo: Editora da Universidade Estadual Paulista, 1995.

CASSIRER, E. **A filosofia do iluminismo**. Campinas: Unicamp, 1994.

CIDADE, Hernani. **Lições e Cultura e Literatura Portuguesas**. 2 volumes. Coimbra: Editora Limitada, 1975.

COGGIOLA, O (Org.). **A Revolução Francesa e seu Impacto na América Latina**. São Paulo: Nova Stella: Editora da Universidade de São Paulo; Brasília, DF: CNPq, 1990.

COHEN, I. B. e WESTFALL, R. S. (organizadores). **Newton: textos, antecedentes, comentários**. Rio de Janeiro: Contraponto; EDUERJ, 2002.

DECOLA, P. **Diversité des natures, diversités des cultures**. Montrouge: Bayard, 2010.

DIAS, José Sebastião da Silva. **Portugal e a cultura européia (séculos XVI e XVIII)**. In: *Biblos*, Vol. XXVIII, 1953.

DOMINGUES, Francisco Contente. **Ilustração e Catolicismo. Teodoro de Almeida**. Lisboa, Colibri: 1994.

FORCE, James E.; POPKIN, Richard H. **Essays on the context, nature, and influence of Isaac Newton's theology**. Dordrecht/Boston/London: Kluwer Academic Publishers, 1990.

FRANCO, A. A. de M., O visconde de Cairu. IN: **Digesto Econômico**. Agosto de 1947.

FRANCO, M. S. de C. As idéias estão no lugar. IN: **Caderno de Debates**, nº 1, p. 61 – 64. São Paulo: Brasiliense, 1976.

GAUER, Ruth Maria C. **A construção do Estado-nação no Brasil. A contribuição dos egressos de Coimbra**. Curitiba: Juruá, 2001.

HAZARD, Paul. **A crise da consciência européia**. Lisboa: Cosmos, 1948.

HOLANDA, Sérgio Buarque de (direção). **História Geral da Civilização Brasileira**. São Paulo: DIFEL, 1985.

_____. **Raízes de Brasil**. São Paulo: Companhia das Letras, 1995.

KIRSCHNER, Tereza Cristina. **José da Silva Lisboa, Visconde de Cairu. Itinerário de um ilustrado luso-brasileiro**. São Paulo: Alameda; Belo Horizonte: PUC-Minas, 2009.

LENOBLE, Robert. **História da Idéia de Natureza**. Rio de Janeiro: Edições70, 1990.

LIMA, Alceu do Amoroso. Época, Vida e Obra de Cairu. IN: José da Silva Lisboa – **Princípios de Economia Política**. 2ª ed. Rio de Janeiro, 1956.

LISBOA, E. (coord.). **Dicionário cronológico de autores portugueses**. Instituto Português do Livro Europa-América, 1985.

LISBOA, José da Silva. **Princípios de Economia Política para servir de introdução à teoria Econômica do autor dos Princípios de Direito Mercantil**. Lisboa: Imprensa Régia, 1804.

_____. **Estudos do bem comum e economia política ou ciência das leis naturais e civis de animar e dirigir a geral indústria e promover a riqueza nacional e prosperidade do Estado**. Rio de Janeiro: Imprensa Régia, 1819-1820.

_____. **Constituição Moral de deveres do cidadão com exposição da moral pública conforme o espírito da constituição do império**. Rio de Janeiro: Typographia Nacional, 1824-1825.

MELCHIOR, Elísio de Oliveira. **Visconde de Cairu, sua vida e sua obra**. Rio de Janeiro, 1959.

MONTEIRO, Pedro Meira. **Um moralista nos trópicos: o visconde de Cairu e o Duque de la Rochefoucauld**. São Paulo: Fapesp / Boitempo Editorial, 2004.

_____. **O ‘reacionário’**. Muitos historiadores falam mal do Visconde de Cairu. Será que ele merece isso? Artigo publicado em agosto de 2008 pela Revista de História da Biblioteca Nacional. Consultado em 8 de julho de 2014. IN: <http://www.revistadehistoria.com.br/secao/retrato/o-reacionario>.

NEWTON, Isaac. **Princípios matemáticos de filosofia natural**. São Paulo: Edusp, 2002.

_____. **Óptica**. São Paulo: EDUSP, 1996.

NOVAIS, Fernando A. **Portugal e Brasil na Crise do Antigo Sistema Colonial (1777-1808)**. 3ª edição. São Paulo: Hucitec, 1985.

NOVAIS, F. A.; ARRUDA, J. J. de Andrade. Prometeus e Atlantes na forja da nação. Introdução. IN: LISBOA, José da Silva. **Observações sobre a franqueza da indústria, e estabelecimento de fábricas no Brasil**. Brasília: Senado Federal, 1999.

OLIVEIRA, Daniel de Lara. **Ciência moderna e newtonianismo no projeto pedagógico de Luís António Verney**. São Paulo: Todas as Musas, 2013.

PAIM, Antonio. **Cairu e o Liberalismo Econômico**. Rio de Janeiro: Tempo Brasileiro, 1968.

PAULA, L. Nogueira de. Introdução. IN: Lisboa, José da Silva. **Princípios de Economia Política**. Rio de Janeiro, 1956.

ROCHA, Antonio Penalves. **A economia política na sociedade escravista**. São Paulo: Depto. de História – FFLCH – USP / Hucitec, 1996.

_____. (Org. e Introd.). **Visconde de Cairu (1756 – 1835)**. São Paulo: Editora 34, 2001.

_____. ROCHA, Antonio Penalves. A escravidão na economia política. IN: **Revista História**, São Paulo, 120, p. 97-108, Jan/Jul 1989.

RODRIGUES, M. A. A Universidade de Coimbra e a elite intelectual brasileira na última fase do período colonial período colonial. IN: **Revista de História das Idéias**, v. 12, 1990.

SILVA, Beatriz Nizza. **A Cultura Brasileira: da reforma da Universidade à independência do Brasil**. Lisboa: Editorial Estampa, 1999.

_____. **Linguagem, cultura e sociedade. O Rio de Janeiro 1808 a 1821**. Tese de Livre Docência. 1993. FFLCH – USP.

SKINNER, Q. Meaning and Understanding in the History of Ideas. IN: **History and Theory** 8, 1969.

_____. Motivos, intenciones e interpretación. IN: SKINNER, Q. **Lenguaje, Política e História**. Bernal: Univ. Nacional de Quilmes, 2007.

_____. Interpretación y comprensión en los atos de habla. IN: SKINNER, Q. **Lenguaje, política e história**. Bernal: Univ. Nacional de Quilmes, 2007.

SMITH, Adam. **Investigação sobre a natureza e as causas da riqueza das nações**. 3ª edição. São Paulo: Abril Cultural, 1984.

_____. **Investigação sobre a natureza e as causas da riqueza das nações**. 3ª edição. São Paulo: Nova Cultural, 1988.

STOCZKOWSKI, Wiktor. **Anthropologies rédemptrices**. Le monde selon Lévi-Strauss [Antropologias redentoras. O mundo segundo Lévi-Strauss]. Paris: Hermann Éditeurs, 2008.

VAINFAS, Ronaldo (org.). **Dicionário do Brasil imperial**. Rio de Janeiro: Objetiva, 2002.



ARTIGOS - ARTICLES

As desilusões de um historiador: as idades médias de Michelet

Carlos Roberto Figueiredo Nogueira¹
Universidade de São Paulo
crfnogue@usp.br

Como citar este artigo: NOGUEIRA, Carlos Roberto Figueiredo. "As desilusões de um historiador: as idades médias de Michelet", *Intelligere, Revista de História Intelectual*, nº11, pp. 52-62. 2021. Disponível em <<http://revistas.usp.br/revistaintelligere>>. Acesso em dd/mm/aaaa-

Resumo: Este artigo pretende acompanhar a vida do melhor historiador francês (talvez europeu) do século XIX em sua busca da história do *povo* e as reviravoltas que seus escritos sofrem, em um movimento dialético, ao sabor das mudanças políticas na França. Suas Idades Médias são textos privilegiados para entender seu método e as mudanças na sua compreensão da história.

Palavras-chave: Jules Michelet. História. Idade Média.

A Historian's Disappointments: Michelet's Middle Ages

Abstract: This article aims to follow the life of the best French (perhaps European) historian of the nineteenth century in his search for the history of the people and the twists and turns his writings undergo, in a dialectical movement, in the context of political changes in France. His Middle Ages are privileged texts to understand his method and the changes in his understanding of history.

Keywords: Jules Michelet. History. Middle Ages.

¹ Carlos Roberto Figueiredo Nogueira é doutorado em História Social pela Universidade de São Paulo (1981). Atualmente é professor Titular (Sênior) de História Medieval da Universidade de São Paulo Acadêmico correspondente da Academia Portuguesa da História, é coordenador do GEMPO, ligado à Cátedra Jaime Cortesão e integrado por pesquisadores da USP, UFRJ, Universidade de Lisboa, Universidade de Coimbra, Universidade do Porto e l'Université de Poitiers/ Centre de Etudes Supérieures de Civilisation Médiévale, cuja Linha de Pesquisa é "Poder e Relações de Solidariedade em Portugal Medieval" www.fflch.usp.br/cj/gempo.

Jules Michelet é um necromante, dizia Jacques Le Goff (1979, p. 20) É a origem da Nouvelle Histoire, como diz no artigo principal da publicação original, redigida pelo próprio Le Goff, onde denomina a Michelet o “Profeta da Nova História” (LE GOFF, 2006, p. 50).

Ainda que tomemos com certa cautela essa afirmação bombástica e egocêntrica, a Nova História tem muito a dever a Michelet, apesar de seus acertos e desacertos, iniciados em *Faire de l'histoire* e continuados em *La nouvelle histoire*². Ela seria mais adequada se aplicada às origens da Nova História, ou seja, os *Annales*. Em especial o manuscrito inacabado de Marc Bloch *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, publicado por Lucien Febvre (BLOCH, 1952). Ali, em uma referência à necessidade de estudar a coletividade humana e não o singular, quase parodiando Michelet, Bloch escreve: “*Le bon historien, lui, ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier*” (BLOCH, 1952, p. 18).

Michelet foi o historiador que deixaria a marca mais profunda na história pós-revolucionária da França do século XIX. Michelet, o mais famoso e provavelmente o melhor de sua época: o homem que a partir dos pressupostos estéticos do romantismo, levou mais longe o programa de uma história popular e nacional (FONTANA, 2004, p. 186).

Michelet o primeiro a basear sua história, em sólida erudição, sua *Histoire de la Révolution française* nasceu dentro dos Arquivos. “Eu a escrevi durante seis anos (1845.1850) neste depósito central, onde fui chefe da secção histórica. Depois mais dois anos no Arquivo de Nantes muito próximo à Vendéia, onde explorei suas preciosas coleções” (MICHELET, 1868, p. 14). E nessa história o povo é o protagonista, o assalto à Bastilha é um “ato de fé” coletivo que não foi proposto por ninguém concretamente, mas que é realizado por todos (MICHELET, 1868, p. 263).

No extremo oposto de Michelet está Alexis de Tocqueville. Para este há uma oposição entre a liberdade, que é um fim legítimo da revolução e da

² Cabe Lembrar o destino da publicação de Pierre Vilar, “Histoire marxiste, histoire em construction”, aceito sem ser lido antecipadamente pelos autores da coletânea, que denunciava as armadilhas e os erros de Foucault, dando a entender que eram tão grandes que só podiam ser deliberados. A ira de Foucault perante a denúncia o levou a exigir dos organizadores que o texto de Vilar, fosse retirado da segunda edição. Demanda própria da miséria moral do personagem e que demonstra a incapacidade de enfrentar uma crítica feita com rigor. Cf. Fontana, 2004, p. 389-390.

construção de uma sociedade estável, e a igualdade, que leva a corrupção (TOCQUEVILLE, 1999). A consequência foi o caráter democrático da revolução, que eleva ao menosprezo dos direitos individuais, à violência já que o povo era o principal instrumento da revolução³.

O contraste entre a benignidade das teorias e a violência dos actos, que foi uma das características mais estranhas da revolução francesa, não surpreenderá ninguém se tivermos em conta que esta revolução foi preparada pelas classes mais civilizadas da nação, e executada pelas classes mais incultas e rudes. Os homens dos primeiros não tinham laços preexistentes entre si, não tinham qualquer utilidade em se darem bem, não se agarravam ao povo, o segundo tornou-se quase imediatamente o poder dominante assim que os velhos poderes foram destruídos (TOCQUEVILLE, 1952, p. 193).

A diferença é extrema entre este e Michelet, que escreveu sua história orgulhoso de haver nascido do povo, enquanto o visconde de Tocqueville era um aristocrata ilustrado.

Mas Michelet é muito mais que isso. É o precursor de uma história mais global, que tenta levar em conta todos os aspectos da vida dos homens, como explicava, em 1837, a Sainte Beuve:

Se eu tivesse apenas feito entrar na narrativa a história política, se eu não tivesse levado em conta os **elementos diversos** (grifo nosso) da história (religião, direito, geografia, literatura, arte etc.) meu caminho teria sido totalmente outro. *Mas era necessário um grande movimento vital para que todos esses vários elementos gravitassem juntos na unidade da narrativa* (BLOCH, 1952, p. 88).

Este *filho do povo*, nascido filho de artesão, que vivia e alimentava-se da História, com quem mantinha uma paixão insaciável e mesmo mostrava as dores de um coração partido quando a sua amada História, lhe traía no presente. A História da França, na verdade a sua autobiografia: "Método íntimo: simplificar, biografar a história como se tratasse de um homem, como se fosse eu. Tácito em Roma via a si mesmo, e, no entanto era Roma" (LE GOFF, 1979, p. 42).

Que é então o Povo para Michelet? É *Herr Omnes* (termo usado por Lutero) o senhor de Todo o Mundo. Opa! Sem excluir ninguém? Sim todos os *infrasesos*, os sacerdotes, os legistas, os intelectuais. Mas não a burguesia (BARTHES, 1988, p. 191).

³ Confira em *Inéditos sobre la revolución* de Alexis Tocqueville, citado Josep Fontana (2004, p. 198).

Michelet enfim, era o historiador para quem *o coração era o ponto de partida de meus pensamentos*, levando-o a oscilar entre a esperança mais ardorosa e o pessimismo mais sombrio oferecidos aos leitores em suas várias *Idades Médias*. Trata-se de uma verdadeira catarse que em seus vários avatares, reflete as angústias e as decepções de Michelet com o presente vivido. Para Michelet a Idade Média é mais que um período histórico. É o seu *métier d'historien* por excelência, que a acaricia, a despreza, mas sempre a ela volta, seja com rancor ou seja na descoberta de seu submundo.

Em sua Joana D'Arc, a tônica, a paixão: Michelet vivia o encantamento de uma Idade Média recém-descoberta nas fontes primitivas, às quais o historiador fazia acordarem e falarem revelando *a vida dos homens, das províncias, dos povos*. Publicada originalmente em 1841 como os dois primeiros capítulos do tomo V de sua História da França, a partir de 1843, passa a ser publicada à parte, pela importância que o historiador dá ao texto:

Uma criança de doze anos de idade, uma menina muito jovem confundindo a voz do seu coração com a voz do céu concebe uma ideia estranha, improvável, absurda, se quiser, para realizar aquilo que os homens já não podem fazer, para salvar o seu país. Ela cismou esta ideia durante seis anos sem a confiar a ninguém; ela nada diz, mesmo à sua mãe, nada a nenhum confessor. Ela espera até aos dezoito anos de idade, e depois, imutável, executa-o apesar do seu próprio e apesar de todos os outros. Atravessa a França devastada e deserta, as estradas infestadas de bandidos; entra na corte de Charles VII atira-se para a guerra e para os campos que nunca viu, para as lutas, nada a surpreende; mergulha sem medo no meio das espadas. Sempre ferida [...], ela tranquiliza os velhos soldados, arrasta todas as pessoas, que se tornam soldados com ela, e já ninguém ousa ter medo de nada. Tudo está salvo! A pobre rapariga, com a sua carne pura e santa, com este corpo delicado e terno, embotou o ferro, partiu a espada do inimigo e cobriu o seio da França com o seu peito (MICHELET, 1925, p. 38)

Joana D'Arc nos apresenta uma Idade Média grandiosa, mesmo em suas desgraças e horrores. “A possibilidade e o encantamento de um demiurgo: escrever a história total, ‘a ressurreição da vida integral’, a história simultaneamente mais material espiritual que permitisse estudar o progresso humano, cuja parte essencial, a força viva que chamamos homem”.

A Idade Média tão procurada e incansavelmente resgatada pelo Romantismo, o momento em que surge a nacionalidade, com o aparecimento da língua francesa: o momento do nascimento da França.

Idade Média da tão sonhada história total: se repleta de desordens físicas e mentais que levam o povo abandonado a agir por si próprio, também o período da materialização do espiritual, *o grande movimento progressivo, interior da alma nacional*. Momento de aparecimento e triunfo dos humildes, das *crianças*, da juventude, da natureza e da vida. Os bárbaros são crianças, São Francisco, criança, e a maior e mais legítima de todas: Joana D'Arc, criança abandonada e só, que em meio às chamas, mantém a sua fé interior propagando a santidade de suas vozes.

Joana D'Arc, o clímax da participação popular na História. Da consolidação dos reinos bárbaros surgira a mulher amada: a França. *A França, uma pessoa*, diz Michelet. A França nasce e o povo vai ao seu encontro.

Na primeira vez são as Cruzadas: prega-se aos nobres, mas são *os paupéres*, as crianças, que partem em primeiro lugar. A segunda aparição, mais individualizada. Não se trata mais da massa, da coletividade indistinta, mas agora o povo tem um nome: os Jacques.

E por fim a terceira aparição, singular e única: Joana D'Arc. Joana, o povo: A originalidade da Donzela, o que fez o seu sucesso, não foi tanto a sua bravura ou as suas visões, foi o seu bom senso. Graças ao seu entusiasmo, essa moça do povo vislumbrou o problema e soube resolvê-lo.

Joana representa o momento grandioso, o ápice de tudo que era maravilhoso para Michelet na Idade Média. É a encarnação dos sonhos e das lendas. “O Deus dessa época era bem mais a Virgem do que o Cristo. Era necessária a Virgem descida à terra, uma virgem popular, jovem, bela, doce, ousada” (MICHELET, 1925, p. 31).

A Virgem que acudia as batalhas descera à Cidade dos Homens para se encarnar, como seu Filho, entre os humildes, em uma simples rapariga camponesa. Criança camponesa, iletrada, “Recebeu sua religião não como uma lição, uma cerimônia, mas na forma popular e ingênua de uma bela história de serão, como a fé simples de uma mãe. O que recebemos assim com o sangue e o leite, coisa viva, a própria vida” (MICHELET, 1925, p. 9).

Joana, a última filha do passado, que abre as portas a uma nova era, com ela surge a Pátria. A Donzela anuncia o fim da Idade Média: “A jovem, sem o saber, criava, por assim dizer, e realizava suas próprias ideias, fazia delas seres, comunicava-lhes, com o tesouro de sua vida virginal, uma esplêndida e

todo-poderosa existência que faria empalidecer as miseráveis realidades deste mundo” (MICHELET, 1925, p. 10). Era o próprio povo humilde da França que tinha gerado a sua salvação: “Aquele que salvara o povo e a quem o povo abandonava não exprimiu ao morrer (admirável doçura de alma!) senão compaixão por ele...” (MICHELET, 1925, p. 149).

Contudo, mais que encarnação do povo, ou da Nação, Joana, Mulher. “O salvador da França tinha de ser uma Mulher”⁴. O salvador da França tinha de ser uma mulher: a França era ela própria uma mulher. Em Joana D'Arc, reencontramos a mulher em toda a sua glória. Glória na Bravura, na Tenacidade, glória no Martírio. É a Mulher, a *anima* histórica perseguida incansavelmente por Michelet: a Mulher, a Nação, enfim, a França amada e chorada por Michelet.

Assim, Joana D'Arc, um relato apaixonado e pleno de vida da história da pobre filha do povo, de carne pura e santa, que protegeu com o próprio corpo o corpo da jovem França. História da mulher que levou o povo, os *pauperes*, os humildes, as *crianças* da jovem nação, a ocupar o seu lugar na História, na redenção da Pátria da tirania estrangeira.

Mas a euforia acaba em 1855. Esta é uma obra marcada pelas sombras. Sombras do presente, das quais nosso historiador não consegue se desvencilhar. A Idade Média torna-se um horror, produzindo apenas, como disse Roland Barthes, “temas maléficos” (1988, p. 64). A Escolástica, *acabara com a máquina de pensar*, privilegiando a repetição. Um Michelet arrependido de sua História de 1833, declarando haver sido cegado pelas lendas, embrutecido pela escolástica e pelas admirações juvenis perante a esterilidade desse mundo, onde o espírito humano jejuou tanto que emagreceu.

Em sua segunda Idade Média, chamada apropriadamente de *A Agonia da Idade Média*, está espelhada a desilusão. O que era o capítulo final do livro X sobre a Idade Média na *História da França* converte-se agora em uma introdução ao século XVI, o século que agora importa, o século de Lutero e Colombo. A desilusão com a derrota do povo em 1848 e a sua decepção com o cruel materialismo da nascente sociedade industrial. A salvação da França dos capítulos anteriores desaparece nas sombras de um povo entorpecido pela

⁴ Cf. Introdução de Émile Bourgeois (MICHELET, 1925, p. XXIX)

Igreja e pela religião por ela imposta, que vê passar Joana d'Arc e diz: "Quem é essa moça?" (MICHELET, 1855, p. 74).

Mas a Idade Média retornará em sua grandeza no povo, mais precisamente nas mulheres do povo em 1862, com *La Sorcière* (1966). Do mundo sombrio que havia relegado a Idade Média, surge uma luz: a luz de Satanás, a luz da feiticeira.

A feiticeira, a voz do povo que Michelet buscava insaciavelmente e sempre o desiludia pelo silêncio, já estava gestada em sua Agonia da Idade Média. Em suas páginas finais, dedicou páginas e páginas a tratar de Sprenger, um dos autores do *Malleus Maleficarum*, descrevendo as perseguições implacáveis movidas por este às bruxas, para 12 anos depois descobrir em suas vítimas, antípodas por excelência, os atores que tanto buscava.

Em seu Prefácio de 1855 pode-se perceber claramente a gestação da sua Feiticeira:

O bom monge alemão Sprenger, que escreveu o Martelo das Bruxas, o famoso manual da Inquisição, pergunta: se porque é que há tão poucas bruxas e tantas bruxas, porque é que o Diabo se dá melhor com as mulheres. A esta pergunta ele encontra vinte respostas inteligentes: é que a mulher perdeu o homem, é que ela está tonta, que ela tem dentro dela (Salomão assegura-lhe) um abismo de sensualidade, etc., etc., etc., etc. Existem outras razões, talvez mais simples e mais verdadeiras.

A mulher, neste estranho tempo, idealmente adorada substituindo Deus no altar, é na realidade a vítima deste mundo em que todos os males caem, e ela tem o inferno aqui embaixo. [...] A mulher, um brinquedo miserável, sempre mãe, sempre de luto, concebida apenas dizendo (diz Sprenger): "O fruto seja do Diabo! "Com trinta ou quarenta anos de idade, sobrevivendo aos seus filhos, permaneceu sem família, negligenciada, abandonada". E na sua própria família, na casa dura do camponês, que lugar tinha a velha mulher? O último dos criados, o pastorzinho, é colocado mais acima. Ele é invejado e culpado por viver. Em tal e tal cantão da Suíça, é necessária uma lei escrita para que a mãe, na casa do seu filho, possa manter o seu lugar no fogo.

Ela vai se embora repreendendo, vagueia no prado deserto, vagueia nas noites frias, bñlis no seu coração e praguejando. Ela invoca os maus espíritos. E, se não existirem, ela irá criá-los. O Diabo, que está dentro dela, não tem muito tempo para vir. Ela é a sua mãe, a sua noiva, e quer adorar apenas a ele.

Quem teria retido esta mulher? Deus só lhe falou em latim, em símbolos incompreensíveis. O Diabo falou através da natureza, através do Mundo do qual ele é rei; os bens e os males deste mundo proclamaram o seu poder o suficiente. O Mundo! Acredita que este renunciou a ele? Desaparecido, pobre, disfarçado, vaiado pelas crianças, mantém uma vontade violenta, uma infinidade de ódios, de desejos estranhos. (Onde se para, uma vez fora do possível e lançado no desejo?) Mas o que ela

adquire acima de tudo é um poder diabólico para dar à luz o que ela quiser. Ela dá à luz a doença que aflige o seu vizinho. Ela realiza o aborto a que a mulher escarnekedora que a olha com repugnância se submete.

As bruxas, como vemos, tiveram pouco trabalho para esconder o seu jogo. Em vez disso, gabaram-se disso, e foi das suas próprias bocas que Sprenger recolheu muitas das histórias que enfeitam o seu manual. É um livro pedante, ridiculamente modelado nas divisões e subdivisões utilizadas por Tomistas, mas ingénuo, muito convencido, de um homem verdadeiramente assustado, que, neste terrível duelo entre Deus e o Diabo, em que Deus geralmente permite que o Diabo tenha a supremacia, não vê outro remédio senão perseguir o Diabo com a chama na mão, queimando o mais rapidamente possível os corpos em que ele toma residência (MICHELET, 1855, p. 67-69).

Para Michelet, Sprenger teve apenas o mérito de fazer um livro mais completo, que coroa um vasto sistema, toda uma literatura. Aos antigos penitenciários, aos manuais dos confessores para a inquisição dos pecados, sucedeu a *directoria* para a inquisição da heresia, que é o maior pecado. Mas para a maior heresia, que é a bruxaria, foram feitos diretórios especiais ou manuais, Martelos para bruxas. Estes manuais, constantemente enriquecidos pelo zelo dos dominicanos, alcançaram a sua perfeição no *Malleus* de Sprenger, o livro que o guiou na sua grande missão na Alemanha e que permaneceu durante pelo menos um século como guia e luz dos tribunais da inquisição.

Os demónios, tão comuns na Alemanha, eram raros em Itália, uma verdadeira curiosidade. Em poucos dias, Roma não falava de mais nada. Sprenger estudou e compilou todos os Malleis, e outros manuais manuscritos, e tornou-se uma força líder em procedimentos demoníacos. O seu Malleus teve de ser feito nos vinte anos que separaram esta aventura da grande missão dada a Sprenger pelo Papa Inocêncio VIII em 1484.

O momento parecia melhor escolhido por volta de 1484. A Inquisição, que tinha assumido proporções tão terríveis em Espanha e dominado a realeza, parecia então ter-se tornado uma instituição conquistadora, que tinha de marchar sozinha, penetrar por todo o lado e invadir tudo. Encontrou, é verdade, um obstáculo na Alemanha, a oposição ciumenta dos príncipes eclesiásticos, que, tendo os seus próprios tribunais, a sua própria Inquisição pessoal, nunca tinham estado preparados para receber o de Roma. Mas a situação destes príncipes, as ansiedades muito grandes que os movimentos populares lhes deram, tornou-os mais manejáveis. Todo o Reno e a Suábia, o Oriente mesmo em direção a Saltzburg, pareciam estar minados por baixo. As revoltas dos camponeses eclodiram de tempos a tempos. Era como um imenso vulcão subterrâneo, um lago de fogo invisível, que, de lugar em lugar, era revelado por jactos de chamas. A Inquisição estrangeira, mais temida do que a alemã, chegou aqui maravilhosamente para aterrorizar o país, para quebrar os espíritos rebeldes, queimando como feiticeiros hoje aqueles que, talvez amanhã, teriam sido insurgentes. Excelente arma popular para domar o povo, admirável diversão. A tempestade ia ser

desviada desta vez para os feiticeiros, pois em 1349 e em tantas outras ocasiões tinha sido atirada aos judeus.

Só foi necessário um homem. O inquisidor que primeiro, perante os tribunais ciumentos de Mainz e Colônia, perante o povo zombeteiro de Frankfurt ou Estrasburgo, ia montar a sua corte, tinha de ser um homem de espírito. A sua destreza pessoal teve de balançar, fazendo-o por vezes esquecer a natureza odiosa do seu ministério. Roma, a propósito, deu-se sempre ao trabalho de escolher muito bem os homens. Inconsciente das questões, ela acreditava, não sem razão, que o sucesso dos negócios dependia do carácter muito especial dos agentes enviados para cada país. O Sprenger era o homem certo? Antes de mais, era alemão, dominicano, apoiado antecipadamente por esta ordem temível, por todos os seus conventos, pelas suas escolas. Era necessário um filho digno das escolas, um bom escolástico, um homem com um forte sentido de responsabilidade. (MICHELET, 1855, p. 69-76)

Enfim, de volta a *La Sorvière*, Michelet, retoma o fim do Paganismo com a *Morte dos deuses pagãos*, a morte da Natureza, negada e ocultada pela Igreja: “Um enorme vazio se fez no mundo. Quem o ocupava? O demônio, diziam os cristãos, sempre e em todos os lugares o demônio: *Ubique daemon*.” (MICHELET, 1966, p. 20).

Assim, para Michelet, o que salva a Idade Média é o que ela própria condenou, sufocou e martirizou. *Uma Idade Média ao contrário*, uma Idade Média de resistência, de liberdade com um apanágio diabólico, frente a uma instituição tirânica e omnipresente: A Igreja. “De quando data a feiticeira? Respondo sem hesitar: Dos tempos do desespero. Do desespero profundo que instaurou o mundo da Igreja” (MICHELET, 1966, p. 10). A miséria da vida, a inferioridade e incerteza da condição feminina, a permanência dos deuses pagãos nos campos medievais envolvem-se e interligam-se produzindo os fenômenos mágicos para Michelet. Sua admirável intuição leva-o a recriar o imaginário medieval, intuindo a existência “real” do Demônio, única escora possível para uma vida sub-humana: “O que espanta é que a feiticeira criou verdadeiramente um ser. Ele tem todos os semblantes da realidade. Tem-se visto e ouvido esse ser. E qualquer um pode descrevê-lo” (MICHELET, 1966, p. 12).

Aí o historiador encontrou uma nova esperança para a França. Em seu *iluminismo da loucura lúcida* a feiticeira fez Satã. E o poder constituído age contra os dois – representações de forças políticas anarquizantes. Sua feiticeira tem as

feições do Prometeu moderno, contrapartida humana e feminina do *Lúcifer* de Lorde Byron.

Em que pese o estilo filosófico-literário enredado pelo Romantismo, e associando o satanismo ao espírito de progresso e à criação das ciências, Michelet, não obstante, intui a existência e a *necessidade* do universo mágico, percebendo o Demônio como uma peça indispensável, e mesmo vital, para a grande máquina religiosa de sua época.

É um espírito racional, mas não visualiza o passado com a miopia de outros pensadores e historiadores laicos. Suas hipóteses, consequências de toda uma época e de uma imaginação profundamente fértil, refletem a extraordinária intuição, guiada por uma invejável erudição, na reconstrução do universo de crenças, subjacente e mesmo imbricada na ortodoxia dominante, que produz a mentalidade mágica.

O seu amado povo é por fim encontrado, ao final da vida. Michelet é um precursor, como já dissemos acima, de uma historiografia posterior, tendo encontrado em sua busca incansável o estranho, a marginalidade, a periferia do mundo ordenado, que se tornaram a temática dos medievalistas do século XX. Mesmo nas sombras, na rejeição da Idade Média de 1855, aponta novos caminhos e objetos de estudo. As trevas produziram interrogações, não sendo o fim, mas o Purgatório necessário, para o encontro da LUZ, da luz do povo, da liberdade dos simples, que nos auxiliam na construção de uma História Total.

Referências

- BARTHES, R. **Michelet**. México: Fondo de Cultura Económica, 1988.
- BLOCH, M. **Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien**. 2 ed. Paris: Armand Colin, 1952.
- BOURGEOIS, E. "Introduction" in **Jeanne D'Arc**, Paris: Hachette, 1925.
- FONTANA, J. **A história dos homens**. Bauru: EDUSC, 2004.
- LE GOFF, J. As idades médias de Michelet. In: **Para um novo conceito de Idade Média: tempo, trabalho e cultura no Ocidente**. Lisboa: Estampa, 1979.
- LE GOFF, J. **La nouvelle histoire**. Paris: Complex, 2006.

MICHELET, J. **Histoire de France**. Édition définitive, revue et corrigée. Paris: Ernest Flammarion, 1895. t. 7: Renaissance.

MICHELET, J. Preface. In: **Histoire de la Révolution Française**. Paris: Alphonse Lemerre, 1868.

MICHELET, J. **Jeanne D'Arc**. Paris: Hachette, 1925.

MICHELET, J. **La Sorcière**. Texte de la première édition de 1862. Paris: Garnier Flammarion, 1966.

TOCQUEVILLE, A. de. **L'ancien régime et la révolution**. Paris: Gallimard, 1964.

TOCQUEVILLE, A. de. **Souvenirs**. Paris: Gallimard, 1999.



ARTIGOS - ARTICLES

Um conhecimento de formação:
Alice Piffer Canabrava geógrafa (1935-1974)

Otávio Erbereli Júnior¹
Universidade de São Paulo
oeberelijr@usp.br

Como citar este artigo: Erbereli Júnior, Otávio. “Um conhecimento de formação: Alice Piffer Canabrava geógrafa (1935-1974)”, *Intelligere, Revista de História Intelectual*, nº11, pp. 63-93. 2021. Disponível em <<http://revistas.usp.br/revistaintelligere>>. Acesso em dd/mm/aaaa-

Resumo: Alice Piffer Canabrava (1911-2003) ingressou no curso de Geografia e História da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras (FFCL) da Universidade de São Paulo (USP) em 1935. Naquele momento as várias cadeiras da subseção de Geografia e História contavam com a presença de professores franceses. Dentre estes, destacamos aqui Pierre Monbeig, geógrafo de orientação vidaliana, fundamental na institucionalização da moderna geografia no Brasil. Objetivamos demonstrar como a tradição geográfica francesa está presente em grande parte da produção de Alice Canabrava, fruto de um momento ímpar do ofício de historiador no Brasil: sua profissionalização nas Faculdades de Filosofia, com uma concepção historiográfica que incorpora a contribuição dos estudos geográficos. Ademais, ao comentar a obra de Capistrano de Abreu em 1974, Canabrava também mobiliza seus conhecimentos em geografia alemã.

Palavras-chave: Alice Piffer Canabrava. História da historiografia brasileira. História do pensamento geográfico.

A formative knowledge: Alice Piffer Canabrava geographer (1935-1974)

Abstract: Alice Piffer Canabrava (1911-2003) joined into the school of Geography and History into the Faculty of Philosophy, Sciences and Letters (FFCL) of São Paulo's University in 1935. In that moment the several chairs of

¹ Otávio Erbereli Júnior é doutor em História Econômica (FFLCH/USP), com tese premiada pela SBTHH, edição 2020. Foi responsável pela organização do Fundo Alice Piffer Canabrava do Arquivo IEB/USP. Atualmente realiza estágio de pesquisa pós-doutoral no IEB/USP e no Instituto de Historia Argentina y Americana “Dr. Emilio Ravignani” (FFyL/UBA). Email: oeberelijr@usp.br. Lattes: <http://lattes.cnpq.br/9336533897821410>

Geography and History subsection's counted with the presence of french professors. Among these, we highlight here Pierre Monbeig, vidalian-oriented geographer, fundamental on the foundation of modern Geography at Brazil. We aim to demonstrate how the French geographical tradition have been present in great part of Alice Piffer Canabrava's production, product of a particular moment in the historian craft at Brazil: his professionalization in the Faculties of Philosophy, with a historiographical conception that incorporates the contribution of geographical studies. Moreover, commenting the Capistrano de Abreu's working in 1974, Canabrava also mobilizes her knowledge on german geography.

Keywords: Alice Piffer Canabrava. History of brazilian historiography. History of geography thought.

Introdução

Tanto o professor Monbeig quanto o professor Braudel eram pessoas que conquistavam os estudantes, conquistavam intelectualmente. Quando acabei o curso não desejava outra coisa a não ser, ser... Não tinha bem ideia do que queria ser, se eu seria geógrafa ou seria historiadora. Na realidade eu tinha estudado muito mais geografia do que história (CANABRAVA, 1981)².

Neste artigo objetivamos demonstrar como Alice Piffer Canabrava mobilizou a tradição de estudos geográficos em sua produção. Para tanto, faz-se *mister* analisarmos suas principais referências e contatos durante seu período formativo (1935-1937) no curso de Geografia e História da FFCL/USP. Neste sentido, a presença dos assim chamados mestres franceses da geografia adquire aqui grande relevância. Através do “Anuário da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras” da USP, pudemos ter acesso aos programas da cadeira de Geografia, bem como aos textos de alguns de seus regentes. Daremos destaque a Pierre Monbeig, uma vez que este geógrafo foi o regente da cadeira de Geografia durante todo o período formativo de Canabrava. Assim, poderemos

² Essa entrevista foi realizada no Museu da Imagem e do Som de São Paulo, como parte integrante da série “Estudos Brasileiros”, coordenada por Ernani da Silva Bruno em 30/09/1981. Esta é a parte inicial da entrevista, onde o coordenador solicita à Alice Canabrava que inicie com alguns dados biográficos. Participaram como entrevistadores: Oracy Nogueira, José Ribeiro de Araújo Filho e Flávio Azevedo Marques de Saes. Sobre a escolha dos entrevistadores, a historiadora afirma que a mesma não se constitui em acaso, uma vez que para ela José Ribeiro Araújo Filho remete-a a Pierre Monbeig e Flávio Saes, da equipe de história econômica da Faculdade de Economia, Administração e Contabilidade (FEA), é considerado “o membro mais brilhante da equipe e no qual eu deposito as minhas maiores esperanças”.

ter claro que os principais conceitos, noções, temáticas, abordagens e geógrafos presentes em sua produção foram apresentados a ela durante seus anos de formação.

Além dos geógrafos que Canabrava tomou contato na cadeira de Geografia, ela demonstrou profundo conhecimento da tradição de estudos geográficos alemã ao comentar a mobilização da geografia nos textos do historiador João Capistrano de Abreu.

Ao perpassarmos seus textos no período recortado – 1935 é o ano em que a historiadora ingressou no curso de Geografia e História da FFCL/USP e 1974 é a data em que realiza sua última análise acerca da obra de Capistrano de Abreu, já como catedrática da Faculdade de Economia, Administração e Contabilidade (FEA) da USP – perceberemos que a geografia foi uma constante em sua produção e que a dúvida entre ser geógrafa ou historiadora – retratada em depoimento da autora, utilizado como epígrafe a este artigo – foi solucionada por meio de uma escrita da história em que a geografia se fez presença.

O artigo encontra-se sistematizado em três seções além desta introdução: “Alice Piffer Canabrava e o método geográfico”; “Geografando Capistrano de Abreu” e “Considerações finais”.

Alice Piffer Canabrava e o método geográfico

Em artigo escrito por Alice Piffer Canabrava e Maria Celestina Teixeira Mendes Torres³, publicado em 1938 na *Revista do Arquivo Municipal* com o título “A Região de Piracicaba”, a vinculação institucional das autoras se apresenta da seguinte forma: “(alunas de Geografia da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras da Universidade de São Paulo)” (CANABRAVA; MENDES, 1938, p. 275).

A primeira produção textual da historiadora é um artigo em que se auto intitula aluna do curso de Geografia da FFCL/USP. Quando de sua fundação em 1934, a FFCL, dentre suas várias seções e subseções, agrupava em sua II

³ Maria Celestina Teixeira Mendes Torres foi colega de curso de Alice Canabrava, sendo que no período entre 1947-1948 foi também sua assistente na FCEA/USP. Foi especialista na história dos bairros de São Paulo e de Piracicaba (ARRUDA, 2011, p. 38). Este mesmo texto foi publicado sem alterações em: ARRUDA, 2014, p. 97-165. As duas amigas se corresponderam por toda a vida e se tratavam por Mariinha e Alicinha. A troca epistolar entre elas está disponível para consulta no Fundo Alice Piffer Canabrava do Arquivo do Instituto de Estudos Brasileiros da USP.

seção de Ciências a V subseção, de Geografia e História. Assim, os cursos de Geografia e História nasceram integrados e foram separados em 1956.

A partir do *Anuário da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras, 1934-1935*, Diogo da Silva Roiz, em sua dissertação acerca do processo de institucionalização da História no ensino superior em São Paulo, especificamente na USP (1934-1956), elabora quadro onde constam todas as disciplinas do curso. Geografia, assim como História da Civilização, estava presente nos três anos de curso (ROIZ, 2004, p. 73). Como Canabrava ingressou no curso em 1935, no ano de 1938, quando publicou o referido artigo, já havia se formado e era assistente da cadeira de História da Civilização Americana, cujo regente era Paul Vanorden Shaw, que chegara da Universidade de Columbia em 1936. Tivemos acesso ao Memorial de Canabrava para o concurso da cadeira de História da Civilização Americana, ocorrido na FFCL/USP em 1946⁴. Nele, encontramos um dado bastante elucidativo acerca desse artigo sobre a região de Piracicaba:

Como estudante da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras da Universidade de São Paulo, a candidata percorreu em viagens de pesquisas a região de Piracicaba e municípios vizinhos. Entre os trabalhos efetuados pela candidata durante o período que seguiu o curso de Geografia e História, a candidata menciona este, particularmente, sobre a área que tem Piracicaba como centro (PROCESSO, 1946, memorial).

Em primeiro lugar, queremos destacar o fato de que o artigo foi escrito ainda quando era aluna do curso, ou seja, entre 1935 e 1937. Em segundo lugar, Canabrava menciona o fato de que o artigo é fruto de viagens de pesquisa, onde percorreu a região de Piracicaba.

Um primeiro olhar para o título do artigo evidencia uma importante escolha atinente ao ofício de geógrafo, qual seja: o recorte espacial, ou em outras palavras, a escala de análise regional. Essa escala também é privilegiada em sua tese de doutoramento defendida em 1942 na FFCL/ USP, “O Comércio Português no Rio da Prata (1580-1640)”, e publicada no “Boletim XXXV” da cadeira de História da Civilização Americana. Na apresentação, escrita por Astrogildo Rodrigues de Mello, em julho de 1943, posto que Paul

⁴ Esse concurso é emblemático das barreiras de gênero enfrentadas pela mulher na incipiente vida acadêmica brasileira quando intentava alçar ao posto mais alto, a cátedra. Mesmo obtendo as maiores notas, Alice Canabrava foi preterida por ser mulher. Ver: ERBERELI JÚNIOR, 2016.

Vanorden Shaw havia retornado à Universidade de Columbia, ele destaca que o estudo apresentado se trata de uma monografia (MELLO, 1944, p. VII). Este mesmo dado é também apontado por Afonso Taunay no prefácio à tese (TAUNAY, 1944, p. IX).

A abordagem regional e monográfica é destacada por Alice no artigo intitulado “Ensaio Bibliográfico sobre as Bandeiras”, publicado em 1944. Nele, após percorrer toda a historiografia que trata deste movimento desde o século XVI, ela demarca o mérito de alguns trabalhos sobre o “bandeirismo”, exatamente por fazerem uso da abordagem regional e monográfica, tendo rendido, por isso, melhores frutos (CANABRAVA, 1944a, p. 12).

Em sua tese para o concurso da cadeira de História da Civilização Americana de 1946, “A Indústria do Açúcar nas Ilhas Inglesas e Francesas do Mar das Antilhas (1697-1755)”, ela também escolhe a escala regional como recorte espacial privilegiado. Em prefácio escrito especialmente para a publicação da tese em livro, ela afirma se tratar de um estudo cujo enfoque é a região produtora de açúcar conhecida como o “Mediterrâneo Americano” (CANABRAVA, 1981, p. 13). A escala regional também é privilegiada em sua tese para a cadeira de História Econômica da Faculdade de Ciências Econômicas e Administrativas (FCEA) da USP, “O Desenvolvimento da Cultura do Algodão na Província de São Paulo (1861-1875)”, apresentada em 1951⁵. Mesmo que no prefácio não se refira explicitamente à escala regional, seu recorte espacial é dado pela então Província de São Paulo (CANABRAVA, 2011, p. 71-72).

Se nos atentarmos para o conteúdo da cadeira de Geografia, poderemos compreender melhor a utilização da escala regional em seus vários trabalhos. No *Anuário da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras, 1936*, publicado em 1937, temos todo o conteúdo programático da cadeira. Em 1936, seu segundo ano de graduação, a cadeira estava sob a regência de Pierre Monbeig. Monbeig chegara em 1935 à FFCL para reger a primeira cadeira da subseção de

⁵ A primeira edição desta tese foi publicada em 1951 pela Indústria Gráfica Siqueira e a segunda pela editora T. A. Queiroz em 1984. No ano de 2011, dentre os inúmeros trabalhos da historiadora, essa tese foi escolhida para ser republicada por conta de uma dupla comemoração: se viva estivesse Alice Piffer Canabrava completaria 100 anos de idade e neste mesmo ano, completaram-se 50 anos de fundação da atual Associação Nacional de História (ANPUH), fundada em 1961 na Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras de Marília, por vários professores, dentre os quais figura Alice Canabrava. Sobre a ANPUH, ver: GLEZER, 2011. SILVA, 2014.

Geografia e História, ou seja, a cadeira de Geografia Física e Humana, além de substituir Pierre Deffontaines, que por sua vez fora convidado, em 1934, para fundar uma cadeira de Geografia Humana na recém-criada Universidade do Distrito Federal (UDF) no Rio de Janeiro⁶.

No programa da cadeira, no tópico “Geografia Humana”, podemos ter clareza quanto à importância da escala regional para a geografia, pois nele o estudo regional é definido como “trabalho essencial do geógrafo” (ANUÁRIO da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras (1936), 1937, p. 252). Monbeig advoga a favor da criação de um curso de geografia regional, onde se estudariam as diversas porções do globo terrestre, em especial a América do Sul. Para ele, somente os estudos regionais podem fornecer o rigor metodológico que um geógrafo deve dominar:

[...] mas uma geografia unicamente geral não é toda a geografia: o estudante, depois de estudar, durante três anos, exclusivamente os fatos gerais, não terá chegado a adquirir a disciplina de espírito, o método de trabalho e o rigor que os estudos regionais lhe poderiam proporcionar (MONBEIG, 1937, p. 107).

Monbeig estruturou vários cursos de geografia regional. No *Anuário da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras, 1937-1938*, 1938, um tópico da cadeira de Geografia Humana trata dos estudos regionais: “[...] os estudos regionais serão consagrados à América do Sul, à África do Sul, à Austrália, ao próximo e extremo Oriente” (ANUÁRIO da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras (1937-1938), 1938, p. 322). Monbeig refletiu sistematicamente acerca da abordagem regional. Um destes estudos foi mobilizado por Alice em sua tese de cátedra de 1951. Trata-se do texto intitulado “A divisão regional do Estado de São Paulo” (MONBEIG, 1949). Este texto é um relatório apresentado na “Primeira Assembleia Geral da Associação de Geógrafos Brasileiros” (AGB), ocorrida em Lorena/SP em janeiro de 1946 (MONBEIG, 1946). Nele, Monbeig se apresenta como representante da seção regional de São Paulo, ou seja, leva o consenso dos geógrafos paulistas ao congresso nacional da entidade (AGB). O mote central do relatório é o confronto com a divisão regional do

⁶ Sobre a UDF e a atuação de Pierre Deffontaines no curso de História ver: FERREIRA, 2013, p. 19-33.

Estado de São Paulo proposta pelo Conselho Nacional de Geografia⁷ (CNG). Tendo por base esta divisão, o autor, ao longo do relatório, vai cotejando as modificações propostas pelos geógrafos paulistas. Uma destas propostas de modificação é apropriada por Canabrava, qual seja: situar os municípios da região de Sorocaba – que na divisão regional proposta pelo CNG estariam localizados na região denominada de “Sedimentar Permiana” – na região denominada pelos geógrafos paulistas de “Depressão Paleozóica” (CANABRAVA, 2011, p. 127).

Esta substituição de nomenclatura da região se deu em função de que os geógrafos de São Paulo consideraram que o CNG estava muito afeito à denominação geológica da região, sem levar em conta seus caracteres geográficos, no caso, topográficos. Para os geógrafos paulistas, estaria de bom tamanho se a região fosse simplesmente denominada de Depressão. Contudo, concordaram em manter o termo “Paleozóico” com o fito de que algo de geológico permanecesse – aspecto tão caro ao CNG – uma vez que o período Paleozóico é mais amplo e não deixaria margem para dúvidas. Ademais, os próprios geólogos discordavam quanto à datação das rochas daquela região. Para alguns deles, elas pertenceriam ao período permo-triássico e não ao permiano (MONBEIG, 1949, p. 21).

Geografia era o principal fórum de discussões acerca do saber geográfico. Este periódico foi fundado em 1934, juntamente com a AGB, sendo que sua publicação durou apenas dois anos (CUSTÓDIO, 2012, p. 2). Alice Canabrava fazia parte da AGB desde 1936, seu segundo ano de graduação (PROCESSO, 1946, memorial). As reuniões da entidade eram abertas a todos (SEABRA, 2004)⁸ e incentivava-se principalmente os alunos da FFCL a participarem, dado que a concepção era de que a Associação e seu periódico eram fruto dos esforços de institucionalização da moderna geografia no Brasil (CUSTÓDIO, 2012, p. 88). Exemplo da participação ativa da historiadora nesta Associação encontramos em nota da AGB na seção

⁷ O Conselho Nacional de Geografia (CNG) foi criado em 1937 durante o Estado Novo de Vargas (1937-1945) como órgão pertencente ao IBGE. Era o setor geográfico deste último. Para uma história do IBGE e do CNG ver: ALMEIDA, 2000.

⁸ Temos enquanto participantes, além dos fundadores da AGB (Pierre Deffontaines, Caio Prado Júnior, Rubens Borba de Moraes e Luis Flores de Moraes Rego), Aroldo de Azevedo, Ary França, Claude Levi-Strauss, Emmanuel De Martonne, François Perroux, João Dias da Silveira, José Carlos de Macedo Soares, Maria da Conceição Vicente de Carvalho, Mário Travassos, Nelson Werneck Sodre, Roger Bastide e outros.

“movimento associativo” do jornal *O Estado de São Paulo* de 04 de Março de 1945, onde ela aparece como uma das responsáveis pela redação do Boletim (O ESTADO DE S. PAULO, 04 mar. 1945, p. 4). Publicar em *Geografia* significava atingir o “mundo dos geógrafos” também em nível internacional. Sua criação foi recebida com entusiasmo, conforme avaliação do geógrafo estadunidense Preston Everett James (1899-1986), então professor da Universidade de Michigan (ANUÁRIO da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras (1937-1938), 1938, p 256).

Desta forma, ao escolher o texto de Deffontaines, Alice optava pelos conhecimentos de um geógrafo fundador da principal associação de geógrafos do Brasil, bem como de seu mais importante periódico. Este é o primeiro texto em que se intenta uma divisão regional para o Estado de São Paulo. Ela se apropriou da caracterização e descrição da região denominada por Deffontaines de “A zona central da Depressão Permiana” (DEFFONTAINES, 1945, p. 1849).

No artigo acerca da região de Piracicaba, a historiadora mobiliza o conceito de “região natural” de Deffontaines, ao afirmar que a região enfocada no estudo não se constitui em uma região natural, ou seja, a região de Piracicaba não apresentaria homogeneidade em seus componentes físicos (relevo, vegetação, clima etc), sendo apenas parte de uma região natural mais ampla (CANABRAVA; MENDES, 1938, p. 275). Este conceito de região natural foi formulado pela geologia, e trazido para a geografia por Lucien Gallois (1857-1940) e desenvolvido por Paul Vidal de La Blache⁹, fundador da moderna geografia na França¹⁰. No relatório supracitado, apresentado por

⁹Paul Vidal de La Blache (1845-1918) é o principal expoente da Escola Geográfica Francesa, surgida no âmbito da institucionalização do ofício de geógrafo na França. Sobre Paul Vidal de La Blache ver: LIRA, 2012.

¹⁰A constituição do que se convencionou chamar de moderna Geografia na França se deu pela institucionalização do ofício de geógrafo nas universidades francesas em fins do século XIX e primeiras décadas do século XX. Além da fundação de sociedades geográficas, como a Sociedade Geográfica de Paris, a tradição naturalista e dos relatos de viagem, um evento particularmente marcou o esforço de institucionalização desta disciplina: a Guerra Franco-Prussiana (1870-1871) e a conseqüente perda do território de Alsácia e Lorena, tomados da França por Bismarck. Este processo fez nascer um grande sentimento de revanchismo na França e inspirou os alemães recém-unificados a continuarem em seu intento expansionista (MORAES, 2007, p. 77). Um dos fatores elencados para justificar a derrota francesa foi o sentimento de que a França estava muito aquém da Alemanha no desenvolvimento científico. Desta forma, a vitória alemã também foi creditada às inspirações estrategistas provenientes da leitura da obra de um dos fundadores da moderna geografia alemã: Friedrich Ratzel (1844-1904). Neste sentido, Paul Vidal de La Blache empreendeu um diálogo com Ratzel, em uma

Pierre Monbeig em 1946 em Lorena/SP, encontramos um consenso dos geógrafos paulistas acerca da definição de região natural, que se fundamenta eminentemente sobre dados da geografia física (MONBEIG, 1949, p. 27). Em texto publicado em 1957, Monbeig dá continuidade a estas discussões acerca da divisão regional de São Paulo e nos fornece definição de região natural:

Uma região natural é uma parte da superfície da terra no interior da qual os diferentes elementos físicos e biológicos, em ação recíproca e inseparáveis, constituem uma unidade. Esta provém da combinação de fatores que resulta, por sua vez, da situação presente e passada dos elementos. Uma região natural, portanto, é um complexo geográfico. Sua individualidade se concretiza na paisagem (MONBEIG, 1957, p. 127).

Porém, não podemos perder de vista que o procedimento engendrado por La Blache ao se apropriar do conceito ou noção de região da geologia foi o de humanizá-la, ou seja, incluir o homem na análise. Desta forma, Monbeig demarca que o homem faz parte da definição de região natural: “O homem se acha integrado no conjunto de fatores que constituem o complexo quer por sua ação direta sobre a cobertura vegetal e os solos, quer indireta pelas mudanças decorrentes da primeira” (MONBEIG, 1957, p. 127).

De acordo com o “Memorial” de Alice Canabrava para o concurso da cadeira de História da Civilização Americana de 1946, ela ficou responsável pela redação das partes do artigo que versam sobre a história do povoamento, da habitação e da população (PROCESSO, 1946, memorial). Na seção que trata da População, a historiadora analisa a formação e características de dois bairros, enquanto modalidade de povoamento rural: o bairro do Pau Queimado e o bairro do Tanquinho (CANABRAVA; MENDES, 1938, p. 313-325). Ela continua com o estudo deste tipo de povoamento rural em sua apresentação no “IX Congresso Brasileiro de Geografia” realizado em 1940 na cidade de Florianópolis. Em sua tentativa de definição do bairro, Alice aponta que se trata, dentre outras características, de povoamento rural localizado entre duas grandes propriedades (CANABRAVA, 1944b, p. 652).

Pierre Deffontaines em sua comunicação denomina as grandes propriedades do Estado de São Paulo, derivadas das primeiras sesmarias, de fazendas e as distingue em dois tipos: fazendas de plantação e fazendas de

tentativa de expurgar de sua obra todo conteúdo explicitamente político, de incentivo à guerra e ao imperialismo. Para a institucionalização da geografia na França e na Alemanha ver: RIBEIRO, 2009.

gado. O bairro é tomado enquanto exceção destas formas de povoamento rural, e sua característica, apontada por Alice, de estar localizado entre duas grandes propriedades aparece em Deffontaines:

Existe outra exceção mais generalizada. Entre as fazendas, ao menos nas suas origens, encontravam-se intervalos que os fazendeiros deixavam sem apropriação a fim de evitar as contestações com seus vizinhos. Aí é que veio instalar-se alguma gente pobre, colonos em retirada ou caboclos. Esse povoamento intercalar forma o que se chama de *bairros*, que se não pode traduzir por vilas ou povoados porque aí temos ainda uma população totalmente dispersa, mas disposta em blocos. Os grandes proprietários viram com bons olhos desenvolverem-se esses bairros que lhes serviam como celeiro de mão de obra nos períodos de excesso de trabalho (DEFFONTAINES, 1947, p. 252).

Essa característica dos bairros de apresentarem população dispersa, também é incorporada por ela em sua caracterização do bairro. “Os bairros constituem zonas de povoamento disperso” (CANABRAVA, 1944b, p. 651).

Ela afirma também que a região de Piracicaba, além de não se constituir em uma região natural, também não é uma “ilha de humanidade” no sentido atribuído por Jean Brunhes¹¹. Esta noção de ilhas de humanidade foi formulada pelo geógrafo em sua obra de 1910, “A Geografia Humana”, onde as ilhas eram vistas como um *locus* privilegiado de análise, que poderia ser extrapolado para a análise de regiões de maior complexidade. O que há de comum no conceito de região natural e na noção de ilhas de humanidade é a busca por elementos homogêneos que dotem cada região de uma unidade. No curso de Geografia Humana, ministrado por Pierre Monbeig, Jean Brunhes e seu “A Geografia Humana” era leitura obrigatória (ANUÁRIO da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras (1936), 1937, p. 253).

Como afirma Alice Canabrava em seu “Memorial”, o artigo sobre a região de Piracicaba é originário de viagens de pesquisa à região de Piracicaba e municípios vizinhos. Logo no primeiro parágrafo do texto, as autoras destacam que o artigo é fruto de um estudo geográfico *in loco*. As excursões geográficas ou pesquisas de campo constituem-se em um elemento muito caro a todos os

¹¹ Jean Brunhes (1869-1940) foi um dos principais geógrafos a desenvolver as teses vidalianas, tendo formulado sua própria noção de objeto (MORAES, 2007, p. 85-86). Foi também responsável por uma tentativa de aproximação entre geografia e psicologia (OZOUF-MARIGNIER, 2006, p. 64-65). As principais obras de Jean Brunhes são: BRUNHES, 1910. BRUNHES; VALLAUX, 1948.

geógrafos de inspiração vidaliana¹². Sendo assim, não foi diferente com os primeiros regentes da cadeira de Geografia da FFCL/USP: Pierre Deffontaines, Pierre Monbeig e o especialista em geografia física, Emmanuel De Martonne.

No primeiro programa da cadeira de Geografia Física e Humana elaborado por Monbeig em 1935, ele afirma que “[...] constarão excursões geográficas e trabalhos práticos” (ANUÁRIO da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras (1934-1935), 1937, p. 281). Ele concede tamanha importância às excursões no ofício de geógrafo que sugeriu que no orçamento da FFCL fosse destinado certo montante a estes trabalhos de campo. “[...] a Faculdade poderia prever no seu orçamento uma verba destinada às excursões geográficas [...]” (MONBEIG, 1937, p. 111).

Para o ano de 1936 a tônica quanto às excursões permanece, posto que um tópico do programa de “Exercícios práticos” da cadeira trata exatamente de “excursões”.

(a participação dos estudantes nas excursões é sempre facultativa, seja porque elas têm lugar ao domingo, seja porque o número dos participantes é limitado). Em 1936, as principais excursões foram: ascensão ao Jaraguá e explicação da paisagem, visita aos trabalhos da construção da linha Mayrink-Santos, com a colaboração do dr. Teodoro Knecht (Comissão Geográfica e Geológica), visita aos trabalhos da Cia. Light and Power. Alguns estudantes efetuaram investigações precisas; é assim que os alunos do 2º ano estudaram a região de Piracicaba [...] (ANUÁRIO da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras (1936), 1937, p. 255-256).

Certamente o artigo sobre a região de Piracicaba é resultado de um exercício de campo promovido por Pierre Monbeig. O contato com o engenheiro Theodoro Knecht, da Comissão Geográfica e Geológica do Estado de São Paulo, também foi muito útil às autoras na confecção do artigo, uma vez que ao final do mesmo, após a bibliografia, há uma nota em que agradecem

¹² A excursão geográfica é um recurso metodológico extremamente caro à Escola Geográfica Francesa, uma vez que a observação *in loco* permitiria ao geógrafo descrever as características físicas do espaço com maior precisão. Para o geógrafo de orientação vidaliana, somente se pode descrever certo espaço porque se esteve lá; porque se viu (RIBEIRO, 2008, p. 81). Com seu olhar “treinado” conseguiria apreender as características da topografia, do solo e relacionar tudo isso à ocupação humana. O geógrafo, por isso, seria um profissional de campo. Jean Brunhes afirma que o geógrafo teria um olhar diferenciado e específico, que o distinguiria de outros profissionais de ofício. À seguinte pergunta: “Em que consiste o espírito geográfico?”, teria respondido: “Quem é geógrafo sabe abrir os olhos e ver. Não vê quem quer.” Nas palavras do próprio La Blache: “A Geografia distingue-se como ciência essencialmente descritiva”.

a Knecht¹³. “A maioria das informações foi colhida na própria região. Em São Paulo, devemos à gentileza do dr. Teodoro Knecht, informações verbais acerca de Geologia [...]” (CANABRAVA; MENDES, 1938, p. 328). Além de utilizarem seu texto intitulado “Os minerais e minérios do Estado de São Paulo” (KNECHT, 1934).

Pierre Monbeig é recorrentemente rememorado por Alice, principalmente em relação às excursões geográficas:

Excelente professor, Pierre Monbeig nos revelava a nova Geografia; a exposição muito clara, soberbamente ilustrada com mapas e projeções [...]. Guiados pelo professor, realizávamos, amiúde, excursões que, não raro, ultrapassavam as fronteiras do estado, para estudar ao vivo a paisagem – a síntese dos fenômenos geográficos. Apesar das fadigas da viagem em ônibus pouco confortáveis, o subir e descer de morros, o acompanhamento a pé do traçado dos rios, os percursos pelas cidades para entender o desenvolvimento do núcleo urbano, as viagens foram sempre vividas com muita alegria. Sobretudo, aprendíamos a observar, com as explicações *in loco*, e nos preparávamos para a pesquisa geográfica, sem o saber especificamente. [...] Excursões inesquecíveis que começaram com a ascensão do morro do Jaraguá para o estudo da paisagem paulistana [...] (CANABRAVA, 2005, p. 27-28).

A importância das excursões geográficas e dos trabalhos de campo também foi destacada por Emmanuel De Martonne durante sua estadia na FFCL/USP entre 1936 e 1937. Certamente Canabrava pôde tomar parte em seus cursos e aprimorar seus conhecimentos em geografia física. “*Ces Excursions ne peuvent être laissées a la charge des élèves, et dès crédits assez importants doivent être prévus pour leur réalisation [...]*” (DE MARTONNE, 1938, p. 121).

A presença de Emmanuel De Martonne rendeu bons frutos, uma vez que a cadeira de Geografia no ano de 1938 aparece desdobrada em Geografia Física e Geografia Humana, como tanto insistira Pierre Monbeig (MONBEIG, 1937, p. 110). Para De Martonne,

[...] Il est nécessaire que les deux aspects de la géographie, physique et humaine, soient également présentes aux étudiants. Pour cela un Seul Professeur, dans une Faculté telle que celle de São Paulo, est insuffisant. La chose a été déjà comprise, puis-qu'on prévoit pour l'année prochaine une seconde chaire de Géographie (DE MARTONNE, 1938, p. 120).

De Martonne também era leitura obrigatória no curso. No curso de Biogeografia, presente nos três anos da cadeira de Geografia, seu *Traité de*

¹³ Teodoro Knecht foi um dos frequentadores da AGB e também um dos geólogos da “Comissão Geográfica e Geológica do Estado”, à qual Aroldo de Azevedo atribuiu grande papel no que chamou de “pré-história” da geografia paulista, ou seja, antes da criação da FFCL (AZEVEDO, 2005, p. 60).

Géographie Physique, foi leitura obrigatória, especialmente em relação à classificação dos domínios botânicos formulada por ele e também em geografia humana (ANUÁRIO da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras (1936), 1937, p. 252). Todo o curso de Geografia Física estava baseado em seu tratado. “Os principiantes deverão saber a fundo l’abrégé de *Géographie Physique* de De Martonne. Em seguida, termina-se o curso pelo primeiro tomo do tratado de Geografia Física do mesmo autor [...]” (ANUÁRIO da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras (1937-1938), 1938, p. 326).

Em sua tese de doutoramento, ao caracterizar o clima das Províncias do Rio da Prata e de Tucumán, Alice identifica suas zonas mais secas a partir de um texto de De Martonne em que ele analisa as regiões secas da América do Sul (CANABRAVA, 1944, p. 7-8). O artigo de De Martonne, publicado em 1935 nos *Annales de Géographie*, é ricamente ilustrado com fotos e cartas, principalmente cartas hidrográficas e pluviométricas, apresentando como os rios da região eram caracterizados por grandes depósitos de sal e areia; seu processo de erosão pelo movimento do solo, bem como o nível das chuvas no topo da Cordilheira dos Andes (DE MARTONNE, 1935). Em 1937, De Martonne proferiu uma conferência na FFCL intitulada “As Regiões Áridas da América do Sul”. Em sua exposição, analisou a região da América do Sul de acordo com três itinerários. “O segundo itinerário passando por Buenos Aires, mostra exatamente o contrário. O pampa sem árvores, torna-se mais árido ainda ao pé dos Andes, perto de Mendoza” (DE MARTONNE, 1938, p. 70-71). Alice caracteriza a região seca em relação à sua vegetação, à maneira de De Martonne (CANABRAVA, 1944, p. 8).

A importância concedida às excursões geográficas ou ao trabalho de campo, pode ser melhor compreendida quando temos claro o método de análise geográfica proposto por Paul Vidal De La Blache e que foi trazido pelos primeiros regentes da cadeira de Geografia da FFCL/USP.

La Blache propôs o seguinte encaminhamento para a análise geográfica: **observação de campo** [grifo nosso], indução a partir da paisagem, particularização da área enfocada (em seus traços históricos e naturais), comparação das áreas estudadas e do material levantado, e classificação das áreas e dos gêneros de vida, em “séries de tipos genéricos” (MORAES, 2007, p. 84).

A observação de campo permite ao geógrafo outro passo de grande importância em sua análise, qual seja: a descrição. Somente se pode descrever

porque se esteve em campo, porque se viu com os próprios olhos. Nas palavras de La Blache, “A Geografia distingue-se como ciência essencialmente descritiva”. Esta descrição, porém, não é uma descrição por si mesma, que conduziria a um mero descritivismo. “[...] longe do descritivismo e do empirismo, descrever era uma espécie de descoberta: em suas viagens, o geógrafo coletava informações e as apresentava como novidade, divulgando as feições da superfície terrestre e os contrastes físicos, sociais e culturais entre os espaços” (RIBEIRO, 2008, p. 83).

No prefácio de sua tese de doutoramento escrito por Afonso Taunay, ele destaca a descrição apurada da autora. “Da pequena Buenos Aires quinhestista dá-nos descrição rica de pormenores [...]” (TAUNAY, 1944, p. x). A importância conferida por Canabrava à descrição pode também ser encontrada em seu artigo de 1944 sobre as bandeiras. Ela perpassa todas as obras que trataram do movimento de ocupação das terras brasileiras e suas vias de comunicação desde o século XVI. Detendo-se sobre a obra de Antonil, “Cultura e Opulência do Brasil por suas drogas e minas”, destaca sua importância no que tange à observação direta, ou seja, o fato de Antonil ter estado *in loco*; sua preocupação em descrever minuciosamente a técnica de cultivo da cana de açúcar – a técnica é um importante objeto de análise do geógrafo e Alice se baseou predominantemente em Antonil para analisar a técnica de fabrico do açúcar nas Antilhas –, bem como a indústria do açúcar, da cultura do tabaco, das técnicas de exploração do ouro. “Nenhuma obra da época colonial supera a de Antonil em exatidão e objetividade, como nenhum autor, mais do que ele, teve **gosto de descrição minuciosa** [grifo nosso], feita em linguagem simples, clara e desapaixonada” (CANABRAVA, 1944a, p. 12).

Além da descrição, outro importante componente do método vidaliano é a comparação¹⁴. No artigo de 1938, Canabrava e Maria Teixeira Mendes Torres incluem a cidade de São Pedro no estudo, para salientar as características distintas em relação à Piracicaba (CANABRAVA; MENDES, 1938, p. 277). Dessa forma, as autoras estavam seguindo Monbeig que atribui grande importância ao estudo de regiões que apresentam características diferenciadas entre si. “[...] é somente quando conhece a fundo os traços

¹⁴ A comparação possui papel fundamental na análise vidaliana (MORAES, 2007, p. 84). É a descrição que permite ao geógrafo utilizar-se do recurso comparativo.

característicos de regiões nem sequer análogas, **mas extremamente diferentes** [grifo nosso], que o estudante está em condições de realizar, por si próprio, trabalhos que lhe permitam enriquecer os conhecimentos geográficos de sua terra natal” (MONBEIG, 1937, p. 108).

Também intentam comparar o “desenvolvimento” da produção de açúcar com a produção de café (CANABRAVA; MENDES, 1938, p. 285). Quando tratam do “Regime Agrário”, fazem questão de destacar que a estrutura da terra na região é marcada pela pequena propriedade em oposição aos grandes latifúndios das antigas zonas cafeeiras (CANABRAVA; MENDES, 1938, p. 299). Comparam as casas das colônias de café e das colônias de cana (CANABRAVA; MENDES, 1938, p. 306). A Estrada de Ferro Paulista e a Estrada de Ferro Sorocabana são colocadas em contraste (CANABRAVA; MENDES, 1938, p. 306). No texto de 1944 para os Anais do Congresso de geógrafos, Alice compara a formação de dois bairros (CANABRAVA, 1944b, p. 651): o bairro do Tanquinho e o bairro do Pau Queimado.

Na tese de 1946, sempre que lhe é possível, a historiadora compara algum dado das ilhas antilhanas com o Brasil. Neste sentido, ela lança mão da comparação entre os rios formados nas Pequenas Antilhas, e os rios do Nordeste brasileiro, citando Gilberto Freyre.

Se passarmos às áreas elevadas das Pequenas Antilhas, a maior parte dos rios que se precipitam das montanhas, quase secos durante parte do ano, verdadeiras torrentes na estação chuvosa, estão longe de apresentar os aspectos dos pequenos rios nordestinos tranquilos de que nos fala Freyre, propícios aos homens e fecundos para as culturas (CANABRAVA, 1981, p. 64).

Alice Canabrava também compara o nordeste brasileiro com as Índias Ocidentais, uma vez que a cultura pioneira de cada uma destas regiões foi diferente (CANABRAVA, 1981, p. 71). Quanto às possibilidades de navegação nas Antilhas, ela estabelece comparação com o território brasileiro.

Da precariedade de condições propícias ao desenvolvimento da vida marítima nas Antilhas e da falta de correntes fluviais navegáveis resulta uma situação, quanto aos meios locais de transportes, aparentemente paradoxal; as ilhas funcionam como continente, enquanto o Brasil, dada a riqueza da rede hidrográfica, com amplas possibilidades à navegação, funciona como ilha (CANABRAVA, 1981, p. 200).

Ao compreender o Brasil como uma ilha a historiadora se inspira na leitura de “Geografia Humana do Brasil” de Pierre Deffontaines:

O país se apresenta sem dúvida como uma massa continental tão larga quanto longa, não obstante, é essencialmente uma costa, uma praia; esta nação-contidente comporta-se como uma ilha. Só é abordada pelo mar e só do lado do mar fica a fachada verdadeira e útil. As fronteiras continentais são na verdade quase iguais em extensão às fronteiras marítimas, mas em muitos trechos só recentemente foram fixadas e atravessam regiões florestais ou pantanosas (DEFFONTAINES, 1939, p. 50).

Cabe discorrer um pouco mais acerca da leitura realizada por Alice desta tese de Deffontaines. Ao compreender o Brasil como uma ilha a autora se pauta no entendimento de que as comunicações são quase totalmente efetuadas por vias hidrográficas e, por comparação, as Antilhas, cercadas por águas do mar e por isso tratadas como ilhas, do ponto de vista das comunicações, poderiam ser consideradas um continente, uma vez que as comunicações internas são eminentemente terrestres.

A partir da observação *in loco*, o geógrafo deve descrever; para depois, então, comparar. A partir da comparação, ele deve fazer uso da classificação. Em seu texto acerca das chácaras na cidade de São Paulo, apresentado na “V Assembléia Geral da AGB” de 1949 ocorrida em Belo Horizonte, Alice as classifica em quatro tipos, a partir de anúncios de jornal estudados para o período 1885-1890. A classificação adotada leva em consideração os usos do solo (CANABRAVA, 2005a, p. 236-237). No artigo sobre a região de Piracicaba, quando analisam o “Regime Agrário”, ou seja, a extensão da propriedade, lançam mão da classificação em alqueires. “Dentro de nossa região, quais os limites da pequena, média e grande propriedade? Aceitando o critério de Caio Prado Júnior, podemos considerar, em Piracicaba, a pequena propriedade até 25 alqs., a média até 100, e a grande de mais de 100 alqs.” (CANABRAVA; MENDES, 1938, p. 302). A referência a Caio Prado Júnior¹⁵ é extraída de artigo publicado em 1935 na revista *Geografia*, sob o título de “Distribuição da propriedade fundiária rural no Estado de São Paulo”. Neste texto, Caio Prado intenta substituir o critério oficial de repartição da

¹⁵ Na seção de Geografia e História da FFCL, Caio Prado Jr. (1907-1990) figura como aluno matriculado em 1934 (ANUÁRIO da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras (1934-1935), 1937, p. 331). Sobre os anos de Caio Prado Júnior na FFCL ver: MARTINEZ, 2008, p. 163-218. Sobre Caio Prado Júnior como geógrafo ver: IUMATTI; SEABRA; HEIDEMANN, 2008. Para uma trajetória intelectual de Caio Prado: IUMATTI, 2007.

propriedade rural determinado pela Diretoria de Estatística da Secretaria da Agricultura, que dividia a propriedade rural em oito categorias, por apenas três: pequena, média e grande (PRADO JR., 1945, p. 692)¹⁶. Mesmo que nenhuma referência a Caio Prado Júnior tenha sido encontrada nos programas da cadeira de Geografia da FFCL, certamente Alice teve contato com seus textos enquanto participava das reuniões da AGB.

Caio Prado Júnior também aparece em sua tese de cátedra de 1951. Ao dissertar acerca das “limitações à expansão da cultura algodoeira”, um dos fatores elencados é a dificuldade de transporte da produção até a Praça de Santos. O único município que não apresentava problemas de comunicação era Sorocaba (CANABRAVA, 2011, p. 163). O texto de Caio Prado Júnior citado por Canabrava neste ponto é “O fator geográfico na formação e no desenvolvimento da cidade de São Paulo” publicado em 1935 na revista *Geografia*. Nesse artigo, Caio Prado analisa a posição geográfica privilegiada da região onde se instalou a cidade de São Paulo. Devido à estreiteza da faixa litorânea, por conta da Serra do Mar, os únicos núcleos de povoamento que conseguiram se perpetuar no litoral foram Santos e São Vicente. Em função destas características físicas do litoral de São Paulo, seus primeiros habitantes foram impulsionados ao planalto paulista, onde se fundou a vila de Piratininga. A partir disso, Caio Prado demonstra como São Paulo se constituiu em centro do Estado e como a partir dela se formaram vias de comunicação para outras regiões. Uma destas vias é exatamente a que passava por Sorocaba, citada pela historiadora. Caio Prado, contudo, utiliza-se de uma descrição mais específica que Alice, dado que ela localiza a estrada na “depressão paleozóica” e o historiador, no “terreno permiano” (PRADO JR., 1969, p. 103-104). Paleozóico é um período da escala de tempo geológico que abrange também o período permiano, ou seja, permiana seria uma classificação mais específica.

Outro importante elemento metodológico da geografia vidaliana é a “indução a partir da paisagem” (MORAES, 2007, p. 84). A paisagem é definida por Vidal De La Blache como objeto da geografia¹⁷. “Vidal de La Blache

¹⁶ Trata-se de uma transcrição. O artigo foi publicado originalmente em: PRADO JR., 1935.

¹⁷ Em termos metodológicos, o destaque dado à paisagem transforma a fotografia em um verdadeiro instrumento de pesquisa. Isso pode ser observado nos trabalhos de Vidal de La Blache, Jean Brunhes, Pierre Deffontaines, Pierre Monbeig, Albert Demangeon, orientador

definiu o objeto da Geografia como a relação homem-natureza, na perspectiva da paisagem. Colocou o homem como um ser ativo, que sofre a influência do meio, porém que atua sobre este, transformando-o” (MORAES, 2007, p. 81). No artigo de 1938 a preocupação de Alice Canabrava com a paisagem é constante, demarcando que a região de Piracicaba possuía uma paisagem homogênea. “Como consequência das diversas formações geológicas, os solos são muito variados, o que permite enorme variedade de culturas que vão quebrar a monotonia da paisagem de linhas quase uniformes” (CANABRAVA; MENDES, 1938, p. 280). O homem é o elemento responsável por alterar esta paisagem através da agricultura. Também encontramos esta preocupação com a paisagem em sua apresentação acerca dos bairros no congresso de geógrafos. Para ela, a paisagem é um elemento fundamental para a caracterização destes povoamentos rurais. “As dificuldades para se caracterizar o bairro resulta das diferenças que apresentam entre si: numa mesma região encontram-se bairros de tipos diversos, onde o geógrafo depara com paisagens e aspectos fisionômicos bem diferentes” (CANABRAVA, 1944b, p. 651).

Pierre Deffontaines define geografia humana na perspectiva da paisagem. “Ela pesquisa aquilo que o homem acrescentou à paisagem da Terra, ela estuda o homem como fabricante de paisagem, como transformador da fisionomia terrestre” (DEFFONTAINES, 1943, p. 13). É o que encontramos em sua tese de 1942: a ação humana modifica a paisagem.

Apenas as estepes solitárias, sem árvores, se alongavam pelo horizonte até as proximidades da serra de Córdoba. **Essa paisagem**, hoje mal podemos contemplá-la em diminutas frações do território, onde o caráter original da estepe ainda **se conserva, longe das regiões trilhadas pelas vias férreas da Argentina moderna**. As associações de gramíneas com os “pastos duros” que crescem sob a forma de altos penachos, (atingindo às vezes até metro e meio de comprimento) emprestam à paisagem um tom amarelado e poeirento, pois somente na primavera, quando brotam, depois das chuvas, têm tom verde. **Apenas nos lugares onde se estabeleceu o homem é que surgiram os perfis das árvores cultivadas que transformaram o aspecto primeiro da paisagem** [grifos nossos] (CANABRAVA, 1944, p. 6).

Quando Pierre Monbeig sugere a separação da cadeira de Geografia em duas, uma de Geografia Humana e outra de Geografia Física, demarca que tal procedimento visava maximizar esforços de ensino, uma vez que ambas teriam

deste último, e Emmanuel De Martonne. Sobre a importância da fotografia para a geografia francesa ver: MENDIBIL, 2006, p. 233-247.

o mesmo objeto de pesquisa, qual seja: a paisagem. “Nenhum geógrafo encara a separação absoluta, que seria nefasta e conduziria tão longe da geografia, como da geologia e da história; geografia humana e geografia física têm um campo de pesquisa idêntico: a terra, a paisagem geográfica” (MONBEIG, 1937, p. 110). Desta forma, podemos perceber que um trabalho de pesquisa de orientação vidaliana deve, necessariamente, analisar a paisagem. É o que faz Alice Canabrava em sua tese de 1946: uma atividade humana, ou seja, o cultivo da cana de açúcar foi o que caracterizou a paisagem das áreas açucareiras da América como um todo. “É inegável a semelhança entre as áreas açucareiras na América, seja na vida econômica e social, como na paisagem geográfica, em virtude da produção única do açúcar, da predominância do latifúndio e da escravidão africana” (CANABRAVA, 1981, p. 13). Em seu pequeno texto de 1949, ela relaciona as mudanças na paisagem das chácaras paulistanas de fins do século XIX para seu período atual – 1949 – a partir das transformações técnicas e dos elementos humanos (CANABRAVA, 2005a, p. 241).

Outro importante componente do método vidaliano diz respeito aos gêneros de vida. A primeira vez que Alice Canabrava operou com o conceito dos gêneros de vida foi em texto sobre as chácaras paulistanas, de 1949, publicado em 1953 (CANABRAVA, 2005a, p. 240). Em capítulo acerca da grande propriedade rural no período colonial, também mobiliza o conceito (CANABRAVA, 2005c, p. 47 e p. 50). Também encontramos os gêneros de vida em seus comentários sobre João Capistrano de Abreu.

Geografando Capistrano de Abreu

A partir destes comentários, pudemos perceber que Alice Canabrava também foi uma profunda conhecedora da moderna geografia alemã. Segundo ela, dentro da vasta gama de conhecimentos mobilizados por Capistrano em seus estudos, o mais presente é a geografia, elevando-o ao pioneirismo em geografia humana.

De tudo, além de sua formidável erudição, ficou o sulco mais profundo na Geografia, quanto aos problemas das relações do homem com o meio. Em *Caminhos antigos e povoamento do Brasil* a abertura das vias e o desbravamento do sertão foram compreendidos numa vinculação estreita com as condições do meio natural. Podemos considerá-la obra entre as pioneiras no campo da Geografia Humana do Brasil (CANABRAVA, 1971, p. 421).

Mesmo sem ser citado, “Caminhos antigos e povoamento do Brasil” consta da bibliografia do artigo de Canabrava e Mendes Torres acerca da região de Piracicaba, posto que uma das temáticas presentes no artigo diz respeito à ocupação e povoamento da região (CANABRAVA; MENDES, 1938, p. 326). Apesar da avaliação elogiosa da historiadora quanto ao pioneirismo do trato geográfico de Capistrano, este não fica imune a críticas, principalmente por não fazer uso do conceito de gênero de vida.

Na vigorosa página, hoje clássica, sobre a época do couro, nos *Capítulos de História Colonial*, pôs em evidência o condicionamento do homem aos recursos do meio, sem elevar-se aos conceitos de gênero de vida, base da problemática em questão, conceito já cunhado por Ratzel e plenamente definido em 1911 por Vidal de La Blache (CANABRAVA, 1971, p. 422).

Ratzel não formulou o conceito de gênero de vida. Provavelmente a historiadora estivesse se referindo ao conceito de “espaço vital” que possui relação com os gêneros de vida.

O espaço vital manifestaria a necessidade territorial de uma sociedade tendo em vista seu equipamento tecnológico, seu efetivo demográfico e seus recursos naturais disponíveis. Seria assim uma relação de equilíbrio entre a população e os recursos, mediada pela capacidade técnica. Seria a porção do planeta necessária para a reprodução de uma dada comunidade (MORAES, 1990, p. 23).

Canabrava não nos forneceu uma definição explícita de gêneros de vida. Podemos derivá-la da conceituação de Vidal De La Blache à que ela faz referência e a de Pierre Monbeig, uma vez que este geógrafo trabalha amplamente com a análise dos diversos gêneros de vida – este era um tópico de seu curso de Geografia Humana (ANUÁRIO da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras (1936), 1937, p. 253). La Blache, neste texto fundador, analisa vários gêneros de vida em várias regiões do planeta, como regiões tropicais, regiões secas, florestas da Europa, litorais e montanhas. O conceito de gênero de vida é bastante amplo e abrange todos os elementos das relações entre o homem e o meio que propiciam sua reprodução no tempo e no espaço.

Um gênero de vida constituído implica em uma ação metódica e contínua, que age fortemente sobre a natureza ou, para falar como geógrafo, sobre a fisionomia das áreas. Sem dúvida, a ação do homem se faz sentir sobre seu meio desde o dia em que sua mão se armou de um instrumento; pode-se dizer que, desde os primórdios das civilizações, essa ação não foi negligenciável. Mas totalmente diferente é o efeito de hábitos organizados e sistemáticos que esculpem cada vez mais profundamente seus

sulcos, impondo-se pela força adquirida por gerações sucessivas, imprimindo suas marcas nos espíritos, direcionando em um sentido determinado todas as forças do progresso (VIDAL DE LA BLACHE, 2005, p. 114)¹⁸.

Pierre Monbeig considera os gêneros de vida como noção e não como conceito devido à sua grande amplitude. Para ele, Maximilien Sorre¹⁹ esclarece muito bem a noção. “A noção de gênero de vida é extremamente rica, pois abrange a maior parte, senão a totalidade, das atividades do grupo humano. [...] Esses elementos materiais e espirituais são técnicas transmitidas pela tradição, mediante as quais os homens asseguram domínio sobre a natureza” (SORRE, 1984, p. 99-100). Para Monbeig, esta definição de Sorre aponta para o fato de que o geógrafo não deveria excluir os fatores psicológicos dos gêneros de vida, ou seja, “[...] o homem, com suas maneiras particulares de pensar e de sentir. Estas estão ausentes, como se se tivesse esquecido que são partes integrantes dos gêneros de vida” (MONBEIG, 1957a, p. 27).

Vários estudos posteriores consagrados à Capistrano de Abreu, principalmente a partir de sua correspondência, acentuam o papel desempenhado por Friedrich Ratzel em sua historiografia²⁰. Em 1944, Alice destacava o pioneirismo de Capistrano em relação à mobilização da geografia.

Capistrano foi o primeiro historiador contemporâneo a tratar da influência do elemento geográfico como fator da conquista, frisando a importância histórica das grandes vias fluviais na formação territorial do país. Muitos problemas econômicos e sociais do drama da dilatação geográfica do território, foram referidos por ele (CANABRAVA, 1944a, p. 13-14).

Além de Friedrich Ratzel (1844-1904), ela aponta para o conhecimento de Alexander Von Humboldt (1769-1859) e Karl Ritter (1779-1859)²¹; Otto Maull (1887-1957)²²; Sophus Ruge (1831-1903)²³; Oscar Peschel (1826-1875)²⁴;

¹⁸ Esta é uma tradução da primeira parte do artigo originalmente publicado: VIDAL DE LA BLACHE, 1911.

¹⁹ Sobre este geógrafo ver: MEGALE, 1984, p. 7-28. Sobre a obra de Max. Sorre ver: GEORGE, 1967.

²⁰ Em 1927, mesmo sem citar Ratzel mas somente Wappaeus e Sellin, Pandiá Calógeras apontou para a mobilização da moderna geografia alemã por Capistrano e o qualificou de “antropogeógrafo” (CALÓGERAS, 1927, p. 352). Contemporaneamente ver: PEREIRA, 2002. GONTIJO, 2005, p. 169. OLIVEIRA, 2011, p. 263. FALCON, 2011, p. 154. SOUSA, 2012, p. 182-194. GONTIJO, 2013.

²¹ São considerados os primeiros sistematizadores da moderna geografia na Alemanha. Sobre estes dois geógrafos ver: MORAES, 1989.

²² Esteve ligado à geopolítica e foi professor na Universidade de Graz na Áustria. Foi editor da *Revista de Geopolítica* (“Zeitschrift für Geopolitik”) entre 1925-1931. Ver: SILVA, 2003.

²³ Foi um importante geógrafo dedicado à geografia histórica. Seu principal estudo é consagrado à geografia dos descobrimentos, destacadamente portugueses. Consagrado como

Hermann Wagner (1840-1929)²⁵; Friedrich Karl Albrecht Penck (1858-1945)²⁶; Julius Von Hann (1839-1921)²⁷; Johan Eduard Wappaeus (1812-1879)²⁸; Alfred Kirschhoff (1838-1907)²⁹; Wilhelm Ludwig Von Eschwege (1777-1855)³⁰; os irmãos Keller-Leuzinger; Löfgren; Goeldi e Lutzselburg³¹. Assim, Capistrano é responsável, através de traduções e da mobilização desta tradição geográfica, por introduzir o conhecimento da moderna geografia alemã no Brasil, antes da fundação das Faculdades de Filosofia.

A observação geográfica e os conceitos da moderna Geografia iluminaram com interpretações novas o traçado das rotas civilizadoras e permitiram discernir, nos modos de viver, o esforço paciente de adaptação do colonizador em sua experiência sob as condições estranhas do ambiente natural. Até hoje essas análises se mantêm com admirável atualidade científica (CANABRAVA, 2005c, p. 258)³².

Mesmo que a geografia alemã e um de seus fundadores modernos, Friedrich Ratzel³³, não estivessem presentes no programa da cadeira de Geografia da FFCL, percebemos que Alice Canabrava os conhecia. Isso se explica porque durante muitas décadas a geografia de Ratzel foi tratada como determinista, devendo-se tal procedimento à leitura que Lucien Febvre fez da

historiador da geografia, produziu a edição revista e ampliada da “História da Geografia” de Oscar Peschel. Seu necrológio foi publicado nos *Annales de Géographie*: ZIMMERMANN; GALLOIS, 1904.

²⁴ Ver: OLIVEIRA, 2012.

²⁵ Sua definição de geografia como uma ciência regional foi tomada por Hettner como adequadamente científica (SAHR; ARANTES, 2011, p. 127).

²⁶ Geólogo e geógrafo, foi um dos responsáveis pela formulação da geomorfologia alemã, compreendida como o estudo do relevo na perspectiva da paisagem humboldtiana (MOREIRA, 1994).

²⁷ É considerado o pai da meteorologia moderna. Ver: SANT’ANNA NETO, 2001, p. 3-39.

²⁸ “Geografia Física do Brasil” foi publicada como fruto de suas viagens ao Brasil (WALDMAN, 2009, p. 146).

²⁹ Geógrafo preocupado com as clássicas relações entre homem e natureza. Sua principal obra é “Mensch und Erde: Skizze von den Wechselbeziehungen zwischen beiden” (SAHR; ARANTES, 2011, p. 109-110). Traduzida por “O homem e a terra. Esboço das correlações entre ambos”.

³⁰ Viajante-naturalista, esteve em Ouro Preto à serviço da coroa portuguesa. Destacam-se seus estudos geológicos acerca das minas de ferro e diamante (LAMIN-GUEDES, 2010, p. 99-100).

³¹ Todos estes últimos alemães são considerados mais viajantes-naturalistas do século XIX que propriamente geógrafos.

³² Este texto é fruto de uma palestra proferida por Alice Canabrava no III Colóquio de Estudos Teuto-Brasileiros, ocorrido na UFRGS entre 14 e 18 de outubro de 1974.

³³ Ratzel é fundador da antropogeografia, que deu origem à geografia humana. A obra de Friedrich Ratzel possui papel fundamental no processo de sistematização da moderna geografia. Ela contém a primeira proposta explícita de um estudo geográfico especificamente dedicado à discussão dos problemas humanos. Foi, assim, de sua autoria, uma das pioneiras formulações – sem dúvida a mais trabalhada – de uma geografia do homem (MORAES, 1990, p. 7). Sobre Ratzel ver: OLIVEIRA, 2012.

obra de Vidal de La Blache, desqualificando toda a tradição geográfica alemã³⁴. Podemos compreender essa operação na perspectiva de que as lembranças da Guerra Franco-Prussiana (1870-1871) ainda estavam bastante presentes para os franceses. Pierre Monbeig mobilizou o conceito de espaço vital³⁵. Mesmo assim, se refere à geografia de Ratzel como “[...] determinismo ratzeliano” (MONBEIG, 1945, p. 1878).

Em seu balanço bibliográfico sobre as bandeiras, a historiadora cita trabalhos inspirados pela antropogeografia de Ratzel. “Tentativas de interpretação do bandeirante à luz de conceitos antropogeográficos e sociais constam em obras de Ellis Junior (*Raça de gigantes*) e de Paulo Prado (*Paulística*)” (CANABRAVA, 1944a, p. 18).

Considerações finais

Procuramos demonstrar como Alice Piffer Canabrava operou com sua dupla formação de historiadora e de geógrafa, uma vez que no início da profissionalização do historiador no Brasil, o curso de História fornecia dupla titulação: em Geografia e História. Sua inquietante angústia, retratada na epígrafe a este artigo, foi equacionada através da incorporação do instrumental geográfico em seus estudos. Assim, mesmo após ter sido preterida para a cátedra de História da Civilização Americana em 1946 e ter migrado para a recém-fundada FCEA, ela continuou mobilizando seus conhecimentos em geografia. Exemplo disso encontramos em sua tese de cátedra que lhe garantiu o posto de primeira mulher catedrática da USP em 1951 na cadeira de História Econômica.

Toda sua formação geográfica foi realizada na tradição vidaliana, com seus destacados discípulos Pierre Deffontaines, Pierre Monbeig e Emmanuel De Martonne. Mesmo assim, vimos que seus comentários acerca da obra de

³⁴ Trata-se do livro de Febvre de 1922, intitulado “La terre et l'évolution humaine: introduction géographique à l'Histoire”. Nesse livro, Febvre toma partido dos geógrafos no ataque desferido pelo sociólogo durkheimiano François Simiand (DOSSE, 2004, p. 117-118). Febvre criticou e desqualificou duramente a geografia de Ratzel, taxando-a de determinista e imputou à La Blache o qualificativo de possibilista, pela qual o homem não estaria fadado às condições ambientais, mas, através da ciência moderna, poderia interferir no meio. Temos aqui um importante capítulo das apropriações da geografia vidaliana pelos primeiros *annalistes* e o que se tornou comum no pensamento geográfico: a desqualificação da geografia ratzeliana e uma oposição simplista entre esta e a geografia vidaliana.

³⁵ Pierre Monbeig utilizou-se do conceito de espaço vital de Ratzel em: MONBEIG, 1957b, p. 54.

Capistrano de Abreu demonstram seu profundo conhecimento da tradição geográfica alemã. Ademais, também foi conhecedora dos geógrafos estadunidenses como Preston Everett James, que esteve várias vezes no Brasil.

Alice Canabrava operou com todas as etapas concernentes ao método vidaliano: escala de análise regional, observação *in loco*, descrição, comparação, classificação e o uso de mapas. Conceitos ou noções como região natural, paisagem, gêneros de vida e técnica. Temáticas caras aos geógrafos também podem ser encontradas em sua produção: ocupação humana, povoamento, habitação, vias de comunicação, aspectos demográficos. A presença de vários campos geográficos: geografia física, geografia econômica, geografia urbana, geografia agrária, geografia cultural... (ERBERELI JÚNIOR, 2014, p. 182-201). Todos estes aspectos trazidos a seu conhecimento pelo importante geógrafo Pierre Monbeig, fundamental na institucionalização da moderna geografia no Brasil.

Desta forma, ao analisarmos toda a produção historiográfica de Alice Piffer Canabrava para o período compreendido entre os anos de 1935, ano de seu ingresso no curso de Geografia e História da FFCL/USP, e 1974, ano de sua última análise historiográfica, pudemos perceber a forte presença da geografia em seus trabalhos. Tal postura não deve causar estranhamento, uma vez que os cursos de Geografia e História no Brasil foram desmembrados somente em 1956. Uma escolha possível para quem cursava Geografia e História nas faculdades brasileiras neste período seria a de ser historiador ou geógrafo. Ou um historiador como Alice, que em sua escrita da história não abriu mão da geografia, ao contrário, “geografava”.

Esperamos ter contribuído, através da análise de uma parte da produção historiográfica de Alice Piffer Canabrava, para a compreensão de um momento ímpar da profissionalização do ofício de historiador no Brasil: os primeiros passos de sua institucionalização na universidade pública e uma particularidade deste processo: a dupla formação em História e Geografia, marca de uma cultura historiográfica singular oriunda da apropriação de matriz francesa que naquele momento concebia como impensável apartar a história da geografia. Não à toa, se nos atentarmos para uma categoria fundamental ao geógrafo, o espaço, podemos perceber que na Faculdade de Filosofia, Letras e

Ciências Humanas (FFLCH) da USP, os departamentos de História e Geografia ocupam o mesmo espaço físico.

Referências

Anuário da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras, 1934-1935. FFCL, USP, São Paulo: Empresa Gráfica da “Revista dos Tribunaes”, 1937.

Anuário da FFCL.,1936. FFCL, USP, São Paulo: Empresa Gráfica da “Revista dos Tribunaes”, 1937.

Anuário da FFCL., 1937-1938. FFCL, USP, São Paulo: Empresa Gráfica da “Revista dos Tribunaes”, 1939.

Processo 46.1.126.8.7 (Arquivo da FFLCH da USP: inscrição no concurso para a cadeira de História da Civilização Americana, 1946).

CANABRAVA, A. P.; MENDES, M. C. T. A Região de Piracicaba. **Revista do Arquivo Municipal**, São Paulo, vol. 45, p. 275-328, mar. 1938.

CANABRAVA, A. P. **O Comércio Português no Rio da Prata (1580-1640)**. 1. ed. São Paulo: Boletim XXXV da cadeira de História da Civilização Americana, n. 2, FFCL/USP, 1944.

CANABRAVA, A. P. Ensaio Bibliográfico sobre as Bandeiras. **Boletim Bibliográfico**, São Paulo, Biblioteca Municipal de São Paulo, vol. V, p. 7-20, out./nov./dez. 1944a.

CANABRAVA, A. P. Primeiras notas para um estudo acerca dos bairros no estado de São Paulo. **Anais do IX Congresso Brasileiro de Geografia**. Rio de Janeiro, vol. III, p. 650-652, 1944b.

CANABRAVA, A. P. Ensaio Bibliográfico sobre as Bandeiras. **Boletim Bibliográfico**, São Paulo, Biblioteca Municipal de São Paulo, v. VIII, p. 33-84, jul./ago./set. 1945.

CANABRAVA, A. P. **O Açúcar nas Antilhas (1697-1755)** (1946). 2. ed. São Paulo: Instituto de Pesquisas Econômicas, 1981.

CANABRAVA, A. P. **O Desenvolvimento da Cultura do Algodão na Província de São Paulo (1861-1875)** (1951). 3. ed. São Paulo: EDUSP/ANPUH, 2011.

CANABRAVA, A. P. As Chácaras paulistanas (primeiros estudos) (1953). *In*: CANABRAVA, A. P. **História Econômica: Estudos e Pesquisas**. 1. ed. São Paulo: Hucitec/UNESP/ABPHE, 2005a, p. 233-242.

CANABRAVA, A. P. A Grande Propriedade Rural (1960). *In*: CANABRAVA, A. P. **História Econômica: Estudos e Pesquisas**. 1. ed. São Paulo: Hucitec/UNESP/ABPHE, 2005b, p. 37-66.

CANABRAVA, A. P. Apontamentos sobre Varnhagen e Capistrano de Abreu. **Revista de História**, São Paulo, v. 43, n. 88, p. 417-424, dez. 1971.

CANABRAVA, A. P. Varnhagen, Martius e Capistrano de Abreu. (1980) *In*: CANABRAVA, Alice Piffer. **História Econômica: Estudos e Pesquisas**. 1. ed. São Paulo: Hucitec/UNESP/ABPHE, 2005c, p. 245-270.

CANABRAVA, A. P. **Entrevista**. São Paulo: Museu da Imagem e do Som, Estudos Brasileiros, rolo 116.27 A-0150, 1981.

CANABRAVA, A. P. O Caminho Percorrido (1984). *In*: CANABRAVA, A. P. **História Econômica: Estudos e Pesquisas**. 1. ed. São Paulo: Hucitec/UNESP/ABPHE, 2005, p. 23-34.

Referências bibliográficas

ALMEIDA, R. S. de. **A Geografia e os geógrafos do IBGE no período 1938-1998**. 2000. 634 p. Tese (Doutorado em Geografia) – Instituto de Geociências, Universidade Federal do Rio de Janeiro, Rio de Janeiro, 2000.

ARRUDA, J. J. de A. Alice Canabrava: História e Mito. *In*: CANABRAVA, A. P. **O Desenvolvimento da Cultura do Algodão na Província de São Paulo (1861-1875)**. 3. ed. São Paulo: EDUSP/ANPUH, 2011, p. 9-70.

ARRUDA, J. J. de A. Alice Canabrava: história e mito. *In*: ARRUDA, J. J. de A. **Historiografia: Teoria e Prática**. 1. ed. São Paulo: Alameda, 2014, p. 97-165.

AZEVEDO, A. de. A Geografia em São Paulo e sua Evolução. **Boletim Paulista de Geografia**, São Paulo, n. 81, p. 57-76, mai. 2005.

BRUNHES, J. **La géographie humaine**. 1. ed. Paris: Alcan, 1910.

BRUNHES, J.; VALLAUX, C. **La géographie de l'histoire. Géographie de la paix et de la guerre sur terre et sur mer**. 1. ed. Paris: Gallimard, 1948.

CALÓGERAS, J. P. [Necrológio de Capistrano de Abreu]. Atas da 6ª Sessão Ordinária, 13/09/1927. **Revista do IHGB**, Rio de Janeiro, tomo 101, vol. 155, p. 344-345, 1927.

CUSTÓDIO, V. **Fundamentos teórico-metodológicos do ensino e da pesquisa em Geografia**: textos selecionados das primeiras publicações da Associação dos Geógrafos Brasileiros (AGB) – GEOGRAFIA (1935-1936) e BOLETIM DA AGB (1941-1944). São Paulo: AGB, 2012.

DEFFONTAINES, P. Recherche sur les types de peuplement dans l'Etat de S. Paul (Brésil). **Bulletin de l'Association des Géographes Français**, n. 87, p. 66-71, abr. 1935.

DEFFONTAINES, P. Geografia Humana do Brasil (capítulo I). **Revista Brasileira de Geografia**, Rio de Janeiro, ano I, n. 1, p. 19-67, jan. 1939.

DEFFONTAINES, P. O que é a Geografia Humana. **Boletim do Conselho Nacional de Geografia**, Rio de Janeiro, n. 3, p. 13-17, jun. 1943.

DEFFONTAINES, P. Regiões e paisagens do Estado de São Paulo. Primeiro esboço de divisão regional. **Boletim Geográfico**, São Paulo, ano II, n. 24, p. 1837-1850, mar. 1945.

DE MARTONNE, E. Problème des regions arides Sud-américaines. **Annales de Géographie**, Paris, t. 44, n. 247, p. 1-27, jan. 1935.

DE MARTONNE, E. O RELATORIO DO PROF. DE MARTONNE. *In*: **Anuário da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras, 1937-1938**, 1938, p. 118-122.

DE MARTONNE, E. As Regiões Áridas da América do Sul. *In*: **Anuário da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras, 1937-1938**, 1938, p. 70-71.

DOSSE, F. **História e Ciências Sociais**. Tradução: Fernanda Abreu. 1. ed. Bauru: Edusc, 2004.

ERBERELI JÚNIOR, O. **A escrita da história entre dois mundos: uma análise da produção de Alice Piffer Canabrava (1935-1961)**. 2014. 243p. Dissertação (Mestrado em História) – Faculdade de Ciências e Letras, Universidade Estadual Paulista “Júlio de Mesquita Filho”, Assis, 2014.

ERBERELI JÚNIOR, O. De preterida à preferida: considerações em torno da trajetória intelectual de Alice Piffer Canabrava (1935-1951). **História da historiografia**, Ouro Preto, n. 22, p. 97-115, dez. 2016.

FALCON, F. J. C. Capistrano de Abreu e a historiografia cientificista: entre o positivismo e o historicismo. *In*: NEVES, L. M. B. P. das *et al.* (org.). **Estudos de Historiografia Brasileira**. 1. ed. Rio de Janeiro: Editora FGV, 2011, p. 151-161.

FERREIRA, M. de M. **A História como ofício: a constituição de um campo disciplinar**. 1. ed. Rio de Janeiro: Editora FGV, 2013.

GLEZER, R. (org.). **Do passado para o futuro: edição comemorativa dos 50 anos da Anpuh**. 1. ed. São Paulo: Contexto, 2011.

GONTIJO, R. História e historiografia nas cartas de Capistrano de Abreu. **História**, São Paulo, v. 24, n. 2, p. 159-185, 2005.

GONTIJO, R. **O Velho vaqueano**. Capistrano de Abreu (1853-1927): memória, historiografia e escrita de si. 1. ed. Rio de Janeiro: 7Letras, 2013.

IUMATTI, P. T.; SEABRA, M. F.; HEIDEMANN, H. (org.). **Caio Prado Jr. e a Associação dos Geógrafos Brasileiros**. 1. ed. São Paulo: EDUSP/FAPESP, 2008.

KNECHT, T. Os minerais e minérios do Estado de São Paulo. **Boletim da Agricultura** (único), São Paulo, Secretaria da Agricultura, Indústria e Comércio, 93p. il., 1934.

LAMIN-GUEDES, V. Uma análise histórico-ambiental da região de Ouro Preto pelo relato de naturalistas-viajantes do século XIX. **Filosofia e História da Biologia**, São Paulo, v. V, n. 1, p. 97-114, 2010.

LIRA, L. A. de. **O primeiro esboço do método geográfico de Paul Vidal de la Blache a partir dos estudos do Mediterrâneo**. Permanências e rupturas no contexto de institucionalização da Geografia (1872-1918). 2012. 228 p. Dissertação (Mestrado em Geografia Humana) – Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas, Universidade de São Paulo, São Paulo, 2012.

MARTINEZ, P. H. Admirável mundo novo (1934-1935). *In*: MARTINEZ, P. H. **A dinâmica de um pensamento crítico: Caio Prado Jr (1928-1935)**. 1. ed. São Paulo: EDUSP, 2008, p. 163-218.

MEGALE, J. F. **Geografia e sociologia em Max. Sorre**. 1. ed. São Paulo: IPE/USP, 1983.

MEGALE, J. F. A Geografia torna-se uma ciência social. *In*: MEGALE, J. F. (org.). **Max. Sorre**. 1. ed. São Paulo: Ática, 1984, p. 7-28.

MELLO, A. R. de. Apresentação. *In*: CANABRAVA, A. P. **O Comércio Português no Rio da Prata (1580-1640)**. 1. ed. São Paulo: Boletim XXXV da cadeira de História da Civilização Americana, n. 2, FFCL/USP, 1944.

MENDIBIL, D. O Sistema Iconográfico da Geografia Clássica Francesa e Pierre Monbeig. *In*: SALGUEIRO, H. A. (org.). **Pierre Monbeig e a geografia humana brasileira: a dinâmica da transformação**. 1. ed. Bauru: Edusc, 2006, p. 233-247.

MONBEIG, P. Orientação didática. *In*: **Anuário da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras, 1934-1935**, 1937, p. 105-112.

MONBEIG, P. Assembléia Geral da Associação dos Geógrafos Brasileiros. **Boletim Geográfico**, Rio de Janeiro, v. 4, n. 38, p. 119-121, mai. 1946.

MONBEIG, P. A divisão regional do Estado de São Paulo. **Anais da Associação dos Geógrafos brasileiros**, São Paulo, Serviço Geográfico IBGE, v. 1, p. 19-36, 1949.

MONBEIG, P. Os problemas de divisão regional em São Paulo. *In*: MONBEIG, P. **Novos estudos de Geografia Humana brasileira**. 1. ed. São Paulo: difusão europeia do livro, 1957, p. 125-153.

MONBEIG, P. (1953). Os modos de pensar na Geografia Humana. *In*: MONBEIG, P. **Novos estudos de Geografia Humana brasileira**. 1. ed. São Paulo: difusão europeia do livro, 1957a, p. 26-32.

MONBEIG, P. (1940). O estudo geográfico das cidades. *In*: MONBEIG, P. **Novos estudos de Geografia Humana brasileira**. 1. ed. São Paulo: difusão europeia do livro, 1957b, p. 33-77.

MORAES, A. C. R. **A gênese da Geografia Moderna**. 1. ed. São Paulo: Hucitec/Edusp, 1989.

MORAES, A. C. R. A Antropogeografia de Ratzel: indicações. *In*: MORAES, A. C. R. (org.). **Ratzel**. 1. ed. São Paulo: Ática, 1990, p. 7-27.

MORAES, A. C. R. **Geografia: uma pequena história crítica**. 21. ed. São Paulo: Annablume, 2007.

MOREIRA, R. **O que é Geografia**. 14. ed. São Paulo: Brasiliense, 1994.

OLIVEIRA, J. R. de. **Um historiador em formação: os primeiros anos da vida intelectual de Capistrano de Abreu (1875-1882)**. 2011. 309 p. Tese (Doutorado em História das Ciências e Saúde Pública) – Casa de Oswaldo Cruz, Fundação Oswaldo Cruz, Rio de Janeiro, 2011.

OLIVEIRA, R. D. **A Geografia pós-unificação territorial alemã: Oscar Pechel, Friedrich Ratzel e Alfred Hettner**. 2012. 99 p. Dissertação (Mestrado em Geografia) – Instituto de Filosofia e Ciências Humanas, Universidade Estadual de Campinas, Campinas, 2012.

OZOUF-MARIGNIER, M. Um Domínio Contestado: A Geografia Psicológica no tempo de Pierre Monbeig. *In*: SALGUEIRO, H. A. (org.). **Pierre Monbeig e a geografia humana brasileira: a dinâmica da transformação**. 1. ed. Bauru: Edusc, 2006, p. 57-85.

PEREIRA, D. M. **Descobrimientos de Capistrano: a História do Brasil a grandes traços e largas malhas**. 2002. 194 p. Tese (Doutorado em História Social da Cultura) – Centro de Ciências Sociais, Pontifícia Universidade Católica do Rio de Janeiro, Rio de Janeiro, 2002.

PRADO JR, C. Distribuição da propriedade fundiária no Estado de São Paulo. **Geografia**, São Paulo, ano I, n. 1, p. 52-68, 1935.

PRADO JR, C. Distribuição da propriedade fundiária no Estado de São Paulo. **Boletim Geográfico**, Rio de Janeiro, ano III, n. 29, p. 692-700, ago. 1945.

PRADO JR, C. O fator geográfico na formação e desenvolvimento da cidade de São Paulo. *In*: PRADO JR, C. **Evolução Política do Brasil e outros estudos**. 6. ed. São Paulo: Brasiliense, 1969.

RIBEIRO, G. **Espaço, tempo e epistemologia no século XX: A Geografia na obra de Fernand Braudel**. 2008. 383 p. Tese (Doutorado em Geografia) – Instituto de Geociências, Universidade Federal Fluminense, Niterói, 2008.

RIBEIRO, G. Luta pela autonomia e pelo território: Geografia e os Estados alemão e francês na virada do século XIX ao XX. **Mercator**. Fortaleza, ano 8, n. 15, p. 19-28, jun. 2009.

ROIZ, D. da S. **A institucionalização do ensino universitário de História na Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras da Universidade de São Paulo, 1934-1956**. 2004. 159 p. Dissertação (Mestrado em História) – Faculdade de Ciências Humanas e Sociais, Universidade Estadual Paulista “Júlio de Mesquita Filho”, Franca, 2004.

SAHR, W.; ARANTES, L. A profusão das teorias espaciais e a fusão do espaço geográfico: Alfred Hettner e o projeto Corológico. **GEOgraphia**, Niterói, n. 25, p. 106-135, jan. 2011.

SANT’ANNA NETO, J. L. **Contribuição para uma releitura da História da Climatologia no Brasil: gênese, paradigmas e a construção de uma Geografia do Clima**. 2001. 52 p. Tese (Livre-docência em Geografia) – Faculdade de Ciências e Tecnologia, Universidade Estadual Paulista “Júlio de Mesquita Filho”, Presidente Prudente, 2001.

SEABRA, M. F. Os primeiros anos da Associação dos Geógrafos Brasileiros: 1934-1945. **Terra Livre**, São Paulo, v. 1, n. 22, p. 39-51, jan./jul. 2004.

SILVA, A. B. A Geopolítica alemã na República de Weimar: o surgimento da Revista de Geopolítica. **Estudos Geográficos**, Rio Claro, v. 1, n. 2, p. 1-15, dez. 2003.

SILVA, P. T. S. G. da. **A Associação Nacional dos Professores Universitários de História: espaço de identificação profissional e legitimação do saber histórico (1961-1977)**. 334 p. 2014. Tese (Doutorado em História) – Instituto de Filosofia e Ciências Humanas, Universidade de Brasília, Brasília, 2014.

SOUSA, R. A. S. de. **Capistrano de Abreu: História Pátria, Cientificismo e Cultura – A construção da História e do Historiador**. 2012. 309 p. Tese (Doutorado em História das Ciências e da Saúde) – Casa de Oswaldo Cruz, Fundação Oswaldo Cruz, Rio de Janeiro, 2012.

TAUNAY, A. Prefácio. *In*: CANABRAVA, A. P. **O Comércio Português no Rio da Prata (1580-1640)**. 1. ed. São Paulo: Boletim XXXV da cadeira de História da Civilização Americana, n. 2, FFCL/USP, 1944, p. IX-XI.

VIDAL DE LA BLACHE, P. Les genres de vie dans La géographie humaine. **Annales de Géographie**, Paris, n. 111, p. 193-212, mai. 1911.

VIDAL DE LA BLACHE, P. Os gêneros de vida na Geografia Humana. **GEOgraphia**, Rio de Janeiro, v. 7, n. 13, p. 113-130, fev. 2005.

WALDMAN, T. C. **Moderno Bandeirante: Paulo Prado entre espaços e tradições**. 2009. 236 p. Dissertação (Mestrado em Antropologia Social) – Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas, Universidade de São Paulo, São Paulo, 2009.

ZIMMERMANN, M.; GALLOIS, L.. Sophus Ruge. **Annales de Géographie**, Paris, n. 68, p. 178, 1904.



ARTIGOS - ARTICLES

**Trajectoria intelectual:
contribuições na perspectiva bourdieusiana**

Natália Cristina de Oliveira¹
Universidade Federal de Mato Grosso do Sul (UFMS)
natdeoliveir@gmail.com

David Antonio de Castro Netto²
Universidade Estadual do Paraná (UNESPAR)
david.acnetto@gmail.com

Andreza da Silva Vieira³
Universidade Estadual de Maringá (UEM)
deza.vieira@live.com

Como citar este artigo: OLIVEIRA, N.C. de; Netto, D. C.; VIEIRA, Andreza da Silva. . “Trajetória intelectual: contribuições na perspectiva bourdieusiana”, *Intelligere, Revista de História Intelectual*, nº11, pp. 94-110. 2021. Disponível em <<http://revistas.usp.br/revistaintelligere>>. Acesso em dd/mm/aaaa-

Resumo: O objetivo deste artigo é discutir possibilidades de interpretações teóricas na construção de trajetórias intelectuais. Nossas considerações caminham em duas linhas. Explanamos, antes, a necessidade de compreensão acerca das acepções teóricas do – assim chamado – “nascimento dos intelectuais”. Na sequência, nos referimos, mais precisamente, às articulações conceituais desenvolvidas pelo sociólogo Pierre Bourdieu. Utilizamos, ao longo desta análise, conceitos que podem ser levados em consideração a fim de

¹ Docente na Graduação e Pós Graduação na Universidade Federal de Mato Grosso do Sul (UFMS) - Campus Ponta Porã. Possui Doutorado em Educação pela Universidade Estadual de Ponta Grossa (UEPG) e Mestrado em Educação pela Universidade Estadual de Maringá (UEM). É integrante do Grupo de Pesquisa História, Intelectuais e Educação no Brasil e no contexto Internacional (GEPHIED). Docente na Graduação e Pós Graduação na Universidade Federal de Mato Grosso do Sul (UFMS) - Lattes: lattes.cnpq.br/4887196652283041 orcid.org/0000-0003-4150-278X

² Docente no curso de História da Universidade do Estado do Paraná (UNESPAR)/ Campus Paranavaí . Possui Doutorado em História pela Universidade Federal do Paraná (UFPR) e Mestrado em História pela Universidade Estadual de Maringá (UEM) e Especialização em História e Sociedade (UEM). Integrante do Grupo de Apoio aos Núcleos de Excelência - PRONEX (UFPR). Lattes: lattes.cnpq.br/3804719180533534 orcid.org/0000-0001-5435-6799

³Docente no curso de História do Centro Universitário de Maringá (UNICESUMAR). Doutoranda em História pela Universidade Estadual de Maringá (UEM) e possui Mestrado em História (UEM). Integrante do Grupo de Pesquisas do Laboratório de Estudos do Império Português (LEIP/UEM). OrCID: orcid.org/0000-0001-8878-9402

apoiar a construção de trajetórias intelectuais; sendo, principalmente, *habitus*, campo e capital com o intuito de envolver e analisar ações intelectuais, bem como seus impactos na esfera social.

Palavras-chave: Nascimento dos Intelectuais. Trajetória Intelectual. História Intelectual. Pierre Bourdieu.

Intellectual trajectory: contributions from the bourdiesian perspective

Abstract: The aim of this article is to discuss possibilities for theoretical interpretations in the construction of intellectual trajectories. Our considerations go along two lines. Rather, we explain the need for understanding about the theoretical meanings of the - so-called - “birth of intellectuals”. In the sequence, we refer, more precisely, to the conceptual articulations developed by the sociologist Pierre Bourdieu. Throughout this analysis, we use concepts that can be taken into account in order to support the construction of intellectual trajectories; being mainly habitus, field and capital in order to involve and analyze intellectual actions, as well as their impacts on the social sphere.

Keywords: Birth of Intellectuals. Intellectual Trajectory. Intellectual History. Pierre Bourdieu.

Introdução

“Falar de história de vida é pelo menos pressupor, e é muito, que a vida é uma história e que uma vida é inseparavelmente o conjunto de acontecimentos de uma existência individual, concebida como uma história e a narrativa dessa história” (Bourdieu, 1996, p. 74).

Construir, ou reconstruir, uma trajetória é uma empreitada desafiadora. Pensar uma trajetória consiste em, necessariamente, analisar o contexto social e cultural em que o intelectual está imerso; e, por meio disso, considerar seus registros, ações políticas e contribuições. Procuramos auxiliar com esta temática indicando que, ao edificar uma trajetória, devemos ir além de um relato de fatos ocorridos em um proposto período, mas sim trabalhar nas peculiaridades dos acontecimentos, de modo a indicar relações entre o agente, grupos aos quais pertence, sociedade, e as condições que permitiram sua organização, divulgação (ou não) e impacto em determinado período.

Realizamos um balanço da produção relacionada à temática expressa, angariando redações teóricas centradas nas ciências humanas, a fim de analisar as

referências e seus direcionamentos no que tange ao debate proposto. Apontamos acepções a respeito do entendimento e concepção de intelectual e encaminhamentos às pesquisas que utilizam trajetórias. Para os estudiosos dos intelectuais, “[...]surge obrigatoriamente o problema do seu papel e de seu ‘poder’, problema que, de certa forma prosaica, pode ser assim resumido: teriam esses intelectuais, em uma determinada data, influídos no acontecimento?” (Sirinelli, 2003, p. 235)”. Dessa maneira, elucidamos questões a respeito da história intelectual e seus ditames partindo do pressuposto que é o historiador quem localiza e interpreta, temporalmente, no campo as informações que intersectam seu objeto de pesquisa.

Neste artigo ressaltamos apontamentos relevantes ao aporte teórico do sociólogo Pierre Bourdieu (1930-2002), que desenvolveu – ao longo de sua trajetória – inúmeras produções, envolvendo as mais variadas problemáticas que circulam em torno de, em média, 300 publicações⁴ traduzidas nas mais variadas línguas. A produção deste teórico, em campo sociológico, abriu possibilidades para produções teóricas de inúmeras abordagens nos mais variados campos científicos, literário, psicológico, cultural, econômico. Para iniciar nossas contribuições, partimos de construções possíveis à compreensão do nascimento dos intelectuais e formas de analisá-la; em seguida, apresentamos possibilidades na construção de trajetórias intelectuais com base na teoria bourdieusiana.

Construção do sentido: o nascimento dos intelectuais

Quando nos referimos ao nascimento dos intelectuais, partimos da gênese de seu sentido. Carlos Eduardo Vieira em seu texto *Intelligentsia e intelectuais: sentidos, conceitos e possibilidades para a história intelectual* (2008) desenvolve esta definição analisando a trajetória percorrida entre os termos *intelligentsia* e *intelectual*. Na Polônia, a palavra *inteligencja* foi popularizada com a obra *O miłości ojczyzny - On Love of the Fatherland*, do filósofo Karol Libelt, em 1844, servia para referir-se aos integrantes mais educados e distintos da sociedade. Na Rússia, o termo *intelligentsia* destacou-se devido à obra de Ivan Turgenev, um personagem culto, político e defensor das mudanças sociais. Não distante disso, Dostoiévski faz o mesmo em *Memórias do Subterrâneo* ao frisar tal conceito como parâmetro moral e político mais elevado (Vieira, 2008).

⁴ “A vasta obra de Pierre Bourdieu compreende mais de 40 títulos, além de algumas publicações importantes, como a Revue Actes de la Rechercheen Sciences Sociales (que se define como revista-manifesto e visa a construção de um novo pensamento sociológico) e a coleção Raisons d’Agir (palavra de ordem que salienta a necessidade de ter razões para agir, razões racionais, elaboradas, construídas)” (VALLE, 2007, p. 119).

Norberto Bobbio (1997, p. 120), após fazer o mesmo movimento de Vieira (2008) e apresentar a gênese do termo/conceito em vários países e locais, expõe tal palavra afirmando que intelectual

[...] derivou para o significado (ainda hoje não eliminado de todo) de antagonista do poder, ou pelo menos de conjunto de pessoas que se põem, na medida em que adquirem consciência de si mesmas como camada com funções e prerrogativas próprias, em uma posição de separação crítica de toda forma de domínio exercido exclusivamente com meios coercitivos, e que tendem a propor o domínio das ideias – por uma ação de iluminação, de esclarecimento (de *Aufklärung*, no sentido originário da palavra) – em substituição ao domínio dos instrumentos tradicionais do poder do homem sobre o homem; e portanto, em última instância, a transformar a sociedade existente, considerada distante demais da sociedade tal qual deveria existir.

A definição exposta por Bobbio (1997), que se apresentada de forma mais generalizada, também pode ser denominada como “homem de cultura”, embora em alguns momentos tenha passado a ser utilizada até mesmo de forma pejorativa (Bobbio, 1997; Lopes, 2003; Vieira, 2008). Ao partir para a noção do conceito de Intelectuais caminhamos de encontro à observação de Campos (2015, p. 100), após relatar de forma minuciosa e esclarecedora o caso Dreyffus, ao afirmar que “[...] o episódio do capitão Dreyfus é utilizado por estudiosos para estabelecer o nascimento dos intelectuais”. Com base nesta mesma linha de raciocínio, Vieira (2008) apresenta o nascimento do conceito/significado com base no Caso.

Embora o termo circulasse amplamente no cenário cultural francês da segunda metade do século dezanove, o marco simbólico da sua emergência foi o já célebre *Manifesto dos Intelectuais*, publicado no jornal diário Aurora em 1898, e que afirmou a posição de um grupo de intelectuais sobre o *affaire* Dreyfus. O *affaire* tornou-se uma referência para a história política francesa no cenário da terceira república e produziu uma profunda comoção e divisão do campo intelectual e político francês (Vieira, 2008, p. 3, grifos do autor).

No entanto, há divergências ao pensar na gênese do conceito de “intelectual”. Lopes (2003) discute a respeito do surgimento dessa figura e em que momento da história ele tornou-se importante – se de fato na França, no século XIX, ou em outra circunstância. Questiona-se a possibilidade desse “batismo” ter nascido em torno do Caso Dreyfus. O autor articula discussões que realizam bases afirmativas de que, no século XVIII, as questões a respeito da história intelectual já poderiam ser debatidas,

afinal “[...] Voltaire foi um intelectual digno desse nome já em sua acepção presente” (Lopes, 2003, p. 39).

Não se têm registros de que no século XVIII existia o termo “intelectual”. Nesse período não se encontrava, facilmente, um grupo de eruditos engajados em entraves contra perseguições. Porém, não se pode negar que os valores já eram nítidos e expressos por muitos sujeitos, fosse por atos ou por escritos. A partir de tais relevâncias ainda é possível questionar: o que é a história intelectual, de fato? Lopes (2003, p. 42), uma vez mais, exemplificando a demarcação deste tipo de conceito, sinaliza com referência a Voltaire, que possivelmente “[...] tenha realizado obra comparável àquela de Emile Zola, e talvez até bem mais do que Zola, haja vista estar no século XVIII, em plena idade do arbítrio dos reis, da intolerância clerical e das mais variadas formas institucionalizadas de violência”. Dessa maneira, defende, assim, que o termo intelectual se aplica de forma incondicional ao “príncipe das luzes”, não faltando nada a preenchê-lo. Mas – por outro lado - contrapondo esta definição, e contribuindo para a discussão aqui apresentada, Pierre Bourdieu (1996, p. 155) assevera ser provável que

[...] Zola não tivesse escapado ao descrédito a que o expunham os seus êxitos de venda e à suspeita de vulgaridade que implicavam se não tivesse conseguido transformar, pelo menos parcialmente, os princípios de percepção e de apreciação em vigor, nomeadamente constituindo em escolha deliberada e legítima a afirmação da independência e dignidade específicas do homem de letras, com a missão de pôr a sua autoridade específica ao serviço de causas políticas.

Por isso, destaca-se o Caso Dreyffus como marca fundamental para definir o “nascimento do intelectual”. Bobbio (1997) ressalta que o termo é relativamente recente, embora o tema e o conceito sejam antigos. O fato de o conceito ter sido consolidado há mais de um século não assegura que a configuração presente já fosse utilizada anteriormente. Vieira (2008, p.71) corrobora com esta afirmativa ao relatar que “[...] a presença desses vocábulos no século XIX consolida tendências de longa duração, uma vez que as experiências políticas de Cícero, Maquiavel ou de Voltaire prenunciavam esse encontro entre sábios e esfera pública”; e, problematiza ainda o Caso Dreyffus ao discutir a presença dos intelectuais na historiografia.

As posições ocupadas pelos intelectuais na cena cultural, na disputa pela afirmação e regularização de sentidos, e a crença amplamente compartilhada na virtuosidade da boa educação propiciaram a formação e a disseminação de representações generosas sobre os ilustrados no transcorrer

do século passado, incidindo diretamente sobre o poder político desses agentes (Vieira, 2008, p. 74).

Campos (2015) aponta que essas representações precisam ser problematizadas. Suas produções, textos, discursos e imagens necessitam ser analisadas. Com esta indicação passamos a pensar na história intelectual que, há mais de duas décadas, foi apresentada como objeto de investigação; embora em campo de estudo não especificamente definido. Suas denominações são abrangidas por várias áreas, como: história das ideias, história cultural e a história dos intelectuais.

Ao realizar esforços a fim de definir a história intelectual com base no trabalho realizado pelos pesquisadores destacamos uma definição, de caráter amplo, elaborada por Carl Schorske (1990, p. 17) ao afirmar que é função do investigador localizar e interpretar temporalmente duas linhas que intersectam o campo de investigação. Consistem em uma linha vertical “[...] ou diacrônica, pela qual ele estabelece a relação de um texto ou de um sistema de pensamento com as manifestações anteriores no mesmo ramo de atividade cultural (pintura, política, etc.)”. E, outra linha “[...] horizontal, ou sincrônica; através dela, determina a relação do conteúdo do objeto intelectual como o que vai surgindo ao mesmo tempo noutros ramos ou aspectos de uma cultura”. Schorske (1990) descomplexifica sua definição quando esclarece que essa direção vertical é o fio à medida que a horizontal é o tecido. Para um bom resultado desta investida concebendo um produto de alto estilo é necessário que o historiador aprenda, antes, sobre fiação; e, também, considere as modalidades primitivas de seu entendimento; só assim terá um artigo de qualidade.

Silva (2003) analisa o direcionamento de Schorske (1990) apontando que a dimensão vertical é diacrônica (história) e a horizontal é sincrônica (aspectos divergentes de um mesmo conjunto, mas no mesmo momento de evolução). Para que uma análise, ou um levantamento histórico, seja feito é imprescindível que se proponha a integração no campo de investigações. Partindo dessa premissa, ao pensar em qual é o objeto da história intelectual, Silva (2003, p. 16) alega que pode ser o produto entre a “velha história das ideias” e a “nova história cultural”. De acordo com a autora, “[...] a História Intelectual oscila, por um lado, entre uma Sociologia, uma História e até mesmo uma biografia dos intelectuais, e por outro, entre uma análise das obras e das ideias como, por exemplo, uma possível versão da história da filosofia”.

Silva (2003) elucida três formatos de discussões: a sociológica – onde são consideradas as redes de sociabilidade, por exemplo, por meio do “campo” intelectual; a histórica – com os rituais de petições, manifestos, manifestações; e, por fim, uma análise do discurso intelectual. O contexto francês é uma referência para esse tipo de

pesquisa e valoriza duas versões de história intelectual: a obra desincorporada do texto (discursiva) e as configurações, os campos, as práticas (contextual).

Ao considerar os diferentes enfoques da história intelectual, Silva (2003) classifica, ainda, dois polos de análise: o conjunto de funcionamento de uma sociedade intelectual (por exemplo: o “campo”, na versão de Pierre Bourdieu); e, as características de um momento histórico e conjuntural que impõe formas de percepção e de apreciação (formas de pensar e agir e uma determinada comunidade). Nesse sentido,

[...] a História Intelectual, tal como nós a percebemos, teria por principal pressuposto restituir, do ponto de vista sociológico, filosófico e histórico, o contexto de produção de uma obra. No entanto, ela difere da tradicional história das ideias (na acepção francesa), que se restringe quase sempre a uma crônica das ideias e a uma justaposição cronológica de resumo de textos políticos e/ou filosóficos (Silva, 2003, p. 16-17).

A história dos intelectuais tende a favorecer a conjuntura de abordagem sociopolítica, enquanto os estudos relacionados à sociologia dos intelectuais tem sido uma preocupação do campo sociológico. Para François Dosse (2004, p. 294), a dificuldade da história intelectual “[...] é pensar a restituição de um pensamento por si próprio, em sua lógica singular, em seu momento de enunciação, em seu contexto histórico preciso de aparição, sem deixar de lado a mensagem que ele carrega tempo afora até nossa atualidade, o modo como nos fala de nossa contemporaneidade”. O sociólogo francês sustenta que a história intelectual só se torna fecunda ao unir dois polos: o interno e o externo. Defende que uma história que pare em frente às obras produzidas pelo intelectual e não se aprofunde é tão desconexa quanto aquela que só olha o contexto, as manifestações externas de uma vida. Ou seja, ambos os reducionismos empobrecem.

Dosse (2004) trabalha com a hipótese de que há um atrito entre a história das ideias e a história cultural e entre estas duas nasce a história intelectual que, por sua vez, consiste na explicação interna e externa dos fatos. Instala-se numa perspectiva não reducionista, num rumo para além daquilo que foi dito, ou escrito, analise-se também de onde o sujeito fala a partir de que conjuntura temporal o fato se desdobra.

Lacerda e Kirschner (2003) narram sobre a importância do contexto nas pesquisas relacionadas à natureza intelectual no que tange a uma história de “ideias”, principalmente quando nos referimos ao vocabulário, ao comportamento poético, religioso, filosófico e até mesmo coloquial. Seguindo a lógica apresentada pelas autoras nenhum historiador deve deixar de considerar o tempo e a linguagem, pois são as marcas mais evidentes e expressivas de um período. O contexto é uma construção

constante e na história cultural aborda processos simbólicos e representações coletivas em espaços populares e necessariamente demarcados.

Falcon (2006) apresenta, em seu texto *História cultural e História da Educação*, um balanço historiográfico da história cultural e como ela é veiculada e/ou classificada pelos historiadores – por ofício – da educação. Ao definir os objetos e métodos da história cultural retoma reflexões realizadas nas atas do Colóquio Franco-Húngaro de Tihany sobre “Objetos e métodos da história da cultura”, realizado em 1977, tendo Le Goff como um de seus principais direcionadores. Entre outras classificações define os intelectuais como uma indicação temática onde o objetivo seria analisar “[...] seu papel/função como difusores da cultura e a sua realização/concretização” (Falcon, 2006, p. 9). Ou seja, o papel do intelectual é fruto da vivência conjuntural e, conseqüentemente, afetará aqueles que compõem o campo em que transitam. Após estas considerações, partimos para a compreensão de conceitos possibilitadores da construção de trajetórias intelectuais.

História de vida e dos acontecimentos: a construção de uma trajetória intelectual

A partir da compreensão dos sujeitos como difusores da cultura e agentes conformadores dos campos aos quais pertencem, recorreremos ao sociólogo Pierre Bourdieu para auxiliar na construção de uma trajetória intelectual. Por meio do espaço cultural é possível analisar as relações estabelecidas entre os agentes sociais, e o período em que os intelectuais atuam. Certificamos que uma trajetória intelectual tem o intuito de “[...] descrever a série de posições sucessivamente ocupadas por um mesmo agente (ou um mesmo grupo), em um espaço ele próprio em devir e submetido a transformações incessantes” (Bourdieu, 2016, p. 81). Além disso, os acontecimentos “[...] definem-se antes como alocações e como deslocamentos no espaço social, isto é, mais precisamente, nos diferentes estados sucessivos da estrutura da distribuição dos diferentes tipos de capital que estão em jogo no campo considerado (Bourdieu, 2016, p. 82)”.

Não é possível compreender uma trajetória intelectual sem antes entender o campo ao qual determinado agente pertence. Dessa maneira, podemos notar que os campos “[...] se apresentam à apreensão sincrônica como espaços estruturados de posições (ou de postos) cujas propriedades dependem das posições nestes espaços, podendo ser analisadas independentemente das características de seus ocupantes (em parte determinadas por elas)” (Bourdieu, 2003, p. 119-120).

De acordo com o sociólogo, ao voltarmos nossa atenção a um campo descobrimos especificidades sobre ele, por isso afirma que “[...] em cada campo se encontrará uma luta, [...] entre o novo que está entrando e que tenta forçar o direito de entrada e o dominante que tenta defender o monopólio e excluir a concorrência” (Bourdieu, 2003, p. 119-120). A noção de campo é elaborada para superar ou evitar uma relação imediata e direta entre a posição social de um agente e sua ação prática, ou seja, evitar a relação entre a origem, a trajetória social e o conteúdo de sua ação ou conduta como algo dado, determinado, natural e imutável. Esta afirmação se funda na concepção de que o capital (econômico, cultural, simbólico e social) é utilizado e produz ganhos diferentes de acordo com o espaço no qual é mobilizado.

Ao avaliar as relações que os sujeitos realizam dentro do campo, a forma como transitam em seu interior e como ele se estrutura, é possível destacar por qual capital, específico, lutam. Para isso, sobre formas de capital, Pierre Bourdieu (2003) aponta alguns conceitos: capital econômico, que diz respeito aos fatores econômicos; capital cultural, que se refere às qualificações intelectuais do sujeito; capital social, que se refere ao trato das relações e movimentos no âmbito social; e, o capital simbólico, que por sua vez está ligado ao prestígio da posse, ao reconhecimento do sujeito no ambiente onde ele está inserido.

O capital, principalmente quando acumulado, dentro do campo, é determinado por certo *habitus* e pode ser definido como:

[...] sistemas de disposições duráveis e transponíveis, estruturas estruturadas predispostas a funcionar como estruturas estruturantes, ou seja, como princípios geradores e organizadores de práticas e de representações que podem ser objetivamente adaptadas ao seu objetivo sem supor a intenção consciente de fins e o domínio expresso das operações necessárias para alcançá-los, objetivamente “reguladas” e “regulares” sem em nada ser o produto da obediência a algumas regras e, sendo tudo isso coletivamente orquestradas sem ser o produto da ação organizadora de um maestro (Bourdieu, 2009, p. 87).

Sendo assim, entendemos por *habitus* um produto das relações sociais, algo que fica intrínseco ao sujeito à medida que é incorporado a partir das relações que ele tem com o campo e seus integrantes, sejam eles de relações familiares, escolares, trabalhistas. Por meio do *habitus* incorporado, no seio familiar ou no convívio social, é possível observar a forma como o agente se apropria – ou não – de um capital cultural com o intuito de transitar em campos de atuação. Na análise de Dosse (2007), Pierre Bourdieu reintroduziu o conceito de *habitus* “[...] a fim de deslocar a atenção das regras para as práticas dos sujeitos, e enfatizar que a ação não é a execução automática de

uma regra, que há condições de possibilidades das práticas, embora isso não queira dizer que o sujeito tenha livre-escolha de suas estratégias” (Dosse, 2007, p. 183).

As ações práticas de um mesmo agente são objetivamente harmonizadas entre si sem que isto represente uma busca intencional por coerência, e são similares às práticas de outros agentes da mesma classe. Isso confere ao *habitus* o papel de unificar e homogeneizar as práticas e os julgamentos de agentes da mesma classe social, embora isso não signifique dizer que há determinismo absoluto, mas há a previsibilidade a partir da posição social do agente que implica,

[...] a relação que se estabelece entre os agentes singulares, e, portanto, seu *habitus*, e as forças do campo, relação que se objetiva em uma trajetória e em uma obra. Diferentemente das biografias comuns, a trajetória descreve a série de posições sucessivamente ocupadas pelo mesmo escritor em estados sucessivos do campo literário, tendo ficado claro que é apenas na estrutura de um campo, isto é, repetindo, relacionalmente, que se define o sentido dessas posições sucessivas, publicação em tal ou qual revista, ou por tal ou qual editor, participação em tal ou qual grupo etc. (Bourdieu, 1996, p. 72).

A proposta para entender os múltiplos condicionantes entre os sujeitos de ação e as posições de poder devem ser vistas a partir do campo ao qual tais premissas são elaboradas (BOURDIEU, 2003). Carlos Eduardo Vieira (2008, p.16) enfatiza que Pierre Bourdieu, estudioso dos temas relacionados à dominação, controle, formação e internalização de formas de pensar e agir, associa os intelectuais a dois comportamentos, sendo eles:

[...] a autolegitimação dos cultos, em sentido *stricto*, pela afirmação de critérios de classificação e de distinção capazes de justificar a hierarquização das posições ocupadas e a distribuição do poder no campo intelectual; e, em sentido *lato*, a reprodução das relações de dominação em função da convergência de interesses entre os detentores de capital cultural, político e econômico.

A reprodução social está apoiada entre a dominação econômica, política e cultural; entre estruturas mentais/simbólicas e estruturas sociais. Para o autor, o poder simbólico é capaz de transformar o capital econômico em capital cultural. Vieira (2008) assegura que o sociólogo francês realiza uma leitura das relações de poder que supera a tese da determinação estrutural e a tese culturalista da imposição ideológica (Bourdieu, 2003).

Os parâmetros metodológicos⁵ demonstram que as relações entre estrutura econômica e bens simbólicos estão interligadas à medida que agem, de forma impositiva, em espaços considerados “imunes”, como campo da ciência, da arte e da educação. Neste sentido,

[...] a crítica às posições do homo academicus escapa à ideia de conspiração das elites contra o povo, à proporção que sustenta a opacidade e a eufemização dos mecanismos de controle e de dominação presentes nas tradições acadêmicas, literárias e científicas. O processo de formação dos detentores de capital cultural no âmbito da lógica do campo intelectual internaliza esquemas de percepção que naturalizam as hierarquias e as relações de poder, transfigurando-as e, por consequência, justificando-as em nome da tradição, da razão e do mérito (Vieira, 2008, p. 17).

Destacamos que os intelectuais, na teoria bourdieusiana, são produtores do capital simbólico à medida que expressam, por meio de suas ações político-institucionais e posicionamentos no quadro social, interesses particulares e específicos lutando pelo monopólio da produção do capital simbólico. Para Vieira (2008), Pierre Bourdieu oferece à história intelectual duas premissas: a de que a história das ideias não se separa das ciências e de que a arte da história social, bem como seus *habitus* e campos, só podem ser interpretadas à luz da construção de seu processo histórico formativo. Bonnewitz (2003) indica que, durante a vida, somos capazes de acreditar que já nascemos ou herdamos determinadas características, no entanto elas são produtos do *habitus* incorporado no seio dos convívios estabelecidos ao longo de nossa existência.

No aspecto bourdieusiano, a trajetória deve ser compreendida no interior de um campo, onde por meio dos desenvolvimentos simbólico, cultural, econômico e político os sujeitos se movimentam. Consonante a esta afirmação, defendemos a necessidade em compreender os estratos sociais aos quais favoreçam os intelectuais pesquisados, ou seja, em quais campos estavam inseridos e quais capitais foram capazes de acumular se cultural, simbólico, pois,

[...] quanto mais um intelectual é dotado de capital simbólico específico, mais ele é capaz de definir, ele próprio, as modalidades de seu engajamento, independentemente das concepções heterônomas do papel social dos intelectuais impostas pelo campo do poder ou pelos partidos políticos que tentam captar este capital simbólico em proveito próprio. É a figura do “intelectual crítico”, que tende a universalizar os valores específicos do campo intelectual (Sapiro, 2012, p. 24).

⁵ Para Bourdieu o método é “...antes de tudo um ‘ofício’, um *modus operandi*, que está presente em cada uma das peças do seu trabalho” (Bourdieu, 2004, p. 184-185).

Segundo o francês Jean-François Sirinelli, dois fenômenos circundam a história intelectual e ambos de acepções bem diferentes. O primeiro a ser considerado se remete ao status da história política de um passado próximo; enquanto, no segundo - especificamente - trata-se de um problema da história dos intelectuais na cidade, enquanto pertencentes aos locais e espaços sociais (Sirinelli, 2003).

A historiografia despertou um grande interesse pelas “massas”, local não adequado ao convívio dos intelectuais; pois eles eram em números reduzidos e pertenciam às elites “[...] por muito tempo confinadas, em reação contra a história ‘positivista’ [...]” (Sirinelli, 2003, p. 235). Em 1934 - na *Maison des Syndicats de Bourges* - o Comitê de Ação Antifascista e de Vigilância, com em média 15 pessoas presentes, professores discutiam sobre o que é ser um intelectual e as questões giravam em torno de: “[...] ‘um professor primário é um ‘intelectual’? E um oficial? A partir de que posto? E um padre? E alguém que vive de renda?’ Enfim, foi dada a resposta: ‘É uma questão de qualidade humana’” (Sirinelli, 2003, p. 241).

Sirinelli explana que quem trabalha com intelectuais pode, por vezes, sofrer da síndrome do mineiro; e, para isso, exemplifica utilizando Tocqueville: “[...] eu era como o minerador de ouro sobre cuja cabeça a mina tivesse desabado: estava esmagado sob o peso de minhas notas e não sabia mais como sair dali com meu tesouro” (Sirinelli, 2003, p. 244-245). Para o autor, o trabalho com intelectuais leva, sem possibilidades contrárias, a um trabalho exaustivo e muitas vezes direcionando o pesquisador a lidar com textos, impressos, opiniões e muitos fatores que favoreçam um trabalho desgastante e muitas vezes penoso.

Para que a organização de uma pesquisa intelectual, sobretudo tratando-se de trajetórias, se consolide é imprescindível que se analise a noção de rede sociabilidade. Os percursos políticos devem fornecer informações para a construção de um mapa que auxilie na compreensão de engajamento dos intelectuais. Sirinelli (2003, p. 246) aborda sobre a condição da limitação ao explorar trajetórias que em muitos casos são enfatizados grandes nomes da história, ou grandes intelectuais; enquanto, se descermos “[...] até o estrato intermediário dos intelectuais” encontraremos muitas possibilidades de estudo, ao visualizar pensadores que - não necessariamente - tiveram destaque; mas que contribuíram para a construção da história e tiveram grande parcela de influência cultural ou política.

Quando nos deparamos com o conceito desenvolvido por Sirinelli (2003) de “despertador”, entendemos um intelectual que possa ter servido para despertar, acordar ou modificar estruturas políticas, sociais ou culturais mesmo após sua existência. Na condição de um dos principais pesquisadores de redes de sociabilidade

afirma que as abordagens sociológicas podem, de certa forma, encontrar muita dificuldade ao pensar o meio intelectual quando corre o risco de falsear a realidade. Indica Pierre Bourdieu, e seus seguidores, como um exemplo quando confirma que “[...] uma análise sociológica dos modos de produção social das opiniões e dos gostos [...] pode revelar-se proveitosa” (Sirinelli, 2003, p. 247). É com base na movimentação do intelectual organizado em rede, de acordo com seus interesses e ligações com sujeitos que compõem o seu campo, que sugerimos que sejam analisados os intelectuais.

É válido ressaltar que nossa preocupação, nestes apontamentos, não foram acerca da escrita biográfica. Entendemos ser imprescindível esclarecer a respeito do estudo de uma trajetória intelectual – como explicitado com tantas referências acima – e de uma biografia intelectual. Silva (2003, p. 20) afirma que após ter sido vista como gênero insignificante da história, por 50 anos, pelos *Annales*, a partir dos anos 1980 é retornada a produção intelectual de biografias. Segundo a autora, com a crise do determinismo econômico e social “[...] a estrutura, o coletivo e o inconsciente cedem lugar à volta do indivíduo, da ação e dos fenômenos intencionais”. Com base nisso, Borges (2014, p. 213-214, grifos do autor) organiza quatro tipos de abordagens biográficas:

Prosopografia e a *biografia modal*: sobre um caso modal, ou seja, aquele caso que ilustra formas típicas de comportamento de certo tempo e espaço; *biografia e contexto*: aquela que procura tornar a pessoa —normal— reconstituindo o meio em torno do indivíduo; *biografia e os casos extremos*: é o personagem não representativo, singular para sua época, o exemplo mais claro e conhecido personagem *Menocchio* de *O queijo e os vermes*, do historiador italiano Carlo Ginzburg, um dos marcos iniciais da chamada —micro stória— (micro-história italiana); *biografia e hermenêutica*: ligada à Antropologia, não há preocupação em escrever uma biografia tipo tradicional: esse tipo de trabalho entre antropólogos é alternância contínua de perguntas e respostas no seio de uma comunidade em torno da questão de uma vida particular – o que se torna significativo é o próprio ato interpretativo, o ato biográfico assumindo assim infinitos significados.

Também ao definir e classificar tipos de biografias, François Dosse, em *O Desafio Biográfico, escrever uma vida* (2015) também faz uma análise dos tipos de biografia e defende, em harmonia com Silva (2003), que Febvre⁶ foi o pioneiro na defesa de um

⁶ Lucien Febvre, conhecido como um dos principais e primeiros fundadores da revista *Annales* emergiu nesta temática colocando a biografia histórica em discussão. Ao elaborar e construir as biografias de Lutero e Rabelais, Febvre os colocou como personagens que estavam a frente de seu tempo, ou seja, intelectuais que ultrapassavam os limites de discussões de suas épocas ou

projeto biográfico levando em conta a importância em considerar – para além da vida do sujeito os acontecimentos a sua volta. O pensar e o existir “[...] devem ser retomados juntos em seus respectivos recortes, numa abordagem que não dependa nem do internalismo nem do externalismo, mas enfatize, a fim de funcionar como ponte entre esses dois polos, aquilo que os psicanalistas chamam de atenção flutuante ao sujeito biografado” (Dosse, 2015, p. 369). No que diz respeito ao envolvimento do biógrafo com o biografado, esta relação tênue é fundamental para o desenvolvimento do trabalho; principalmente numa biografia intelectual, onde é necessária - até - mesmo uma ponta de empatia para com aquele que está em questão. Os estruturalistas diriam que a escrita biográfica não existe, ela pode ser a simpatia expressa de alguém por outrem (Dosse, 2015).

A “revalorização do indivíduo” é que faz emergir – uma vez mais – a biografia na historiografia francesa dos anos 1980-1990. Passam, a partir de então, a não tratar mais – apenas – de heróis ou figuras conhecidas pela história oficial, a história intelectual passa a dar, também, vida aos desconhecidos. A partir de então, não se trata mais apenas de seguir “[...] as regras tradicionais da biografia, de narrar de maneira linear e cronológica a vida de um personagem intelectual, mas de buscar nessas trajetórias individuais, imbricadas à própria história intelectual, “os sentidos de uma vida” (Silva, 2003, p. 21).

François Dosse pode ser utilizado como exemplo de pesquisador deste novo modelo de biografia, pois realizou um trabalho biográfico com Ricoeur, sistematizou tal construção estudando os lugares da memória: cidades onde o biografado lecionou, as universidades onde ensinou, grupos intelectuais por onde transitou, apresenta pluralidade de percursos intelectuais e as múltiplas apropriações por eles suscitados. Já na construção biográfica de Certeau, Dosse procura destacar os caminhos que o conduziram a ultrapassar fronteiras, buscar o outro e a rejeitar todo reducionismo próprio a uma atribuição identitária (Silva, 2003).

Então podemos entender que a nova⁷ “paixão biográfica” não é mais oriunda de recortes sobre obras, ou sobre fatos da vida de um biografado, mas uma nova

sociedades. Ainda com tais considerações, o século XX é marcado por pouca atenção à história biográfica (DEL PRIORE, 2009).

⁷ Diz “nova paixão biográfica”, pois recorrendo à história, como marco biográfico, Del Priore (2009, p. 07) aborda que nos séculos XII e XIII os santos “saem dos mosteiros”, são mostrados aos leigos por meio de suas biografias tornam-se heróis e mensageiros de valores positivos (Del Priore, 2009). Mas, o que ilustra a “tendência” biográfica são os séculos seguintes, onde escrever sobre vidas tornou-se moda, memorialistas do Antigo Regime construíram a imagem do mundo e de si próprio. No século XVIII o herói do medievo é substituído pelos homens que tiveram uma história social, não necessariamente na posição de personagem principal, mas, como útil à sociedade.

preocupação pelo estudo da singularidade com atenção aos fenômenos emergentes que a traçaram e deram sua complexidade, é impossível reduzi-los a estruturas engessadas e sem ligação com o social (DOSSE, 2015). Nos anos 1970, e principalmente em meados da década de 1980, é que esta temática ganha vida e passa a ser discutido o fim da rejeição à biografia histórica, François Dosse anuncia uma “idade hermenêutica”.

O fencimento das análises marxistas e deterministas, que engessaram por décadas a produção historiográfica, permitiu dar espaço aos atores e suas contingências novamente. Foi uma verdadeira mudança de paradigmas. A explicação histórica cessava de se interessar pelas estruturas, para centrar suas análises sobre os indivíduos, suas paixões, constrangimentos e representações que pesavam sobre suas condutas (Del Priore, 2009, p. 9).

Consideramos que a escrita da história é delineada da forma como o autor observa e aborda o passado. Bloch (2001) defende que não é dever do historiador julgar o que passou de acordo com os princípios do atual momento em que se encontra, mas, sim, interpretá-lo na conjuntura a qual se deu tal acontecimento histórico. Portanto, a função primordial do historiador é compreender. Assim, como é necessário conhecer os métodos críticos da ciência moderna para interpretá-la historicamente, da mesma forma, é preciso conhecer os tipos de análise empregados pelos estudiosos modernos de humanidades para abordar a produção cultural não científica do século XX (Schorske, 1988).

Considerações finais

Na perspectiva bourdieusiana, a construção de uma trajetória intelectual é analisada “[...] como série de posições sucessivamente ocupadas por um mesmo agente (ou um mesmo grupo) num espalho que é ele próprio um devir, estando sujeito a incessantes transformações” (Bourdieu, 2009, p. 190). Analisar uma trajetória intelectual necessita utilizar enfoque amplo, pois se preocupa em enfatizar como - por meio do *habitus* incorporado pelo campo de vivência - o agente social organizou-se para agir nos meios de seus interesses.

Consideramos que “[...] tentar compreender uma vida como uma série única e, por si só [...]”, pode ser “[...] tão absurdo quanto tentar explicar um trajeto no metrô sem levar em conta a estrutura da rede [...]” (Bourdieu, 2016, p. 81), ou seja, ponderar a matriz que norteou as relações e como ela se empreende nas mais variadas situações e campos. Dessa forma, torna-se fundamental avaliarmos as disposições de origem social para compreensão de uma trajetória intelectual. Os múltiplos condicionantes

que circundam um engajamento intelectual no espaço social são necessários para analisarmos e avaliarmos as ações individuais e coletivas, exercidas pelo agente no campo em questão. Reiteramos a importância do pesquisador considerar as origens e fatores que possam ter impulsionado as ações dos agentes, pois “[...] as mesmas disposições podem conduzir, assim, a tomadas de posição estéticas ou políticas muito diferentes segundo o estado do campo com relação ao qual têm de determinar-se” (Bourdieu, 1996, p. 299).

Por fim, para articular uma trajetória intelectual é necessário – indispensavelmente – considerar o campo de desenvolvimento do agente estudado. Analisar suas disposições pessoais e institucionais é fundamental à compreender qualquer atuação, por esta razão nosso esforço foi o de ir além da interpretação de produções biográficas. Compreender uma trajetória intelectual consiste em analisar a personalidade de um indivíduo, avaliá-lo como produtor de suas práticas e direcionador de seus atos.

Referências

BLOCH, Marc. **Apologia da história ou o ofício do historiador**. Rio de Janeiro: Jorge Zahar, 2001.

BOBBIO, Norberto. **Os intelectuais e o Poder**: dúvidas e opções dos homens de cultura na sociedade contemporânea; Tradução de Marco Aurélio Nogueira. São Paulo: Editora da Universidade Paulista, 1997.

BONNEWITZ, Patrice. **Primeiras lições sobre a sociologia de Pierre Bourdieu**. Petrópolis: Vozes, 2003.

BORGES, Vavy Pacheco. Grandezas e misérias da biografia. In: PINSKY, Carla Bassanezi (org.). **Fontes Históricas**. São Paulo: Contexto, 2014. p. 203-231.

BOURDIEU, Pierre. **As regras da arte**: gênese e estrutura do campo literário. Lisboa: Presença, 1996.

BOURDIEU, Pierre. Algumas propriedades dos campos. In: _____. **Questões de Sociologia**. Lisboa: Fim de Século, 2003. p. 119 – 126.

BOURDIEU, Pierre. **Coisas ditas**; Tradução Cássia R. da Silveira e Denise Moreno Pegorim; revisão técnica Paula Montero. São Paulo: Brasiliense, 2004.

BOURDIEU, Pierre. **O Senso Prático**. Tradução de Maria Ferreira. Petrópolis: Vozes, 2009.

BOURDIEU, Pierre. **Razões práticas**: sobre a teoria da ação. Campinas: Papirus, 2016.

CAMPOS, Névio de. HISTÓRIA INTELLECTUAL E HISTÓRIA CULTURAL: UM RECORTE EM ROGER CHARTIER. **Revista eletrônica Documento/Monumento** – Vol. 16, n. 1 (dez 2015). Cuiabá: UFMG, Núcleo de Documentação e Informação Histórica Regional, 2009- Semestral. Acesso realizado em 12 ago. 2020.

DEL PRIORI, M. Biografia: quando o indivíduo encontra a história. **Topoi**, v.10, n.19, p. 7-16, jul-dez. 2009. Acesso realizado em 12 ago. 2020.

DOSSE, François. **História e ciências sociais**; tradução Fernanda Abreu. Bauru, SP: Edusc, 2004.

DOSSE, François. **História do estruturalismo**. Tradução de Álvaro Cabral; Bauru, SP: Edusc, 2007.

DOSSE, François. **O Desafio Biográfico**: Escrever uma Vida; tradução Gilson César Cardoso de Souza. 2. Ed. São Paulo: Editora da Universidade de São Paulo, 2015.

FALCON, Francisco José Calazans. História Cultural e História da Educação. **Revista Brasileira de Educação** – Vol. 11, n. 32 (maio/ago - 2006). Acesso realizado em 12 ago. 2020.

LACERDA, Sonia; KIRSCHNER, Tereza C. Tradição intelectual e espaço historiográfico ou por que dar atenção aos textos clássicos. In: LOPES, Marcos A. (Org.). **Grandes nomes da história intelectual**. São Paulo: Contexto, 2003, p. 25-39.

LOPES, Marcos A. Pena e espada: sobre o nascimento dos intelectuais. In: LOPES, Marcos A. (Org.). **Grandes nomes da história intelectual**. São Paulo: Contexto, 2003, p. 39-47.

SAPIRO, Gisèle. Modelos de intervenção política dos intelectuais: o caso francês. **Revista Pós Ciências Sociais**. V.9, n.17, jan/jun, 2012, p. 19-50. Acesso realizado em 12 ago. 2020.

SCHORSKE, Carl E. **Viena fin-de-siècle**: política e cultura; tradução Denise Bottmann. São Paulo: Companhia das Letras, 1990.

SILVA, Helenice R. da. A história intelectual em questão. In: LOPES, Marcos A. (Org.). **Grandes nomes da história intelectual**. São Paulo: Contexto, 2003, p. 15-24.

SIRINELLI, Jean-François. Os intelectuais. In: RÉMOND, René. **Por uma história política**. Rio de Janeiro: FGV, 2003. p. 231-269.

VALLE, Ione Ribeiro. A obra do sociólogo Pierre Bourdieu: uma irradiação incontestável. **Educação e Pesquisa**, São Paulo, v.33, n.1, p. 117-134, jan./abr. 2007. Acesso realizado em 12 ago. 2020.

VIEIRA, Carlos E. Intelligentsia e intelectuais: sentidos, conceitos e possibilidades para a história intelectual. **Revista Brasileira de História da Educação**, n. 16, p. 63-86, jan./abr. 2008. Acesso realizado em 12 ago. 2020.



ARTIGOS - ARTICLES

**Regina Silveira e Julio Plaza:
agentes da arte conceitual brasileira**

Daniela Maura Ribeiro¹

Universidade Estadual Paulista “Júlio de Mesquita Filho” - Unesp
ribeiro.danimaura@gmail.com

Como citar este artigo: RIBEIRO, D. M. “Regina Silveira e Julio Plaza: agentes da arte conceitual brasileira”, *Intelligere, Revista de História Intelectual*, nº11, pp. 111-156. 2021. Disponível em <<http://revistas.usp.br/revistaintelligere>>. Acesso em dd/mm/aaaa-

Resumo: Regina Silveira e Julio Plaza atuaram intensamente no ambiente das artes nos anos 1970, contribuindo para o estabelecimento e o debate sobre a Arte Conceitual, no Brasil. Seu pensamento trouxe fundamentação teórica; sua produção materializou e difundiu ideias; a docência ampliou as discussões sobre o fazer artístico junto às novas gerações. Este artigo decorre de minha pesquisa de pós-doutorado homônima, a qual parte da premissa de que Silveira e Plaza são agentes da arte conceitual brasileira, levando-se em conta as especificidades de suas atuações, individualmente, inclusive nas propostas que cada um desenvolveu para as aulas que ministraram primeiro em Porto Rico e depois no Brasil, assim como as obras que fizeram em parceria ou organizaram em conjunto. O panorama a ser tratado abrange desde a edição de álbuns de serigrafia, livros de artista – como *Poemobiles* (1974), *Caixa Preta* (1975) e *Reduchamp* (1976), de Julio Plaza em parceria com o poeta Augusto de Campos –, a organização e participação em eventos de Arte Postal e em exposições no Museu de Arte Contemporânea da Universidade de São Paulo, durante a gestão de Walter Zanini, até a realização de obras em videoarte, buscando demonstrar o lugar, o papel, as atividades e as redes que ambos criaram e constituíram.

¹Daniela Maura Ribeiro é pós-doutoranda no Instituto de Artes da Universidade Estadual Paulista “Júlio de Mesquita Filho” - Unesp, campus de São Paulo, doutora em História Social pela FFLCH-USP (2015), mestre em Artes, na linha de pesquisa História da Arte, pela ECA-USP (2006). Integra como pesquisadora o Grupo de Pesquisa “Arte Construtiva Brasileira e Poéticas da Visualidade”, coordenado pelo Prof. Dr. Omar Khouri, junto ao Instituto de Artes da Unesp. Lattes: <http://lattes.cnpq.br/4069770083514725>

Palavras-chave: Arte Conceitual Brasileira; Regina Silveira; Julio Plaza; Arte Postal; Livro de artista; Videoarte.

Regina Silveira and Julio Plaza: agents of Brazilian conceptual art

Abstract: Regina Silveira and Julio Plaza worked intensely in the artistic environment during the 1970s, contributing to the establishment and debate on Conceptual Art in Brazil. Their reasoning brought theoretical foundation; their production materialized and disseminated ideas; their teaching broadened discussions about artistic making for new generations. This article stems from my postdoctoral research, which is based on the premise that Silveira and Plaza are agents of Brazilian conceptual art, considering the specificities of their actions, individually, including in the proposals that each one developed for classes that they taught first in Puerto Rico and then in Brazil, as well as works that they acted in partnership or organized together. The panorama to be addressed ranges from the edition of serigraphy albums, artist books—such as *Poemobiles* (1974), *Caixa Preta* (1975), and *Reduchamp* (1976), by Julio Plaza, in partnership with poet Augusto de Campos—, and the organization and participation of Mail Art events and exhibitions at the Museum of Contemporary Art of the University of São Paulo, during the management of Walter Zanini, until the realization of videoart works, seeking to show the place, the role, the activities and the networks that both created and constituted.

Keywords: Brazilian Conceptual Art; Regina Silveira; Julio Plaza; Mail Art; Artist's Book; Videoart.

Apresentação

Haveria muito a se falar sobre Arte Conceitual e as suas origens, mas aqui nos concentraremos em algumas de suas estratégias:

Arte Conceitual dirige-se para além de formas materiais ou técnicas. É sobretudo, uma crítica desafiadora ao objeto de arte tradicional.

A preponderância da ideia, a transitoriedade dos meios e a precariedade dos materiais utilizados, a atitude crítica frente às instituições, notadamente o museu, assim como formas alternativas de circulação das proposições artísticas, em especial durante a década de 1970, são algumas de suas estratégias. (FREIRE, 2006, p.10)

Não mais o objeto de arte – a pintura, a escultura, o desenho – e sim a ideia como “a máquina que faz a arte”². O processo de pensamento é enfatizado em detrimento da materialidade física do objeto (LIPPARD; CHANDLER, 2013, p. 151)³.

As ações marginais ao mercado de arte tradicional, fora do circuito das galerias, como o envio, por correio (Arte Postal), de obras feitas em materiais precários e transitórios, como o xerox, o offset, o cartão-postal, a fotografia. Aliás, a fotografia é empregada de várias maneiras na arte conceitual⁴, uma delas apropriada – da mídia impressa, por exemplo –, e utilizada em serigrafias, remetendo à Pop Art.

A realização de livros de artista, por vezes enviados por correio, a parceria com poetas e com o universo da poesia visual, na participação com obras e manifestos em revistas. A filosofia e a semiótica “como um universo interdisciplinar a partir do qual se organiza a arte, incluindo-se também as teorias da comunicação”, conforme o próprio Julio Plaza⁵. O museu como palco de experimentações, de artistas conceituais, e não de exibição do objeto de arte tradicional, em um espaço intocável. A utilização do vídeo como forma de arte.

Some-se a isso a docência como maneira de transmissão de um pensamento conceitual, focado no incentivo a pensar e fazer arte.

Vamos às atuações de Regina Silveira e Julio Plaza nesse contexto – dois artistas com raiz no pleno domínio das técnicas tradicionais, como será visto no tópico “Transição”, a seguir, a ponto de subvertê-las e trabalhar com a

² Sol LeWitt no seu texto **Parágrafos sobre arte conceitual**: “Na arte conceitual, a ideia de conceito é o aspecto mais importante da obra. Quando um artista usa uma forma de Arte Conceitual, isso significa que todo planejamento e tomadas de decisões são feitos de antemão, e a execução é um assunto perfunctório. A ideia se torna a máquina que faz a arte. Esse tipo de arte não é teórico nem ilustra teorias; é intuitivo, está envolvido com todo tipo de processos mentais e é despropositado. Normalmente é livre da dependência da habilidade do artista como artesão. O objetivo do artista que lida com arte conceitual é tornar seu trabalho mentalmente interessante para o espectador [...]”. Ver: LEWITT, 2006, pp. 176-177. Sobre o tema LeWitt publicou também “Sentenças sobre Arte Conceitual”. Ver LEWITT, 2006, pp. 205-207.

³Esse texto foi originalmente escrito no final de 1967 e publicado em *Art Internacional*, n. 12, fev. de 1968, p. 31-36, antes do antológico livro de Lucy R. Lippard sobre o tema **Six years: the dematerialization of the art object from 1966 to 1972**. Ver: LIPPARD, 1973.

⁴Annateresa Fabris estabelece um percurso crítico-historiográfico da fotografia na arte conceitual em seu artigo **Arte conceitual e fotografia: um percurso crítico-historiográfico**. Ver FABRIS, 2008, pp. 19-32

⁵ Ver PLAZA, Julio. “Arte por décadas: teses sobre a arte dos últimos 50 anos” em JULIO PLAZA: indústria poética, 09 nov. 2013/30 dez. 2014, p. 20.

discussão do conceito de algumas delas, por exemplo, o de pintura, como nas *Edições On/off - Série Didática*, 1974.

Observaremos o desenvolvimento das poéticas e ideias de ambos, nas esferas que iremos apontar ao longo deste artigo, de modo a apresentar aqui a discussão que empreendo na minha pesquisa de pós-doutorado, sobre a atuação de Regina Silveira e Julio Plaza como agentes da arte conceitual brasileira⁶.

Transição

Regina Silveira (Porto Alegre, RS, 1939) e Julio Plaza (Madri, Espanha, 1938, São Paulo, 2003) surgem no cenário artístico antes dos anos 1970, Regina, no Brasil, e Plaza, na Espanha.

A artista começa a sua trajetória com uma formação tradicional em artes visuais, pautada na pintura de cunho acadêmico. Essa trajetória se inicia na infância de Regina, nos anos de 1950, quando teve aulas particulares de desenho e pintura com a artista Judith Fortes.

Regina Silveira foi aluna de artistas de grande relevância nas áreas de pintura e gravura, seja na graduação, pós-graduação ou em ateliês livres. Teve como professores Aldo Locatelli e Ado Malagoli, no bacharelado em Pintura, que realizou no Instituto de Artes da Universidade Federal do Rio Grande do Sul (IA/UFRGS) e concluiu em 1958. Em nível de pós-graduação, fez, também com Malagoli, curso de Aperfeiçoamento em Pintura, em 1959. Com Iberê Camargo e Francisco Stockinger teve aulas de pintura e gravura, respectivamente, no Atelier Livre da Prefeitura de Porto Alegre, em 1961. Já em 1962, estudou litografia, com Marcelo Grassmann, no mesmo local.

Até 1966, sua obra centrava-se na realização de pinturas e gravuras (especialmente no âmbito da xilogravura e litografia), oscilando entre figuração e abstração, contaminada pela expressividade da gravura de herança goeldiana, **Imagem 1**. Entre os anos de 1966 e 1967, a obra de Regina Silveira – tanto em

⁶ Esta pesquisa sobre Regina Silveira e Julio Plaza como agentes da arte conceitual brasileira, com a estrutura apresentada neste artigo, teve início em 2016, porém o ingresso no pós-doutorado só se deu em setembro de 2020.

gravura como em pintura – atingiu “pontos de esgotamento”, tendo anteriormente passado por constantes oscilações de rumo (ZANINI, 1995, p.129).



Imagem 1: Regina Silveira. *As Loucas*, 1963. Xilografia sobre papel, 30,8 cm x 44 cm. Coleção Museu de Arte Contemporânea da USP. **Fonte:** Museu de Arte Contemporânea da USP. **Registro fotográfico da obra:** Fábio D’Almeida Lima Maciel.

Essas oscilações vão confluir para a transição da obra de Regina Silveira rumo à arte conceitual, que ganha força com a estada da artista na Espanha, entre 1966 e 1967. Com bolsa do Instituto de Cultura Hispânica de Madri, estuda na Faculdade de Filosofia e Letras de Madri, onde cursa Pós-Graduação em História da Arte.

Será em Madri que Regina Silveira conhecerá e tomará contato com as obras dos artistas espanhóis Julio Plaza – com quem se casará anos depois –, Manolo Calvo e Luís Lugán, “todos valores de peso da arte avançada do país ibérico, além do influente teórico e crítico Ángel Crespo”, com quem a artista voltará a ter contato em Porto Rico, no Recinto Universitário de Mayagüez (ZANINI, 1995, p. 130).

É no período da bolsa na Europa, quando viu serigrafias dos artistas da Pop Art Richard Hamilton e R.B.Kitaj, em Londres, que nasce o interesse de Regina Silveira pela inclusão de imagens fotográficas em gravuras, algo que se dará, efetivamente, em 1971, nas serigrafias do álbum *Middle Class & Co.*, que a artista realizou na Universidade de Porto Rico:

O interesse específico pelas imagens fotográficas em gravuras nasce neste período da bolsa na Europa, quando via serigrafias de Richard Hamilton e de R.B. Kitaj em galerias londrinas – uma operação e resultado que desejei imediatamente entender e incluir em meu trabalho. Também as vertentes poéticas com apoio em

materiais industriais ou em recursos cinéticos, abrangendo algumas das primeiras manifestações de arte programada e computacional, foram revelações importantes.⁷

Nesse mesmo período, em Paris, Silveira realiza colagens “de papéis de colorido, brilhante”:

Cortados geometricamente e ordenados numa sequência progressiva de formas e gradações de tons, esses fragmentos compunham uma espécie de narrativa visual que a artista gosta de comparar às histórias em quadrinhos. (ZANINI, 1995, p.133)

Silveira prosseguiu com essas colagens ao retornar a Madri, que resultaram em uma exposição individual, realizada na Galeria Seiquer, em 1967. “Foram as primeiras tentativas de chegar a uma nova estética”, nas palavras de Walter Zanini.

De volta a Porto Alegre, em 1968, como “uma inesperada pesquisadora que utilizava materiais industriais (madeira, alumínio anodizado, espelhos, aço inoxidável, plástico, lâmpadas elétricas)”, para os que “aguardavam o retorno de uma pintora e gravadora reforçadas”, Regina Silveira passa a trabalhar com relevos e peças tridimensionais (ZANINI, 1995, p. 35):

Era uma época de intensa procura de novos suportes, com franca contestação aos tradicionais. De estruturação e tamanho diferenciados (com alturas variando de 0,30 cm a 1,00 m), esses trabalhos tridimensionais possuíam por vezes partes articuladas e dobradiças ou elementos móveis que propunham a manipulação do espectador (a exemplo de caixas de alumínio com bolinhas coloridas deslocáveis). Sua concepção lógica não era obstáculo à formação de atmosferas mágicas, como no conjunto de pequenos recipientes ortogonais forrados de espelhos cujos reflexos multiplicavam-se sob a incidência da luz de uma lâmpada integrada ao objeto. Nesses trabalhos estabeleciam-se sobretudo progressões geométricas de volumes e planos de cor, ou seja, era uma arte programada para tratar de combinações, ritmos e alterações que ela já esboçara nas colagens anteriores. (ZANINI, 1995, p.135)

Regina Silveira seguirá nessa mesma linha, em 1970, nas obras que realizou em Porto Rico, em um primeiro momento, para a exposição na Sala de Arte, do Recinto Universitário de Mayagüez, composta por objetos, pinturas e desenhos, pouco antes da guinada de sua poética, em outra etapa, com as

⁷ Regina Silveira em entrevista concedida à autora deste artigo, em 14 out. 2012, por e-mail, para sua tese de doutorado. Ver: SILVA, 2015, p. 67.

serigrafias do álbum *Middle Class & Co.*, realizadas um ano mais tarde, em que adentra ao universo conceitual.

Sobre as obras da exposição, escreveu o crítico Ángel Crespo:

As peças mais interessantes foram os objetos, alguns dos quais estavam realizados com o uso de energia elétrica [...]. Poderíamos falar, em sua presença, de uma visualização de relações matemáticas. Outro tanto sucedia com o tríptico realizado com tubos, obra que se regia por uma progressão crescente-decrescente.

Uma peça realizada com prismas construídos com espelhos mirava a uma desmaterialização do objeto, ao coloca-lo em contato com o ambiente nele refletido. A construção era também rigorosamente matemática. Os desenhos e pinturas seguiam um caminho muito semelhante ao das peças referidas: um desenvolvimento sobre o plano da mesma problemática⁸. (CRESPO, 1970, p.66)



Imagem 2: Regina Silveira e sua obra composta por tubos, apresentada em exposição na Sala de Arte, do Recinto Universitário de Mayagüez, inaugurada em 15 de fevereiro de 1970. **Foto:** Arquivo Regina Silveira. **Fonte:** Cortesia da artista

Julio Plaza, inicialmente, se insere no ambiente artístico do pós-guerra, na Espanha, da década de 1950, quando havia predomínio entre artistas abstratos e figurativos. De acordo com o próprio Plaza, sua primeira fase artística “mais significativa foi figurativa”, tendo como tema “o telúrico da paisagem, a natureza-morta, os objetos” (PLAZA, 2013, p. 24-25). Trata-se de uma “visão figurativa, construída”, segundo Plaza, “menos as figuras do que o

⁸ Tradução livre. Tomei contato com detalhes sobre essa exposição de Silveira e artigo de Ángel Crespo na tese de doutorado da pesquisadora portorriquenha, PhD em História da Arte, Melissa M. Ramos Borges. Ver: RAMOS BORGES, 2019, p.185. Foi a pesquisadora quem me enviou o PDF da **Revista de Arte/The Art Review – Universidad de Puerto Rico en Mayagüez**, nº 5, jun. 1970, onde está publicado o artigo de Crespo.

espaço plástico, menos o tema e mais a construção, menos o quadro do que a pintura” (PLAZA, 2013, p. 25).

Foi nessa fase, entre 1954 e 1960, que Julio Plaza frequentou as aulas livres de modelo vivo e pintura, no *Círculo de Bellas Artes*, em Madri, na Espanha. Na sequência, de 1960 a 1962, estudou na *École de Beaux-Arts* e na *Académie Julian*, em Paris, na França. Completa a sua formação, os estudos que realizou em Colônia e Düsseldorf, na Alemanha, “por onde andava o Grupo Fluxus e o Muro de Berlin se construía” (PLAZA, 2013, p. 25).

Julio Plaza observa que é no começo da década de 1960 que sua “linguagem em arte começa a frutificar, a partir do contato com as obras de vanguarda russa existente nos museus europeus” (PLAZA, 2013, p. 25).

Em 1963, Plaza irá participar da fundação do *Grupo Castilla 63*, composto também pelos artistas Elena Asíns, então sua esposa, e Lugán, dando continuidade a sua trajetória como artista, com a participação em exposições, em Madri.

Três anos depois, no mês de julho, conhece o escritor, poeta, filósofo e crítico espanhol Ignacio Gómez de Liaño, em Paris, a caminho da Holanda, para ver uma exposição de Piet Mondrian, junto com Lugán e Elena Asíns, quem convida os três artistas, alguns meses mais tarde, a participar da *Cooperativa Artística y Artesana* (CPAA), da qual é fundador.

Gómez de Liaño comentou em entrevista⁹ o papel de Julio Plaza nessa Cooperativa, ele “supervisionou a relação da CPAA com as artes plásticas, enquanto eu me ocupava mais da parte relacionada com a poesia”, e que foi o artista quem desenhou o logotipo da CPAA.

No final de 1966, Ignacio Gómez de Liaño organizou a exposição *Rotor – concordância de arte*, em várias cidades espanholas, com obras de Julio Plaza, Elena Asíns e Lugán. Sobre a obra de Plaza, Liaño comentou:

A obra de Julio Plaza de então consistia em uma sábia combinação de figuras geométricas – sobretudo quadrados e cores – no caso das pinturas. Quando se tratava de relevos feitos em madeira, predominava a cor branca. Chamavam a minha atenção várias coisas nessas obras: primeiro, sua perfeita realização, pois Julio Plaza era um grande artesão da madeira e da cor; segundo as harmonias que conseguia com a combinação de figuras e cores; terceiro a fusão de simplicidade e refinamento que conseguia em todos esses quadros e relevos. A verdade é que

⁹Concedida à autora deste artigo, para o pós-doutorado, inédita, feita em três etapas, por e-mail, entre 19.09.2020 e 30.10.2020, respondendo a pergunta de número três. Tradução livre.

essas qualidades sempre estiveram presentes em sua obra, tanto daquele momento como na posterior¹⁰.

É de desse ano, a obra *Composición positivo negativo con simetria giratória y especular*, de caráter construtivista, na qual observamos as mesmas características descritas por Gómez de Liaño, das pinturas de Julio Plaza, dessa época, que participaram de tal exposição.



Imagens 3: Julio Plaza. *Composición positivo negativo con simetria giratória y especular*, pintura industrial sobre Duratex, 74 cm x 74 cm x 3 cm. Coleção Fundação Vera Chaves Barcellos. **Fonte:** Coleção Artistas Contemporâneos | Fundação Vera Chaves Barcellos. **Registro fotográfico da obra:** Fábio Alt.

É também em 1966, que Julio Plaza realiza individual na Galeria Nebli¹¹, em Madri, composta por trinta obras, que chegou a ser notícia no Brasil, segundo dados de Karina Sérgio Gomes (SÉRGIO GOMES, 2020, p. 35).

No ano seguinte, Julio Plaza ganha uma bolsa do Ministério das Relações Exteriores (Itamaraty), “a título de ‘cooperação intelectual Brasil-Espanha’” (PLAZA, 2013, p. 26), para estudar na Escola Superior de Desenho

¹⁰ Ignacio Gómez de Liaño em entrevista concedida a autora deste artigo, *op. cit.*, em resposta à pergunta de número quatro. Tradução livre.

¹¹ Julio Plaza doou algumas obras suas que participaram desta exposição, assim como outras, a Ignacio Gómez Liaño quem formou uma coleção de obras do artista, dos anos de 1965/66, composta, sobretudo, por desenhos, na qual incluiu o logotipo da *Cooperativa Artística y Artesana*, de 1967, feito por Plaza. Liaño a doou, entre os anos de 2018 e 2019, junto com outros itens de seu arquivo pessoal, ao Museu Reina Sofia, em Madri. Algumas obras de Plaza da coleção de Gómez de Liaño doadas ao museu participaram da exposição *Ignacio Gómez de Liaño - Abandonar la escritura*, formada, além dessas obras, por itens de seu arquivo pessoal, também doados. A exposição foi realizada de 18 de dezembro de 2019 a 02 de novembro de 2020, no Edifício Sabatini, Planta 4, do Museu Reina Sofia.

Industrial – ESDI, no Rio de Janeiro. Carmen Portinho, então diretora da Escola, foi quem recebeu Plaza e abriu os espaços e ateliês do local para o artista trabalhar, tendo toda a sua produção de 1967 a 1969 sido ali realizada.

Em paralelo, ainda em 1967, no Brasil, Plaza participa da representação espanhola, da *IX Bienal Internacional de São Paulo*. Entre as obras do artista, por ele trazidas da Espanha, que foram exibidas nessa Bienal, estavam parte daquelas comentadas por Ignacio Gómez de Liaño, em seu texto “Sobre Julio Plaza em 1967”¹², no qual reflete sobre a arte construtiva de Plaza, antes figurativa, cabe lembrar: “Recordemos as construções de Julio Plaza para o movimento pendular: as telas com abertura quadrangular abrindo e fechando o campo plástico; ou os retângulos metálicos organizando estruturas da mesma forma”. (LIAÑO, 2013, p. 16).

O caráter construtivo irá persistir em obras de Plaza posteriores a *IX Bienal*, entrando no contexto da arte conceitual, nos anos 1970.

Por exemplo, no livro *Objetos, Imagem 4*, realizado em 1968 e publicado em 1969, editado por Julio Pacello e com poema de Augusto de Campos incluído, Julio Plaza realiza objetos em serigrafia sobre papel, em cores primárias, com corte e vinco, que fecham e abrem, nos quais explora as “progressões geométricas modulares de relevos construídas em madeira e pintadas de branco”, de obras anteriores que produziu especialmente para sua participação na *IX Bienal Internacional de São Paulo*, conforme descrição de Regina Silveira (SILVEIRA, 2013, p.38). Ou, ainda, na obra, *Poemóviles*, 1974, livro de artista de Julio Plaza com Augusto de Campos, onde Plaza realiza objetos em papel, em branco, nos quais são inseridos poemas de Campos, cujas letras são impressas em cores primárias.

¹²Em entrevista concedida a autora deste artigo, *op. cit.*, em resposta à pergunta de número cinco, Liaño esclareceu que: “Escrevi esse texto depois de estudar muito a fundo a obra de Julio Plaza. Não sei se foi publicado em algum meio, ou, simplesmente, dei o texto para Julio, para que fizesse com ele o que considerasse mais oportuno. Esse texto reflete muito bem a grande impressão que fazia em mim a obra de Julio Plaza e reflete também uma época: o ano de 1967, as conversas que tínhamos, e que, quando nos conhecemos na França, em julho de 1966, Julio Plaza ia, com Elena Asíns y Lugan, ver na Holanda uma grande exposição de Piet Mondrian”. Tradução livre.

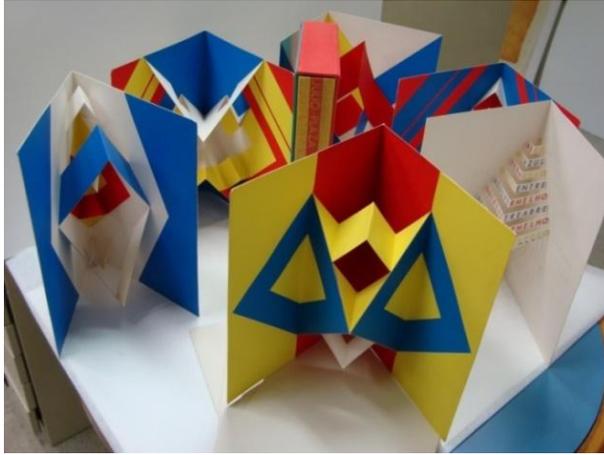


Imagem 4: Julio Plaza. Objetos do livro *Objetos*, 1969. Serigrafia em cores sobre dobradura de papel e serigrafia sobre tecido sobre papelão, 42,7 cm x 31,4 cm x 7,7 cm. Coleção Museu de Arte Contemporânea da USP. **Fonte:** Museu de Arte Contemporânea da USP. **Registro fotográfico da obra:** Equipe da Divisão do Acervo do MAC-USP.

A fotografia na serigrafia

Regina Silveira e Julio Plaza se conhecem no início de 1967, em Madri. Casam-se, em fevereiro de 1969, e, durante vinte anos compartilham “intensamente vida e trabalho, até 1987”, nas palavras de Regina Silveira. Em julho de 1969 mudam-se para Porto Rico¹³, para lecionar no Departamento de Humanidades da Faculdade de Artes e Ciências da Universidade de Porto Rico, Recinto Universitário de Mayagüez - RUM, e, na qualidade de artistas residentes, além da docência realizam também atividades artísticas, como impressão de álbuns de serigrafias e organização (Plaza, com a colaboração de Silveira) de uma exposição internacional de arte postal. Lá irão residir até julho de 1973.

Em 1969, logo no primeiro ano trabalhando no RUM, Julio Plaza realiza, no estúdio de serigrafia que ele e Regina Silveira instalam no local, o álbum de serigrafias *Anarquitecturas*, **Imagem 5**, e, no ano seguinte, o álbum *O Design, o process*¹⁴, com textoemas de Claudio Ferlauto, como Plaza designou os cinco poemas desse arquiteto, incluídos no trabalho.

¹³Julio Plaza foi antes para Porto Rico, em 1968, convidado pelo crítico espanhol Ángel Crespo, que já estava trabalhando no Recinto Universitário de Mayagüez - RUM, chamado pelo reitor José Enrique Arrarás. Plaza realizou esculturas de metal para o campus e colaborou com Crespo no desenho da Sala de Arte do RUM e no modelo de diagramação a ser seguido para a *Revista de Arte/The Arte Review*, editada por Crespo. Ver: SILVEIRA, 2013, p.39 e RAMOS BORGES, 2019, p. 181-183.

¹⁴Ver imagens em MUSA – Museo de Arte UPRM, fev. 2016, p. 56 e 57.



Imagem 5: Julio Plaza. *Anarquitecturas*, 1969. 61,6 cm x 50 cm. Serigrafia sobre papel. Coleção Fundação Vera Chaves Barcellos. **Fonte:** Coleção Artistas Contemporâneos | Fundação Vera Chaves Barcellos. **Registro fotográfico da obra:** Fábio Alt

De acordo com Ferlauto¹⁵:

A ideia e as conversas sobre os poemas, que Julio chamou de ‘textoemas’ aconteceram em Porto Alegre, e não em Porto Rico... O Julio tinha editado um livro, pequeno e em preto e branco, (*Signspaces*, Porto Rico: Recinto Universitário de Mayagüez, 1970, 48 pp., 20,0 x 21,0 cm), com as imagens que depois usaria no *O design, o process*, e, imagino que ele já tinha vontade de realizar um trabalho maior com aquelas figuras. Na minha lembrança, acho que já tínhamos os poemas datilografados e mostramos para ele naquela ocasião, e ele considerou que casavam com as imagens e ideias do projeto. As artes foram então executadas com Letraset (letras transferíveis a seco, impressas em serigrafia, sobre uma folha de polietileno translúcida que recebia uma camada de adesivo de baixa intensidade para fixação), usando a família tipográfica Futura, e inspiradas em obras dos poetas concretos e enviadas para Porto Rico.

Na verdade, há um encadeamento de ideias a respeito da imagem como signo em *Signspaces*, mencionado por Ferlauto, *Anarquitecturas* e *O Design, o process*. O livro *Signspaces* foi realizado entre 1967-1969, embora publicado em 1970, *Anarquitecturas*, data de 1969, e *O Design, o process*, de 1970. Nos três as figuras são muito parecidas, no primeiro e no último é ressaltada claramente a ideia de signo, que já aparece no título das obras. Por exemplo, na capa de *O Design, o process*, devido a impressão do amarelo sobre o preto, sobressai a palavra *Sign Process*, processo do signo, que são “jogos visuais”, como observou Alexandre Dias Ramos, em *Anarquitecturas* (DIAS RAMOS, 2013, p.97).

¹⁵Em entrevista concedida a autora para o pós-doutorado, inédita, por e-mail, entre 26/08 e 10/09/2020.

Já Regina Silveira realiza, em 1970, o álbum *10 serigrafias* e, em 1971, os álbuns *15 Laberintos*, **Imagem 6**, e *Middle Class & Co*, **Imagem 7**, igualmente produzidos no campus Mayagüez. Foi um período em que a obra gráfica dos dois artistas teve grande impulso devido às possibilidades técnicas disponíveis nos ateliês da Universidade.

Nas palavras de Walter Zanini, “o conjunto de quinze serigrafias intitulado *Laberintos* (1971) é o primeiro impulso que indica nova etapa na arte de Regina Silveira. A imaginação reina nessas malhas geométricas de cujas relações resultam sugestivos espaços perspectivados” (ZANINI, 1995, p. 144).

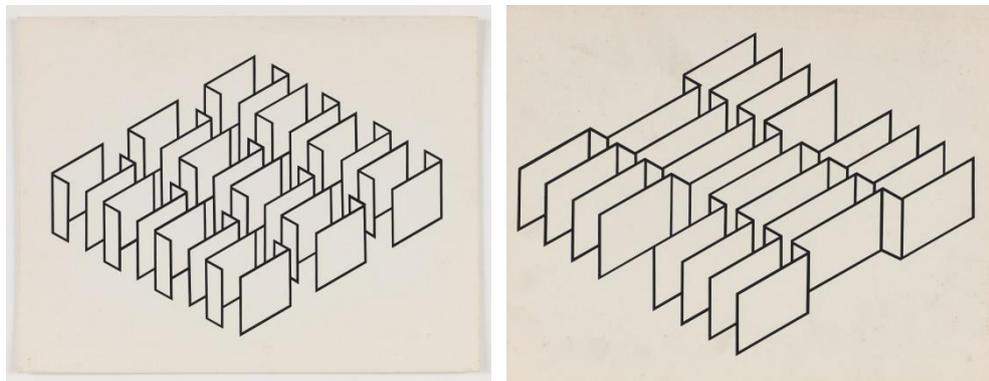


Imagem 6: Regina Silveira. Serigrafias do álbum *15 Laberintos*, 1971. Serigrafia sobre papel, 39 cm x 45,5 cm. Coleção Regina Silveira. **Fonte:** Cortesia da artista, disponível em www.reginasilveira.com

Será no álbum *Middle Class & Co.*, que Regina Silveira vai introduzir o uso da fotografia na serigrafia, quando começará a se configurar a poética de sua obra dos anos 70, com esse uso, inclusive no que tange ao ensino de gravura nas futuras aulas que ministrará na FAAP e na ECA-USP.

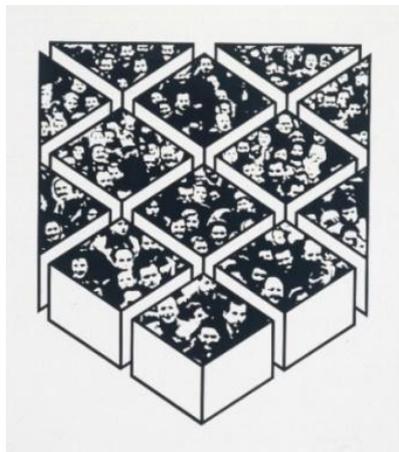


Imagem 7: Regina Silveira. Sem título, serigrafia do álbum *Middle Class & Co.*, 1971, 63,5 cm x 48,2 cm. Coleção Museu de Arte Contemporânea da USP. **Fonte:** Museu de Arte Contemporânea da USP. **Registro fotográfico da obra:** Romulo Fialdini.

Em entrevista, além de comentar a relação entre os álbuns *10 serigrafias*, *15 Laberintos* e *Middle Class & Co.*, a artista irá mencionar o uso de “foto de uma multidão anônima” na série *Middle Class & Co.*:

[...] O álbum *Middle Class & Co.* dava sequência aos anteriores: *10 Serigrafias* (1970) e *15 Laberintos* (1971). O primeiro reunia uma série de estruturas geométricas fortemente coloridas, em conexão com as pinturas que nesta época realizava sobre recortes de alumínio; o segundo consistia de imagens puramente gráficas, impressas em preto, nas quais trabalhei variantes de configurações geométricas, em Perspectiva Paralela, representando falsos labirintos, com diversos tipos entradas, saídas e percursos. No novo álbum a ideia foi a de explorar formas fechadas, construídas como caixas espacializadas, segundo a Perspectiva Paralela, e propostas como continentes para um conteúdo bem específico: a foto de uma multidão anônima, sempre a mesma, vista de cima. Ver de cima foi essencial para a escolha da imagem que se devia adaptar a configurações gráficas que não admitiam a compressão e diminuição da imagem na distância, próprias da Perspectiva Linear que normalmente organiza as imagens fotográficas¹⁶.

Nesse álbum, Regina Silveira se apropria da imagem fotográfica de uma multidão, retirada da mídia impressa, e a insere em formas geométricas diversas, nas serigrafias, em um total de quinze, sempre monocromáticas, alternando entre o preto e o vermelho¹⁷.

Foi em carta a Walter Zanini, então diretor do Museu de Arte Contemporânea da Universidade de São Paulo – MAC-USP, datada de 14 de maio de 1972¹⁸, que Regina Silveira mencionou pela primeira vez a utilização da fotografia, na serigrafia (trata-se de *Middle Class & Co.*):

Tenho trabalhado bastante e sempre em serigrafias. Editei mais um álbum com 25 exemplares, constante de variações sobre uma mesma imagem (fotográfica) de massa. Além do álbum, muitas outras soltas.

Nas “muitas outras soltas”, por exemplo, a **Imagem 8**, Regina Silveira utiliza a mesma imagem fotográfica de massa (multidão), porém fora das estruturas geométricas e em mais de uma cor, na mesma serigrafia.

¹⁶Trecho de entrevista com Regina Silveira (09 jul. 2014). Ver SILVA, 2015, p. 163.

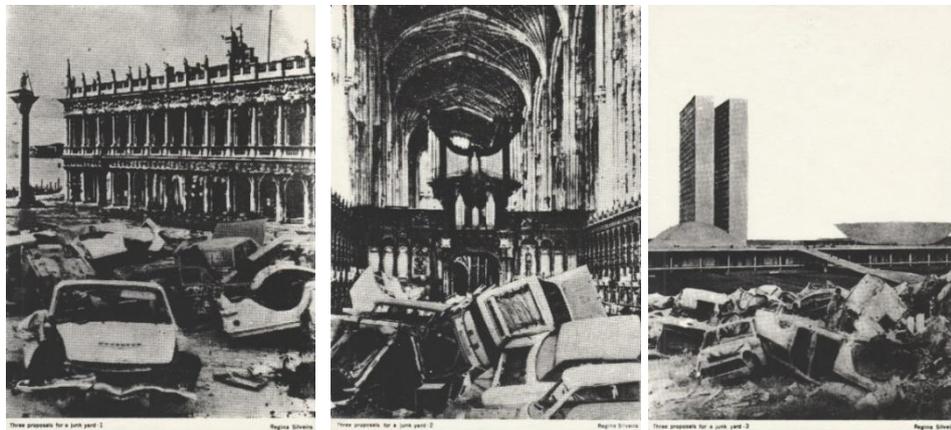
¹⁷ Uma análise do álbum e obras da série *Middle Class & Co.* foi feita em meu artigo “Regina Silveira e a mídia impressa: a série *Middle Class & Co.*, 1971-72”, publicado na Revista **Domínios da Imagem**, vol. 14, n.26, jan./jun. 2020. Ver: RIBEIRO, 2020, p. 65-83.

¹⁸ Carta de Regina Silveira para Walter Zanini. Ver: SILVA, 2015, p. 175.



Imagem 8: Regina Silveira. Serigrafia da série *Middle Class & Co.*, 1972, 60 cm x 50 cm. Coleção Regina Silveira. **Fonte:** Cortesia da artista.

Também em Mayagüez, em 1973, antes de seu regresso ao Brasil, no mês de julho, com Julio Plaza, Regina Silveira realiza as três serigrafias de *Three proposals for a junk Yard*, **Imagens 9, 10 e 11**, em uma tiragem de 100 exemplares, tendo enviado, de Porto Rico, dentro dessa edição, um conjunto, por *air mail*, para a amiga e artista Vera Chaves Barcellos, no Brasil, como era comum à época.



Imagens 9, 10 e 11: Regina Silveira. *Three proposals for a junk Yard 1, 2 e 3*, 1973. 29,5 cm x 21,5 cm. Serigrafia sobre papel. Coleção Fundação Vera Chaves Barcellos. **Fonte:** Coleção Artistas Contemporâneos | Fundação Vera Chaves Barcellos. **Registro fotográfico da obra:** Fundação Vera Chaves Barcellos.

Essas serigrafias possuem como imagem-base fotografias retiradas de revistas, como em *Middle Class & Co.*, porém a elas são sobrepostas fotografias de um cemitério de automóveis que Regina Silveira visitou nos arredores de

San Juan, que irão aparecer em outras obras da artista¹⁹, deste mesmo ano, e, mais tarde, em 1977, no livro de artista *Brazil Today*, volume *Natural Beauties*, impressas em serigrafia sobre cartões-postais.

As imagens são da Praça de San Marco, em Veneza, Itália; do interior de uma catedral na Inglaterra, provavelmente a de Canterbury, de acordo com Regina Silveira; e do Congresso Nacional, na Praça dos Três Poderes, em Brasília, no Brasil, respectivamente.

Praça com grande visitação de turistas, templo sagrado e edifício sede do poder são invadidos por carros de ferro velho, que dialogam com a monumentalidade da arquitetura desses lugares tornando-os sucata, em um discurso crítico que faz ruir a função de cada um deles.

Assim como Silveira, Plaza também se inserirá nesse contexto do uso da fotografia na serigrafia. Isso se dará nas serigrafias feitas depois dos álbuns *Anarquitecturas* e *O Design, o process*, como *In.for.ma.tion*²⁰, 1972, **Imagem 12**, entre aquelas que “mostram a guinada forte que marcou a saída de Plaza dos domínios regidos pela sintaxe das formas, para explorar os terrenos da semântica da imagem, notadamente fotográfica” (SILVEIRA, 2013, p. 39).

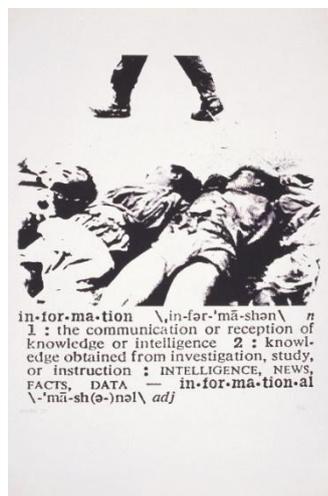


Imagem 12: Julio Plaza. *In.for.ma.tion*, 1972, serigrafia sobre papel, 111,7 cm x 66 cm. Coleção Museu de Arte Contemporânea da USP. **Fonte:** Museu de Arte Contemporânea da USP. **Registro fotográfico da obra:** Marcello Felix

¹⁹ Por exemplo, em *Inclusões em São Paulo* e *Brasil Turístico/SP/Viaduto do Chá*, esta incluída na série *On/Off* n°1. Essas duas obras já foram feitas no Brasil, em São Paulo, como diz o título de uma delas, portanto, no segundo semestre de 1973.

²⁰ Uma análise mais aprofundada dessa obra foi feita na comunicação **Julio Plaza e o uso da imagem fotográfica apropriada da mídia impressa, na serigrafia: o caso de *In.for.ma.tion*, 1972**, apresentada no 8º **Eneimagem**, da Universidade Estadual de Londrina - UEL, em 24/05/2021, cujo texto será publicado no e-book do evento a partir de setembro de 2021, em sua página na Internet: <https://eneimagem2021.com/>

As formas, signos, que figuravam em suas serigrafias, agora dão lugar à imagem fotográfica, que é vista de maneira conceitual por Julio Plaza.

Por exemplo, em *In.for.ma.tion*, 1972, Plaza associa uma imagem de feridos na Guerra do Vietnã, da qual se apropria, retirada da mídia impressa, à definição (conceito) de uma palavra que ele escolhe para significá-la. No caso, a palavra *information*, estando entre os seus significados "notícias" e "fatos", o que se relaciona com a imagem que o artista usa, embora não seja uma leitura óbvia.

Cabe notar que Regina e Julio, trabalhavam juntos, mas cada qual tinha sua própria produção em serigrafia, na Universidade de Porto Rico. Ambos continuaram a ter suas próprias produções, já de volta ao Brasil, a partir de 1973, no ateliê de sua residência, exceto nas *Edições On/Off, Série didática*, que realizaram em conjunto, em 1974.

Com obras individuais ou em conjunto, Regina Silveira e Julio Plaza compartilhavam ideias semelhantes, a respeito da arte, trabalhando diariamente, no mesmo ateliê, dividindo vida e arte. Os meios serviam às ideias, como, anos mais tarde, Regina Silveira chegou a apontar, falando sobre sua atividade ligada a meios gráficos: sem se “considerar uma ‘gravadora’”, pois seus “trabalhos nessa área são muito pouco ortodoxos”, eu sempre me servi dos meios gráficos de uma forma livre e pouco tradicional, na justa medida em que eles serviam a minhas ideias”²¹.

Série didática e mais

Nas serigrafias das *Edições On/Off, Série didática – Técnica do Pincel 1,2,3,4 e 5*, 1974, de Julio Plaza e Regina Silveira, os dois artistas fazem uma crítica à pintura, como uma técnica tradicional, por meio do uso da serigrafia.

Nas duas primeiras obras da série, a serigrafia serve à ideia de Plaza e Silveira de comentar a Pop Art, por meio da citação de obras de ícones, nesse contexto: Roy Lichtenstein (*Técnica do Pincel 1*) e Andy Wahrol (*Técnica do Pincel 2*).

²¹Depoimento que Regina Silveira concedeu por ocasião da exposição “Arte Novos Meios/Multimeios – Brasil 70/80”, realizada de 24 out. a 24 nov. 1985, na FAAP, publicada no livro da exposição.

Ao interferir com uma pincelada de guache²² sobre a imagem da obra *Yellow and Red Brushstrokes* (Pinceladas amarela e vermelha), de Roy Lichtenstein (como diz o título, composta por imagens de duas pinceladas, uma em vermelho e outra em amarelo, horizontais e largas, obra não por acaso escolhida para essa interferência) e sobre o famoso retrato de Marilyn Monroe, de Wahrol, **Imagem 13**, Plaza e Silveira discutem o conceito de pintura, mencionando e fazendo uso da serigrafia, ao mesmo tempo em que oferecem “ensinamentos” de como deve ser usado o pincel para pintar “grandes zonas” ou “um pormenor”, retirados de um manual de pintura, em uma subversão que demonstra uma das ações dos dois artistas, no âmbito da arte conceitual.

Acima da imagem da obra de Lichtenstein vem o ensinamento sobre como usar o pincel para pintar “grandes zonas”: “Segure o pincel longe da ponta para pintar grandes zonas. Isto permite manejá-lo com mais liberdade”.

E acima do retrato da Marilyn Monroe, sobre como pintar um pormenor: “Agarre o pincel pela ponta, para estar mais seguro, quando quiser pintar um pormenor ou dar uma pincelada particularmente vigorosa e expressiva”.



Imagem 13: Julio Plaza e Regina Silveira. *Técnica do Pincel 2 – Edições On/Off, Série Didática* 1974. Serigrafia em cores e guache sobre papel, 96,3 cm x 66,3 cm. Coleção Museu de Arte Contemporânea da USP **Fonte:** Museu de Arte Contemporânea da USP. **Registro fotográfico da obra:** Romulo Fialdini.

²² Até o presente momento (julho de 2021) na coleção do MAC-USP são legendas diferentes nas obras tombadas em 1974 e 1994, respectivamente, em uma constando “serigrafia em cores e nanquim sobre papel” e na outra “serigrafia em cores e guache sobre papel”. Contudo, de acordo com Regina Silveira, em troca de mensagem no whatsapp, é mais provável que seja guache, devido a essa técnica propiciar uma pincelada mais espessa e opaca. Vendo a obra fisicamente, tive também a impressão de ser guache.

A interferência com a pincelada é feita nas imagens de obras de outros artistas nas demais serigrafias da série: Frank Stella (*Técnica do Pincel 3*), em uma referência ao minimalismo, Joseph Albers (*Técnica do Pincel 4*), em menção ao construtivismo, e Victor Vasarely, (*Técnica do pincel 5*), à *Op Art*.

E acima de cada imagem, os ensinamentos de como usar o pincel, todos retirados do mesmo manual de pintura que nas obras *Técnica do Pincel 1* e *2*: “A ação do pincel pode ser variada se lhe pegar como se vê na fotografia, aplicando a tinta na tela com um movimento circular” (*Técnica do pincel 3*); “O pincel espatulado é excelente para humedecer o papel antes de pintar e para espalhar uma aguada sobre uma zona vasta” (*Técnica do Pincel 4*); e “Mantendo o pincel perpendicular com o polegar, o indicador e o médio e aflorando apenas a ponta, obterá um traço bem marcado e definido” (*Técnica do Pincel 5*).

Individualmente, terão início em 1974, as séries *Destruturas Urbanas*, 1974-76, e *Executivos*, 1974-75, de Regina Silveira, dando sequência em sua produção em serigrafia.

Na série *Destruturas Urbanas*, o cenário urbano entra em questão. Se em *Middle Class & Co.*, Regina Silveira faz uso de imagens fotográficas provenientes da mídia impressa, nas *Destruturas Urbanas*, a artista trabalhará com imagens fotográficas de cartões- postais, que vão para a base das serigrafias, compartimentando elementos da imagem dentro figuras geométricas, como caixas, desenhadas em perspectiva. Na *Destruturas Urbana 4*, **Imagem 14**, por exemplo, carros estão compartimentados nessas caixas. Estará embutida nas *Destruturas Urbanas* a interrogação poética que levará Regina Silveira a uma nova etapa de reflexões, na qual começa a amadurecer o entendimento entre fotografia e perspectiva, em sua obra gráfica, como “estruturas geradas em sistemas perfeitamente compatíveis, ambos incluídos na esteira comum do ilusionismo”, nas palavras da artista.

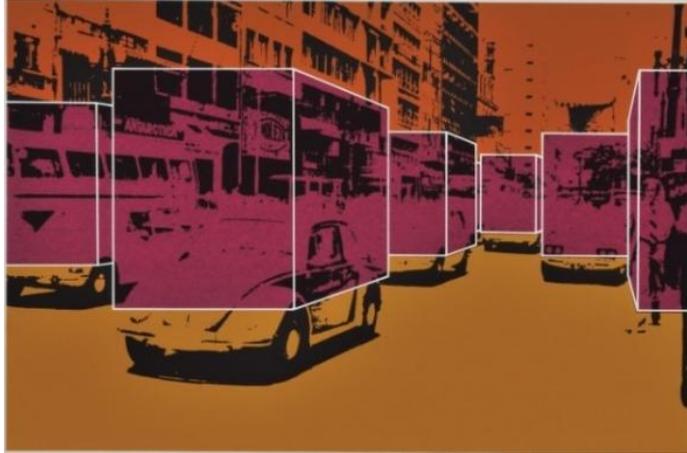


Imagem 14: Regina Silveira. *Destrutura Urbana 4*, 1975. Serigrafia em cores sobre papel, 51,8 cm x 69,2 cm. Coleção Museu de Arte Contemporânea da USP. **Fonte:** Museu de Arte Contemporânea da USP. **Registro fotográfico da obra:** Juan Guerra.

A série *Executivos* traz como personagem grupo de executivos, cuja imagem é retirada da mídia impressa, presos em estruturas como labirintos, a exemplo de *Executivos II*, **Imagem 15**, ou malhas que sugerem a ideia de compartimentação e amarração, em configurações diversas: o grupo de corpo inteiro e os rostos visíveis, dois executivos mostrando-se somente a parte inferior do corpo, ou grupo sem rosto²³, em uma discussão sobre hierarquização e anonimato e crítica à figura do executivo, estando também essa série incluída na nova etapa de reflexões de Regina Silveira, sobre fotografia e perspectiva.



Imagem 15: Regina Silveira. *Executivos II*, 1975. Serigrafia sobre papel, 39,1 cm x 62,2 cm. Coleção Museu de Arte Moderna de São Paulo. **Fonte:** Coleção Museu de Arte Moderna de São Paulo. **Registro fotográfico da obra:** Edouard Fraipont.

²³Ver: SILVA, 2015, p. 103.

De acordo com a artista,

Meus modos de operar para as duas séries [*Destruturas urbanas e Executivas*] foram resultantes de extrema compatibilidade entre fotografias e perspectiva, enquanto sistemas de representação fundados sobre os mesmos princípios teórico-técnicos. (SILVEIRA, 1980, p. 2)

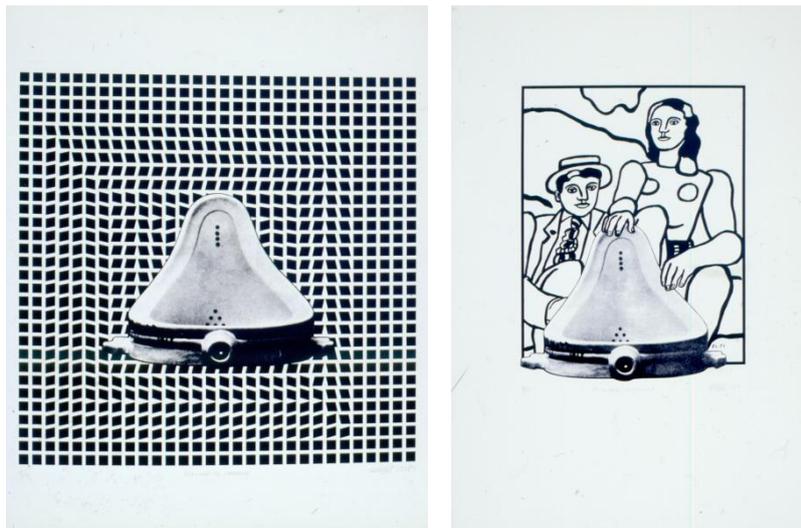
Paralelamente, nesse período, Julio Plaza trabalhará de forma menos sistemática em serigrafias, se comparado a Regina Silveira, avulsas e não em séries, e mais nos livros de artista *Poemóviles*, 1974, *Caixa Preta*, 1975, e *Reduchamp*, 1976, em parceria com o poeta Augusto de Campos, sendo os livros de artista e as publicações o cerne da produção de Julio Plaza, de acordo com Cristina Freire²⁴.

Nas serigrafias realizadas entre 1974 e 76, Julio Plaza coloca obras de artistas de diferentes períodos da história da arte em diálogo.

Em 1974, por exemplo, Plaza realiza as serigrafias *Duchamp vs Vasarely*, **Imagem 16**, e *F. Léger/Duchamp*, **Imagem 17**, nas quais sobrepõe uma imagem fotográfica da famosa obra *A Fonte*, 1917, de Marcel Duchamp (1887 – 1968) – aquela em que o artista francês toma um objeto pronto, industrializado (*readymade*), no caso um urinol, por obra de arte – à obra *Tau-Ceti*, 1967, do artista húngaro Victor Vasarely (1908 –1997), e à litografia *Os Amantes*, 1951, de Fernad Léger (1881 – 1955), respectivamente.

Ao fazer essa operação de colocar em diálogo Duchamp, cujo pensamento a respeito da arte traz as sementes da arte conceitual, muitos anos antes do seu advento, com artistas ícones de diferentes momentos da história da arte, como a *Op Art* – Vasarely é considerado o pai da *Op Art* –, e o cubismo – Fernand Léger foi um dos expoentes desse movimento, embora a obra *Os Amantes*, já não esteja mais nesse contexto –, Plaza discute temporalidades diversas da arte, ao mesmo tempo que as une dentro de um pensamento conceitual.

²⁴Para Cristina Freire “Não por acaso, os livros de artistas e as publicações foram o cerne da produção de Jukio Plaza. Combinados com a organização de exposições, tornavam, em sua prática, equivalentes o curador e o editor”. Ver: FREIRE In: BARCELLOS, 2013, p.68.



Imagens 16 e 17: Julio Plaza. *Duchamp vs Vasarely*, 1974 (à esquerda). Serigrafia sobre papel, 94,3 cm x 62,2 cm, e *F. Léger/Duchamp*, 1974 (à direita). Serigrafia sobre papel, 94,3 cm x 66,2 cm. Coleção Museu de Arte Contemporânea da USP. **Fonte:** Museu de Arte Contemporânea da USP. **Registro fotográfico das obras:** Everton Ballardin e Carlos Kipnis, respectivamente.

Note-se que além de Duchamp, Vasarely e Léger, Julio Plaza cita também outros artistas, em outras combinações: Alexander Calder (1898 – 1976), Roy Lichtenstein (1923 – 1997) e Pierre Alechinsky (1927), nas serigrafias *Depois de Calder*,²⁵ 1974, *Depois de Lichtenstein e Vasarely*, 1975, mencionando novamente a obra de Vasarely, agora em combinação com a de outro artista, unindo *Pop* e *Op Art*, e *Alechinsky/Lichtenstein*, 1975, respectivamente.

Porto Rico

Além da atividade em serigrafia, Regina Silveira e Julio Plaza também lecionaram na Universidade de Porto Rico, Recinto Universitário de Mayagüez - RUM, na Faculdade de Artes e Ciências, Departamento de Humanidades, entre os anos que lá residiram – de 1969 a 1973, lembre-se.

Regina Silveira tinha experiência anterior em docência, pois foi colaboradora voluntária de ensino de João Fahrion, nas aulas de desenho, de 1959 a 1961, no Instituto de Artes da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, e auxiliar de ensino de Ado Malagoli, em pintura, de 1964 a 1966 e em 1968, na mesma instituição de ensino.

²⁵ Nesta serigrafia Julio Plaza une o Superman, do universo dos super-heróis das histórias em quadrinhos e do cinema, à imagem de móbile de Calder. Esta obra de Plaza foi reproduzida em cartaz de divulgação dos cursos de julho de 1980, do Centro de Estudos ASTER.

Em Mayagüez, Silveira ministrou as seguintes disciplinas: Humanidades Básicas, Atelier de Pintura e Desenho, Atelier de Gráfica, Curso de Cor, Métodos de Educação em Arte, História da Arte Moderna e Contemporânea e Seminário de Arte²⁶, com maior predominância das aulas de pintura, desenho e gráfica²⁷, vale ressaltar, demonstrando uma característica dos métodos de ensino vigentes em Porto Rico, diferentes daqueles do Brasil, na época:

Como vês e já devias saber, a coisa é muito diferente do Brasil – nada de estar dando uma matéria só. Neste ano que passou tive que dar um curso de Humanidades Básicas, que é uma mistura de H. da Arte, literatura, filosofia, sociologia – História da cultura ocidental em um ano!

Foi assim que Regina Silveira comentou em carta para Walter Zanini, datada de 31.05.1970²⁸, sua atividade em docência, no Recinto de Mayagüez.

Nessa mesma carta, a artista menciona que, no segundo semestre, “Julio dará aulas de Desenho Industrial, Escultura e Atelier de materiais”, e que, nesse mesmo período, iria repartir com ele um “Seminário de Arte - tema ‘Arte e Tecnologia’”²⁹.

Julio Plaza – que fora, inicialmente, convidado para realizar esculturas, organizar os ateliês, salas de exposições e toda a infraestrutura para o ensino de arte – começa, além disso, a lecionar na Universidade de Porto Rico e “a

²⁶ Informações contidas no Memorial de formação artística e científica e de atividades de Regina Silveira para concurso de ingresso na carreira de docente na disciplina Análise de Exercício de Técnicas e Materiais Expressivos II, do curso de Licenciatura em Educação Artística do Departamento de Artes Plásticas da Escola de Comunicações e Artes da Universidade de São Paulo (ECA-USP), datado de dezembro de 1988, tópicos 6.2.3 a 6.2.6, sendo: Humanidades Básicas, Atelier de Pintura e Desenho, Atelier de Gráfica, Curso de Cor, entre 14.08.1969 e 30.06.1971, na categoria de Conferencista de Arte; Humanidades Básicas, Atelier de Pintura e Desenho, Atelier de Gráfica, de 01.07.70 a 30.06.71, como Conferencista; Atelier de Pintura e Desenho, Atelier de Gráfica, Métodos de Educação em Arte, História da Arte Moderna e Contemporânea, de 01.07.1971 a 30.06.1972, na categoria Instrutor; Atelier de Pintura e Desenho, Atelier de Gráfica e Seminário de Arte, de 01.07.1972 a 30.06.73, na qualidade de Catedrático Auxiliar.

²⁷ Vide descrição das disciplinas e períodos na nota de rodapé anterior, onde poderá se observar essa predominância.

²⁸ Esta e a outra carta mencionada neste artigo de Regina Silveira para Walter Zanini foram originalmente pesquisadas durante a realização da minha tese de doutorado, algumas, como a de 14 mai. 1972, publicadas na íntegra na tese. Ver: SILVA, 2015, p.170-179. A retomada dessas cartas faz parte da minha proposta de pós-doutorado.

²⁹ Em seu Memorial para concurso de professor na ECA-USP, consta que Regina Silveira ministrou Seminário de Arte, entre 1972 e 1973, o que leva a crer que aquele que dividiu com Julio Plaza, no segundo semestre de 1970, sobre “Arte e Tecnologia”, não tenha sido mencionado no memorial, talvez por ser uma disciplina conjunta e naquele documento terem sido listados apenas os cursos dados somente por Silveira.

escrever, de forma sistemática, os primeiros textos sobre arte”, nas palavras do artista.

Nesse âmbito, Plaza relata que “ensino, teoria, estudo e prática artística” começam a criar nele “uma configuração que tem, como produto imediato, a pesquisa, e a instituição universitária como suporte” (PLAZA, 2013, p. 28), estando também a relação entre ensino, estudo e prática artística presente em Regina Silveira.

Nesse ponto, ainda morando em Porto Rico, Julio Plaza virá ao Brasil, em 1971, para lecionar no Instituto de Artes da Universidade Federal do Rio Grande do Sul (IA/UFRGS), onde ministrará o curso *Proposiciones Creativas* (*Proposições Criativas*), sua outra experiência em docência, naqueles tempos.

Para Plaza, algo que será a chave de sua atuação na arte conceitual, tem relação com a docência:

O eixo arte-pesquisa-teoria-ensino, supõe o abandono do mercado da arte e a dominância da pesquisa em arte. A conceituação sobre o suporte da arte, seu sistema e sua inclusão em um sistema conjunto mais vasto me levam à arte conceitual. As práticas e reflexões sobre seus modos de produção, criação e divulgação redundam no abandono da arte como objeto de decoração e de manipulação econômica, passando a uma prática e poética voltadas para a comunicação. (PLAZA, 2013, p.28)

Entre os alunos de Julio Plaza e Regina Silveira em Porto Rico está a artista portorriquenha Anaida Hernández (Mayagüez, Porto Rico, 1954), que teve aulas com ambos no ano de 1972, no segundo ano da faculdade.

Para Hernández, Plaza, de quem foi aluna de escultura, era muito conceitual: “Julio era mais estruturado em sua maneira de dar as aulas e também muito formal, mais calado, mas também era muito conceitual, era um artista muito conceitual”³⁰.

Para dar suas aulas de escultura, Julio Plaza utilizava um domo, que construiu nos ateliês da Universidade.

Já de Regina Silveira, Anaida Hernández foi aluna na disciplina pintura. A artista se recorda que Silveira ensinava o aluno pensar sobre o que estava pintando, ao invés de imitar, por exemplo, uma paisagem da natureza, algo que já sinalizava, naqueles tempos de Porto Rico, uma postura mais conceitual de Regina Silveira, com relação à pintura. Isso ficou latente, quando, atendendo a

³⁰ Entrevista concedida a autora em 18/06/2020, na plataforma Zoom. Inédita. Tradução livre.

uma das tarefas passadas por Regina Silveira em sala de aula, Anaida decidiu pintar um pôr do sol:

Quando apresentei a pintura do pôr do sol para Regina, Regina ficou me olhando assim e me disse: Anaida, não podemos competir com a luz e a cor da natureza. O que ela queria dizer era que não se pode tratar de pintar a natureza, pois não irá conseguir, sabe. Tem que refletir sobre isso, e eu não entendia exatamente o que ela queria me dizer, mas essa intervenção de que eu não podia competir com as luzes, a sombra e a cor da natureza, me chamou muito a atenção a refletir sobre isso.

[..]

Não era pintar a natureza, senão a interpretação que vou dar a natureza em termos de cor e de forma, mas não era copiar a natureza e eu lembro de sua voz e sotaque de jovem brasileira, quando ensina, de não imitar, senão interpretar, senão ter o sentimento e a percepção que estava me dando isso que eu estava vendo, que era a luz, a sombra, o movimento, a textura³¹...

Anaida aprendeu com seus mestres no RUM, sobretudo Regina Silveira, “a se questionar, a não fazer as coisas por fazer, senão refletir sobre o que se estava fazendo”.

Algo que também marcou a artista foi a forma como Regina Silveira e Julio Plaza davam as aulas:

Sempre Julio estava presente nas aulas dela [Regina] e ela estava presente nas aulas de Julio, muitas vezes, não todo tempo, mas muitas vezes, e intervinham, sobretudo, nas avaliações. Regina convidava Julio e outros artistas para fazer a avaliação dos estudantes³².

Julio Plaza participava das avaliações nas aulas de Regina Silveira, o que não ocorrerá no Brasil.

FAAP e ECA-USP

Ainda com relação à docência, em paralelo às suas atuações como artistas, Regina Silveira e Julio Plaza seguirão lecionando, quando voltam ao Brasil, em 1973: Plaza inserido no eixo “arte-pesquisa-teoria-ensino”, que definiu, e Silveira, nessa mesma chave, excetuando-se a teoria.

Lecionarão primeiro na Fundação Armando Alvares Penteado – FAAP, de 1973 a 1985, e, depois, no Departamento de Artes Plásticas da Escola de Comunicações e Artes da USP, de 1974 a 1993 (Regina Silveira) e de

³¹ Tradução livre.

³² Idem.

1974 a 1998 (Julio Plaza)³³, locais onde os dois artistas tiveram importante papel no ensino da arte, estimulando os alunos a pensar e a fazer arte, assim como aconteceu na Universidade de Porto Rico.

De acordo com a professora Maria Izabel Ribeiro, em entrevista concedida a mim³⁴, aluna de Regina Silveira, na disciplina “Litografia”, no segundo semestre de 1976, e de Julio Plaza, em “Plástica II”, no segundo semestre de 1975, e “Gráfica”³⁵, na FAAP, “o que percebíamos era que ambos estavam empenhados em que pensássemos no que estávamos fazendo, percebêssemos que o fazer artístico tinha responsabilidades e que a proposta era importante no processo”.

Vale destacar que Regina Silveira realizou importantes pesquisas em torno de mesclas de técnicas de gravura (a litografia e o offset, por exemplo) e do uso de matrizes fotográficas na serigrafia, em suas aulas de gravura, na FAAP e no Departamento de Artes Plásticas da ECA-USP, inicialmente assessorada por informações técnicas dos laboratórios da Hoescht do Brasil. Nas palavras da artista:

Apropriação e montagem são as operações que caracterizam o uso da fotografia em meu trabalho dos anos 70. O meio preferido foi o gráfico, principalmente a serigrafia, que entre as técnicas de gravura era a menos tradicional, na verdade, sequer plenamente reconhecida como arte pela incidência de matrizes fotográficas, desvalorizadas na comparação com matrizes de feita autográfica. Na expansão que dei à atividade gráfica, durante toda a década, incluí as várias possibilidades oferecidas pela reprodução rápida utilizada para fins não artísticos como xerox, offset, heliografia, microfilmagem, tratando de colocar todas elas em diálogo por meio de um uso misturado que contaminou até mesmo minhas incursões na vídeo-arte, eminentemente gráficas. O recurso maior - na verdade quase o único - para incluir fotos apropriadas neste grupo de procedimentos foi a fotomecânica, a cuja prática tive acesso no período de meu trabalho docente na Universidade de Porto Rico (69-73) e depois ajudei a disseminar no ensino da gravura no Brasil, quando introduzi diversos procedimentos de impressão a partir de chapas pré-emulsionadas fotograficamente, na rotina de minhas aulas de gravura na FAAP e no CAP/ECA (assessorada inicialmente por informações técnicas dos laboratórios da Hoescht do Brasil). (SILVEIRA, 2012, p. 101)

³³ Considera-se, aqui, apenas o período que Regina Silveira e Julio Plaza lecionaram na graduação. Ambos foram professores, também, na pós-graduação do Departamento de Artes Plásticas da ECA-USP até o ano 2000 (Regina Silveira) e 2003 (Julio Plaza – ano de sua morte).

³⁴ Em etapas, entre 22.09 e 08.10.2020, por e-mail para esta pesquisa de pós-doutorado. Inédita. Maria Izabel Ribeiro é docente na disciplina História da Arte na FAAP desde 1989.

³⁵ Maria Izabel Ribeiro não se recorda em que ano foi dada essa disciplina: “Posteriormente, com ele, aula de Gráfica, teoricamente com algumas atividades na gráfica da FAAP. Não me lembro do ano que aconteceu”.

Nas aulas de Litografia, na FAAP, Regina Silveira solicitava aos alunos também uma impressão em offset. A esse respeito Maria Izabel Ribeiro conta que:

Eram aulas na oficina de litogravura e além da parte prática, ela era muito cuidadosa em orientar para a construção da imagem e sua adequação ao meio utilizado. Tinha a preocupação de ampliar nosso repertório de referências, sugerindo leituras teóricas e apresentando imagens com exemplos de possibilidades que poderiam ser utilizadas. Fizemos duas gravuras. A primeira foi em grupo de 4 pessoas, para nos familiarizarmos com os procedimentos técnicos e termos mais condições para a realização do segundo projeto, que deveria ter no mínimo duas cores, e além das impressões da matriz em pedra, também ter uma impressão em offset.

Vale destacar o pioneirismo de Regina Silveira no ensino da litogravura associada ao offset, nas suas aulas na FAAP, já em 1976, ano em que assume a coordenação do setor de Gravura dessa faculdade, sendo que o emprego da lito offset ainda era novo, em 1978, quando a artista foi dar um curso dessa técnica em Caxias do Sul, na UCS – Universidade de Caxias do Sul³⁶, saindo de um campo mais tradicional da gravura, para outro mais experimental.

Na ECA-USP, o historiador da arte e professor Tadeu Chiarelli, que fora seu aluno, nas disciplinas pintura e serigrafia, nos anos 1970, destaca que Regina Silveira “ensina como fazer – e muito mais que isso –, como refletir sobre o que se quer fazer, sobre o que se faz e sobre o que se fez: esse é o seu trabalho como artista que orienta outros artistas” e também que Silveira “e outros poucos artistas que trabalham como professores dentro de linhas muito próximas, apesar das diferenças (Nelson Leirner, Julio Plaza), criaram uma verdadeira tradição de fundo conceitual, que se espalha pelos artistas paulistas da nova geração”³⁷, dando um importante relato sobre a implicação do “pensar e fazer arte”, observado por outros alunos da artista, como vimos (Anaida Hernandez e Maria Izabel Ribeiro), e a importância de Regina Silveira e Julio Plaza, mencionando também Nelson Leirner (1932-2020), na criação de uma tradição de fundo conceitual em artistas da nova geração, através do ensino.

³⁶O curso de Lito-Offset foi ministrado por Regina Silveira nessa universidade entre 04 e 09 de setembro de 1978, com duração de 40 horas-aula. Em entrevista com Regina Silveira, Liliana Alberti (ALBERTI, 1978, s.p.), ao apresentar a artista, aponta que “Ela [Regina Silveira], esteve por aqui, ministrando um curso de lito off-set (uma nova técnica de representação), a convite do III Panorama de Artes (Universidade, mais Galeria Alfred e entidades culturais)”. Ver fac-símile em SILVA, 2015, p.182.

³⁷ Ver CHIARELLI, 1995, p.203 e 215.

Em Julio Plaza, já transparecia o seu interesse por semiótica no ensino da disciplina “Plástica II”, no ano de 1975. Nas palavras de Maria Izabel Ribeiro:

Em Plástica II foram incluídas propostas que trabalhassem composição e começamos a propor situações visuais a partir de temas apresentados pelo professor. Julio Plaza tinha grande interesse em Semiótica e ela era muito presente em seu trabalho artístico. Como fazia parte do programa trabalhar composição e criação, os exercícios propostos por ele, utilizavam os conceitos de semiótica.

As disciplinas “Gráfica” (FAAP) e “Projeto Gráfico” (ECA-USP) revelam outra área de destaque de Julio Plaza, como artista (por exemplo, na realização do design das peças gráficas do MAC-USP, entre 1974 e 77), que ele leva para a docência, inclusive em um dos cursos que ministrou no ASTER.

De acordo com o artista Carlos Fadon Vicente, aluno de Julio Plaza na FAAP, em 1977, e na ECA-USP, em 1981, perguntado³⁸ sobre quais habilidades Julio Plaza estimulava nos alunos, ele destacou: “a seriedade na formulação, produção e difusão da obra; entender a natureza estética e técnica dos meios de expressão; importância de refletir, colaborar e dialogar”, algo que se insere na chave do “pensar e fazer arte”, de um modo diferente de Regina Silveira.

ASTER

Em 1978, Regina Silveira e Julio Plaza serão fundadores do Centro de Estudos ASTER, junto com Walter Zanini, professor de história da arte na FAAP, sendo docente também na ECA-USP, onde fundou o Departamento de Artes Plásticas e a Pós-Graduação em Artes, além de diretor do Museu de Arte Contemporânea da USP (1963-1978); Donato Ferrari, professor e diretor da Faculdade de Artes Plásticas da FAAP; e Dolores Helou, contadora, tendo sido aluna de Zanini em 1965, 1966 e 1977³⁹, responsável pela coordenação e parte administrativa do ASTER.

³⁸ Pergunta de número quatro de entrevista concedida à autora deste artigo para o pós-doutorado, inédita, realizada em 04.02.2021.

³⁹ De acordo com informações do pesquisador Bruno Sayão, em sua tese de doutorado, sabe-se que Dolores Helou ministrava e organizava cursos de arte na década de 1970. “Em sua casa, no bairro de Moema, em São Paulo, chegou a organizar um espaço chamado de Estúdio D, no qual eram organizados cursos de História da Arte”. Em nota de rodapé, consta a informação de que Artes Visuais e Decoração estiveram entre os objetos de estudos de Dolores Helou e

Sediado em uma casa na Rua Cardoso de Almeida, no bairro de Perdizes, em São Paulo, o ASTER funcionou até o primeiro semestre de 1981.

Sua configuração é fruto das experiências em docência de quatro dos seus fundadores – e administrativa de Dolores Helou⁴⁰ –, no que eles acreditavam ser importante, nesse âmbito, e traz, sem dúvida, o olhar e a bagagem em ensino, pesquisa e prática artística de Regina e Plaza, tanto na Universidade de Porto Rico, como na FAAP e na ECA-USP, o que irá transparecer no documento de fundação e lançamento desse Centro de Estudos. De acordo com esse documento,

ASTER é um espaço para a produção artística: pensar/fazer arte. Seus objetivos dirigem-se a atividades docentes e atividades de pesquisa no campo da arte. Enquanto centro de estudos para o ensino, ASTER tem por fim o conhecimento teórico e teórico-prático das artes visuais, através de cursos organizados e atividades – orientadas em atelier, de modo a possibilitar tanto a introdução como o desenvolvimento, em profundidade, do pensamento artístico e de projetos em linguagem visual. Como centro endereçado ao desenvolvimento profissional, ASTER se propõe realizar trabalhos de assessoria artística, a nível teórico e prático, a exemplo de projetos e edições experimentais, bem como constituir-se num ambiente de eventos diversificados, para encontros e apresentações. (KHOURI, 2011, p. 367)

Regina Silveira, Julio Plaza, Donato Ferrari e Walter Zanini ministravam aulas no ASTER, além de suas atividades profissionais na FAAP, ECA-USP e MAC-USP (Zanini) e da realização das próprias produções artísticas (excetuando-se Zanini, neste caso), sendo o time de docentes desse Centro de Estudos composto também por outros professores, boa parte colegas de magistério dos quatro na FAAP e ECA-USP, tanto em cursos teórico-práticos, como somente teóricos⁴¹.

que ela tinha formação em Contabilidade. Consta também que Helou foi aluna de Walter Zanini no curso “História da Arte na Renascença”, em 1965-66, e em disciplina de pós-graduação, na ECA-USP, sobre a obra de Marcel Duchamp, em 1977. Em entrevista com Regina Silveira, Sayão obteve a informação de que Walter Zanini ministrou cursos organizados por Dolores Helou antes da criação do ASTER. Ver: SAYÃO, 2021, p. 60.

⁴⁰“Helou já tinha experiência na organização de cursos de História da Arte, no Estúdio D, o qual, embora não tivesse o caráter experimental que teria o ASTER, guardava certas semelhanças quanto à estrutura administrativa: ambos eram espaços de ensino informal para adultos, ofereciam cursos semanais com a duração de poucos meses, convidavam especialistas para ministrar aulas e tinham como fonte de recursos financeiros o pagamento dos estudantes. Essas simetrias indicam a contribuição da experiência do Estúdio D para a estruturação administrativa do ASTER”. Ver: SAYÃO, 2021, p. 61.

⁴¹Os cursos teórico-práticos do ASTER serão ministrados pelos seguintes artistas: “Além dos três fundadores do ASTER, tem-se desde José Moraes, formado na tradição modernista, no início da década de 1940, e que foi assistente de Candido Portinari; passando por Nelson Leirner (1932-2020), Marcello Nitsche (1942-2017), Tomoshigue Kusuno (1935-) e Ubirajara

Como ressaltou Regina Silveira, à época, “a convivência e o diálogo com artistas e teóricos serão [...] os elementos propiciadores de um clima favorável à iniciação e ao desenvolvimento dos conhecimentos artísticos”⁴².

Silveira e Plaza, além de Ferrari, ofereceram cursos teórico-práticos, cabendo destacar a filiação mais ao conceitualismo e menos à arte acadêmica, desse tipo de curso:

A compreensão de que a prática artística é indissociável do conhecimento teórico e de que o pensamento plástico deve vir acompanhado do conhecimento verbal indica uma filiação ao conceitualismo, uma vez que o processo de criação envolve também a articulação de ideias que oferecem um prazer intelectual ao espectador. (SAYÃO, 2021, p. 122)

Essa compreensão sobressai, principalmente, na figura de Julio Plaza, lembrando da relação que ele estabelece entre “ensino, teoria, estudo e prática artística”, tendo a instituição universitária como suporte, a qual aparece também no ASTER, sendo “prático-teórico” o curso *Proposições Criativas*, que ele ministrou no Instituto de Artes da Universidade Federal do Rio Grande do Sul (IA/UFRGS), em 1971⁴³.

Nos cursos, como aqueles ministrados por Regina Silveira e Julio Plaza, podemos notar o acento na orientação para o desenvolvimento do projeto de cada aluno, individualmente (Silveira), o que possibilita o surgimento de um conceito a ser trabalhado, e de uma linguagem (Plaza), em um sistema de ensino que não é, simplesmente, a transmissão de conhecimento unilateral por parte do professor, denotando o caráter mais experimental dos cursos e de vocação mais conceitual, do que acadêmica.

Por exemplo, de março a junho de 1979, conforme informações contidas em folder do ASTER, Regina Silveira ofereceu o curso “Estudo

Ribeiro (1930-2002), expoentes da Nova Figuração, na década de 1960; Evandro Carlos Jardim (1935-), com profundo conhecimento da técnica da gravura e ampla experiência docente; Dudi Maia Rosa (1946-), com repertório como estudante e professor na Escola Brasil; até artistas recém-formados como Marisa Fava (1956-), Milton Sogabe (1953-) e Paulo Laurentiz (1953-1991)”. Entre os professores dos cursos teóricos, além de Walter Zanini, figuram Ana Mae Barbosa, Raphael Buongermino Netto, Vilém Flusser, Paulo Leminsky, Décio Pignatari, Avatar Moraes e Daisy Peccinini. Ver SAYÃO, 2021, p. 122 e 129-132.

⁴²Ver ASTER: ARTES. **Folha de S. Paulo**, 5º Caderno – Ilustrada, 19 nov. 1978, p.84.

⁴³“Os cursos de criação artística do ASTER foram identificados como ‘teórico-práticos’, indicando uma continuidade no pensamento sobre Educação iniciado, anos antes, por Plaza, embora esses cursos tenham sido menos experimentais do que o ministrado em 1971. Enquanto o curso na capital gaúcha realizou diversas intervenções urbanas e *happenings*, os cursos do ASTER permaneceram majoritariamente ligados a uma arte objetual, especialmente, às técnicas gráficas”. Ver SAYÃO, 2021, p. 122.

comparado de gráfica artística: Litografia, Lito-offset e Serigrafia”, técnicas que ensinava na FAAP e ECA-USP, voltado ao “Desenvolvimento orientado de projetos individuais para impressão em serigrafia e nas diversas modalidades da litografia”, enquanto Julio Plaza o curso “Linguagem Visual”, dedicado ao “Estudo teórico-prático da linguagem visual, caracterizada como sistema de signos e sua relação com meios artísticos”, lembrando que conceitos de semiótica já estavam presentes na disciplina “Plástica II”, que Plaza lecionou na FAAP, em 1975, e que a semiótica comparece em sua produção artística conceitual.

Nesse mesmo folder, constam informações sobre os cursos realizados no segundo semestre de 1978, estando entre eles o de Lito-offset, com Regina Silveira, e em janeiro de 1979, entre os quais, “Linguagem Visual” e “Linguagem Gráfica”, com Julio Plaza, além de “Serigrafia”, com Silveira.

Em outro, dos cursos de agosto a dezembro de 1979, “Linguagem gráfica”, com Julio Plaza, neste explicando ser o curso dedicado “ao desenvolvimento de projetos gráficos em programação visual” e ao “Estudo da produção gráfica: técnicas e processos que visam a transformação de um original em cópias”, e “Curso Avançado de Litografia e Lito-Offset (nível de arte)”, voltado ao “Desenvolvimento de projetos artísticos individuais e sua produção por meios litográficos”, com Regina Silveira.

Ainda, o ASTER, na figura dos seus organizadores, entre eles, Regina Silveira e Julio Plaza, disponibilizava seus ateliês e maquinários, como prensas para impressão de trabalhos gráficos, em horários especiais e com orientação ou auxílio técnico, para uso profissional de artistas ou grupos, sendo que o ASTER possuía ateliês muito bem equipados para o uso de técnicas gráficas: “Durante os cursos ou em horários alternativos, artistas e/ou estudantes dispunham da estrutura necessária para a criação em serigrafia, gravura em metal, litogravura e ofsete” (SAYÃO, 2021, p. 68).

De acordo com Omar Khouri⁴⁴, a impressão da revista *Zero à Esquerda* foi feita no ASTER:

⁴⁴ Em entrevista concedida para esta pesquisa de pós-doutorado, *op. cit.* Há um vídeo sobre a impressão da revista *Zero à Esquerda* no ASTER, embora não haja menção ao espaço, no vídeo. Só é possível reconhecê-lo para aqueles que vivenciaram o ASTER. Em outra entrevista concedida a mim (26/01/2021), Omar Khouri menciona a mesa de impressão, com vácuo e a secadora para secagem de gravuras que o ASTER dispunha, os quais aparecem no vídeo: “A

Eu e Paulo Miranda, mais Sonia Fontanezi, também aluna do Aster, utilizávamos muito o espaço, geralmente à noite, durante a semana e, de dia, em sábados, na modalidade ‘ateliê livre’, ocupados que estávamos com a impressão de *Zero à Esquerda* (uma *Artéria* que não quis se chamar *Artéria*), de 1980 ao 1º semestre de 1981. Embora a revista utilizasse várias técnicas de impressão, a impressão serigráfica predominou e, para isto, utilizávamos o bom equipamento do Aster.

Esta é mais uma demonstração da vocação do ASTER à experimentação e ao desenvolvimento de projetos, o que fez dele um local propício para pensar e fazer arte, como planejaram Silveira e Plaza, Zanini e Ferrari, seus organizadores.

Arte Postal

A arte postal será outra atividade que Julio Plaza e Regina Silveira irão se dedicar, na Universidade de Porto Rico, Plaza, como organizador, e Regina, como colaboradora: “Surge a ‘arte pelo correio’, como forma de comunicação ‘anárquica’; as exposições e curadorias, como forma de criar meios e públicos, leituras e espaços” (PLAZA, 2013, p. 28).

Trata-se de *Creación, Creation...*, possivelmente a primeira mostra internacional de arte postal, que ocorreu entre 16 de outubro e 03 de novembro de 1972, na Sala de Arte, do campus Mayagüez, e teve a participação deles próprios, além de artistas do mundo inteiro, “inclusive os do Leste Europeu”, como relatou Regina, num total de 72 artistas, “para celebrar uma arte transgressiva e descomprometida com o mercado” e “o pleno exercício da autogestão dos artistas, em rede aberta possibilitada, naquele tempo, pelo uso dos Correios como canal de comunicação artística” (SILVEIRA, 2013, p. 43).

Conforme Regina Silveira

Esses modos de organização a listagem dos artistas e grupos independentes envolvidos em *Creación, Creation...* constituíram o pacote de informação, atitudes e contatos diretamente transferidos ao Museu de Arte Contemporânea da USP (MAC-

câmera, geralmente fechada, fixada em detalhes, não revela muito do espaço, mas, certamente, foi no Aster. A maior parte da ‘revista’ (uma *Artéria* que não se chamou *artéria* – houve outra antes, uma fita cassete: *Balalaica*, 1979) foi impressa numa sala do Aster, que possuía uma ótima mesa para impressão, com vácuo. A sala era ampla: era a sala central, propriamente. Além de tudo, havia secadora e varais, onde o material impresso poderia permanecer por muitas horas (as secagens variavam, sendo que algumas exigiam muitas horas: a do azul ultramar, por exemplo)”. Ver: *Zero à Esquerda*. VHS, 15'30", 1981. Realização: TVDO (Walter Silveira e Tadeu Jungle). Cópia de visionamento cedida por Espaço Líquido Multicultural.

USP), dirigido por Walter Zanini, quando da chegada de Plaza a São Paulo, e foram também o aval para sua subsequente colaboração no museu, em inúmeras exposições que reuniram os novos meios em meados da década de 1970 e nas bienais organizadas por Zanini no início dos anos 1980. (SILVEIRA, 2013, p. 43)

Por exemplo, nas exposições multimídia *Prospectiva'74* e *Poéticas Visuais*, 1977, organizadas por Walter Zanini e Julio Plaza, no MAC-USP, que incluíam arte postal, tendo Plaza sido curador da exposição de Arte Postal na *XVI Bienal de São Paulo*, em 1981, da qual Walter Zanini foi o curador geral.

Cabe ressaltar que as exposições *Prospectiva'74* e *Poéticas Visuais*, 1977, foram “dois marcos para a arte ‘não sistema’ no Brasil”, como apontou Julio Plaza, e assinalam a relevante contribuição de Plaza junto ao Museu de Arte Contemporânea da USP - MAC-USP, na gestão de Walter Zanini, notadamente na organização e curadoria de mostras, além de na realização da programação visual das peças gráficas do museu: Zanini contava “com o apoio e o incentivo dos artistas, que se engajam, junto com ele, na organização de exposições, cursos, palestras e na transformação do museu num fórum de debates” (FABRIS, 2015, p. 49).

Julio Plaza foi bastante ativo, nesse contexto, assim como Regina Silveira, que participava, principalmente, de reuniões⁴⁵ e mostras como, por exemplo, a *Prospectiva'74* e a *8ª JAC – Jovem Arte Contemporânea'74*, ambas em 1974, além, da exposição de videoarte, *Videomac*, em 1977, da qual participou também Julio Plaza, ano em que Silveira ingressa no Conselho Consultivo do Museu.

Isso durante os anos 1970, período em que, graças à atuação de Zanini, o MAC-USP era palco da arte conceitual, afirmando-se “como um espaço de conhecimento e de colaboração com a cultura artística do momento e, logo, de experimentação” (FABRIS, 2015, p. 49).

Assim como Julio Plaza, Regina Silveira também terá atuação no âmbito da organização de uma exposição de arte postal – *Printed in Brazil*, em

⁴⁵Por exemplo, Regina Silveira participou com Julio Plaza e diversos outros artistas, como Donato Ferrari, Nelson Leirner, Carmela Gross, Amélia Toledo, entre outros, durante o ano de 1973, a partir do mês de julho, das numerosas reuniões para a troca de ideias sobre quais deveriam ser os critérios da nova JAC (Jovem Arte Contemporânea), de 1973 em diante.

1978 –, em um momento quando a *Mail art* e os circuitos alternativos, gerenciados pelos próprios artistas, já estavam inteiramente instalados⁴⁶.

A exposição, composta por livros, revistas alternativas e trabalhos gráficos de diferentes tipos e formatos, produzida de forma independente por artistas e poetas do Norte ao Sul do Brasil, foi enviada para a *Other Books and So*. Trata-se de espaço alternativo e centro de distribuição para produções multimídia, criado e coordenado por Ulises Carrión, em Amsterdã, na Holanda.

Além de organizadora, Regina Silveira participou da exposição, enviando, por *airmail*, pacote que continha os livros de artista *Executivas*, 1974-76, e *Brazil Today*, 1977 (composto por quatro volumes, do qual falaremos mais adiante), assim como outras publicações informais que fez, em anos anteriores.

Antes dessa mostra, Regina participa, somente como artista, de diversas exposições de arte postal, em resposta a chamadas internacionais do circuito da *Mail Art*. A primeira foi a já mencionada *Creación, Creation...*, organizada por Julio Plaza, na Universidade de Porto Rico, em 1972, da qual participou com imagens das séries do álbum *Middle Class & Co*, 1971.

Em paralelo a essa exposição, durante alguns anos, Regina elabora, imprime e envia por correio imagens impressas, nas quais explorava operações gráficas de apropriação e intervenção em imagens da mídia impressa.

Livros de artista

A realização de livros de artista é outra área de atuação de Julio Plaza, sobretudo, e Regina Silveira, no contexto da arte conceitual.

No final da década de 60,

Tornavam-se frequentes os livros de artista e outros formatos de edição. Pesquisas deverão aprofundar o território desse conhecimento em densidades de atuação nos anos 1960, em Lygia Clark, Lygia Pape, Amélia Toledo, Dillon Filho e Júlio Plaza e, nos decênios seguintes, novamente – e especialmente Plaza (em frequente colaboração com Augusto de Campos) – Mira Schendel, Regina Silveira, Antonio Dias, Barrio, Raimundo Collares, Anna Bella Geiger, Ana Maria Maiolino, Vera Chaves Barcellos, Benê Fonteles, Ives Olinto Machado, Cláudio Ferlauto, Gabriel Borba Filho, Waltércio Caldas, Tunga, Paulo Bruscky, Santiago, Montez Magno, León Ferrari e Flávia Ribeiro, entre outros. (ZANINI, 2013a, p. 352)

⁴⁶ Tradução livre de texto em inglês de Regina Silveira “In the Mail Art Circuit”, publicado na revista OEI #66/2014.

Antes de mais nada torna-se necessário definir o que é um livro de artista. De acordo com Annateresa Fabris e Cacilda Teixeira da Costa – curadoras da exposição *Tendências do livro de Artista no Brasil*, realizada no Centro Cultural São Paulo (CCSP), entre maio e junho de 1985⁴⁷ –, o livro de artista pode ser conceituado a partir de duas vertentes:

- uma, mais abarcadora, baseada, num primeiro momento, na interação arte-literatura e que termina por abranger livros ilustrados, livros-objetos, livros únicos, encadernações artísticas, sem por isso deixar de levar em consideração aquela tendência que começa a delinear-se nos anos 60 e acaba por modificar radicalmente a prática e o significado do termo;
- outra, mais restritiva, que só considera livro de artista aquelas produções de baixo custo, formato simples, típicas da geração minimalista-conceitual, a qual, frequentemente, tem no livro o único veículo de registro e divulgação de suas obras [...] (COSTA; FABRIS, 1985, p. 2)

As curadoras destacam que “mesmo na acepção mais ampla, o livro de artista, constitui um veículo para ideias de arte, uma forma de arte em si”, apresentando “pouca ou nenhuma relação com as monografias, os livros-museu imaginário, as edições de luxo (que muitos artistas costumam fazer em colaboração com escritores e poetas), os álbuns de gravuras, reproduções, etc”.

E, ainda, que o “livro de artista configura-se, portanto, como uma sequência espaço-temporal, determinada pela relação cinética entre página e página”.

Cabe lembrar o envolvimento de Julio Plaza com o tema tanto na produção de livros de artista, como na posterior reflexão sobre eles, tendo se dedicado, em 1981, a fazer um ensaio⁴⁸ contendo quadro sinóptico no qual classifica os tipos de livro de artista – livro-ilustrado, poema-livro, livro-poema e livro-objeto; livro-conceitual, livro-documento, livro intermídia e antilivro –, além de definir as características e exemplificar quais se encaixam em cada tipo.

Será o ano de 1973, de acordo com Costa e Fabris, chave para sedimentação dos processos intermediais, graças a radicação em São Paulo de Julio Plaza e Regina Silveira, depois de estada em Porto Rico “que lhes permitiu entrar em contato com os meios de produção não convencionais”.

⁴⁷As curadoras reuniram diversos exemplares de livros de artista, nessa exposição. No texto de apresentação do catálogo, trazem um histórico sobre livros de artista tanto no panorama nacional, como internacional desde antes os anos de 1970.

⁴⁸Trata-se do ensaio “O livro como forma de arte”, escrito por Plaza em 1981 e divulgado na revista “Arte em São Paulo”, em 1982, publicado em duas partes, em dois volumes sequenciais da revista (abril e maio).

Nesse contexto está a publicação *On/Off*, 1972-74, organizada por Regina Silveira e Julio Plaza, em três edições. A publicação contou com a participação de diversos artistas, em cada edição, além de Regina Silveira e Julio Plaza, nas três edições, entre eles: Claudio Ferlauto, Flávio Pons, Mario Ishikawa, Amélia Toledo, Evandro Carlos Jardim, Claudio Tozzi, Fred Forest, Artur Matuck, Gabriel Borba Filho, Donato Ferrari, Miriam Chiaverini e Vera Chaves Barcellos.

Segundo depoimento de Regina Silveira,

O que se fez foi “ON-OFF”, uma publicação que chegou a ter três números e que circulava de mão em mão, com uma distribuição completamente anômala, quase subversiva com relação aos sistemas criados para divulgação da arte. A publicação foi feita com a colaboração dos artistas, cada um fazia a sua parte, imprimindo onde pudesse, por isso as páginas são de tamanho algo diferentes No primeiro “ON-OFF” usou-se um envelope para reunir os trabalhos, o segundo já foi um conjunto de cartões postais, no terceiro voltou-se ao envelope. Na verdade, nem sei como se distribuía. Cada artista tinha seus exemplares, que eram geralmente dados, num tipo de circulação bastante marginal. Mas também muitos foram enviados pelo correio, por vezes como troca, e participaram de exposições em diversos lugares⁴⁹.

Nesse contexto, explanado por Regina, cabe pontuar que foi espontânea a circulação de *On/Off* via correio, facilitada pelo seu formato (em envelope ou cartões postais). Sobressai-se mais sua proposta como publicação, do que o fato de vir a integrar o circuito da *mail art*, com a participação em exposições em diversos lugares.

Os anos seguintes marcam a continuidade da parceria entre Julio Plaza e Augusto de Campos, iniciada em 1968, no livro *Julio Plaza – Objetos*, com poema, de Campos, inserido em objeto, de Plaza.

A parceria entre Julio Plaza e Augusto de Campos segue nos livros de artista *Poemóviles*, 1974, *Caixa Preta*, 1975, e *Reduchamp*, 1976.

Poemóviles, classificado como livro-poema e livro-objeto por Plaza, isto é, um “suporte significativo como objeto espacial”⁵⁰, traz a reedição do primeiro poema-objeto (aquele contido no livro de 1968), reunindo novas criações: sempre um objeto em branco, de Plaza, com um poema de Campos, impresso em cores primárias.

⁴⁹Depoimento contido no livro **Arte Novos Meios/Multimeios – Brasil 70/80**, p. 320.

⁵⁰ Ver: Quadro sinóptico In: PLAZA, 1982.

Publicado em 1974, no formato 15 x 21 cm, em edição de autor, teve tiragem de mil exemplares, com duas reimpressões: uma em 1984 e outra em 2010.

Augusto de Campos explica que

Refugindo tanto da obra de luxo quanto da obra decorativa, ocorrente na maioria dos casos de livros de poemas ilustrados por artistas ou de livros de arte comentados por poemas, buscávamos um verdadeiro diálogo interdisciplinar, integrado e funcional, entre duas linguagens, verbal e não verbal, capaz de suscitar, num único movimento harmônico, o curto-circuito da imaginação entre o sensível e o inteligível, o lúdico e o lúcido. (CAMPOS, 2013, p. 82)

Ressalta-se, aqui, a busca “por um verdadeiro diálogo interdisciplinar” (entre a linguagem verbal, do poema, e a não-verbal, do objeto plástico), sendo a interdisciplinaridade algo caro a Julio Plaza, presente também em *Caixa Preta*, assim como a ideia de intersemiótica, que será vista mais especificamente em *Reduchamp*.

Caixa Preta, 1975, rompe com o suporte tradicional do livro, sendo a caixa composta por objetos visuais de Julio Plaza e poemas concretos de Augusto de Campos, além de poemas-objetos, resultantes da colaboração entre ambos:

As obras adotavam os suportes mais variados, poemas recortados, objetos e poemas-objetos (“cubogramas”) que, montados, construíam cubos de formas tridimensionais, em deformações angulares, que tornavam o texto tanto menos legível quanto mais agudos os ângulos. A interdisciplinaridade se estendia à música com a inclusão de um disco no qual Caetano Veloso interpretava os poemas *dias dias dias* e *pulsar*. (CAMPOS, 2013, p. 83)

Em *Reduchamp*, editado no ano seguinte, e reeditado, posteriormente, em 2009, trabalha-se com o formato de livro tradicional, não mais um livro-objeto, como em *Poemóviles*, ou a ruptura com o suporte livro, a exemplo de *Caixa Preta*.

A ideia central de *Reduchamp* foi a recriação, por Plaza e Campos, em forma de livro, de um texto que Augusto de Campos havia publicado sobre o artista francês Marcel Duchamp (1887-1968).

Segundo Campos a versão que Plaza lhe propôs “era um diálogo intersemiótico com o que chamou de ‘iconogramas’, fragmentos-signos

iconicizados, extraídos das obras do próprio Duchamp e de outros artistas, seus contemporâneos” (CAMPOS, 2013, p.84).

Há uma menção a *Poemobiles*, em *Reduchamp*: “No meio do livro, um poemóbil, que eu preenchi com o anagrama Enigma Imagen, tributo ao Anemic Cinema duchampiano”, conforme conta Augusto de Campos.

De Regina Silveira, destaca-se *Brazil Today*, 1977, uma série sob a forma de livro de artista constituída por quatro volumes, encadernados um a um, não numerados, mas distinguidos por bolinhas de diferentes cores no canto inferior direito da capa: *Brazilian Birds* (bolinha verde), *Indians from Brazil* (amarela), *Natural Beauties* (vermelha), e *The Cities* (azul). Cada volume é formado por seis cartões-postais⁵¹ aos quais Regina sobrepõe ou imagens de base fotográfica ou formas geométricas em perspectiva, por meio da serigrafia. A edição foi de 40 exemplares de cada, totalizando 160 livros.

Natural Beauties, por exemplo, tem como característica a sobreposição de imagens fotográficas, sendo a imagem sobreposta em preto e branco, impressa em serigrafia, e a que recebe a sobreposição, aquela do cartão-postal, colorida.

As imagens fotográficas do cemitério de automóveis que Silveira visitou nos arredores de San Juan, em Porto Rico, e vimos primeiro em *Three Proposals for a junk Yard*, 1973, agora aparecem na rampa do Palácio do Ministério das Relações Exteriores, em Brasília (primeiro cartão-postal do volume), diante dos coqueiros no postal da Praça Ramos de Azevedo e Viaduto do Chá (segundo do volume), sobre o teto do Museu de Arte de São Paulo Assis Chateaubriand – MASP (terceiro postal), na porta de trem do metrô parado na estação Jabaquara (quinto postal) e ao redor do Monumento às Bandeiras (sexto e último postal do volume), **Imagem 18**, enquanto imagem fotográfica de lixo urbano foi inserida na área externa em frente ao Museu Paulista da Universidade de São Paulo (quarto postal), sobreposições essas que ressignificam e comentam os cartões postais de maneira crítica.

⁵¹ O uso do cartão-postal como obra, no caso de *Brazil Today*, livro de artista, é uma das possibilidades da arte postal, nos anos 1970, que, por sua vez oferece um campo de atuação bastante amplo para o livro de artista, à margem do mercado, considerando a arte postal e o livro de artista como formas que se influenciam e enriquecem mutuamente. Ver: CARRIÓN, 1978, p.1.



Imagem 18: Regina Silveira. Sexto postal do livro de artista *Brazil Today* volume *Natural Beauties*, com fotografia do *Monumento às Bandeiras*, serigrafia sobre cartão postal, 10 cm x 15 cm. À fotografia do *Monumento às Bandeiras*, no postal, Regina sobrepõe imagem fotográfica de cemitério de automóveis, por meio da serigrafia. **Fonte:** Cortesia Regina Silveira. **Registro fotográfico da obra:** Arquivo Regina Silveira

Participação em revistas

A participação de Regina e Julio, em publicações, se estende a revistas como, por exemplo, a *Artéria*, ano 1976, no escopo dos anos 1970, a *Código*, em volumes específicos⁵², e a *Qorpo Estranho* (posteriormente *Corpo Extranho*), da qual Julio Plaza foi editor junto o poeta com Régis Bonvicino, sendo que também as revistas, além dos livros de artista, e outras publicações de grande tiragem servem “como estratégia de disseminação para projetos e manifestos de artistas conceituais” (FREIRE, 2006, p. 56).

A *Artéria*, do ano de 1976, foi o segundo número dessa revista, com tiragem de 1000 exemplares, tamanho de 24 x 34 cm (envelope + sacola de plástico transparente), caderno de 15,5 x 21,5 cm, em offset (gráfica Souza Reis - Bauru), com capa de Omar Khouri (envelope -serigrafia) e Julio Plaza (caderno – offset). Os trabalhos dos artistas participantes desta edição foram acondicionados no envelope, em formatos diversos tais quais: serigrafia, tipografia e offset mais etiqueta colocada externamente (carimbo)⁵³. Julio Plaza

⁵²No total são cinco volumes da revista *Código* (de nº 3,4,5,8 e 10) que irão veicular obras de um ou dos dois artistas, realizadas entre os anos 1970 e 80.

⁵³“Inicialmente a edição foi distribuída de mão em mão, e do 1º semestre de 1977 até hoje, consigna em algumas livrarias e em feiras de publicações marginais. Num certo momento (1977), a Livraria Duas Cidades chegou a fazer distribuição nacional de *Artéria* 2 (incluindo a de número 1), assim como de outras publicações da mesma estirpe. Distribuição também gratuita, doação a instituições culturais (bibliotecas, museus, coleções particulares)”. Ver KHOURI; MIRANDA, 2016, p. 18.

participou dessa edição com a obra *Arte: técnica quirúrgica*, contínua à página 3, e Regina Silveira com a obra *São Paulo Turístico: Museu de Arte*.

Sobre a Código, observa Felipe Paros:

A revista não teve apenas poetas como colaboradores contumazes. Pelo menos dois artistas plásticos colaboraram regularmente com a publicação, enviando trabalhos que muitas vezes serviram como ilustrações de capa, ou mesmo como contraponto aos diversos poemas e textos que as integravam: o casal Julio Plaza e Regina Silveira, que também mantinham fortes ligações com Augusto de Campos, fez da revista mais um de seus canais alternativos de circulação da arte. (PAROS, 2008, p. 857)

Na revista *Qorpo Estranho*, edições de 1976, números 1 (mai./jun./jul./ago.) e 2 (set./out./nov./dez.), Regina Silveira apresentou os trabalhos *De Artificiali Perspectiva* e *De Artificiali Perspectiva II*⁵⁴ e *Saber Pintar*, este em colaboração com Julio Plaza (na verdade reprodução das serigrafias *Técnica do Pincel 2* e *3* das “Edições On/off – Série Didática”), tendo contribuído também com a edição de 1982, de número 3, quando a revista passou a ser denominada *Corpo Extranho*⁵⁵, com as obras *Enigmas* e *The Art of Drawing*. Julio Plaza, além de ser um dos editores da revista, e responsável pelo projeto gráfico, colabora com a obra *Linguagem*, na edição de 1976, número 1, *Anarquiteturas* (não a reprodução das serigrafias e sim a fotografia de um muro), neste mesmo ano, edição de número 2, e com as obras *Poética*, *Política* e *Arte é um bem que faz mal*, no número 3 da revista, de 1982 tendo também publicado, nesse número, um texto teórico: *Mail-arte: arte em sincronia*.

Videoarte

Por fim, Regina Silveira e Julio Plaza também fizeram incursões pelo vídeo, outra possibilidade explorada pelos artistas na arte conceitual, embora,

⁵⁴ Na edição de número 1 da revista *Qorpo Estranho*, a legenda da obra de Regina Silveira é “The Artificiali Perspectiva”, ano 1976. E na edição de número 2 da revista, não está indicado o título da obra. Contudo em seu “Memorial de formação artística e científica e de atividades para concurso de ingresso na carreira de docente” (vide nota 25), a artista se refere a essas obras publicadas na revista *Qorpo Estranho*, edições nº 1 e 2, como *De Artificiali Perspectiva* e *De Artificiali Perspectiva II*, respectivamente.

⁵⁵ De acordo com Cristina Freire, no e-book da exposição **JULIO PLAZA: indústria poética**, p. 79, “A revista pretende ser semestral, porém são editados apenas três números: duas edições em 1976 intituladas *Qorpo Estranho*. Revista de Criação Intersemiótica, e a edição de 1982, então denominada *Corpo Extranho*. Revista de Criação”.

ambos tenham comentado que tal incursão só se deu graças a um convite feito por Walter Zanini⁵⁶.

Zanini afirma, sobre a presença do vídeo no Brasil, que “pode-se tomar o segundo semestre de 1974 como o início de uma atividade efetiva e consequente, nessa área”, colocando Julio Plaza e Regina Silveira, entre os artistas, em São Paulo, que farão projetos para vídeo, mas que não serão produzidos, naquele momento: “Exatamente nesse mesmo período, em São Paulo, Donato Ferrari, Julio Plaza, Regina Silveira e Gabriel Borba Filho ultimaram projetos para vídeo, porém não produzidos” (ZANINI, 2013b, p. 164-165).

Será em 1976 e, sobretudo, em 1977, que Regina Silveira irá concretizar a realização de obras em vídeo. A artista comenta ter feito vídeos experimentais, entre 1976 e 1977, em conjunto com o Museu de Arte Contemporânea da USP – MAC-USP, os quais tiveram um caráter “mais irônico e metalinguístico, algumas vezes tomando a arte e seus discursos como tema” (SILVEIRA, 2014, p. 489).

Em 1976, “o MAC-USP pôde finalmente constituir um pequeno setor de videoarte, que, no ano seguinte, contribuiu para a produção e apresentação de uma série de trabalhos [...]”, como afirmou Walter Zanini, esclarecendo que, nesse setor, “surgiram vídeos de Regina Silveira, Gabriel Borba Filho, Sônia Andrade, Carmela Gross, Marcello Nitsche, Julio Plaza, Flávio Pons e Gastão Magalhães” que “ao lado de Ivens Olinto Machado, Leticia Parente e José Roberto Aguilar e ainda Milon Lanna e Liliane Soffer participaram da exposição *Videomac*” (ZANINI, 2013b, p. 168)⁵⁷.

⁵⁶ Regina Silveira, no “VIDEOARTEPAPO #6” do Museu da Imagem e do Som de São Paulo – MIS-SP, dentro da programação do #MISemCASA, transmitido, ao vivo, pelo Youtube, em 17 de dezembro de 2020, disponível em <https://www.youtube.com/watch?v=Vh987quVS3A> e Julio Plaza, em entrevista para Roberto Sandoval, no vídeo *História da vídeo-arte*, de 1984, dirigido por Sandoval, mencionado por Roberto Moreira S. Cruz, em texto sobre Julio Plaza no e-book **TERRA BRASILIS –Arte Brasileira no Acervo Conceitual do MAC-USP**, organizado por FREIRE, 2019, p.177. Em tal entrevista o artista menciona também que “Nem na época como agora eu tenho interesse no videotape para fins artísticos”, porém é inegável a contribuição de Plaza com os vídeos que realizou, para a arte conceitual, tendo sido mais um suporte a favor das suas ideias.

⁵⁷Sobre esse período ver a exposição Video_MAC, com curadoria de Roberto Moreira S. Cruz, inaugurada em ambiente virtual (<http://video.mac.usp.br/>) em ago. 2020 e fisicamente, em 08 mai. 2021, no MAC-USP, que “resgata um acervo e um momento muito especiais da história do MAC USP. Ela traz vídeos de artistas que atuaram na instituição, entre 1977 e 1978, num projeto pioneiro para um museu de arte no Brasil: um setor de vídeo que funcionou como uma espécie de laboratório no qual artistas aqui presentes puderam experimentar e criar

São desse período os vídeos *Objetoculto*, 1977 (0:59 min, p/b, sem som), *Artifício*, 1977 (1:22 min, p/b, sem som), *Campo*, 1977(2:34 min, p/b, sem som) e *Videologia*, 1978 (2:26 min, p/b, sem som).

Em *Objetoculto*, a tela de um monitor de TV transmite um programa de variedades⁵⁸. Uma fresta oculta o rosto de uma mulher e depois de um homem, deixando entrever, apenas olhos e boca. Vê-se o movimento da cabeça e da boca falando, mas não se ouve a fala. A fresta apaga a imagem da direita para a esquerda, primeiro do homem, deixando a tela preta. Depois o vídeo recomeça, agora só com a imagem de fragmentos do rosto da mulher, e termina da mesma maneira. Já em *Artifício*, a palavra “artifício” vai sendo desfeita, progressivamente, a medida que camadas de fita adesiva que formam a palavra, vão sendo retiradas. Em *Campo*, Regina delimita o campo de uma lousa com o dedo indicador. Já em *Videologia* uma mão aparece revelando uma placa de offset e nela começa a surgir o desenho de um revólver.

De Julio Plaza, estará nesse escopo o vídeo *Câmara Obscura*, 1977 (04:06 min., p/b, com som) e, no ano seguinte *Descanso 3'*(2:58 min, p/b, sem som), que, após o título, apresenta tela negra, sem nenhuma imagem, do início ao fim do vídeo. É atribuído ao ano de 1978, também, o fragmento de vídeo (*4 Fragmentos de vídeo*) onde Plaza escreve em um quadro negro a frase “O artista verdadeiramente revolucionário não se enquadra em nenhuma ideologia”, (0:50 min, p/b, com som).

Com o vídeo *Câmara Obscura*, Julio Plaza participou, também, da exposição *Câmara Obscura: Julio Plaza*, entre 3 a 25 de setembro de 1977, no espaço B, do MAC-USP, espaço do museu então dedicado a realização de exposições de videoarte.

Nesse vídeo Plaza estabelece por um lado “um diálogo entre o ‘mundo visível’ e o ‘campo visual’” e, por outro, “uma relação entre realidade e representação”, aproveitando “as características do próprio espaço B”, como escreve no catálogo da exposição. Para Julio Plaza *Câmara obscura* “é uma metáfora da câmera escura e também das relações entre os espaços e ambientes que o espectador tem que observar, perceber e mentalizar, se quiser decodificar

proposições a partir desse novo meio”. Os vídeos de Regina Silveira e Julio Plaza mencionados neste tópico estão disponíveis online no site da mostra.

⁵⁸Informação contida no resumo do vídeo disponível no site da exposição *Video_MAC*, em ambiente virtual.

o trabalho” – no caso, espaços e ambientes do espaço B – e “todas as inter-relações desses espaços e imagens rebatidas, uma contra as outras, ora espelhando-se ora transparentando-se, interiorizando o exterior e vice-versa”.

Tanto Plaza, quanto Regina terão no vídeo mais um suporte a favor de suas ideias e experimentações, sedimentando suas atuações como agentes da arte conceitual.

Referências

ALBERTI, L.. “Regina Silveira: Arte não é Terapia”, **Jornal de Caxias**, 16 set., 1978, s.p.

“ASTER: ARTES”. **Folha de S. Paulo**, 5º Caderno – Ilustrada, 19 nov. de 1978, p.84.

CAMPOS, A. “Poesia ‘entre’: de Poemóviles a Reduchamp”. In: BARCELLOS, V. C. (org.). **Julio Plaza Poética | Política**. Porto Alegre: Fundação Vera Chaves Barcellos, 2013.

CARRIÓN, U. **Van kunstenaarsboeken tot postkunst/From Bookworks to Mailworks**. Curadoria: Ulises Carrión. Museu Municipal de Alkmaar, Holanda. Outubro de 1978.

CHIARELLI, T. “Artista e orientadora”. In: DE MORAES, A. (org.). **Regina Silveira: cartografias da sombra**. São Paulo: Edusp, 1995.

COSTA, C. T. da; FABRIS, A. **Tendências do livro de artista no Brasil**. São Paulo: Centro Cultural São Paulo, 16 e mai. a 23 jun. 1985.

CRESPO, A. “Exposición Regina Silveira”. **Revista de Arte/The Art Review – Universidad de Puerto Rico en Mayagüez**, nº 5, jun. 1970.

DIAS RAMOS, A. “Exposição Julio Plaza: Construções Poéticas. Por uma breve impressão de Julio Plaza”. In: BARCELLOS, V. C. (org.). **Julio Plaza Poética | Política** Porto Alegre: Fundação Vera Chaves Barcellos, 2013.

FABRIS, A. “O museu como espaço de pesquisa: o caso do MAC-USP”. **Caiana #6**. Segundo semestre - 2015, p. 44-51. Disponível em: <http://caiana.caia.org.ar/resources/uploads/6-pdf/Fabris%20final.pdf>. Acesso em: 31 mar. 2021.

_____. “Arte conceitual e fotografia: um percurso crítico-historiográfico”. **Revista ArtCultura**, v. 10, n. 16, p. 19-32, jan-jun. 2008. Disponível em: <http://www.seer.ufu.br/index.php/artcultura/article/view/1494/2749>. Acesso em: 31 mar. 2021

FREIRE, C. (org). **TERRA BRASILIS – Arte Brasileira no Acervo Conceitual do MAC-USP**. São Paulo: MAC-USP, 2019, coleção MAC Essencial vol. 9.

_____. “Museus e poetas concretos em três tempos, Julio Plaza em dois tempos”. In: BARCELLOS, V. C. (org.). **Julio Plaza Poética | Política** Porto Alegre: Fundação Vera Chaves Barcellos, 2013.

_____. **Arte Conceitual**. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor, 2006.

FUNDAÇÃO ARMANDO ALVARES PENTEADO. **Arte Novos meios/Multimeios – Brasil 70/80**: edição fac-símile do catálogo da exposição homônima publicado originalmente em 1985, pela FAAP. São Paulo, 2010.

JULIO PLAZA: indústria poética. Museu de Arte Contemporânea da USP, 09 nov. 2013/30 dez. 2014. Disponível em: https://issuu.com/geaccmac/docs/catalogo_plaza. Acesso em: 31 mar. 2021.

KHOURI, O. “Aster. Artes”. In: KHOURI, O. **O livro das mil & uma coisas**. São Paulo: Nomuque edições, 2011. Disponível em: http://www.nomuque.net/mileumacoisas/livro_mileumacoisas.pdf. Acesso em: 31 mar.2021

_____; MIRANDA, P. **Artéria 40 anos – revista de poesia**. São Paulo: Caixa Cultural São Paulo, 2016.

LEWITT, S. “Parágrafos sobre Arte Conceitual” e “Sentenças sobre Arte Conceitual”. In: FERREIRA, G.; COTRIM, C. **Escritos de Artistas- Anos 60-70**. Rio de Janeiro: ZAHAR, 2006.

LIÑANO, I. G. de. “Sobre Julio Plaza em 1967” In: BARCELLOS, V. C. (org.). **Julio Plaza Poética | Política** Porto Alegre: Fundação Vera Chaves Barcellos, 2013.

LIPPARD, L. R.; CHANDLER, J. “A Desmaterialização da Arte”. **Arte & Ensaio – Revista do PPGAV/EBA/UFRJ**, n. 25, mai. 2013, p. 151-165, trad. Fernanda Pequeno e Marina P. Menezes. Disponível em: https://www.ppgav.eba.ufrj.br/wp-content/uploads/2013/12/ae25_lucy.pdf. Acesso em: 31 mar. 2021.

LIPPARD, L. R. **Six years: the dematerialization of the art object from 1966 to 1972**. Londres: Studio Vista, 1973.

MUSA – Museo de Arte UPRM. **Antes y ahora: producción artística en Recinto Universitario de Mayagüez**. Fev. 2016. Disponível em: https://www.uprm.edu/musa/wp-content/uploads/sites/316/2020/05/Antes-y-ahora-catalogo_v.08.pdf . Acesso em 31 mar. 2021.

PAROS, F. M. **Decifrando Códigos: Entendendo o papel e o lugar da revista *Código* no cenário da poesia visual brasileira das décadas de 70, 80 e 90 do século XX.** Comunicação apresentada no IV Encontro de História da Arte – IFCH-Unicamp. Campinas, SP, 2008.

PLAZA, J. “Câmara Obscura”. In: UNIVERSIDADE DE SÃO PAULO. MUSEU DE ARTE CONTEMPORÂNEA. **Julio Plaza: Câmara Obscura:** de 03 a 25 de set. de 1977. São Paulo, 1977.

_____. **O livro como forma de arte (I).** Arte em São Paulo nº6, abril de 1982.

_____. “Memórias e Trajetórias”. In: BARCELLOS, V. C. (org.). **Julio Plaza Poética | Política.** Porto Alegre: Fundação Vera Chaves Barcellos, 2013.

POÉTICAS VISUAIS. (catálogo de exposição artística). Museu de Arte Contemporânea da Universidade de São Paulo, 29 set. a 30 out. de 1977. São Paulo, 1977.

PROSPECTIVA’74 (catálogo de exposição artística). Museu de Arte Contemporânea da Universidade de São Paulo, 16 ago. a 16 set. 1974.

RAMOS BORGES, M. M. R.. **Omisión o censura: Una revisión de la vanguardia artística en Puerto Rico, 1960-1970.** 2019, 516 f. Tese (Doutorado no Programa de Estudos artísticos, literários e culturais), Universidade Autónoma de Madri, 2019.

RIBEIRO, D. M. “Regina Silveira e a mídia impressa: a série Middle Class & Co., 1971-72”. **Revista Domínios da Imagem**, vol. 14, nº 26, jan./jun.2020, p.65-83. Disponível em: <http://www.uel.br/revistas/uel/index.php/dominiosdaimagem/article/view/41098>. Acesso em: 31 mar. 2021

SAYÃO, B. **Constelação ASTER: histórias de um centro de estudos de arte em São Paulo (1978-1981).** 2021, 188 f. Tese (Doutorado – Programa de Pós-graduação Interunidades em Estética e História da Arte), Universidade de São Paulo, São Paulo, 2021. Disponível em: <https://www.teses.usp.br/teses/disponiveis/93/93131/tde-16062021-151338/pt-br.php> . Acesso em: 06 jul. 2021.

SÉRGIO GOMES, K. **Julio Plaza: um artista na contramão.** 2020, 207 f. Dissertação de mestrado (Artes), Instituto de Artes da Unesp, São Paulo, 2020. Disponível em: <https://repositorio.unesp.br/handle/11449/202637>. Acesso em: 31 mar. 2021

SILVEIRA, R. [Correspondência]. Destinatário: Walter Zanini. 31. mai. 1970, 14 mai. 1972, 2 cartas. Arquivo Museu de Arte Contemporânea da Universidade de São Paulo.

_____. **Anamorfias**, 1980, 66 f. Dissertação de mestrado (Artes Visuais), Escola de Comunicações e Artes da Universidade de São Paulo. São Paulo, 1980.

_____. “Espanha e Porto Rico: os primeiros anos”. In: BARCELLOS, V. C. (org.). **Julio Plaza Poética | Política**. Porto Alegre: Fundação Vera Chaves Barcellos, 2013.

_____. “In the Mail Art Circuit”. In: **OEI Magazine, # 66: Process/poem (POEMA/PROCESSO)**, 2014.

_____. “Notas sobre a fotografia”. In: **BOLETIM 4**. Grupo de Estudos Arte & Fotografia do Departamento de Artes Plásticas da ECA-USP. São Paulo, 2012.

SILVA, D. M. A. N. R. da. **A fotografia na arte contemporânea e o terreno da ficção**: Regina Silveira e Carlos Fadon Vicente. 2015, 400f. Tese (Doutorado em História Social), Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas, USP, São Paulo, 2015. Disponível em: <http://www.teses.usp.br/teses/disponiveis/8/8138/tde-11012016-124401/> . Acesso em: 31 mar. 2021.

ZANINI, W.. “Duas décadas difíceis: 60 e 70”. In: FREIRE, C.. [Org.]. **Walter Zanini – escrituras críticas**. São Paulo: Annablume/MAC-USP, 2013a.

_____. “Videoarte: uma poética aberta”. In: FREIRE, C. [Org.]. **Walter Zanini – escrituras críticas**. São Paulo: Annablume/MAC-USP, 2013 b.

_____. “A aliança da ordem com a magia”. In: DE MORAES, A.. **Regina Silveira: cartografias da sombra**. São Paulo: Edusp, 1995.



ARTIGOS - ARTICLES

Ossian, Werther e os pré-românticos

Ivan Leski¹
Universidade de São Paulo

Como citar este artigo: LESKI, Ivan. "Ossian, Werther e os pré-românticos", *Intelligere, Revista de História Intelectual*, nº11, pp. 157-177. 2021. Disponível em <<http://revistas.usp.br/revistaintelligere>>. Acesso em dd/mm/aaaa-

Resumo: Durante as últimas décadas do século XVIII houve uma mudança notável nas formas de sentimento. Isso ficou demonstrado, principalmente, nas obras de Ossian e do jovem Goethe, que fazem parte do chamado período pré-romântico. Este artigo busca as ideias que inspiraram os autores pré-românticos na Inglaterra e na Alemanha, construindo um retrato de um ambiente artístico deveras criativo.

Palavras-chave: Herder. James Macpherson. Goethe. Sturm und Drang. Gênio.

Ossian, Werther and other pre-romantics

Abstract: There has been a remarkable change of feelings during the last decades of the eighteenth century. It was mainly displayed in the works of Ossian and the young Goethe, which are part of the so-called pre-romantic period. This article seeks for the ideas that inspired some pre-romantic authors in England as well as in Germany, building a portrait of a very creative artistic environment.

Keywords: Herder. James Macpherson. Goethe. Sturm und Drang. Genius.

Ao longo da segunda metade do século XVIII assistimos ao desenrolar do processo de substituição do Classicismo pelo Romantismo. O pano de fundo dessa transformação radical da Sensibilidade e da maneira de ver o Mundo foi a Revolução Industrial, no plano econômico, e a Revolução

¹ Ivan Leski é Doutor em História Social pela Universidade de São Paulo.

Francesa, no plano político. A esse período de mudanças deu-se o nome, na história intelectual, de Pré-romantismo.

Duas obras de grande impacto na época sintetizaram os conceitos basilares da cultura pré-romântica: os poemas de Ossian, um bardo gaélico do século III, publicados em dois livros (**Fingal** e **Temora**) lançados em 1762; e **Os Sofrimentos do Jovem Werther**, de Goethe, publicado em 1774. Também na década de 70 do século XVIII começou a ter influência na Alemanha o movimento chamado **Sturm und Drang** (Tempestade e Ímpeto), do qual fizeram parte Goethe, Schiller e Herder.

* * * * *

Johann Gottfried Herder nasceu em 25 de agosto de 1744 em Mohrungen, na Prússia Oriental e morreu em 18 de dezembro de 1803 em Weimar. Ele reelaborou algumas ideias do filósofo italiano Giambattista Vico (1688-1744) acerca do processo civilizatório dos povos para se contrapor aos conceitos de cultura da época. Segundo Isaiah Berlin, “a fama de Herder é devida ao fato dele ser o pai das noções relacionadas ao Nacionalismo, o Historicismo e o **Volksgeist**, bem como o líder da romântica revolta contra o Classicismo, o Racionalismo e a fé na onipotência do método científico – em resumo, o mais formidável adversário dos **philosophes** franceses e seus discípulos alemães.” Enquanto os classicistas franceses acreditavam que o Mundo e a Civilização eram regidos por leis eternas e inalteráveis, que podiam ser inferidas através de métodos racionais, Herder sustentava que o conhecimento humano sofria variações ao longo da História. Dessa forma, de acordo com Berlin, “às noções de leis universais, dos princípios absolutos, das verdades definitivas, e dos modelos e padrões aplicados à Ética, à Estética, à Física ou à Matemática, ele opunha uma distinção radical entre o método adequado para o estudo histórico da natureza física e o exigido pela mudança e o desenvolvimento do espírito humano.” (BERLIN, 1997, p. 133) É possível inferir que para Herder havia uma distinção entre o conhecimento proporcionado pela observação dos fenômenos naturais e o conhecimento produzido pela ação dos homens, ou seja, havia uma diferença entre Ciência e Arte.

Herder foi um dos primeiros pensadores modernos a afirmar que os povos se distinguem uns dos outros na maneira de expressar o mundo que os cerca, portanto existe um conjunto de ideias e atitudes que forma o que ele denominou de “espírito do povo” (**Volkgeist**). Segundo suas teorias, os povos se expressam através da Linguagem, e por causa disso palavras diferentes em línguas diferentes podem significar a mesma coisa. Cada povo, por meio dos termos que usa e inventa, dá uma interpretação singular à Natureza. Nachman Falbel observa “a teoria estética de Herder liga-se à ideia de que a Poesia constitui um produto de condições naturais e históricas captadas por intermédio de uma experiência do ‘sentir’ (**Gefühl**)”, portanto sem nenhum vínculo com as poéticas e as regras impostas pelas academias literárias. Para Herder, acrescenta Falbel, “a linguagem poética, que pertence a todos e não a alguns predestinados, é a ‘língua mãe da Humanidade’ e aparece, em sua pureza original e sua força, nos períodos primitivos de cada nação, como comprova a riqueza linguística do Velho Testamento, dos Edas, de Homero.” (NACHMAN FALBEL IN GUINSBURG, 1978, p. 43) É como se pudéssemos entender a criação poética não apenas como uma expressão da individualidade dos povos mas também como resultado do momento histórico no qual a obra é produzida.

Dentro dessa nova concepção a Poesia deixa de ser um elemento de educação estética e de aprimoramento do Homem por meio da Razão, como pregava a formulação de Horácio (65 a.C. – 8 a.C.), segundo a qual a obra de arte deveria ser útil e agradável. A Poesia assume então o papel de porta-voz dos povos, de transmissora de seus valores e de sua maneira coletiva de sentir, de manifestar suas alegrias, tristezas, realizações e derrotas. A partir desse momento ganha força a ideia viquiana de que quanto mais próxima à Natureza, e portanto quanto mais distante da Cultura, mais rica é a Linguagem e mais expressiva é a obra de arte. A noção de que o aprimoramento intelectual é um elemento destruidor da espontaneidade natural dos povos será um dos alicerces de pensamento pré-romântico.

Formulava-se, assim, uma outra abordagem não apenas da História, mas principalmente da Cultura. Na opinião de Anatol Rosenfeld, “influenciado pela **Scienza Nuova** do G. Vico, o pensamento historicista e organicista de Herder, ao acentuar a peculiaridade vegetativa de cada povo,

recusa a imposição de leis e cânones estéticos universais. A obra de arte é, em si mesma, uma totalidade orgânica, fruto do organismo maior da Cultura.” (ROSENFELD, 1985, pp. 152-153) Acrescentaríamos que na concepção estética herderiana o valor da obra está nela própria, já que ela reflete o momento vivido pelo artista. A Arte não deve sujeitar-se a regras que supostamente a tornem universal e eterna, como desejavam os classicistas, porque a criação artística é fruto de uma determinada época histórica. Dessa forma, conforme afirma René Welleck, “em Herder, a poética do Neoclassicismo está, se não completamente dissolvida, em processo de dissolução. Ele rejeita todos os seus principais fundamentos: a imitação da Natureza, o decoro, as unidades, probabilidade, propriedade, clareza de estilo e pureza de gênero.” (WELLECK, 1955, p. 200, nossa tradução) Seria razoável supor que as ideias herderianas mostravam a possibilidade de realizar um tipo de arte diferente, livre das imposições do Classicismo. Segundo Marvin Carlson, “todas as preocupações de Herder – a nova ideia de Natureza, a ênfase no sensual e no metafórico, o relativismo histórico e a busca de um princípio unificador individual em cada obra específica – estão lançando claramente as bases da teoria estética romântica.” (CARLSON, 1997, p. 167)

As ideias do filósofo germânico eram inovadoras e ousadas, e confrontavam diretamente os princípios básicos da estética classicista, de matriz francesa. Em seu ensaio sobre Herder, Isaiah Berlin salienta “o que jaz no coração de todo o seu pensamento, o que influi nos pensadores posteriores a ele, particularmente os românticos alemães (...) é o tema ao qual ele retorna constantemente: que uma cultura não deve ser julgada pelos critérios de outra; que diferentes civilizações são desenvolvimentos diferentes, objetivam finalidades diferentes, incorporam diferentes formas de vida e são dominadas por atitudes diferentes ante a vida (...).” (BERLIN, 1997, p. 184) Mas acrescentaríamos que essa concepção não era de todo original. No ano do nascimento de Herder, 1744, foi publicada na Itália a versão definitiva do livro **Scienza Nuova**, de Giambattista Vico, que apresentava uma ideia de progresso civilizatório bastante semelhante. * De acordo com René Welleck,

* Para uma visão mais abrangente sobre esse tema consultar Ivan Leski. LESKI (2010)

“raramente existe uma ideia em Herder que não possa ser rastreada em Blackwell ou Harris, Shaftesbury ou Brown, Blair ou Percy, Warton ou Young.” Na verdade, Herder leu vorazmente os estetas ingleses, os filósofos franceses, assim como os alemães Lessing, Winckelman e Hamann, considerando-se um discípulo desse último. Welleck acrescenta que “ecos do pensamento de Vico parecem ter-lhe chegado através das notas de Cesarotti sobre Ossian, que ele leu na tradução para o alemão de Michael Denis.” (WELLECK, 1955, p. 181, nossa tradução) Em nossa hipótese de interpretação o impacto causado pelas ideias herderianas deveu-se ao fato de que elas eram, na realidade, a síntese de vários pontos de vista contrários às poéticas francesas e suas imitações nas demais línguas europeias.

Uma outra vertente do pensamento de Herder, em consonância com a sua ideia da Cultura como representação da maneira de viver dos povos, foi o papel que ele delegou aos artistas. Aquele que cria uma obra de arte transmite ao Mundo a alma de seu povo, e portanto não pode ser contaminado por nada que o separe de suas fontes de criação. A obra de arte não é um meio de fruição estética a serviço de mecenas privilegiados, e nem o artista um animador de tertúlias acadêmicas. Isaiah Berlin lembra, com propriedade,

Herder é o pai verdadeiro da doutrina de que a missão do artista é, sobre todas as demais, a de testemunhar em seus trabalhos a verdade de sua própria experiência interior; do qual se deduz que qualquer falsificação consciente dessa experiência, seja qual for o motivo – aliás, qualquer tentativa de satisfazer o gosto de seus clientes, excitar seus sentidos, ou mesmo educa-los utilizando meios que pouco tenham a ver com sua própria vida ou convicções, ou usar técnicas e habilidades como um exercício por separado, praticar o virtuosismo em seu próprio benefício ou em benefício do prazer que ele proporciona – constitui uma traição ao seu chamado. Isto estava implícito no movimento artístico que veio a ser chamado **Sturm und Drang**, do qual Herder foi um dos líderes. (BERLIN, 1997, p. 177)

O movimento **Sturm und Drang** (Tempestade e Ímpeto) surgiu na Alemanha na década de 1770 e reuniu um grupo bastante talentoso, cujos expoentes foram Goethe (1749-1832) e Schiller (1759-1805). Os **stürmer und draenger** procuravam novas formas de expressão que os libertassem do estrito cumprimento das regras de boa literatura impostas pelas academias fadoras do Classicismo. Em sua feroz tomada de posição anti-classicista eles investiram contra as formulações ditadas pelo “bom gosto” dos críticos franceses e

também contra as maneiras da nova classe ascendente no horizonte do consumo de bens culturais: a Burguesia. Em suas memórias, Goethe conta que, quando jovem, “o acontecimento mais considerável e que deveria ter para mim as mais importantes consequências foram as relações que travei com Herder e a intimidade que daí resultou.” (GOETHE, 1986, livro X, p. 311)

Isaiah Berlin adverte que, apesar de toda a sua importância, “as consequências das doutrinas de Herder não se fizeram sentir imediatamente. (...) Todo o efeito somente foi sentido quando o movimento romântico, no auge de sua violência, intentou derrubar a autoridade da Razão e do dogma no qual se apoiava a velha ordem.” (BERLIN, 1997, p. 186) Seria razoável supor que Herder, ao reelaborar a doutrina de Vico (que tinha como pressuposto que cada povo e cada época histórica possuem sua própria cultura) e juntá-la à teoria estética de Shaftesbury (o valor da obra de arte está na originalidade do artista), criou o arcabouço teórico que possibilitou aos românticos destruir o Classicismo.

* * * * *

O outro polo produtor de ideias anti-classicistas era a Grã-Bretanha, mas o cenário cultural na grande ilha era diferente daquele encontrado na Alemanha. A Revolução Gloriosa, de 1688, havia estabelecido as bases políticas para o desenvolvimento de uma classe de empreendedores que se beneficiou amplamente das inovações tecnológicas da Revolução Industrial. Na segunda metade do século XVIII a Inglaterra já contava com uma significativa população urbana e, como consequência, de uma classe média formada por negociantes, financistas e funcionários públicos. Havia, portanto, um número bastante razoável de indivíduos aptos a formar um sólido mercado consumidor de bens culturais.

Como todo mercado consumidor, este também possuía suas regras e suas exigências, que deveriam ser observadas pelos artistas locais. Na época da Revolução Industrial o consumo de livros teve um forte incremento no país devido à queda nos preços. O que, por seu turno, possibilitou a criação de vários clubes de leitura, que se espalharam pelo território britânico. Era comum na época, conforme nos informa E. J. Clery, leitores apreciarem um livro emprestado por algum clube e acabarem por adquiri-lo para deleite próprio. Havia, então, um grande interesse dos editores em satisfazer o gosto

desse público leitor, mais amplo e diversificado se comparado ao de outras nações europeias no período. Segundo Clery,

Por um lado, já na década de 1760 o discurso crítico estava trabalhando ativamente para fomentar o gosto e a demanda por antiguidades literárias entre o público leitor, procurando, dessa maneira, superar as objeções iluministas em relação à representação do maravilhoso. Por outro lado, foi imposta a regra que tais representações só poderiam ser verdadeiramente apreciadas em uma obra do Passado, já que somente essas poderiam ter plena consciência de seu ultrapassado absurdo. (CLERY, 1997, p. 55, nossa tradução)

Podemos entender o desejo por narrativas maravilhosas, tais como as cantigas medievais com suas bruxas, suas fadas e seus cavaleiros andantes, como um fastio e uma rejeição a uma literatura subordinada aos ditames da Razão. Porém a exigência de que essas obras não fossem contemporâneas aliada ao desejo dos editores em atender um mercado promissor abriram caminho para inúmeras falsificações. Ou seja, a Grã-Bretanha foi invadida por um grande número de narrativas medievais subitamente descobertas em abadias e mosteiros, muitas delas de autores cujo nome se perdera há muito na noite dos tempos. De acordo com E. J. Clery, “a mais bem sucedida dessas fraudes literárias foram os poemas em prosa **Fingal** e **Temora**, de James Macpherson, que muitos acreditaram que fossem obra de Ossian até bem tarde no século XIX.” Esses dois livros, que foram apresentados ao público em 1762 como se fossem de autoria de um bardo galês do século III, tiveram um impacto gigantesco. O interessante na história foi que tudo resultou de um desafio assumido por seu autor. Clery conta que “Macpherson foi encarregado por um grupo de patriotas escoceses, cheios de conhecimento clássico, entre eles Hugh Blair, Adam Ferguson, David Hume e James Boswell, de ir para as Highlands e voltar com um poema épico em gaélico que rivalizasse com Homero.” Ele executou a tarefa com maestria e graças ao seu talento, “o público leitor do final do século XVIII teve aquilo que desejava: uma obra que refletia seus arrebatamentos e preconceitos, o Passado da maneira como todos o sentiam.” É possível inferir dessa passagem de Clery que o sucesso de Macpherson foi devido à sua capacidade de criar uma ambientação histórica que nada tinha de real, mas que representava aquilo que o público da época acreditava que tivessem sido os tempos pretéritos. Ainda segundo Clery, “Ossian foi rapidamente traduzido em nove línguas europeias e convertido em

ícone do Romantismo pelo livro de Goethe, **Os Sofrimentos do Jovem Werther.**” (Idem, *ibidem*, nossa tradução)

Certamente James Macpherson (1736-1796) atendeu ao gosto britânico (e europeu) por ruínas e paisagens ermas e desoladas, primeiro sinal da nostalgia de um mundo que começava a ser destruído pela Revolução Industrial. Mas não só isso. Ele introduziu uma visão mórbida da Natureza, onde cada pedra e cada árvore evocavam a ideia de morte e destruição. Ossian é a o porta-voz de um povo céltico aniquilado, habitante de um mundo em decomposição. É o canto fúnebre de guerreiros gloriosos enterrados em charnechas solitárias batidas por um vento gélido.

Poderíamos perguntar: o que motivou o sucesso de Ossian? Nossa resposta teria que levar em conta o contexto intelectual no qual ele surgiu. Havia na época entre os críticos e os leitores britânicos um desejo por histórias maravilhosas ambientadas em um passado longínquo, algo como Rei Arthur ou Orlando Furioso. James Macpherson escreveu uma obra de encomenda, onde retratou um povo e uma região ao norte das Ilhas Britânicas no século III e ao invés de assinar os livros (**Fingal e Temora**) atribuiu-os a um bardo coevo chamado Ossian. Esse poeta gaélico, desconhecido até então, causou furor em toda a Europa e influenciou uma série de escritores românticos: Goethe, Herder, Shiller, Chateaubriand, Foscolo, Tieck, Byron, Puchkin, Manzoni, entre outros. Na opinião de Walter Binni

(...) Ossian podia, de uma forma mais profunda, (...) introduzir no âmago daquela literatura em desenvolvimento, na tensão sentimental – expressiva daquele tempo, uma enorme quantidade de temas, problemas, atitudes em relação aos sentimentos, assim como modelos poéticos que permaneceram essenciais na formação de um grande número de escritores do final dos Setecentos (...).

No centro de tal variedade de motivos havia um novo sentimento doloroso com relação à Natureza e ao Homem; um tom de melancolia sem qualquer esperança (e frequentemente também sem qualquer razão aparente), porém ligado a uma sensibilidade geral aflitiva, a uma sensação de decadência do Homem, das coisas, do Tempo, e até mesmo do Universo (...) e que parecia, então, exprimir fortemente a angustiada situação de um tempo de crise, de uma existencial e dramática busca (sem resposta) sobre o porquê da vida do Homem e do Universo, sobre a verdadeira condição dos astros e da Natureza, envolvidos na mesma angústia dos homens, representada numa tensão aflitiva na qual as mesmas visões idílicas e parciais vivem em contraste dinâmico com as mais relevantes visões profundas, noturnas e horrendas. (CECCHI E SAPEGNO, 1976, p. 588, nossa tradução)

Acrescentaríamos que foi a partir dessa época (após 1760), que começou um certo desconforto associado à contemplação da Natureza. Ela não parecia mais uma força domesticável, explicável através das leis da física e desfrutável por meio da Poesia. O terremoto que destruiu Lisboa, em 1755, causou uma grande impressão nos ânimos europeus, seja nos mais letrados ou nos mais cultos. Afinal, os iluministas descobriam que as forças naturais podiam ser hostis e incontroláveis, não sujeitas à Razão. *

Não é fácil identificar as maneiras pelas quais um sentimento de debilidade e uma visão algo decadente principiam por se infiltrar na cultura ocidental. Porém começa a surgir em alguns círculos intelectuais uma percepção da fragilidade do Homem em relação à Natureza e ao Tempo. É justamente essa noção de finitude e de impotência perante fatos capitais da Vida que Ossian exacerba em sua obra, que é, na verdade, uma exposição daquilo que foi perdido e jamais será recuperado.

A história intelectual, ao agregar metodologicamente as obras desse período que refletem essa nova sensibilidade, deu a essa época o nome de Pré-romantismo. Segundo Otto Maria Carpeaux,

O Pré-romantismo é a literatura **underground** do século XVIII classicista. Os franceses tinham proposto uma teoria literária racionalista: o escritor teria de submeter-se à clareza de um bem ordenado pensamento cartesiano. Mas o inglês Shaftesbury opõe-lhes a força criadora do Entusiasmo. A melhor maneira de evitar os excessos de uma imaginação “irregular” parecera a imitação dos grandes modelos da Antiguidade clássica; ser poeta significa ser homem erudito. Mas a essas qualidades de uma literatura culta opõe os ingleses a exigência da Originalidade. Pois o verdadeiro poeta não imita, mas inventa. Não precisa ser erudito. É um “gênio”. E esse conceito de gênio, inteiramente novo, revolucionará a Literatura e a Vida. (GUINSBURG, 1978, p. 158)

E o que, de fato, buscava essa “literatura marginal” dos anos setenta do século XVIII? Originalidade. Essa palavra resumia as aspirações de uma geração não identificada com os modelos do Classicismo. Era preciso inventar, e não imitar. De acordo com Francis Claudon, na história da cultura ocidental, “o termo Pré-romantismo serve habitualmente para designar uma tendência que se manifesta nos meados do século XVIII como reação contra a

* Sobre o terremoto de Lisboa e suas repercussões ver Lilia Moritz Schwarcz. **A Longa Viagem da Biblioteca dos Reis**, pp. 16 a 32; e também Ivan Teixeira. **Mecenato Pombalino e Poesia Neo Clássica**, pp. 28 a 31.

Razão triunfante, contra a intelectualidade que favorece a Compreensão em detrimento da Sensibilidade, um clima novo que celebra a Imaginação e o Sonho.” (CLAUDON, 1986, p. 10) É como se pudéssemos entender que esses novos criadores desejavam mais devaneios e menos elocubrações, em seu combate para libertar a arte das regras impostas pelos classicistas.

* * * * *

Na Alemanha, em 1766, Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781), importante crítico e dramaturgo, a figura mais relevante a geração anterior ao **Sturm und Drang**, lançou um livro fundamental: **Laocoonte ou sobre as fontes da Pintura e da Poesia**. Nessa obra Lessing desenvolve a teoria da diferença entre o belo pictórico e o belo literário. A Pintura, segundo ele, estaria ligada ao Olhar, que é uma construção racional; já a Poesia ligar-se-ia à Imaginação, que é um produto dos sentimentos. Assim, a Poesia, ao não materializar no espaço (o campo visual) o seu objeto, permite ao poeta uma liberdade de expressão desconhecida pelo pintor. Por isso Homero, na **Ilíada**, não descreve os atributos físicos de Helena, mas usa o artifício de narrar os efeitos que sua beleza provoca nos anciãos de Tróia. Para René Welleck,

Lessing tentou restabelecer o credo neoclássico abandonando a visão francesa substituindo-a por uma interpretação liberalizante de Aristóteles, a qual lhe permitia satisfazer seu desejo de um realismo ético (...).

Mas esse neoclassicismo revisado logo provou-se inaceitável na Alemanha. A reação contra o “gosto francês” tornou-se cada vez mais radical até estourar, no início da década de 1770, num movimento conhecido como **Tempestade e Ímpeto**. (WELLECK, 1955, p. 176, nossa tradução)

À guisa de esclarecimento gostaríamos de dizer que o nome do movimento foi tirado de um texto teatral de Georg Lenz. A produção cultural desses autores é seminal: nela estão incubados temas que farão parte das discussões estéticas travadas por toda a Europa nas décadas seguintes. Na opinião de Gerd Borheim, “o **Sturm und Drang**, uma das primeiras manifestações importantes da cultura alemã, torna-se indispensável para a compreensão do Romantismo (...)”. (GUINSBURG, 1978, p. 84) É possível inferir então a necessidade de uma análise dessas ideias, muito embora estejamos limitados pelas restrições de um artigo científico.

As propostas do **Sturm und Drang** foram sintetizadas em uma obra-prima: **Os Sofrimentos do Jovem Werther**, de Goethe. O livro foi publicado

em 1774 e obteve sucesso imediato. Seu autor, no intuito de descrever uma sensibilidade exacerbada (anti-racional em suas atitudes), emprega a forma epistolar. Através desse recurso a história de Werther é narrada pelas cartas que ele enviou ao seu amigo e confidente, Wilhelm. O interessante do texto é não termos acesso a nenhuma epístola que não seja de Werther, demonstrando a intenção de Goethe em construir, através das confissões íntimas de seu personagem, uma visão de mundo orientada apenas pela Sensibilidade.

Quem é Werther? Um jovem de posses que não sabe o que quer da vida. Ele refugia-se em uma pequena vila e ali se apaixona pela filha do pastor, e líder religioso local, Carlota, que está noiva e deve casar-se em breve. Isso não impede Werther de viver desbragadamente a sua paixão, mesmo reconhecendo não ter a menor chance de realizá-la. Dessa forma, Werther subverte o princípio básico da atitude classicista: a moderação dos sentimentos. O imoderado jovem torna-se um epítome dos **stürmer und draenger** os quais, de acordo com Werner Kohlschmidt, achavam que “o critério básico é o da Sensibilidade. Ou, mais precisamente, o da interpretação do Homem como sendo um todo, constituído de espírito e corpo, despedaçado pelo Racionalismo em favor de uma hipertrofia unilateral do Intelecto.” (BOESCH, 1967, p. 234) Podemos detectar um reflexo dessa atitude quando Werther declara: “Rio-me do meu coração... e só faço o que ele quer.” (GOETHE, 2002, livro segundo: julho, 18)

Essa busca pelo homem integral (corpo e alma, razão e sentimento) incluía também, segundo Werner Kohlschmidt, “a apologia da ingenuidade completamente sensual ainda não influenciada pelo consciente, que atravessa todos os domínios do Sturm und Drang.” (BOESCH, 1967, p. 235) Seria razoável supor que essa “apologia da ingenuidade” demonstra um certo repúdio à Cultura. Para os iluministas a Civilização (as Luzes) e o conseqüente predomínio da Razão sobre os instintos brutais do Homem era a etapa superior da vida da Humanidade. Os **stürmer und draenger** consideravam o processo de aculturação defendido pelos classicistas uma violação de parte substancial da natureza humana, pois para ser um homem civilizado era preciso negar a subjetividade dos sentimentos e exaltar uma racionalidade estéril, incapaz de expressar a multiplicidade do caráter humano.

A partir de então, a Cultura, em sua vertente classicista (racional), passa a ser vista como um elemento negativo, desagregador da relação entre o Homem e a Natureza. Na opinião de Schiller, “nossa infância é a única natureza intacta que ainda encontramos na humanidade cultivada; não espanta, por isso, que todo o vestígio da Natureza fora de nós leve-nos de volta à nossa infância.” (SCHILLER, 1991, p. 55) Werther, o personagem de Goethe que é a representação dessas ideias, confessa em uma de suas cartas:

(...) não há nada no Mundo que me interesse tanto quanto as crianças. Quando as observo, noto nesses pequenos seres o germe de todas as virtudes, de todas as faculdades que um dia lhes serão tão necessárias: na teimosia entrevejo a futura constância e firmeza do caráter; nas suas garotices o bom humor que lhes fará vencer facilmente os perigos deste mundo. E tudo isso de um modo tão puro, tão incontaminado. (GOETHE, 2002, pp. 244-245, livro primeiro: junho, 29)

Porém esse desejo de uma ingenuidade infantil não pode ser realizado, uma vez que nossa infância está perdida no Passado e não será jamais recuperada. Isso faz surgir um sentimento nostálgico por esses tempos “tão puros, tão incontaminados”. Daí a razão do sucesso de Ossian: ele narra um tempo de infância da Humanidade, quando o Homem se encontrava frente a frente com as forças indomáveis da Natureza, e por isso podia viver suas paixões livremente, sem as convenções impostas pela sociedade civilizada. Esse passado, claro, é uma ficção, mas é aí que reside o talento e a capacidade de James Macpherson: ele soube criar o cenário e os personagens desejados pelo público leitor da época.

* * * * *

Nas décadas finais do século XVIII a Cultura deixava de ser percebida como um elemento positivo para o desenvolvimento humano e passava a ser vista como um freio à verdadeira expressão da Individualidade. O passo seguinte foi a negação da mimese aristotélica: o artista de talento não imita, cria. Surgiu então o conceito de Gênio, ou seja, aquele que é original. Segundo Bruno Kiefer,

O culto ao Gênio, as exigências de liberdade de sentimentos e intuições, a auto-afirmação violenta dos criadores, a revolta contra as regras e os ditames da Razão, a busca da espontaneidade e simplicidade, prefiguradas na poesia e na música do povo, a busca das raízes históricas nacionais, todos estes elementos, instaurados no **Sturm und Drang**, repercutiram ao longo do século XIX, ressoando ainda na centúria atual. (GUINSBURG, 1978, pp. 212-213)

É possível inferir que a pureza de sentimentos estava na infância, a simplicidade da vida estava nos camponeses incultos e a espontaneidade de expressão estava na música e nas trovas populares. Tudo o que distanciasse das academias e dos salões, com suas regras e seu culto ao “bom gosto”, passou a ser valorizado pelos jovens componentes do **Sturm und Drang** como algo original, e portanto digno de figurar em suas criações. Pergunta Goethe:

Quem desenfreia a fúria das paixões?
 Quem põe em fogo nas almas os poentes?
 Quem esparge na Primavera os botões
 De belas flores nas veredas dos amantes?
 Quem faz de folhas sem significado
 Coroas de glória para o valor distinguir?
 Quem garante o Olimpo, para os deuses unir?
 O gênio humano, no poeta revelado. (GOETHE, 1999, vv 150 a 157)

Nesses versos de Goethe encontramos um outro desdobramento do processo que estamos analisando: a Natureza deixa de ser um elemento de formação da Beleza (como era para os classicistas) e torna-se um estímulo para as emoções do Artista; este, por sua vez, deixa de ser um observador passivo do Mundo e vira um condutor através do qual as forças naturais podem atuar sobre a vida dos homens. Na verdade, essa não era uma ideia totalmente estranha para os iluministas, ou ao menos para alguns deles. De acordo com Vera Lúcia Felício,

Diderot apresenta uma emotividade muito viva, marcada por um caráter fisiológico. Porém, se este dom natural é cultivado, a este se liga um valor sentimental, moral e, até, intelectual. Segundo ele, o Gênio é um instinto, uma inspiração intuitiva, potente e entusiasta, que nenhuma regra saberia breçar. Ele pode, mesmo, entrar em conflito com a Razão. É assim que, com esta concepção nas artes, o Gênio torna-se rebelde ao domínio do Gosto (bom gosto), marcando a passagem do Classicismo para o Romantismo, como prenúncio deste último. (GUINSBURG, 1999, p. 37)

Acrescentaríamos que na base do conceito de Gênio está a Originalidade. Alguém é genial porque só ele consegue fazer determinada coisa. Essa concepção começou a infiltrar-se de maneira aguda na sociedade culta alemã na época hoje denominada pré-romântica. A esse respeito Goethe contou em suas memórias:

Ninguém concede de bom grado aos outros uma vantagem enquanto lhe puder contestar de algum modo. As vantagens naturais de todo gênero são as menos contestáveis, e contudo a linguagem usual dessa época só reconhecia gênio no Poeta. Mas

foi então que pareceu surgir de repente um novo mundo: pediu-se gênio ao médico, ao general, ao estadista, e dentro em pouco a todos os homens que pretendiam distinguir-se na teoria ou na prática. (...) o termo Gênio tornou-se uma palavra de ordem universal e, como era ouvida com tanta frequência, supunha-se que também fosse comum a coisa que ela designava. Mas, como cada um tinha o direito de exigir gênio aos outros, acabava por acreditar que ele também o possuía forçosamente. Estava-se ainda longe do tempo em que alguém poderia declarar que o Gênio é essa força do Homem que, através da ação, faz a Lei e a Regra. Nessa época, ele não se manifestava senão pela transgressão das leis existentes, pela anulação das regras estabelecidas e pela negação de todo o limite. Era, pois, fácil ser genial, e nada mais natural, do que ver-se o abuso da palavra e da coisa incitar todas as pessoas amigas da Ordem a se levantarem contra essa monstruosidade. (GOETHE, 1986, livro XIX, p. 571).

À guisa de esclarecimento diríamos que, apesar da objeção das “pessoas amigas da Ordem”, o conceito de Gênio passou do **Sturm und Drang** para o Romantismo, servindo de alicerce para a nova relação entre o Artista e a Natureza. No final dos Setecentos, Friedrich Schlegel (1772-1829), importante filósofo pertencente à primeira geração romântica, escrevia “na verdade, jamais se pode ter, mas somente ser gênio. Para Gênio tampouco há plural, que aqui já está contido no singular. É que o Gênio é um sistema de talentos.” (SCHLEGEL, 1997, p. 66) Nossa hipótese de interpretação é que, dentro dessa concepção, o Artista, ao manter um íntimo contato com a Natureza, consegue usar a força vital que esta lhe dá para tirar de si algo novo e original. Werther, o pré-romântico personagem de Goethe, deleita-se extasiado pela visão das florestas e das montanhas. Embevecido pela Natureza ele acha que “só ela é infinitamente rica e só ela é capaz de formar os grandes artistas. Há muito que dizer a favor das regras da Arte, como a favor das leis da Sociedade. (...) Não obstante, diga-se o que se disser, toda regra destrói o verdadeiro sentimento e a verdadeira expressão da Natureza.” (GOETHE, 2002, p. 229, livro primeiro: maio, 26) É como se pudéssemos entender que um artista ou um poeta ao imitar a Natureza seguindo as regras impostas pelas poéticas classicistas deixa de ser original. Apenas um artista ou um poeta genial, aquele que sente pulsar em si as forças primordiais e possui a capacidade de expressá-las, usando como meio para isso a sua obra, é digno de ser considerado um criador.

Otto Maria Carpeaux identifica como “fontes pré-românticas do Romantismo: o Irracionalismo e a Mítica, o Sentimentalismo e o Terror,

Shakespeare e a prosa, eloquente como grande poesia tribunícia, de Rousseau.” (GUINSBURG, 1978, p. 160) Poderíamos dizer que os **stürmer und draenger** reconheceram em William Shakespeare (1564-1616) o gênio criador por eles preconizado. O dramaturgo inglês fora capaz de criar textos absolutamente inovadores ao negar-se a seguir as regras aristotélicas (ação, lugar e tempo) e muitos dos seus personagens (HAMLET, Macbeth, Lear) possuíam um verdadeiro caráter trágico. No caso de Jean Jacques Rousseau (1712-1778) foi fundamental a sua visão da Cultura como um elemento corrosivo da robustez primeva da Humanidade. Uma prova da maneira pela qual essa concepção rousseauiana permeou o **Sturm und Drang** é esta afirmação de Werther: “o Amor existe e palpita em sua pureza entre os homens da classe que nós chamamos inculta e grosseira, nós, a gente cultivada... dessorada e reduzida a coisa alguma pela Cultura.” (GOETHE, 2002, p. 299, livro segundo: setembro, 4)

Seria razoável supor que, dentro desse paradigma, a cultura do “bom gosto”, imposta pelos franceses, era um mal a ser combatido. As regras aprisionavam o Artista, impedindo-o de usar a sua originalidade para criar sua obra. Por outro lado, a obra não podia ser fruto da Razão, ou de um ordenamento racional, uma vez que ela deveria nascer de uma relação profunda e incontaminada entre o Homem e a Natureza. A obra de arte deveria ser a expressão do “gênio humano, no poeta revelado”, como definira Goethe. (GOETHE, 1999, v 157)

Essas ideias vão progressivamente ganhando espaço na cultura europeia nas décadas finais do século XVIII. Tomemos como exemplo a Itália. De acordo com Walter Binni, a Península começou a sentir o impacto dos novos tempos quando

Na intersecção de intuições e posições críticas que se desenvolvem tendo como base o Iluminismo e o Sensismo em direção a uma orientação de caráter pré-romântico (...) acrescentam-se, com acentuações variadas, mas com uma incidência geral sobre o gosto da segunda metade dos Setecentos, as cada vez mais numerosas traduções de textos estrangeiros – sobretudo ingleses e alemães – já pertencentes à vasta região da sensibilidade pré-romântica europeia. (CECCHI E SAPEGNO, 1976, p. 579, nossa tradução)

Dentro de nossa hipótese interpretativa a obra de Ossian (James Macpherson) sintetizou essa nova sensibilidade, que da Inglaterra passou para a

Alemanha, onde ganhou uma interpretação teórica nos textos críticos dos membros do movimento **Sturm und Drang**, e dali foi exportada para o resto da Europa nas décadas finais dos Setecentos.

Outro aspecto importante que gostaríamos de ressaltar na obra de Ossian (James Macpherson) foi o recurso a mitos que não eram de origem greco-romana, e sim nórdica. Isso mostrou a possibilidade de se criar uma gama inteiramente nova de enredos e de cenários para a obra poética, e que recebiam uma generosa acolhida por parte do público. A nova maneira de sentir não combinava com Grécia e Roma, era preciso evocar a Idade Média, os tempos obscuros da Europa com seus castelos e mosteiros, habitados por cavaleiros e monges. Segundo Werner Kohlschmidt,

Como equivalente nórdico de Homero, como síntese daquilo que era considerado original, esse Ossian passa de Herder para o **Werther** de Goethe. (...) O Gênio significa Originalidade, Origem, Espontaneidade. Na qualidade de atributos positivos, os sinônimos ou quase sinônimos “feroz, sensual, forte, vital, ativo, sensível, poderoso” adquirem um novo significado. Designam a força natural do Gênio. (BOESCH, 1967, p. 587)

É possível inferir que o conceito de gênio tornou-se uma poderosa arma usada pelos pré-românticos para atacar os fundamentos da estética classicista. Argumentou-se que as regras do “bom gosto” não eram válidas para o artista genial porque este é original: ele não imita a Natureza, ele a representa de acordo com os seus sentimentos.

Poder-se-ia também dizer que esse repúdio ao Classicismo era uma exigência de um novo público, majoritariamente jovem, que então se formava. Walter Binni nos informa que mesmo na Itália, berço do Renascimento e da cultura classicista, “as **Poesias de Ossian**, da maneira como se concretizaram na língua poética italiana, vieram a constituir-se no mais importante texto pré-romântico italiano, capaz de conduzir de forma acelerada para uma nova direção poética, que por sua vez, levava a um novo sentimento e, mesmo, a uma nova ordem espiritual e existencial para a qual fluíam todas as preocupações dos outros textos pré-românticos traduzidos naquelas décadas até a presença decisiva do **Werther** e a releitura, em chave mais que diretamente pré-romântica, das obras rousseauianas.” (CECCHI E SAPEGNO, 1976, p. 587, nossa tradução) E qual releitura foi essa? A Cultura

passou a ser vista como um freio à livre expansão dos sentimentos e da originalidade na Arte.

* * * * *

Outro aspecto interessante do **Sturm und Drang** é a sua revolta contra as mudanças sócio-culturais provocadas pela Revolução Industrial, iniciada na Inglaterra mas com reflexos na Alemanha. Como notou Peter Gay, “o Werther de Goethe é provavelmente a primeira alma alienada moderna, provavelmente o primeiro a afirmar que o burguês ineducável, essa encarnação da Ordem e da Mediocridade, nunca vai compreender, quanto mais partilhar, os envoltimentos apaixonados do Artista e do Amante.” (GAY, 2001, p. 44) Ou seja, pior do que os franceses e seu gosto classicista era a Burguesia com sua absoluta falta de gosto para o que quer que fosse. Os pré-românticos já conseguiam antever, na década de 1770, o que representaria para a cultura ocidental o estabelecimento de uma sociedade burguesa. Por isso Werther, epítome da nova sensibilidade declara: “ser incompreendido é o destino de todos aqueles que se parecem comigo.” (GOETHE, 2002, p. 225, livro primeiro: maio, 17)

Seria razoável supor que a visão pré-romântica da Cultura como um elemento empobrecedor da Sensibilidade deu origem a um sentimento nostálgico: o Mundo já fora belo, os homens já tiveram seus momentos de glória, a Arte já fora muito mais atraente e interessante. Werther, nosso jovem pré-romântico, nos alerta:

Veja, meu caro amigo, que os nossos ancestrais eram completamente limitados, mas completamente felizes, e os seus sentimentos e a sua poesia apresentavam certa ingenuidade infantil. Quando Ulisses fala do mar incomensurável e da terra sem fronteiras, como estas palavras são humanas, profundas, misteriosas! (...) Para ser feliz, poucas palavras bastam ao Homem, menor número ainda é preciso para que ele encontre repouso. (GOETHE, 2002, p. 294, livro segundo: maio, 9)

Os **stürmer und draenger** são nostálgicos porque têm a certeza de que essa época feliz da Humanidade jaz em passado distante, que o Tempo, com sua fúria indomável, destruiu. Werther, assíduo leitor de Homero, lamenta não ter restado “nenhum vestígio desse mundo de outrora.” (GOETHE, 2002, p. 297, livro segundo: agosto, 21) É como se pudessemos

entender que para esses jovens pré-românticos a Vida não valia a pena ser vivida no mundo medíocre que os circundava. Só a memória de um passado glorioso servia de lenitivo para as agruras sofridas por suas sensibilidades exaltadas. Por isso eles eram melancólicos e nostálgicos. De acordo com Peter Gay,

Em fins do século XVIII, os detratores da Burguesia adicionaram novas acusações ao seu repertório, e se expressaram com maior ênfase. Os poetas rebeldes do **Sturm und Drang**, liderados pelo jovem Goethe do **Werther**, defendiam energicamente a ideia de que a Burguesia não era ignóbil apenas quanto ao **status** que ocupava, mas também no tocante ao seu estilo. (...) Nos primórdios do século XIX, os Estados alemães, assim como a França e outros países civilizados, se viram abarrotados de jovens (...) pálidos de tédio, que na verdade era ira, desafiando o mundo filisteu com suas pinturas, suas composições musicais, seus versos e seus manifestos. (GAY, 1988, p. 38)

Como exemplo desse tipo de jovem rebelde e talentoso poderíamos citar Schiller. Em sua indignação e revolta contra os burgueses de sua época ele perguntou:

Pode-se ainda admirar o êxito da Mediocridade e do Vazio em questões estéticas, e a vingança dos espíritos fracos contra o belo verdadeiro e energético? Deste, tais espíritos esperam recreação, mas uma recreação segundo sua necessidade e seu pobre conceito, e descubrem que aqui primeiramente se exige deles uma demonstração de força da qual poderiam não ser capazes mesmo em seu melhor momento. Fora daí, ao contrário, são bem-vindos tais como são, pois por menos força que tragam em si, precisam de ainda menos para absorver o espírito de seu escritor. Estão de uma vez por todas dispensados do fardo do pensar e, sob a almofada macia da **trivialidade**, a Natureza enlanguescida pode se entregar à ditosa fruição do Nada. (SCHILLER, 1991, p. 99, grifo no original)

Essas palavras parecem profetizar a literatura dos **best-sellers** e dos livros de auto-ajuda; os filmes **blockbusters**, com seus orçamentos e bilheterias nas casas dos milhões de dólares; os museus com suas exposições cenográficas e suas imensas filas de turistas; os espetáculos protagonizados por atores vedetes que atraem multidões. Não nos parece errado afirmar que Schiller anteviu a indústria do entretenimento, generosamente mantida pelos “espíritos fracos” cujo desejo é “se entregar à ditosa fruição do Nada.”

Nesse contexto medíocre da vida burguesa Werther é um deslocado, um excluído, que não consegue desempenhar o papel imposto a ele pela Sociedade. Em suas palavras, “tudo neste mundo leva às mesmas mesquinhas; e aquele que, para agradar aos outros, e não por paixão ou

necessidade pessoal, se esgota no trabalho para ganhar dinheiro, honrarias, ou o que quer que seja, digam o que disserem, é um louco.” (GOETHE, 2002, p. 256, livro primeiro: julho, 20) É possível inferir então que viver uma vida burguesa, ou seja, “ganhar dinheiro, honrarias, ou o que quer que seja” é algo irracional, uma loucura, já que o Homem deve ser livre para realizar todas as suas potencialidades. Segundo Werther, “se tu pudesses exalar, sequer, e fixar no papel tudo quanto palpita dentro de ti com tanto calor e plenitude, de um modo que esta obra se tornasse o espelho de tua alma, como tua alma é o espelho de Deus!” (GOETHE, 2002, p. 223, livro primeiro: maio, 10) Porém, as regras impostas pela cultura classicista o impedem...

Em nossa chave de leitura o livro de Goethe é a descrição do confronto entre a sensibilidade pré-romântica e a razão burguesa. O fim trágico de Werther é a afirmação de que “o belo verdadeiro e energético” de Schiller não tem lugar numa sociedade guiada por valores tão materialistas quanto os que a Burguesia professa. O imenso sucesso alcançado pelos **Sofrimentos do Jovem Werther** tornou seu autor um homem célebre. Moços usavam uma casaca verde como aquela do herói do romance; moças imitavam o penteado de sua heroína; e até mesmo um perfume chegou a ser lançado com o nome **Água de Werther**. Muitos anos mais tarde, ao lembrar essa época em seu livro de memórias, Goethe contou:

No entanto, essas reflexões que levam a perder-se no Infinito quem a elas se abandona não teriam podido desenvolver-se de maneira tão acentuada nos corações da mocidade alemã se uma causa exterior não as tivesse excitado e encorajado nesse funesto trabalho. Isso foi obra da literatura e sobretudo da poesia inglesa, cujos grandes méritos são acompanhados de uma grave melancolia que se comunica a todos os que com ela se ocupam. (...) As próprias poesias dos ingleses ocupam-se com objetos tristes. Aqui morre uma jovem abandonada, ali afoga-se um amante fiel, ou então, enquanto nada precipitadamente, é devorado por um esqualo antes de chegar até a sua bem-amada, (...). (GOETHE, 1986, livro XIII, p. 439)

Podemos observar nessa passagem a influência que os autores ingleses da segunda metade dos Setecentos tiveram na Alemanha. Foram eles que difundiram um novo tipo de sentimento em relação às coisas mundanas, criando o que Walter Binni chamou de “sensibilidade pré-romântica europeia”. (CECCHI E SAPEGNO, 1976, p. 587, nossa tradução) Continua Goethe,

Mas, a fim de que toda essa melancolia tivesse um teatro feito para ela, Ossian atraía-nos para a longínqua Tule, onde, percorrendo a imensa charneca cinzenta, entre as pedras

musgosas das sepulturas, víamos em torno de nós as ervas agitadas por um vento horrível e sobre as nossas cabeças um céu coberto de nuvens. A lua, por fim, mudava em dia a noite caledoniana; heróis defuntos, pálidas beldades, pairavam em volta de nós. (GOETHE, 1986, livro XIII, p. 440)

Pode ser difícil experienciar em nossos dias esses rompantes melancólicos, uma vez que não vivemos essa época. Mas eles existiram e alicerçaram uma psique coletiva. Ainda segundo Goethe,

Num meio assim, entre uma sociedade assim, com gostos e estudos desse gênero, atormentado por paixões insatisfeitas, sem ser excitadas por nenhum móbil exterior a uma atividade séria, sem outra perspectiva além da obrigação de encerrar-se numa insípida e lânguida vida burguesa, a gente se familiarizava, no seu colorido orgulho, com o pensamento de poder deixar a vida quando quisesse, quando não mais achasse do seu agrado, e com isso se furtava um pouco às injustiças e ao tédio cotidianos. Essa disposição era geral e, se o **Werther** produziu um grande efeito é que estava em afinção com as almas, e exprimia aberta e claramente o segredo de um mórbido devaneio juvenil. (Idem, *ibidem*)

Podemos inferir que Ossian e Werther são dois personagens síntese da sensibilidade pré-romântica. Eles são frutos das transformações sociais, econômicas e culturais acontecidas na Europa após 1770. O Classicismo, com suas regras de composição e seus enredos de inspiração greco-romana, já não satisfazia as novas gerações, criadas depois das grandes descobertas da Física e da Biologia ocorridas na virada do século XVII para o século XVIII. O conhecimento humano se ampliava e a cultura deixava de ser classicista para tornar-se romântica.

Referências

BERLIN, Isaiah. *Vico e Herder*. Brasília: Editora Universidade de Brasília, 1997 (4.^a edição)

BOESCH, Bruno (org). *História da Literatura Alemã*. São Paulo: Editora Herder/Edusp, 1967

CARLSON, Marvin. **Teorias do Teatro: estudo histórico-crítico dos gregos à atualidade**. São Paulo: Fundação Editora da UNESP, 1997.

CECCHI, Emilio e SAPEGNO, Natalino (org). *Storia della Letteratura Italiana*, volume sexto, *// Settecento*. Milano: Garzanti, 1976 (1.^a ed., 1969).

CLAUDON, Francis (org). **Enciclopédia do Romantismo**. Lisboa: Verbo, 1986.

CLERY, E. J. **The Rise of Supernatural Fiction: 1762-1800.** Cambridge: Cambridge University Press, 1999 (paperback edition).

GAY, Peter. A Experiência Burguesa: da Rainha Vitória a Freud, volume 1, **A Educação dos Sentidos.** São Paulo: Companhia das Letras, 1988.

_____, _____. A Experiência Burguesa: da Rainha Vitória a Freud, volume 5, **Guerras do Prazer.** São Paulo: Companhia das Letras, 2001.

GOETHE, Johann Wolfgang von. **Fausto e Werther.** São Paulo: Nova Cultural, 2002.

_____, _____. **Memórias: Poesia e Verdade** (2 volumes). Brasília: Editora Universidade de Brasília / São Paulo: Hucitec, 1986 (2ª edição).

_____, _____. **Fausto;** tradução, introdução e glossário de João Barrento. Lisboa: Relógio D'Água Editores, 1999.

GUINSBURG, J. (org). **O Romantismo.** São Paulo: Editora Perspectiva / Secretaria da Cultura, Ciência e Tecnologia, 1978.

_____, _____(org). **O Classicismo.** São Paulo: Editora Perspectiva, 1999.

LESKI, Ivan. **A Concepção de História em Giambattista Vico.** São Paulo: FFLCH/USP, 2010 (dissertação de mestrado).

LESSING, Gotthold Ephraim. **Laocoonte ou sobre as fronteiras da Pintura e da Poesia;** introdução, tradução e notas de Márcio Seligmann-Silva. São Paulo: Iluminuras, 1998.

ROSENFELD, Anatol. **Texto/Contexto.** São Paulo: Perspectiva, 1985 (4ª edição; 1ª edição, 1969).

SCHWARCZ, Lilia Moritz. **A longa viagem da biblioteca dos reis: do terremoto de Lisboa à Independência do Brasil.** São Paulo: Companhia das Letras, 2002.

SCHILLER, Friedrich. **Poesia Ingênua e Sentimental;** tradução, apresentação e notas de Márcio Suzuki. São Paulo: Iluminuras, 1991.

SCHLEGEL, Friedrich. **O Dialeto dos Fragmentos;** tradução, apresentação e notas de Márcio Suzuki. São Paulo; Iluminuras, 1997.

TEIXEIRA, Ivan. **Mecenato Pombalino e Poesia Neoclássica.** São Paulo: Edusp, 1999.

WELLECK, René. A History of Modern Criticism: 1750-1950, volume 1, **The Later Eighteenth Century.** New Haven: Yale University Press, 1955.



TRADUÇÃO - TRANSLATION

Thomas Henry Huxley
e o parentesco entre dinossauros e aves

Julian Cristian Gonçalves da Silva Junior¹
Universidade de São Paulo
juliancristiangoncalves@gmail.com

Tatiane Barbosa Martins²
Grupo de Pesquisa em História e Teoria da Biologia - FFCLRP/USP
tatianebarbosa.m@gmail.com

Como citar este artigo: JULIAN C.G. SILVA JUNIOR e Martins, Tatiane Barbosa “Thomas Henry Huxley e o parentesco entre dinossauros e aves”, *Intelligere, Revista de História Intelectual*, nº11, pp. 178-197. 2021. Disponível em <<http://revistas.usp.br/revistaintelligere>>. Acesso em dd/mm/aaaa:

Resumo: Este trabalho consiste em uma tradução do artigo “On the Animals which are most nearly intermediate between Birds and the Reptiles”, de autoria de Thomas Huxley (1825-1895), publicado no *Annals and Magazine of Natural History*, em fevereiro de 1868. Nesse artigo, Thomas Henry Huxley (1825-1895) lidou com a hipótese da existência de uma relação de parentesco entre répteis e aves após ter observado diversas similaridades entre dois fósseis pertencentes a esses grupos: *Compsognathus* e *Archaeopteryx*. Apesar das inúmeras evidências apontadas por Huxley, e outros pesquisadores, a hipótese de que aves descendiam de dinossauros perdeu força na década de 1920. Só seria retomada na década de 1970, e desde então é consenso na comunidade científica.

Palavras-chave: História da Paleontologia. Thomas Henry Huxley. *Archaeopteryx*. *Compsognathus*. Evolução das Aves.

¹ Licenciado em Ciências Biológicas e Mestre em Ciências. Atualmente é estudante de Doutorado do Programa de Pós-Graduação em Biologia Comparada (FFCLRP) e é integrante do Laboratório de Paleontologia de Ribeirão Preto (FFCLRP/USP). <https://orcid.org/0000-0002-3389-7331>

² Licenciada em Ciências Biológicas e Mestre em Ciências. É integrante do Laboratório de História e Teoria da Biologia (FFCLRP) e participa do Grupo de Pesquisa em História e Teoria da Biologia (FFCLRP/USP). <https://orcid.org/0000-0002-9931-2973>

Thomas Henry Huxley and the relationship between dinosaurs and birds

Abstract: This work consists of a translation of the article “On the Animals which are most nearly intermediate between Birds and the Reptiles” by Thomas Henry Huxley (1825-1895), initially published in the *Annals and Magazine of Natural History* in February 1868. In this text, Huxley addressed the hypothesis of an evolutionary relationship between reptiles and birds after observing several similarities between two important fossils belonging to these groups: *Compsognathus* and *Archeopteryx*. Despite the evidence pointed out by Huxley and other researchers, the hypothesis that birds descended from dinosaurs lost strength in the 1920s, coming back only in the 1970s. Since then, it is a consensus in the scientific community.

Keywords: History of Paleontology. Thomas Henry Huxley. *Archeopteryx*. *Compsognathus*. Bird Evolution.

Introdução

Thomas Henry Huxley (1825-1895), naturalista britânico, dedicou grande parte de seus estudos, principalmente na segunda metade do século XIX, a investigar uma série de fósseis além de apresentar diversas evidências favoráveis à evolução.

Autodidata, Huxley começou aos 15 anos a estudar medicina, inicialmente como aprendiz e depois como bolsista do *Charing Cross Hospital*, em Londres. Cinco anos depois, ingressou na Marinha Inglesa e teve a oportunidade de servir como cirurgião assistente a bordo do H.M.S. *Rattlesnake*³, que partia com a missão de mapear a costa da Austrália e sua Grande Barreira de Corais bem como a Nova Guiné (LYONS, 1999, p.29). Durante a longa viagem, Huxley coletou, descreveu e enviou à Inglaterra grande quantidade de novos espécimes de animais marinhos, em especial: celenterados, tunicados e cefalópodes (LYONS, 1999, p.57; DESMOND, 2008, p. 429). Sempre autodidata, primeiro tornou-se um especialista em invertebrados, e depois em vertebrados.

³ H.M.S. *Rattlesnake*, navio da Marinha Real, fez viagens significativas para a Austrália, Nova Zelândia e Nova Guiné no período de 1822-1860.

Em 1854, foi nomeado professor de História Natural e Paleontologia na *Royal School of Mines*⁴, instituição que treinava operários, agrimensores e professores. Dessa forma, Huxley passou a fazer parte do *Geological Survey*, conseqüentemente, ficando cada vez mais próximo da paleontologia (DESMOND, 2008, p. 430). Ao conhecer as ideias de Darwin, Huxley percebeu que suas ideias eram compatíveis com o naturalismo darwiniano.

Segundo Adrian Desmond (2008, p. 431) a morfologia descritiva foi o pilar de destaque das pesquisas de Huxley e, só a partir de 1868 que seus trabalhos passaram a abordar a ancestralidade. Essa nova abordagem foi estimulada pelo conceito de filogenia de Ernst Haeckel na *Generelle Morphologie*, publicado em 1866.

A ideia de que aves são uma linhagem dentro de dinossauros é um conceito amplamente difundido na literatura atual (e.g. SERENO, 2004; CHIAPPE, 2007). Contudo, essa percepção é fruto da tese idealizada em sua maioria por Thomas Huxley, na qual apontou a existência de uma relação de parentesco entre esses dois grupos.

Huxley (1868), defensor da teoria da evolução de Charles Darwin (1809-1882) publicamente, encontrou evidências contrárias a uma das principais críticas à teoria de Darwin: a ausência de formas de transição no registro fóssil.

A concepção do parentesco entre répteis e aves deu-se depois do contato de Huxley com dois importantes fósseis originados do afloramento de Solnhofen, Alemanha: *Compsognathus longipes* Wagner, 1859; e *Archeopteryx litográfica* Von Meyer, 1862. Huxley reconheceu diversas características que lhe pareciam um misto entre aves e répteis em *Archeopteryx* (fig. 1) e *Compsognathus* (fig. 2); este último apresentando uma anatomia particularmente interessante para o entendimento das relações entre os grupos. Segundo o próprio Huxley:

A despeito do seu pequeno tamanho (não media mais do que dois pés de comprimento), esse réptil deve, eu penso, ser situado entre, ou próximo, aos *Dinosauria*; mas ainda é mais parecido com as aves do que qualquer um dos animais que são ordinariamente incluídos naquele grupo. (HUXLEY, 1868, p.73)

⁴ Fundada em 1851, a *Royal School of Mines* compreendia os departamentos de Ciências e Engenharia da Terra e Materiais e tornou-se oficialmente parte do *Imperial College* em 1907. A partir de 2003, a Escola de Minas foi incorporada à Faculdade de Engenharia.

Para Huxley, uma das “lacunas” entre esses grupos estava preenchida. E completou:

De qualquer forma, não restam mais dúvidas que os quartos traseiros dos *Dinosauria* se aproximavam maravilhosamente das aves em sua estrutura geral, e, portanto, esses répteis extintos eram muito mais próximos das aves do que quaisquer outros viventes. (HUXLEY, 1868, p. 73)

Huxley continuou defendendo a tese do parentesco entre dinossauros e aves ao longo de sua vida (1868b; 1870), inclusive criando o termo “sauroide”, posteriormente substituindo-o por “sauropsida” (HUXLEY, 1869; SWITEK, 2010), para designar o grupo em comum entre essas duas linhagens.

Apesar das inúmeras evidências apontadas por Huxley, e outros pesquisadores, a ideia de que aves descendiam de dinossauros perdeu força com a publicação da monografia do paleontólogo dinamarquês Gerhard Heilmann (1859-1946), *The Origin of Birds* (1926). Nesse trabalho, Heilmann sugeriu que as aves descendiam de outra linhagem do Triássico, os pseudosúquios⁵ (WELLNHOFER, 2010, p. 245).

A tese de Heilmann continuou vigente até a década de 1970, quando John Harold Ostrom (1928-2005), paleontólogo norte-americano, ao estudar terópodes⁶ do Cretáceo da América do Norte, retomou a ideia da ancestralidade das aves ao publicar “The ancestry of birds” em 1973. Esse trabalho não só resgatou as ideias de Huxley como também trouxe uma forma totalmente nova de enxergar a relação entre aves e dinossauros (BAKKER; GALTON, 1974; BAKKER, 1986).

Considerando a importância dos trabalhos paleontológicos realizados por Huxley, na tradução que se segue procuramos nos aproximar ao máximo do texto original, inclusive no que diz respeito à terminologia, tempos verbais e distribuição de parágrafos. Para facilitar a leitura, as páginas da obra original aparecem entre colchetes ao longo do texto. Algumas notas de rodapé que acompanham esta tradução são do próprio autor em seu texto original. Notas explicativas dos tradutores tanto em relação ao conteúdo do texto e seu contexto como em relação a questões de tradução, têm sua procedência identificada.

⁵ Pseudosuchia é uma linhagem de répteis que surgiu no início do período Triássico. Atualmente, seu único grupo vivente são os crocodilomorfa.

⁶ Os terópodes são o grupo dos dinossauros carnívoros, caracterizados por animais bípedes e com cabeças grandes.

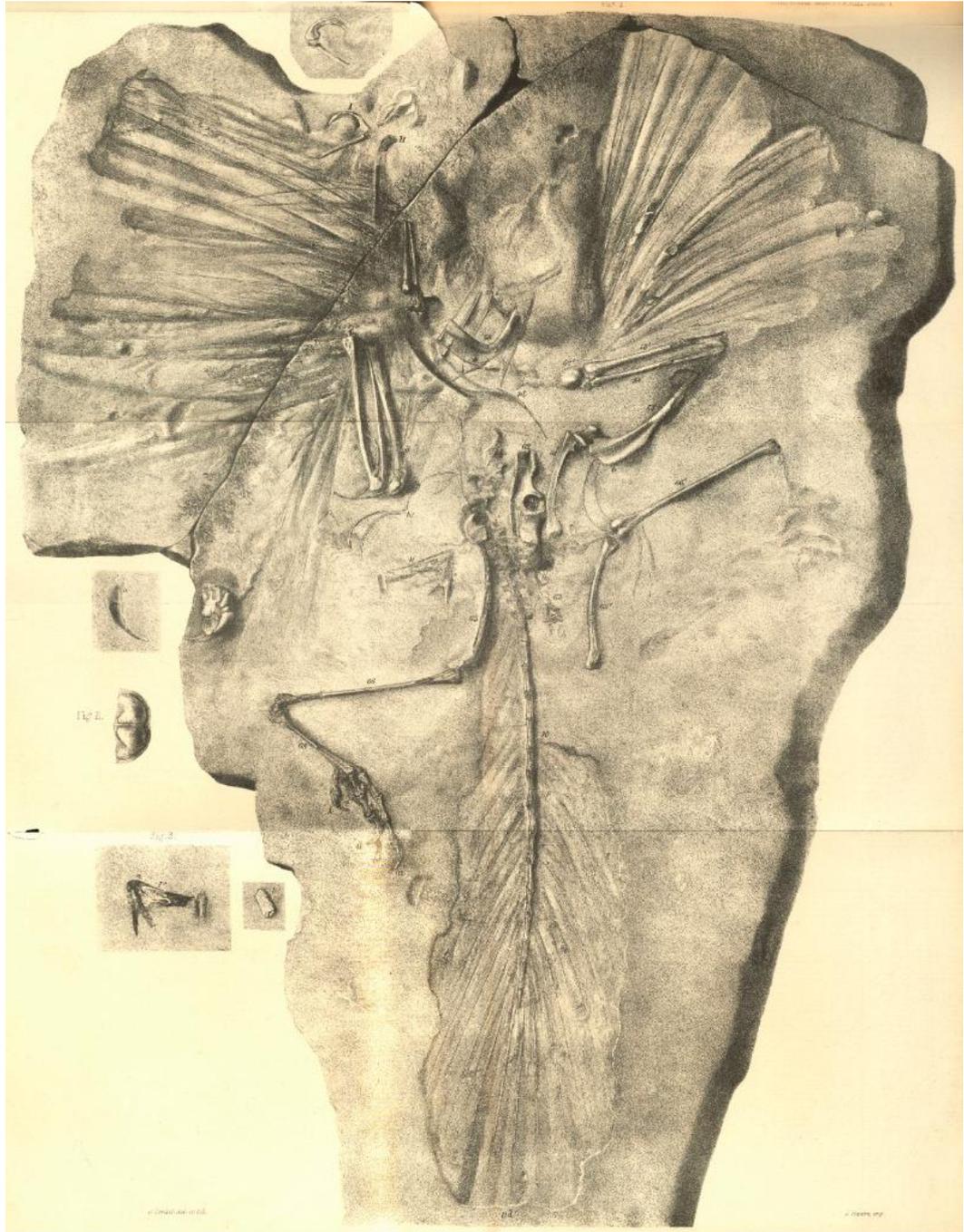


Fig. 1. Fóssil de *Archaeopteryx lithographica* (espécime de Londres).

Fonte: OWEN, Richard. III. On the archeopteryx of von Meyer, with a description of the fossil remains of a long-tailed species, from the lithographic stone of Solenhofen. *Philosophical Transactions of the Royal Society of London*, n. 153, pp. 33-47, 1863. (Prancha I).

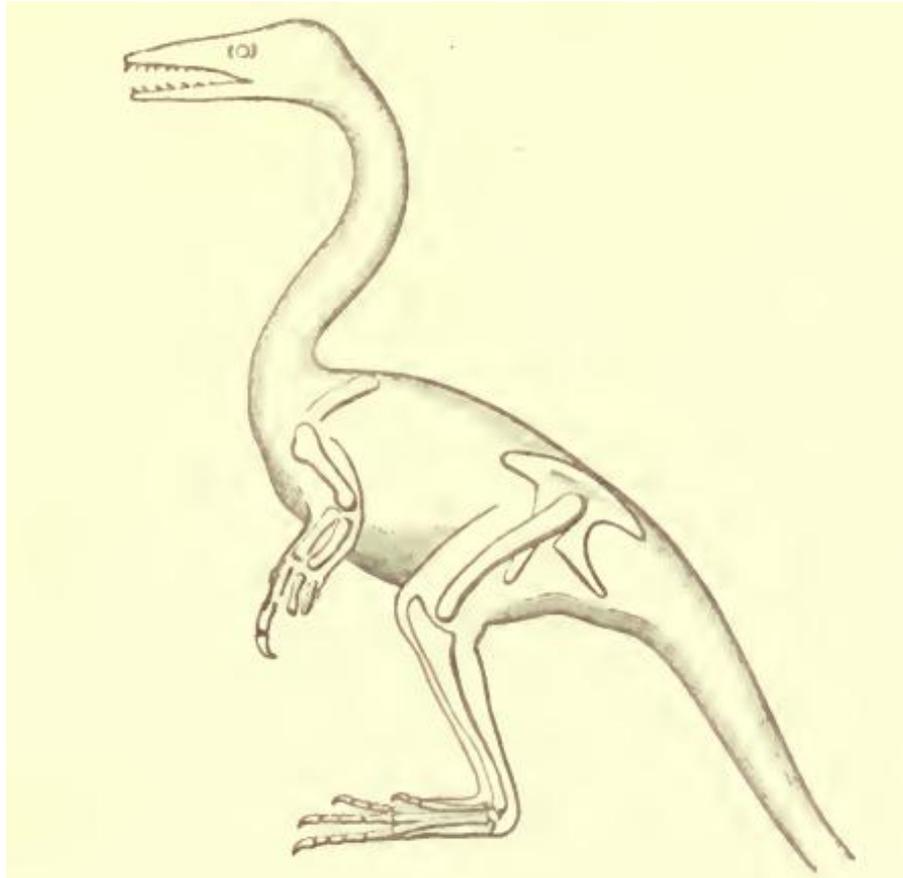


Fig. 2. Reconstrução de *Compsognathus longipes*. Fonte: HUXLEY, Thomas Henry. *American Addresses: With a Lecture on the Study of Biology*. London: Macmillan and Co, 1877, p. 65.

Tradução

HUXLEY, Thomas Henry. On the Animals which are most nearly intermediate between Birds and the Reptiles. *Annals and Magazine of Natural History*, series 4, vol. 2, pp. 66-75, 1868.

[66]

INSTITUIÇÃO REAL DA GRÃ-BRETANHA

7 de fevereiro, 1868.

“Sobre os animais que são intermediários mais próximos entre aves e répteis.”

Por Professor HUXLEY, LL.D., F.R.S.

Aqueles que se apegam a doutrina da Evolução (e eu sou um deles),
concebem que existem motivos para acreditar que o mundo, com tudo que

está nele e sobre ele, não veio a existir na condição em que o vemos agora, nem em nada que se aproxime dessa condição.

Pelo contrário, acreditam que a conformação e composição atual da crosta terrestre, a distribuição da água e da terra, e a infinita diversidade de animais e plantas que constituem sua população atual, são meramente os termos finais em uma imensa série de mudanças que vieram a existir, no curso de [67] um imensurável tempo, pela operação de causas mais ou menos similares com as que estão em atividade nos dias atuais.

Talvez essa doutrina da evolução não seja mantida conscientemente e em sua integridade lógica por um grande número de pessoas⁷. Mas muitos mantêm aplicações particulares a ela sem se comprometerem com o todo; e muitos, por outro lado, são favoráveis à doutrina em geral sem dar consentimento absoluto às suas aplicações particulares.

Portanto, aquele que adota a hipótese nebular na astronomia, ou é um uniformitarista⁸, na geologia, ou um darwinista na biologia, é até agora um adepto da doutrina da evolução.

E, como posso atestar por experiência pessoal, é possível ter fé completa na doutrina geral da evolução e ainda hesitar em aceitar a hipótese nebular, ou o uniformitarismo, ou a hipótese darwiniana em toda sua integridade e completude; pois muitas das objeções que são levantadas contra essas várias hipóteses afetam apenas a elas, e, mesmo que sejam válidas, deixam a doutrina geral da evolução intocada.

Por outro lado, deve-se admitir que alguns argumentos que são alegados contra formas particulares da doutrina da evolução afetariam muito seriamente toda a doutrina, se fossem provas contra [sua] refutação.

Por exemplo, existe uma objeção contra os pontos de vista do Sr. Darwin que eu vejo constantemente e com confiança incitada, mas que

⁷ A única declaração completa e sistemática da doutrina com a qual estou familiarizado é a presente no Sistema da Filosofia do Sr. Herbert Spencer, um trabalho que deve ser cuidadosamente estudado por todos aqueles que queiram saber para onde o pensamento científico tende. Nota de Thomas Huxley.

⁸ O uniformitarismo baseia-se no princípio de que as leis da natureza são constantes, de modo que o estudo dos fenômenos geológicos atuais, essencialmente rochas e suas estruturas, permite a interpretação de registros geológicos antigos. Eram adeptos do uniformitarismo: James Hutton (1726-1797), Charles Lyell (1797-1875), Jean-Baptiste Lamarck (1744-1829), Charles Darwin (1809-1882). Nota dos tradutores.

realmente atinge o coração de toda a doutrina da evolução, quando é aplicada ao mundo orgânico.

É admitido em todos os aspectos que os animais e plantas existentes são marcados por intervalos naturais em diversos grupos muito distintos: insetos são amplamente diferentes de peixes, peixes de répteis, répteis de mamíferos, e daí por diante. E deste fato nasce a objeção tão pertinente: Como é que, se todos esses animais progrediram de uma modificação gradual de uma linhagem comum, essas grandes lacunas existem?

Nós, que acreditamos na evolução, respondemos que essas lacunas nem sempre existiram; que as formas conectivas existiram em épocas prévias da história do mundo, mas que acabaram morrendo.

Naturalmente, então, somos questionados a produzir essas formas extintas de vida. Entre os inumeráveis fósseis de todas as épocas que existem, somos questionados a apontar quais desses constituem tais formas intermediárias.

Nossa resposta para esse pedido é, na maioria dos casos, admitir que tais formas não são eminentes; e nos responsabilizamos pela falha da necessidade de evidência pela conhecida imperfeição do registro fóssil. Dizemos que as séries de formações com as quais estamos familiarizados nada mais são do que uma fração das que existem, e que entre as que conhecemos existem grandes rupturas e lacunas.

[68] Eu acredito que essas desculpas tenham muita força; mas não posso suprimir a sensação incômoda de que são desculpas.

Se é pedido a um proprietário fundiário para mostrar as escrituras de suas terras, e [ele] é obrigado a responder que algumas delas foram destruídas em um incêndio um século atrás, que algumas foram tomadas por um advogado desonesto, e que o resto delas está guardada em um cofre em algum lugar, mas que na verdade não tem acesso a elas, ele não pode, eu acredito, se sentir confortavelmente seguro, mesmo que todas as suas alegações estejam corretas e sua posse indiscutível. Mas uma doutrina é uma propriedade científica, e seu responsável deve ser capaz de mostrar suas escrituras, na forma de evidências diretas, ou aceitar a punição do desconforto peculiar a que me referi.

Você não ficará surpreso, portanto, se eu aproveitar esta oportunidade para apontar que a objeção à doutrina da evolução, tomadas da suposta ausência de formas intermediárias no estado fóssil, certamente não se mantêm na maioria dos casos. Em resumo, se eu não posso produzir as escrituras completas da doutrina da evolução dos animais, eu sou capaz de mostrar um pedaço considerável de um pergaminho que evidentemente pertence a elas.

Em uma observação superficial, nenhum dos dois grupos pode parecer mais diferente do que répteis e aves. Postos lado a lado, um beija-flor e um jabuti, um avestruz e um crocodilo oferecem o maior contraste, e uma cegonha parece não ter mais do que animosidade em comum do que a cobra que engole.

Investigações cuidadosas mostraram, de fato, que essas diferenças são de um caráter muito mais superficial do que pode parecer, e que répteis e aves se mostram mais próximos do que aves e mamíferos, ou répteis e anfíbios. Mas “ainda que não tão grande como um portal de uma igreja ou tão funda quanto um poço”, a lacuna entre os dois grupos, no mundo presente, é suficientemente considerável.

Sem tentar enveredar nas profundezas da anatomia, e me limitando ao sistema ósseo ao qual aqueles que desejam comparar animais extintos com viventes estão praticamente restritos, eu mencionarei a seguir as diferenças mais importantes entre todas as aves e répteis que existem no momento.

1. O pinhão⁹, a qual correspondem a mão de um homem ou a pata dianteira de um réptil, contém nem mais nem menos que três dedos. Estes correspondem ao polegar e aos dois dedos seguintes no homem, e tem seus metacarpos conectados por uma firme ligação óssea, ou anquilose. Garras se desenvolvem na ponta de pelo menos dois dos três dedos (esses respondendo ao polegar e o dedo seguinte), e as vezes estão totalmente ausentes.

Nenhum réptil com membros anteriores bem desenvolvidos tem tão poucos dedos quanto três, nem seus ossos metacarpais são unidos; nem apresentam menos do que três garras nas suas pontas.

2. O osso do peito de uma ave se converteu em uma membrana óssea, e a ossificação se inicia em pelo menos dois centros. Nenhum réptil tem seu

⁹ No original *pinion*. O termo se refere as rémiges (penas de voo) primárias mais distais, as que se conectam as falanges. Nota dos tradutores.

osso do peito convertido em uma membrana óssea, nem mesmo se ossifica em dois centros distintos.

[69] 3. Um número considerável de vértebras caudais e lombares, ou dorsais, se juntam às vértebras sacrais propriamente ditas das aves para formar seu “sacro”. Nos répteis a mesma região da espinha é constituída por uma ou duas vértebras sacrais.

4. Nas aves o osso da anca (ílio) se estende para frente, bem como para trás, do acetábulo; o ísquio e o púbis são voltados para trás, quase paralelo com ele e entre si; o ísquio não se une na linha média ventral do corpo.

Nos répteis, ao contrário, o osso da anca não é produzido em frente ao acetábulo; e os eixos do ísquio e do púbis se divergem e jazem mais ou menos em ângulos retos àqueles do ílio. O ísquio sempre se une na linha média ventral do corpo.

5. Em todas as aves o eixo do osso da coxa jaz quase paralelamente com o plano mediano do corpo (assim como em mamíferos comuns) na posição natural da perna. Em répteis ele se projeta para fora em um ângulo mais ou menos aberto com o plano mediano.

6. Nas aves, metade do tarso é inseparavelmente unido com a tíbia, a outra metade com osso metatarso do pé. Esse não é o caso em répteis.

7. Aves nunca têm mais do que quatro dedos, sendo o quinto sempre ausente. O metatarso do hálux, ou grande dedo, é sempre curto e incompleto acima. Os outros metatarsais são anquilosados juntos, e se unem com metade do tarso, de maneira a formarem um único osso, que é chamado tarsometatarso.

Répteis com membros traseiros completamente desenvolvidos tem pelo menos quatro dedos, os quais os metatarsos correspondentes são todos completos e distintos uns dos outros.

Ainda que todas as aves existentes difiram definitivamente dos répteis existentes, uma pequena seção comparativa chega mais perto de répteis do que as outras. São as ratitas, ou aves da família Struthionidae¹⁰, compreendendo o avestruz, ema, casuar, *Apteryx*, e as recentemente extintas (se realmente estão

¹⁰ Ao contrário da concepção referente na época de Huxley, onde todas as ratitas eram incluídas nesse clado, hoje a família contém apenas o gênero *Struthio*, dos avestruzes. Nota dos tradutores.

extintas) aves da Nova Zelândia, *Dinornis* &c., que alcançaram grandes dimensões. Todas essas aves são notáveis pela pequena dimensão de suas asas, ausência de uma crista ou quilha sobre o osso do peito, e de uma fúrcula¹¹ completa; em muitos casos, pela união tardia dos ossos do pinhão, do pé e do crânio. Neste último caráter, na forma do esterno, da cintura escapular, e em algumas peculiaridades do crânio, essas aves são mais reptilianas do que o resto; mas a proximidade total de similaridade com o tipo reptiliano é pouco, e a lacuna entre répteis e aves é apenas ligeiramente reduzida por sua existência.

O quanto essa lacuna pode ser preenchida por registros de vidas de eras passadas?

Essa questão se resolve em duas:--

1. Existe alguma ave fóssil mais reptiliana do que alguma das que hoje estão vivas?

2. Existe algum réptil fóssil que seja mais parecido com aves do que com répteis viventes?

E tentarei mostrar que ambas as questões devem ser respondidas afirmativamente.

[70] É muito instrutivo notar como é mera a chance de sabermos se uma ave fóssil, mais reptiliana em alguns aspectos do que qualquer outra, já existiu.

Ossos de aves já foram obtidos de rochas de várias idades de séries terciárias sem revelar quaisquer formas que não as que possam ser encaixadas em famílias existentes.

Alguns anos atrás as grandes formações Mesozoicas renderam apenas alguns poucos ornitólitos¹² fragmentários que foram descobertas na Formação de Cambridge Greensand, e que são insuficientes para uma determinação completa sobre as afinidades da ave a qual pertencem.

No entanto, a própria lama calcárea do antigo leito do oceano de oólitos¹³ que agora se solidificou nas famosas ardósias litográficas de Solenhofen, e tem preservado inumeráveis organismos delicados cuja existência seria, muito provavelmente, totalmente ignorada, revelou em 1861 a

¹¹ Fúrcula é um osso bifurcado encontrado em aves, formado pela fusão das duas clavículas. Nota dos tradutores.

¹² Restos fósseis de uma ave. Nota dos tradutores.

¹³ Os oólitos são concreções minerais arredondadas. Nota dos tradutores.

impressão de uma pena ao famoso paleontólogo Hermann von Meyer. Von Meyer nomeou a ave desconhecida cuja pena pertencia de *Archeopteryx litográfica*; e no mesmo ano a descoberta de forma independente do precioso esqueleto do próprio *Archeopteryx* pelo Dr. Häberlein, que agora adorna o Museu Britânico¹⁴, demonstrou as principais características dessa ave antiga. Mas deve-se lembrar que esta pena e este esqueleto imperfeito são os únicos restos de aves que já foram obtidos em todas as grandes séries de Formações conhecidas como Wealden e de Oólitos, que parcialmente foram depositadas acima, e parcialmente correspondem às ardósias de Solenhofen.

Ainda que alguns paleontólogos sejam forçados, por um senso de consistência, a declarar que a classe das aves foi criada a partir de um único indivíduo de *Archeopteryx* durante a deposição das ardósias de Solenhofen e desapareceu durante a deposição da Wealden, para ser recriada na Greensand, para sumir mais uma vez durante a época do Cretáceo e reaparecer no Terciário, eu estou inclinado à hipótese de que diversas aves além do *Archeopteryx* existiram durante todo esse período de tempo, e que não sabemos nada sobre elas, simplesmente por não termos acertado naqueles depósitos em que seus restos estão preservados.

Agora, como esse *Archeopteryx* seria? Infelizmente, o crânio está perdido, mas a perna e o pé, a pélvis, a cintura escapular, e as penas, até onde sua estrutura possa ser decifrada, são completamente aquelas das aves comuns.

Por outro lado, a cauda é bastante longa, e mais parecida com aquelas dos répteis do que com as das aves nesse respeito. Dois dígitos da mão têm garras curvadas, muito mais proeminentes que aquelas presentes em qualquer ave existente; e, pelo que parece, os ossos do metacarpo são bastante livres e separados.

Assim, é fato que, em certos aspectos, a mais antiga ave conhecida apresenta uma maior proximidade com a estrutura reptiliana do que qualquer ave moderna.

Existem alguns répteis fósseis mais parecidos com aves do que os répteis que existem atualmente?

¹⁴ O fóssil foi descrito pelo Professor Owen, em 'Philosophical Transactions' de 1863. Nota de Thomas Huxley.

[71] Como no caso das aves, as Formações terciárias não produziram traços de répteis que se distanciem muito dos tipos dos grupos existentes. Mas diferente do que acontece com as aves, a mais nova das Formações do Mesozoico, a Formação Chalk, nos familiariza com répteis os quais, à primeira vista, parecem se aproximar das aves em uma maneira muito clara. Esses são os répteis voadores pterodátiles¹⁵, que se assemelham a grande parte das aves com a presença de cavidades aéreas nos seus ossos, no aspecto em que seus coracoides¹⁶ e escápulas se parecem maravilhosamente com os das aves, e em seus esternos com suas cristas medianas. Ademais, em alguns pterodátiles, a pré-maxila e a porção sinfisial das mandíbulas são estendidas em bicos, que parecem ter sido embainhados por cornos, enquanto o resto da mandíbula portava dentes.

Mas bicos córneos são encontrados em répteis assim como em aves; a estrutura do arco do escápula-coracoide e do esterno, e a pneumatização¹⁷ dos ossos varia bastante entre as próprias aves; e esses caracteres dos pterodátiles podem ser meras adaptações adaptativas.

Por outro lado, a mão tem quatro dígitos livres, os três mais internos possuem fortes garras, enquanto o quarto é enormemente alongado, num contraste total com o abandono do dígito correspondente nas aves. A pélvis é como um todo diferente daquela das aves assim como os membros posteriores e o pé.

Portanto parece que os pterodátiles, entre os répteis, aproximam-se das aves tanto quanto pode ser dito que os morcegos, entre os mamíferos, se aproximam delas. São um tipo de morcegos reptilianos¹⁸ mais do que uma ligação entre répteis e aves; e é precisamente nestes órgãos nos quais aves são mais caracteristicamente ornísticas¹⁹, as mãos e os pés, que se afastam mais da forma ornítica típica.

¹⁵ Aqui Huxley se refere a todo o clado Pterosauria, não só ao gênero *Pterodactylus*. Nota dos tradutores.

¹⁶ Osso pertencente à cintura escapular, ausente em mamíferos. Nota dos tradutores.

¹⁷ Nas aves os ossos são pneumáticos, ou seja, possuem cavidades preenchidas por ar, tornando-as mais leves. Nota dos tradutores.

¹⁸ Ficará entendido que eu não sugiro quaisquer familiaridades entre pterodátiles e morcegos. Nota de Thomas Huxley.

¹⁹ Aportuguesamento da palavra *ornithic*, relativo a aves, sem correspondente em português. Nota dos tradutores.

Claramente, então, a transição entre répteis e aves não se deu de répteis voadores para aves voadoras. Permita-nos tentar outro caminho. Eu já observei que no mundo existente a aproximação mais próxima a répteis é apresentada por certas aves terrestres, os avestruzes e seus pares, os quais são desprovidos da capacidade de voo pelo pequeno tamanho de suas asas e caráter de suas penas.

Podemos achar algum réptil extinto que se aproximava mais dessas aves sem voo, não apenas na frouxidão de seus membros dianteiros, mas em outros e mais importantes caracteres?

Eu imagino que podemos, se lançarmos nossos olhares no que à primeira vista parece a mais improvável direção.

Os *Dinosauria*, um grupo de répteis extintos, contendo os gêneros *Iguanodon*, *Hadrosaurus*, *Megalosaurus*, *Poicilopleuron*, *Seelidosaurus*, *Plateosaurus*, &c., que ocorrem por toda a série de rochas do Mesozoico, e são, em sua maioria, de tamanhos gigantes, parecem-me fornecer as condições requeridas.

Em nenhum desses animais o crânio ou as regiões cervicais [72] da coluna vertebral são completamente conhecidas, enquanto o esterno e a mão ainda não foram obtidos em nenhum desses gêneros. E nenhum traço da clavícula já foi observado.

No que diz respeito aos caracteres que foram positivamente determinados, foi verificado que:

1. De quatro a seis vértebras compõe o sacro, e se conectam com o ílio de uma maneira que é parcialmente ornítica, parcialmente reptiliana.

2. O ílio é prolongado à frente do acetábulo, assim como atrás dele; e sua semelhança com o ílio das aves é maior por conta da forma amplamente arqueada da margem acetabular do osso, e a extensiva perfuração do assoalho do acetábulo.

3. Os outros dois componentes do *os innominatum*²⁰ ainda não foram observados de fato em seus lugares; na verdade apenas um deles é conhecido; mas esse é extremamente notável por seu forte caráter ornítico. É o osso que foi chamado de “clavícula” no *Megalosaurus* e *Iguanodon* por Cuvier²¹ e seus

²⁰ Latim. Osso do quadril, ou seja, a fusão do ílio, ísquio e púbis. Nota dos tradutores.

²¹ Georges Léopold Chrétien Frédéric Dagobert, Baron de Cuvie (1769-1882), dentre outras contribuições destacou-se por seus estudos de anatomia comparada. Desenvolveu a técnica de

sucessores, apesar do sagaz Buckland²² ter insinuado a sua real natureza²³. Mas esses ossos não parecem em nada com a clavícula de quaisquer animais que as possuam, enquanto são extremamente similares aos ísquios de algumas aves como os avestruzes; e na única circunstância em que foram encontradas numa relação toleravelmente imperturbada em relação a outras partes do esqueleto, ou seja, no *Iguanodon* de Maidstone, eles se localizam, um em cada lado do corpo, próximos ao ílio. Eu me asseguro a estar certo que esses ossos pertencem à pélvis, e não a cintura escapular, e acredito que provavelmente são o ísquio; mas não nego que possam ser o púbis.

4. A cabeça do fêmur é posicionada em ângulos retos com o eixo do osso, de forma que o eixo do osso da coxa devia ser paralelo com o plano vertical do corpo, como em aves.

5. A superfície posterior do côndilo externo do fêmur apresenta uma crista pronunciada, que ocorre entre a cabeça da fíbula e da tíbia como nas aves. Existe apenas uma estrutura rudimentar como essa nos outros répteis.

6. A tíbia tem uma crista anterior ou “pró-cnemial” pronunciada, convexa em sua porção interna e côncava do outro lado. Nada comparável a isso existe nos répteis; mas uma crista bem desenvolvida correspondente existe na maioria das aves, especialmente as que possuem grande capacidade de caminhada ou natação.

7. A extremidade inferior da fíbula é muito menor que a outra; ela é, proporcionalmente, um osso mais delgado que em outros répteis. Nas aves a porção distal da fíbula se afina até um certo ponto, e ainda se mantêm como um osso mais delgado.

8. *Scelidosaurus* tem quatro dedos completos, mas existe um quinto metatarso rudimentar. O terceiro dedo ou medial é o maior, e o [73] metatarso do hálux é bem menor na sua porção proximal do que na terminal.

Iguanodon tem três grandes dedos dos pés, no qual o medial é o mais longo. A porção proximal mais delgada do primeiro metatarso foi encontrado

a partir de poucos ossos, chegar à provável constituição do animal vivente ou fóssil. Nota dos tradutores.

²² William Buckland.(1784-1856), teólogo, geólogo e paleontólogo inglês, apresentou uma descrição detalhada de um fóssil de dinossauro, o *Megalosaurus*. Nota dos tradutores.

²³ O tal chamado “coracoide” do *Megalosaurus* é seu ílio. Estou em débito com o Professor Phillips, e a esplêndida coleção de restos de *Megalosaurus* que ele montou em Oxford, para as mais importantes evidências sobre esse réptil. Nota de Thomas Huxley.

aderido à face interna do segundo; então se o hálux era completamente desenvolvido, era provavelmente muito pequeno. Nem um rudimento do outro dedo já foi observado.

É claro, pela maneira como os três principais metatarsos se articulam, que eram intimamente e firmemente articulados, e que uma base de suporte do corpo era proporcionada pela maneira como as regiões falangeais dos pés se espalhavam.

Pela grande diferença nos tamanhos dos membros dianteiros e traseiros, Mantell²⁴, e mais recentemente Leidy²⁵, concluíram que *Dinosauria* (pelo menos *Iguanodon* e *Hadrosaurus*) podem ter se apoiado por um longo ou breve período de tempo nas suas pernas traseiras. Mas a descoberta feita na Formação Weald, pelo Sr. Beckles²⁶, de pares de um grande pé com três dedos, com tal tamanho e distância que os separava que é difícil de acreditar que tenham sido feitas por qualquer coisa que não *Iguanodon*, levando a suposição que este grande réptil, e talvez outros de sua família, devem ter caminhado, temporariamente ou permanentemente, [apoiando-se] nos seus membros posteriores.

De qualquer forma, não restam mais dúvidas que os quartos traseiros dos *Dinosauria* se aproximavam maravilhosamente dos das aves em sua estrutura geral, e, portanto, esses répteis extintos são muito mais próximos das aves do que quaisquer outros viventes.

Mas um único espécime, obtido daquelas ardósias de Solenhofen²⁷ ao acaso, de cuja existência e utilidade nas artes da paleontologia estão em dívida, oferece uma aproximação ainda maior do “elo perdido” entre répteis e aves. Esse é o réptil singular que foi descrito e nomeado *Compsognathus longipes* pelo falecido Andreas Wagner²⁸, e algumas das mais recônditas afinidades orníticas apontadas por Gegenbaur. A despeito do seu pequeno tamanho (não media mais que dois pés de comprimento), esse réptil deve, eu penso, ser situado

²⁴ Gideon Algernon Mantell (1790-1852), geólogo e paleontólogo britânico, responsável pela descrição do *Iguanodon*. Nota dos tradutores.

²⁵ Joseph Mellick Leidy (1823-1891), anatomista e paleontólogo norte-americano. Nota dos tradutores.

²⁶ Samuel Husbands Beckles (1814-1890), natural de Barbados, foi advogado e entusiasta da paleontologia no Reino Unido. Nota dos tradutores.

²⁷ Cidade situada na região da Bavária. Nota dos tradutores.

²⁸ Johann Andreas Wagner (1797-1861), paleontólogo e professor na Universidade de Munique. Nota dos tradutores.

entre, ou próximo, aos *Dinosauria*; mais ainda é mais parecido com as aves do que qualquer um dos animais que são ordinariamente incluídos naquele grupo.

Compsognathus longipes tem um crânio leve, com mandíbulas dentadas, apoiado em um longo e delgado pescoço. O ílio é prolongado a frente e atrás do acetábulo. O púbis parece ter sido notavelmente longo e delgado (uma circunstância que favorece a interpretação das tais “clavículas” de *Iguanodon* como púbis). Os membros dianteiros são bastante pequenos. Os ossos das mãos infelizmente estão estilhaçados; mas apenas quatro garras foram encontradas, então é possível que cada mão tivesse apenas dois dígitos com garras.

Os membros traseiros são muito grandes, e dispostos como nas aves. Assim como nas últimas, o fêmur é mais curto que a tíbia—uma circunstância na qual *Compsognathus* é mais ornítico do que os outros *Dinosauria*.

A divisão proximal do tarso é anquilosada com a tíbia, como em aves. No pé os tarsais distais não são unidos com os três [74] metatarsos longos e delgados, que correspondem ao segundo, terceiro e quarto dedos dos pés. Do quinto dedo do pé existe apenas um metatarso rudimentar. O hálux é curto, e seu metatarso parece ser deficiente em sua extremidade proximal.

É impossível olhar para a conformação desse estranho réptil e duvidar que ele saltava ou andava, em uma maneira ereta ou semiereto, à maneira de uma ave, no qual seu longo pescoço, cabeça leve, e membros dianteiros pequenos devem ter dado a eles uma extraordinária semelhança.

Espero agora ter cumprido minha promessa de mostrar que, em eras passadas, as aves eram mais parecidas com répteis do que com qualquer outra ave vivente, e répteis mais parecidos com aves do que qualquer outro réptil vivente, realmente existiram.

Mas, pela mera doutrina do acaso, seria o cúmulo da improbabilidade que alguns esqueletos, cada um o único de seu tipo, os quais foram preservados naqueles leitos de rochas comparativamente pequenos das ardósias de Solenhofen, que registram a vida de uma fração do Mesozoico, seriam relíquias: a mais reptiliana das aves, e o mais ornítico dos répteis.

E esta conclusão adquire uma força muito maior quando refletimos sobre essa evidência maravilhosa da vida da era Triássica que nos é proporcionada pelos arenitos de Connecticut. É verdade que esses não

forneceram penas ou ossos; mas as criaturas que os atravessaram quando eram as praias arenosas de um tranquilo oceano deixaram inúmeros traços repletos de instrutivas sugestões. Muitas dessas pegadas são totalmente indistinguíveis daquelas de aves modernas em suas formas e tamanhos; outras são gigantescas impressões de três dedos, como aquelas da Formação Weald²⁹ presentes no nosso próprio país; outros mais parecidas com as pegadas deixadas por répteis e anfíbios existentes.

A importante verdade que essas pegadas revelam é que, no começo da época Mesozoica animais bípedes que possuíam pés de aves existiram, e caminhavam de forma ereta ou semiereta. Esses bípedes eram aves ou répteis, ou mais provavelmente ambos; e dificilmente pode-se duvidar que uma ardósia litográfica de idade Triássica renderia aves mais reptilianas do que *Archeopteryx*, e répteis mais orníticos que *Compsognathus*, de forma a obliterar a lacuna que ainda deixam entre répteis e aves.

Mas se, rastreando as formas de vida animal no tempo, encontramos, de fato, répteis que se afastam de seu tipo geral para se tornarem semelhantes as aves, até que não seja de forma alguma difícil de se imaginar uma criatura completamente intermediária entre *Dromaeus* e *Compsognathus*, certamente não existe nada muito selvagem ou ilegítimo na hipótese de que o *filo* da classe das Aves tenha suas raízes nos répteis dinossaurianos—que estes, passando por uma série de modificações como as que são exibidas em uma de suas fases pelo *Compsognathus*, deram origem às ratitas—enquanto os *Carinatae* sejam ainda mais modificações e diferenciações desses últimos, alcançando sua maior especialização atualmente nos pinguins, nos cormorões³⁰, nas aves de rapina, nos papagaios e nos pássaros canoros.

[75] No entanto, como aves completamente diferenciadas com toda a probabilidade existiram mesmo na época do Triássico, e como não possuímos quase nenhum conhecimento dos répteis terrestres desse período, pode ser dado por certo que não temos conhecimento dos animais que ligavam répteis e aves históricas geneticamente, e que *Dinosauria*, com *Compsognathus*, *Archeopteryx* e as aves da família *Struthionidae*, nos ajudam a formar uma concepção razoável de como essas formas intermediárias poderiam ser.

²⁹ Formação de rochas sedimentares no sudeste da Inglaterra. Nota dos tradutores.

³⁰ Também conhecido como biguá. Nota dos tradutores.

Em conclusão, acho que mostrei motivos para a afirmação de que os fatos da paleontologia, no que diz respeito a aves e répteis, não se opõem à doutrina da evolução, mas, ao contrário, são o que a doutrina nos faria esperar; pois nos permitem formar uma concepção da maneira pela qual as aves podem ter evoluído dos répteis, e assim justificar a manutenção da superioridade da hipótese de que as aves foram assim originadas em relação a todas as hipóteses desprovidas de uma base factual equivalente.

Agradecimentos

O primeiro autor agradece o apoio da FAPESP (Processo 18/21094-7). Os autores agradecem à gentileza da professora Lilian Al-Chueyr Pereira Martins pelos valiosos comentários sobre o manuscrito.

Referências

BAKKER, R. T.; GALTON, P. M. Dinosaur monophyly and a new class of vertebrates. **Nature**, v. 248, n. 5444, p. 168-172, 1974.

BAKKER, R. T. **The dinosaur heresies: new theories unlocking the mystery of the dinosaurs and their extinction**. 1ª ed. New York: William Morrow & Co, 1986.

CHIAPPE, L. M. **Glorified dinosaurs: the origin and early evolution of birds**. Hoboken: John Wiley & Sons, 2007.

DESMOND, A. Huxley, Thomas Henry. Pp. 429-434. *In*: KOERTGE, Noretta. (ed). **New Dictionary of Scientific Biography**. Vol. 3, Detroit: Charles Scribner's Sons, 2008.

HEILMANN, G. **The Origin of Birds**. London: H. F. & G. Witherby, 1926.

HUXLEY, T. H. On the animals which are most nearly intermediate between birds and reptiles. **Annals and Magazine of Natural History**, series 4, vol. 2, pp. 66-75, 1868a.

HUXLEY, T. H. I. Remarks upon *Archæopteryx lithographica*. **Proceedings of the Royal Society of London**, n. 16, p. 243-248, 1868b. DOI: <https://doi.org/10.1098/rspl.1867.0046>

HUXLEY, T. H. **An introduction to the classification of animals**. London: J. Churchill & sons, 1869.

HUXLEY, T. H. Further evidence of the affinity between the dinosaurian reptiles and birds. **Quarterly Journal of the Geological Society**, v. 26, n. 1-2, p. 12-31, 1870. DOI: <https://doi.org/10.1144/GSL.JGS.1870.026.01-02.08>

HUXLEY, T. H. **American Addresses: With a Lecture on the Study of Biology**. London: Macmillan and Co, 1877.

LYONS, S. L. **Thomas Henry Huxley: the evolution of a scientist**. New York: Prometheus Books, 1999.

OSTROM, J. H. The ancestry of birds. **Nature**, v. 242, n. 5393, p. 136-136, 1973.

OWEN, R. III. On the archeopteryx of von Meyer, with a description of the fossil remains of a long-tailed species, from the lithographic stone of Solenhofen. **Philosophical Transactions of the Royal Society of London**, n. 153, p. 33-47, 1863. DOI: <https://doi.org/10.1098/rstl.1863.0003>

SERENO, P. C. Birds as dinosaurs. **Dong wu xue bao. [Acta Zoologica Sinica]**, v. 50, n. 6, p. 991-10001, 2004.

SWITEK, B. Thomas Henry Huxley and the reptile to bird transition. **Geological Society, London, Special Publications**, v. 343, n. 1, p. 251-263, 2010. DOI: <https://doi.org/10.1144/SP343.15>

VON MEYER, H. XL.—On the *Archæopteryx lithographica*, from the lithographic slate of Solenhofen. **Annals and Magazine of Natural History**, v. 9, n. 53, p. 366-370, 1862. DOI: <https://doi.org/10.1080/00222936208681248>

WAGNER, A. Über einige, im lithographischen Schiefer neu aufgefundenene Schildkröten und Saurier. **Bulletin der königlichen Akademie der Wissenschaften**, v. 22, p. 554-555, 1859.

WELLNHOFER, P. A short history of research on *Archæopteryx* and its relationship with dinosaurs. **Geological Society, London, Special Publications**, v. 343, n. 1, p. 237-250, 2010. DOI: <https://doi.org/10.1144/SP343.14>



PESQUISA - RESEARCH

Elitismo e representação utilitarista em John Stuart Mill: o ensaio Sobre a Liberdade e sua transposição na forma de governo ideal

Alisson Ortiz Rigitano¹
Universidade de São Paulo
rigitano@usp.br

Como citar este artigo: Rigitano, Alisson Ortiz. “Elitismo e representação utilitarista em John Stuart Mill: o ensaio Sobre a Liberdade e sua transposição na forma de governo ideal”, *Intelligere, Revista de História Intelectual*, nº11, pp. 198-218. 2021. Disponível em <<http://revistas.usp.br/revistaintelligere>>. Acesso em dd/mm/aaaa-

Resumo: Este manuscrito analisa duas obras de John Stuart Mill em busca de entrecruzamentos valiosos às suas respectivas interpretações: o ensaio Sobre a Liberdade, de 1859, e Considerações sobre o Governo Representativo, de 1862. Trata-se de investigar quais são os fundamentos da concepção de liberdade de Mill a fim de verificar por que implicam idealmente na escolha do governo representativo e, principalmente, por que a representação é uma condição para a realização de sua concepção particular de liberdade. Ao explorar as correspondências entre as duas obras, pretende-se avançar na problematização das raízes dos valores democráticos liberais.

Palavras-chave: John Stuart Mill. Democracia Liberal. Governo Representativo.

Elitism and utilitarian representation in John Stuart Mill: the essay On Liberty and its transposition into the ideal form of government

Abstract: This manuscript examines two works of John Stuart: the essay On Liberty (1859) and Considerations on Representative Government the (1862). We tried to answer why the representation is a condition for the realization of his particular conception of freedom and, by exploring the correspondences between the two works, we intend to advance in the problematization of the roots of liberal democratic values.

¹ Alisson Ortiz Rigitano é Economista de formação e mestre em Economia (Universidade Estadual de Londrina/UUEL). Atualmente desenvolve pesquisa de doutorado em História Econômica na Universidade de São Paulo (USP), com pesquisa concentrada em história do pensamento econômico. OrCID: <https://orcid.org/0000-0002-4512-6059>

Keywords: John Stuart Mill. Liberal Democracy. Representative Government.

Introdução

Olhar sob perspectiva a obra completa de um autor como John Stuart Mill, com alguma abrangência e ao mesmo tempo profundidade, é uma tarefa que pode, justificadamente, durar bastante tempo. Trata-se de alguém que escreveu sobre Lógica, Epistemologia, Economia, Filosofia Social e Política, Ética, Metafísica, Religião, além de muitos assuntos de importância pública em sua época². Apesar de seu pensamento se entrecruzar em torno de alguns pressupostos ou ideias fundamentais, sobretudo em sua visão determinística de mundo, centrada no progresso moral e no desenvolvimento individual, qualquer delimitação de seu pensamento incorreria certamente no enquadramento disciplinar de um autor que transborda qualquer limite concebível para as práticas científicas comuns na atualidade. Não é à toa que é considerado um clássico na história do Pensamento Econômico ao mesmo tempo em que é ainda mais relevante em outros campos do saber, como a Ciência Política³.

Ainda que Mill tenha reinado no mundo das ideias inglês por certo período – e por isso sua obra mereça ser estudada pela relevância e influência históricas –, aprender mais sobre suas reflexões significa uma possibilidade de avanço na compreensão da realidade contemporânea, sobretudo no que tange à análise discursiva de argumentos em torno de assuntos como democracia, governo e sociedade. Trata-se da chave para compreender o “ABC” do

² Cf. Heydt (2011; 2015) sobre perspectivas gerais a respeito da vida e obra do autor.

³ Sobre a contribuição de Mill na história do Pensamento Econômico, além dos “Princípios” (Mill, [1848], 1996), cf., por exemplo, Heilbroner (1996), Roll (1972) e Dennis (1978). Em todos os três não é dedicado um capítulo inteiro à Mill, como é feito com diversos outros autores, os quais se tornaram mais emblemáticos na história das doutrinas econômicas, como Smith, Ricardo, Marshall e Keynes – para se citar somente alguns dos famosos economistas ingleses e que também, de uma forma ou de outra, são alinhados aos princípios liberais e à discussão dos limites e critérios para intervenção do Estado no Mercado. Certamente todos esses “economistas clássicos”, ora citados, possuem obras que se desviam das questões propriamente econômicas, no entanto, podemos dizer que Mill é o que mais frequentemente é reconhecido em outros campos do saber; Marx, por exemplo, em *O capital*, dedica-se a polemizar, muitas vezes com certo sarcasmo, o pensamento milliano ou o que ele representa. Sobre a análise de Marx sobre os autores do início da economia política até sua época, cf., a versão em português de *Teorias da Mais Valia* (1985) – conhecido como Livro 4 de *O capital* – ou na edição francesa (MARX, 1974).

liberalismo, ou seja, os fundamentos do pensamento liberal e seus valores democráticos⁴.

Em termos de porte e factibilidade, cobe aqui fazer uma leitura dos argumentos *millianos* sobre a delimitação do espaço de autonomia e liberdade individuais, isto é, os limites para a intervenção dos indivíduos uns sobre os outros, em particular ou coletivamente – e para isso, a principal obra de referência num primeiro tópico será seu ensaio *Sobre a Liberdade*, publicado em 1959.

Valendo-se dessa leitura, em seguida buscou-se compreender como sua concepção de liberdade desemboca na forma de governo ideal em seu livro *Considerações sobre o governo representativo*, de 1861. Trata-se, portanto, de investigar quais os fundamentos da concepção de liberdade de Mill, a fim de verificar por que implicam idealmente na escolha do governo representativo e quais fundamentos e determinações da representação são condições para a realização de sua concepção de liberdade. Em suma, como se dá a transposição da liberdade milliana para as instituições governamentais.

O ensaio Sobre a Liberdade

Como é bem sabido, John Stuart Mill (1806 – 1873), filho de James Mill (1773 – 1836), preceptorado por Jeremy Bentham (1748 – 1832), foi nutrido em uma educação programática e erudita desde a mais tenra infância, porém, após uma espécie de colapso emocional⁵, viu-se impelido a repensar e a desenvolver sistematicamente grande parte dos temas que lhe eram relevantes.

Seu livro *Princípios de Economia*, por exemplo, foi o tratado de referência na economia política inglesa por algumas décadas e contém diversas reflexões que podem ser exemplificativas pela sua forma peculiar de encarar o progresso humano. Já *Utilitarismo* (1861) apresenta sua formulação “relativa”

⁴ Vale-se aqui das palavras de Bobbio (2000), notório e tradicional cientista político, para quem “o ensaio de Mill é o ABC do liberalismo. Mas após estas letras, como ocorreu nos últimos cento e cinquenta anos, vêm todas as demais letras do alfabeto. E não chegamos ainda ao Z.” (BOBBIO, 2000, p. 111). Para o autor, as principais insatisfações com a ideia de democracia nas sociedades contemporâneas se devem, sobretudo, ao não cumprimento de suas promessas teóricas. Análises antagônicas ao diagnóstico de Bobbio sobre a democracia, podemos encontrar em Wood (2003), Machperson (1978) e Offe (1984). Um exame detalhado dos diversos conceitos relacionados à ideia de democracia, dentro da chave considerada liberal, consta em Sartori (1987).

⁵ O autor define o período que antecede uma verdadeira virada em seu pensamento como “crise mental” (MILL, [1873], 1981).

da felicidade do maior número e se tornou a obra mais emblemática da tradição utilitarista⁶. Mas foi em seu Ensaio sobre a Liberdade que Mill conseguiu penetrar em nossos dias com mais amplitude, atualidade e relevância.

O manuscrito trata da “natureza e os limites do poder que pode ser exercido legitimamente pela sociedade sobre o indivíduo” (MILL, [1859], 2010, p. 37) e tem como objetivo, nas palavras do autor:

[...] afirmar um princípio básico muito simples, o modo correto para ordenar de forma absoluta as relações da sociedade para com o indivíduo, seja por meio de compulsão e controle, seja por meio de força física na forma de sanções penais, seja ainda pela coerção moral da opinião pública. Esse princípio diz que o único objetivo pelo qual a humanidade pode, de forma individual ou coletiva, interferir com a liberdade de ação de qualquer de seus membros, é a proteção dela própria. E que o único propósito pelo qual o poder pode ser constantemente exercido sobre qualquer membro de uma comunidade, contra a vontade deste, é o de prevenir danos para os outros membros (MILL, [1859], 2010, p. 49).

Portanto, na base dessa argumentação está a preocupação segundo a qual uma sociedade, ainda que livre, pode exercer, a chamada “tirania da maioria”⁷. O autor parte do dilema situado na possibilidade de o poder ser exercido pelo conjunto da sociedade, ainda que por meio de mecanismos democráticos, de maneira incisiva e abrangente o suficiente para diminuir o raio de liberdade individual, tão ou mais intensamente quanto no estado autoritário.

Não se trata apenas de uma preocupação com o monopólio da maioria no exercício do poder político sobre si e sobre potenciais minorias. A preocupação é situada também nas formas de tirania social que advém da tirania política. Isso ocorre porque as ordens políticas da maioria, para além de

⁶ A influência de Mill se deve à sua reflexão alternativa, em que admite a impossibilidade de mensuração objetiva do bem-estar coletivo, sendo mais importante a qualificação da qualidade e relevância na realização do progresso humano. Ari Tank Brito, que escreve o prefácio e tradução da versão analisada, diz que “um filósofo utilitarista que descobre que o utilitarismo, mesmo que funcionando, não o deixaria feliz, certamente tem um grande problema nas mãos”. A solução de Mill, de maneira bastante simplista e reducionista, é ilustrada pela sua frase célebre “melhor ser um Sócrates insatisfeito que um tolo satisfeito” (Mill, [1961], 2006, p. 110).

⁷ Esse termo ganhou evidência depois de Tocqueville ([1835], 2005), que dedica um capítulo para o assunto iniciando com os dizeres: “Considero ímpia e detestável a máxima de que, em matéria de governo, a maioria do povo tem o direito de fazer tudo; apesar disso situo na vontade da maioria à origem de todos os poderes. Estarei em contradição comigo mesmo?” (TOCQUEVILLE, [1835], 2005, p. 294).

sua execução, advêm de um corpo social formado principalmente por opiniões, as quais extrapolam o campo político e podem penetrar com frequência nos detalhes da vida dos indivíduos. Há que se ater, nas palavras de Mill, à “necessidade de proteção também contra a tirania de opiniões, contra a tendência da sociedade em impor, por meios diversos que as penas civis, suas próprias ideias e práticas como regras de conduta para aqueles que discordam delas” (MILL, [1859], 2010, p. 43).

O autor afirma que “tudo o que faz a existência ter valor para alguém depende da imposição de restrições às ações das outras pessoas” (MILL, [1859], 2010, p. 43), por isso, a questão que mais lhe interessa é a produção de regras adequadas para atingir o melhor equilíbrio entre independência individual e controle social. Para ele, essa questão passa grande parte da experiência social despercebida, porquanto a percepção humana do que é certo ou errado, louvável ou criticável é influenciada por muitos motivos alheios à razão, os mesmos que afetam suas preferências, seu gosto, em suma, os sentimentos de cada pessoa sobre a conduta dos outros é que são determinantes dos seus julgamentos.

Restaria em aberto, então, um princípio pelo qual a “impropriedade ou não de uma interferência” seja testada; na ausência desse princípio ou de uma regra geral, “a interferência do governo é com igual frequência impropriamente invocada e impropriamente condenada” (MILL, [1859], 2010, p. 49). Nesse aspecto, sua argumentação é centrada em como ordenar as relações do indivíduo com a sociedade. Para ele, a coação, uma vez que a humanidade seja capaz de se guiar pela convicção e pela persuasão⁸, passa a ser justificável apenas para a segurança das pessoas. De resto, o verdadeiro tribunal para reger os direitos abstratos do homem deve ser a utilidade. Em suas palavras:

⁸ Mill se refere à essa capacidade como uma determinante do estágio de avanço da civilização pois, segundo ele, essa doutrina só se aplica em seres humanos que estejam na maturidade de suas faculdades. Em Mattos (2008), é analisado como Mill diferencia sociedades “civilizadas” e sociedades “atrasadas”, e a consequência dessa característica no papel do estado. De acordo sua essa análise, ele considera os povos “civilizados” muito superiores aos “atrasados” em questões como qualidades morais, intelectuais e estéticas, não associando, no entanto, a questões de cunho racial, como aquelas ligadas às diferenças naturais. Ainda sobre essa questão, Levkovych (2010) analisa a influência da questão colonialista nas ideias de Mill e como o autor resolve o problema das identidades coletivas, tratando-as como mero acaso da soma de individualidades, pelo que se justificam as investidas colonialistas pelo bem do desenvolvimento da humanidade.

Vejo a utilidade como o tribunal final em todas as questões éticas, mas ela deve ser utilidade em seu sentido mais amplo, firmada nos interesses do homem enquanto um ser que progride. Esses interesses, afirmo, autorizam a sujeição da espontaneidade individual ao controle externo somente em relação às ações de cada pessoa que concernem aos interesses dos outros (MILL, [1859], 2010, p. 51).

Dessa concepção advém o que Mill chamou de “o lugar apropriado da liberdade”, ou seja, aquela porção da vida de uma pessoa que só afeta ela mesma, e se afeta outras só o faz indiretamente ou com o livre consentimento delas. Compreendem-se resumidamente três dimensões: o domínio da consciência (1), a liberdade de gosto e inclinações (2) e a combinação entre indivíduos (3).

O domínio da consciência implica, quase como corolário, na liberdade tanto de pensamento como de discussão. Para Mill:

[...] se a humanidade, exceto uma pessoa, tivesse uma opinião, e essa pessoa tivesse uma opinião contrária, a humanidade não teria mais justificativa para silenciá-la do que ela para silenciar a humanidade. [...] Mas o prejuízo característico de silenciar a expressão de uma opinião reside no fato de que isto é roubar a raça humana, tanto a posteridade quanto a geração atual, tanto aqueles que discordam da opinião quanto aqueles que a sustentam, e esses ainda mais que os primeiros. Pois, se a opinião está certa, eles são privados da oportunidade de trocar o erro pela verdade e, se ela está errada, eles perdem a percepção mais clara e vívida da verdade, produzida pela colisão desta com o erro, um benefício tão grande quanto o primeiro (MILL, [1859], 2010, p. 58).

Mill se detém aos benefícios objetivos da formulação e expressão de opiniões e sobre os prejuízos de silenciá-las, não só para a geração presente mas para toda a humanidade. Tais prejuízos são categorizados pelo autor conforme as hipóteses de as opiniões serem falsas ou verdadeiras. No caso em que determinada opinião possa ser falsa, sua sujeição ao silêncio é uma presunção de que a opinião oposta seja infalível, ou seja, que não possa existir outra opinião mais aproximada da verdade. Mas as opiniões, para que possam ser admitidas como verdades, principalmente para finalidades de ação, devem se submeter à liberdade de contradição e refutação.

Há que se admitir, portanto, que as crenças são úteis mesmo que contrárias à verdade, primeiro porque não é possível saber se uma opinião é verdadeira ou falsa e, segundo, porque silenciar uma discussão é um mal em si, independentemente. Ainda que seja possível admitir que uma crença contenha

toda a verdade, se não puder ser contestada, passa a ser sustentada apenas como um dogma ou um preconceito, e mais do que isso, perde a possibilidade de se conhecer ainda mais sobre seus detalhes, perdendo também a vivacidade. Admite também o valor de uma terceira possibilidade, talvez a principal delas, que seria o complemento, a relativização ou a convergência das opiniões, as quais, apesar de conflitantes, podem compartilhar da verdade entre si.

Para muito além desse benefício da diversidade de opiniões – advindo das opiniões que concorrem para que a humanidade avance em direção ao desenvolvimento de seu potencial moral e intelectual –, a liberdade tratada por Mill – de gosto e inclinações, de discussão e propagação de convicções – implica e é implicada por uma das principais formas de bem-estar humano: a individualidade. Por isso, aos homens deve ser permitido agir de acordo com suas opiniões, por sua conta e risco, desde que não venham a ferir a liberdade de seus semelhantes. Em suas palavras, “assim como é útil que enquanto a humanidade for imperfeita haja diferentes opiniões, assim devem ser também as experiências de vida” (MILL, [1859], 2010, p. 114), e pelas mesmas razões, desde que sejam admitidos os riscos de prejuízo próprio e não seja apresentado nenhum dano potencial a outrem.

Há de se reconhecer, portanto, o valor intrínseco da espontaneidade individual e o fato de a maioria das pessoas, apesar de não negar algum valor aos aspectos ligados às qualidades dos indivíduos, não estar minimamente disposta a aceitar a maturidade e o domínio próprio como determinantes da capacidade de interpretar a vida e fazer juízo dos valores e costumes. Mas, de acordo com Mill, “as faculdades humanas da percepção, do julgamento, do sentimento discriminativo e mesmo da preferência moral só podem ser exercidas quando se faz uma escolha” (MILL, [1859], 2010, p. 117).

Ao desenvolvimento do indivíduo, para que suas potencialidades possam crescer por si, por conseguinte, é necessário fazer uso consciente e inteligente dos costumes, e a mesma liberdade deve ser guardada para que a conduta possa ser desviada dos padrões médios. Assim, na proporção do desenvolvimento de sua individualidade, cada pessoa se torna mais valiosa para si e, da mesma forma, para a coletividade. Seus impulsos são mais fortes, portadores de maior energia humana e se tornam mais equilibrados

proporcionalmente ao uso da razão no juízo de suas opiniões e ações. O que pode ser reforçado com suas palavras pelo seguinte:

Não é reduzindo até a uniformidade tudo o que é individual em si, mas cultivando e impulsionando a individualidade, dentro dos limites impostos pelos direitos e interesses dos outros, que o ser humano se torna um nobre e belo objeto de contemplação; e como participam dos trabalhos o caráter de todos aqueles que o fazem, pelo mesmo processo a vida humana também se torna rica, diversificada e animada, fornecendo alimento mais abundante para pensamentos e sentimentos elevados, e reforçando o vínculo que liga cada indivíduo à raça, tornando infinitamente mais valioso pertencer a ela (MILL, [1859], 2010, p. 124).

Portanto, “tendo dito que a individualidade é a mesma coisa que desenvolvimento, e que é somente o cultivo da individualidade que produz, ou pode produzir, seres humanos bem desenvolvidos” (MILL, [1859], 2010, p. 125), há de se construir um convencimento na direção de sua utilidade, no valor da individualidade para o desenvolvimento geral de todos os homens, para o avanço humano nas mais diversas questões. Desse modo, esse é o quesito para que se reconheça que a originalidade e a genialidade, assim como outras características que permitem definir um indivíduo como desenvolvido, têm grande valia para os indivíduos ditos “não desenvolvidos”.

Entre outras coisas, conforme suas palavras, são esses o “sal da terra”, sem eles a experiência humana encontraria rapidamente a estagnação, principalmente porque não seria mais recorrente a descoberta das boas coisas e perderiam vida também aquelas que já foram descobertas.

Ora, segundo o autor, sendo os indivíduos desenvolvidos aqueles homens de propósito, os quais julgam os costumes e as opiniões (dominantes ou não) segundo sua própria razão, não se contentando facilmente em aceitar o que está dado, propondo conceber novas formas de vida e de experiência, de modo que possam ser reconhecidos frequentemente como geniais, ou pelo menos de grande originalidade, então é neles que se situam o verdadeiro valor para a direção da humanidade. Não de forma tirânica, mas através de uma liberdade que, não só fomenta, mas torne imperativo que os homens busquem desafiar as opiniões correntes e propor novas concepções, sobretudo acerca das instituições políticas.

Os mais capazes, os quais estejam à frente nesse quesito em cada processo, devem ser considerados mais aptos para exercer algum tipo de influência sobre os demais. Pois:

A iniciativa de todas as coisas sábias e nobres vem e deve vir dos indivíduos; geralmente, pela primeira vez, de um único indivíduo. A honra e a glória do homem mediano é ser capaz de seguir essa iniciativa; pois ele pode responder internamente às coisas sábias e nobres e pode ser guiado por elas com os olhos abertos. Não estou admitindo aquele tipo de ‘culto ao herói’, que aplaude o homem forte de gênio que, pela força, se apodera do governo do mundo e faz com que ele o obedeça, a despeito de si próprio. [...] Todavia, parece que quando as opiniões de massas compostas tão-somente de homens medianos se convertem ou estão em vias de se converter na força dominante, então o contrapeso e a correção dessa tendência deverá ser a individualidade cada vez mais pronunciada daqueles que estão situados em uma reconhecida superioridade de pensamento (MILL, [1859], 2010, p. 129).

Nesse momento do texto, aparecem traços claros das relações que o autor concebe e que nos interessam particularmente. Como constatado, o problema de Mill com a maioria, com a massa, com a opinião pública, logo, em sua concepção, com a mediocridade, está nas diversas mazelas potenciais caso se tornem um poder dominante, bastando apenas para tanto que passem a ser algo a suprimir a espontaneidade, a excentricidade, a originalidade e a genialidade, por meio da condenação moral e que vão se agravando à medida que passem a ser objetos de penalidades formalmente prescritas.

Para ele, o problema é que há sempre uma tendência nessa direção, ou seja, de que a opinião pública, a massa, a mediocridade, tendencialmente venham a reger o mundo uma vez que o “espelho das opiniões” do homem médio geralmente é situado em seus semelhantes, tão medíocres quanto, implicando assim em governos medíocres.

Deve-se considerar, portanto, que a relevância da questão não está adstrita ao reconhecimento do mérito intrínseco da superioridade de caráter, de mentalidade, de intelectualidade ou de criatividade. Não é mera questão de honra ao mérito colocar os melhores homens à frente da condução dos negócios humanos, mas dos diversos prejuízos ou pelo menos da ausência de benefícios, quando ocorre o contrário. Analogamente, o ponto não está em proteger indivíduos potencialmente superiores da tirania da mediocridade, mas reconhecer seu valor para a coletividade; é o melhor para a maioria dos negócios humanos realmente importantes.

É sobre essa base que, uma vez definido o critério para a determinação da esfera de liberdade individual, de forma negativa – isto é, a liberdade na medida em que ao indivíduo é permitido fazer tudo o que não afeta diretamente os demais –, o autor discute como e quando esse princípio deve ser aplicado concretamente e, além disso, quais situações devem ser consideradas exceções ou peculiaridades. Neste texto, o mais importante é indagar como e até que ponto toda a reflexão situada no limítrofe entre indivíduo e governo pode ser considerada uma transposição dessa formulação da liberdade e seus desdobramentos.

O governo representativo como transposição da liberdade

Com base na leitura do ensaio Sobre a Liberdade, atendo-se a algumas nuances que poderiam moldar a concepção *milliana* sobre as instituições políticas, sobretudo o papel da representação democrática, serão examinados, a seguir, os principais elementos do texto Considerações sobre o Governo Representativo, a fim de buscar, conforme o interesse aqui exposto, identificar seus nexos discursivos.

O progresso institucional como produto qualificado das opiniões e ações individuais

Antes de conceber categoricamente a representação democrática como a forma de governo ideal, Mill estabelece algumas condições de sustentação das instituições políticas. Mais do que isso, propõe critérios para estabelecer uma forma de governo como melhor que outras.

De acordo com seus argumentos iniciais, qualquer que seja a forma de governo, esta é sempre mais próxima de uma escolha do que um dado da realidade histórico-social⁹. A concepção fundamental de Mill é a de que as instituições políticas são predominantemente obra dos homens e devem sua existência a vontade humana. Não só a criação, mas a evolução gradual das instituições depende da atenção e ação voluntárias dos homens, pois todos os seus mecanismos de mudança, de manutenção e de operação só têm forma e

⁹ Essa posição é relativizada por Mill no texto, pois admite alguma interseção razoável entre duas teses opostas sobre a realidade institucional. Se por um lado, determinado conjunto institucional é influenciado por uma espécie de força da natureza, como um produto espontâneo da realidade histórica, por outro, pode ser moldado ao sabor das opiniões e convicções, e em sua opinião predominantemente o é.

sentido a partir de suas mãos, ou seja, de sua participação ativa. Segundo o autor, a capacidade de melhorar as instituições é modulada pela capacidade e qualidade dos homens disponíveis.

A partir dessa noção, a possibilidade de realização do governo ideal implica em três condições, resumidamente: i) consentimento público; ii) vontade e capacidade de pronunciamento público; iii) vontade e capacidade de atender às exigências pelas quais o governo atinge seus objetivos. Para qualquer forma de governo ter sentido – e possa ser, portanto, preferível a outra – é preciso que essas três condições sejam atendidas. Por exemplo, no caso do governo representativo, ele diz:

De mesmo, as instituições representativas são de pouco valor, e podem ser mero instrumento da tirania ou da intriga, quando a generalidade dos eleitores não está suficientemente interessada em seu próprio governo para dar-lhe seu voto, ou quando a maioria dos eleitores, quando votam, não o fazem segundo os interesses-do bem público, mas o fazem por dinheiro ou por indagação de pessoa influente, que por razões particulares pretendem favorecer. A eleição popular praticada dessa maneira, ao invés de ser uma garantia contra o mau governo, representa uma engrenagem adicional no seu mecanismo (MILL, [1862], 2006, p. 8).

Dessa forma, a incapacidade potencial em atender às exigências para um bom governo – a terceira das três condições –, que nesse exemplo é representada pela incapacidade ou desinteresse do povo de se comprometer com as eleições, faz com que o governo representativo deixe de ser uma forma adequada. Existem, portanto, diversas formas ideais de governo, as quais poderiam ser estabelecidas a priori a depender de como dado povo é capaz de atender àquelas três condições.

Na síntese de Mill sobre as formas de governo serem espontâneas ou deliberadas, portanto, a capacidade de escolha e a ação têm razoável primazia. Logo, apesar de fatores históricos facilitarem a realização das três condições, o autor argumenta que fatores ligados à história, cultura e costumes não devem ser tratados como condições necessárias à adoção desta ou daquela instituição. A potencial facilitação que os costumes oferecem à adequação a um dado arranjo institucional – ou seja, ao cumprimento de condições para uma dada institucionalidade – não deve sobrepujar a possibilidade de desenvolvimento de aptidões culturais por instituições melhores.

Nas palavras de Mill, há que se “acender” no povo o desejo por instituições consideradas mais adequadas, pois “recomendar e defender uma instituição ou forma de governo específica, pondo em evidência suas vantagens, é uma das maneiras, frequentemente a única maneira possível de educar o espírito nacional que aprende assim não apenas a aceitar e a reivindicar, mas também a manejar a instituição.” (MILL, [1862], 2006, p. 10).

Acontece que uma dada característica social preestabelecida dificilmente poderia ser desconsiderada como força nas composições políticas. Não obstante, ainda que se considere determinado poder social, por exemplo, a capacidade ou força físicas, a propriedade e a inteligência, Mill acredita que só se manifestam enquanto um poder político quando passam a ser exercidos de forma ativa, o que nem sempre acontece.

Em sua concepção, o poder social geralmente representa pouco do poder político existente, pois pauta ativamente a esfera política apenas em pequenas parcelas. Para ele, a forma de poder político que mais pode desestabilizar relações de poder social é aquela baseada na capacidade de “propagação de convicções morais” (MILL, [1862], 2006, p. 12). Essa ideia pode ser bem ilustrada com a seguinte formulação:

Politicamente falando, uma grande parte do poder consiste na vontade. [...] a opinião em si é uma das maiores forças sociais ativas. Uma pessoa com uma crença política é um poder social igual a noventa e nove outras pessoas que possuem apenas interesses. Aqueles que conseguem criar uma persuasão geral de que uma certa forma de governo, ou um fato social, de qualquer espécie, merece ser preferido, terão dado o passo mais importante que pode ser dado para arregimentar a seu lado os poderes da sociedade ([1862], 2006, p. 11).

Essa afirmação coaduna perfeitamente com a liberdade de pensamento e discussão encontrada no manuscrito Sobre a Liberdade; sendo ela uma das principais características do “lugar apropriado da liberdade”, podemos afirmar que é sobre ela que Mill apoia a necessidade de um governo pela representação. Ou seja, condicionado à uma certa liberdade de discussão, o poder de propagação de convicções determina em grande parte o sentido resultante da disputa pelo poder social, mas para tal é também necessário que a sociedade esteja apta à formação de opiniões, bem como à propagação das convicções dela resultantes.

Esse é um ponto importante de ligação entre as duas obras que permite identificar o progresso institucional como uma forma potencial de expressão da liberdade. Em outras palavras, o progresso institucional é tratado como uma espécie de produto qualificado das opiniões e ações individuais. É importante também frisar, recorrendo novamente às suas palavras, que “o simples poder físico e econômico está longe de ser o poder social como um todo”; pois para o autor, destarte a civilização seja capaz de ser governada pela opinião, essa deve ser uma das características primordiais para o estabelecimento das condições para o convívio e progresso humanos, especialmente na escolha da forma de governo ideal.

Sendo assim, a capacidade de julgamento e convencimento dos indivíduos deve ser confiada não apenas à boa condução e administração dos assuntos coletivos, mas também o aprimoramento de suas formas, isso porque são essas capacidades as que apresentam o melhor potencial para tanto.

A representação da individualidade como desenvolvimento

A partir da constatação exposta anteriormente, antes de avançar até a concepção de que a melhor forma de governo se dá pela representação, vale a pena se ater à concessão feita por Mill – em suas palavras, “em benefício da discussão” –, em torno da qual alguns elementos de interesse deste trabalho são esboçados. Supondo possível existir um “bom déspota” – hipoteticamente, um indivíduo eminente e capaz de controlar todas as suas ações, da formulação até a execução, ou escolher os melhores homens para tanto, todos de sua confiança –, Mill discute quais as possibilidades de estabelecimento de um governo virtuoso pelo despotismo.

Fosse tal feito possível, abrindo mão ainda de diversas outras contradições que tornariam sua plausibilidade inconsistente – lembrando também que para Mill a única exceção que torna o despotismo aceitável seria uma espécie de totalitarismo transitivo, visando especificamente conduzir às sociedades para um estágio de civilização mais avançado, capacitando-a, logo em seguida, a usufruir dos benefícios da liberdade¹⁰ –, ainda assim, no governo

¹⁰ Essa questão é bem conhecida na literatura, pode oferecer algum benefício à sua compreensão a seguinte citação literal: “Mal por mal, um bom despotismo, em um país com uma civilização totalmente avançada, é mais prejudicial do que um mau despotismo; uma vez que reduz e enfraquece os pensamentos, os sentimentos e as energias do povo.” (MILL,

pelo poder soberano individual ou de poucos, não seria possível cumprir o principal papel de qualquer modalidade de governo, qual seja, o “aperfeiçoamento do próprio povo”. Isso por que, em suas palavras, “sempre que a esfera de ação dos seres humanos é artificialmente restringida, seus sentimentos são limitados e diminuídos na mesma proporção” (MILL, [1862], 2006, p. 50).

Desse modo, mesmo que a submissão a um senhor bom e sábio pudesse trazer algum benefício na administração das coisas públicas, prestaria um grande desserviço ao discernimento e ao desenvolvimento das faculdades práticas, intelectuais, mentais e morais. Diante disso, Mill estabelece dois ramos pelos quais transitar para que a argumentação pela representação adquira o devido sentido. O primeiro diz respeito à boa administração das coisas públicas, as quais um suposto bom despotismo seria capaz de realizar, mas não com a mesma capacidade de um governo pela representação. O segundo ramo se preocupa com o desenvolvimento do conjunto mais proeminente de capacidades e qualidades humanas, que poderiam ser retoricamente definido como excelência.

De acordo com Mill:

A forma de governo idealmente melhor, é praticamente desnecessário dizer, não significa aquela que é praticável ou elegível em todos os estados de civilização, mas aquela que, nas circunstâncias em que é praticável ou elegível, traz uma grande quantidade de consequências benéficas, imediatas e futuras. Um governo totalmente popular é a única constituição que pode reivindicar esta característica. Ela é superior em ambos os departamentos em que se divide a excelência de uma boa constituição política. Além de ser mais favorável para proporcionar um bom governo, também promove uma forma melhor e mais elevada de caráter nacional do que qualquer outra constituição (MILL, [1862], 2006, p. 54).

Portanto, o primeiro ramo está centrado nas consequências imediatas, para as quais somente no governo com ampla representação é possível encontrar uma defesa dos interesses dos indivíduos, pois é possível a todos não só sustentar seus interesses, mas também encontrar motivações para que assim o façam. O autor recai então no pressuposto antropológico do traço predominantemente egoísta do caráter dos homens, que “preferem a si

[1862], 2006, p. 54); pois que o bom despotismo, para Mill, é uma quimera, e se existir um despotismo melhor que outro, na verdade, o primeiro “prepara” o povo para o segundo, ou seja, aniquilando o caráter e tudo aquilo mais que faz dum povo mentalmente ativo.

mesmos ao invés dos outros, preferem os que lhe são mais próximos e não mais distantes” (MILL, [1862], 2006, p. 55).

A peculiaridade, no entanto, dessa noção no pensamento milliano se dá pelo reconhecimento do predomínio de tal característica, ao passo que defende ser desejável que os homens desenvolvam a capacidade de se comportar de maneira oposta, e tão logo o fizessem, seria, na verdade, o comunismo a única forma defensável de organização social. Nas palavras de Mill não há que se falar em doutrinas de egoísmo universal, pois “o comunismo seria, mesmo agora, praticável entre a elite da humanidade, podendo também ser praticável pelo restante” (MILL, [1862], 2006, p. 55).

Mas é no segundo ramo que se dá a defesa do governo pela representação, a qual interessa neste estudo especialmente, pois isso favorece, segundo Mill, o caráter ativo dos homens; neste tipo de governo se encontram as motivações para que os indivíduos se desenvolvam e busquem exercer sua influência política utilizando o que têm de melhor.

Segundo o autor, toda a superioridade intelectual é fruto do esforço ativo e só em um governo onde é assegurada ao indivíduo essa possibilidade é que tal característica é desenvolvida. Em suas palavras “o caráter que traz melhorias à vida humana é aquele que luta contra os poderes e tendências naturais, não aquele que cede a eles” (MILL, [1862], 2006, p. 34), por isso, ser deixado de fora das decisões do governo é um grande desencorajamento aos indivíduos.

Em sua concepção a única forma de governo que permite a participação de todos é a representação, tendo em vista a simples observação da inviabilidade de uma democracia direta em uma sociedade maior que um vilarejo¹¹. Logo, esses são os principais termos em que se dá a argumentação de Mill de que a forma de governo ideal é o governo representativo.

¹¹ Tendo em vista a aparente insuficiência desse argumento, que poderia conduzir a conclusões equivocadas, Araújo (2006) oferece um entendimento abrangente da questão com os seguintes dizeres: “Seguindo a terminologia dos economistas clássicos, Mill distingue ‘trabalho produtivo’ e ‘trabalho improdutivo’ [...]. Trata-se de encontrar a melhor combinação dos dois: a maior disponibilidade de trabalho produtivo com o menor uso de trabalho improdutivo. Mas a democracia direta é um governo em que todos se envolvem com as tarefas da administração pública – trabalho improdutivo, o que requer muito tempo, em prejuízo do trabalho produtivo. Conclusão: a separação entre governantes e governados está mais de acordo com a utilidade geral, pois neste caso a maioria se dedica ao trabalho produtivo enquanto uma minoria se ocupa *full time* com a administração.” (ARAÚJO, 2006, p. 284).

Outras “Considerações sobre o Governo Representativo”

Sobre as condições necessárias para a existência do governo pela representação, destacam-se três: (1) quais são as condições de inaplicabilidade do governo representativo; (2) quais são as funções peculiares do corpo representativo; (3) a extensão do sufrágio.

Na primeira delas, ao discutir sob que condições sociais o governo representativo se torna inaplicável (1), é retomada, de alguma forma, a questão – também presente em *Sobre a Liberdade* e em diversos outros escritos – sobre as sociedades consideradas atrasadas e também aquelas que, tendo já atingido alguma maturidade, são ambas impropriamente adaptáveis às três condições necessárias ao bom funcionamento do governo representativo.

No caso das sociedades consideradas primitivas (ou “atrasadas”), Mill considera inapropriada a existência de uma assembleia representativa, pois retrataria apenas a desobediência do povo e não seria possível contornar a incapacidade deste de se submeter a um superior comum. Povos que, ao contrário, fossem passivos demais também não estariam em condições de se desenvolver sob o julgo de si mesmos, prefeririam sempre serem representados pela própria tirania, ao passo que povos preparados para a liberdade, mas incapazes de se juntar com base em interesses comuns, também são exemplos de onde a monarquia supera melhor os obstáculos civilizatórios.

Aqui interessa também sua concepção sobre as funções peculiares do corpo representativo (2), porque para Mill as opiniões devem ser idealmente adstritas àquela parcela do aparato público, onde o indivíduo e suas características de diferenciação não podem ser superiores à coletividade em deliberação, ou seja, principalmente naquelas atividades legislativas onde se depende de uma pluralidade de opiniões e das discussões dela concomitantes. Segundo suas palavras,

Até mesmo um corpo escolhido, composto de poucos membros, e estes especialmente familiarizados com o trabalho a ser executado, será sempre um instrumento inferior a algum indivíduo que possa encontrar-se entre eles e, que poderia aprimorar o caráter se fosse eleito como chefe e todos os outros colocados como subordinados. A deliberação é o que um corpo pode fazer melhor do que qualquer outro indivíduo. Quando é necessário ou importante obter manifestações e considerações sobre muitas opiniões divergentes, um corpo deliberativo torna-se indispensável (MILL, [1862], 2006, p. 81).

De forma alguma esgotando os capítulos do livro, tampouco a discussão em torno das ideias de Mill sobre o assunto em tela, cabe por último comentar aspectos de sua concepção sobre a extensão do sufrágio (3). De antemão, Mill estabelece algumas condições positivas que devem ser observadas a priori para tratar os indivíduos como inaptos para o exercício do sufrágio, tais como analfabetos, pessoas que recebem ajuda financeira do governo, insolventes fiscais, empreendedores em situação de falência etc., em suma, todos aqueles que positivamente não deverão disputar o destino da sociedade por não se encontrarem em pleno cumprimento de seus deveres.

Tendo então reconhecido um dos benefícios mais preeminentes do governo pela representação, o de prestar um serviço à elevação das qualidades individuais, sobretudo às camadas que mais precisam de aprimoramento, mesmo estando neutralizados alguns males a que possa estar exposta a democracia, Mill qualifica a necessidade de contornar algumas distorções que podem tornar o governo menos eficaz na promoção do aprimoramento ou, no limite, levar a democracia à degeneração. Conquanto, em princípio, as diversas opiniões devam ser ouvidas para o benefício da pluralidade, devem fazê-lo pelo seu valor intrínseco, e não mais do que isso, o qual é dado pelas capacidades individuais que geralmente fazem a opinião ser mais racional e mais qualificada, distanciando-se da mera vontade ou interesse; em suas palavras “a única coisa que justifica o fato de a opinião de uma pessoa valer mais do que as outras é a superioridade mental individual” (MILL, [1862], 2006, p. 93).

Para o autor, algum critério que represente essa proposição deve ser preferido em detrimento dos que representem somente vantagens pecuniárias, ainda que estes sejam algo admissível transitoriamente. Deve ser descartado de imediato, por exemplo, se existir algum meio de aferir o escalonamento dos méritos individuais pela natureza das ocupações na divisão do trabalho, pois, “um empregador é geralmente mais inteligente que um trabalhador, uma vez

que deve trabalhar com a cabeça, e não apenas com as mãos; um mestre de obras é geralmente mais inteligente que um obreiro comum” (MILL, [1862], 2006, p. 93).

No entanto, qualquer que seja a melhor forma de ponderação da capacidade de exercício de poder político, ela deve privilegiar os indivíduos mentalmente mais bem-dotados, entretanto, nunca fazendo com que os privilegiados prevaleçam sobre o resto da comunidade. Guardada essa perspectiva, a forma mais plausível seria conferir à educação formal o critério de contrabalanço do peso numericamente superior das classes menos instruídas. O objetivo seria sempre o de potencializar a capacidade dessa forma de governo, qual seja, a disputa em torno da representação, pois engendra um enfrentamento entre as diversas classes que favorece seu desenvolvimento mental, sendo a conquista do poder dada sempre por meio da razão, e nunca em detrimento dela.

Por fim, Mill enuncia diversas razões para acreditar que a defesa do direito ao voto pelas mulheres é, senão, mais um fator a concorrer para fazer do sufrágio, e do governo pela representação, a forma ideal para a promoção do desenvolvimento das capacidades individuais.

Liberdade, progresso institucional, representação e outras conclusões

Diante do exposto, cabe observar que a leitura do Ensaio sobre a Liberdade com o propósito estabelecido permite afirmar que sua defesa eloquente da liberdade pode ser considerada a pedra angular para interpretar algumas das principais ideias do autor. É sobre os principais argumentos de sua concepção particular de liberdade que é concebida a melhor forma para a condução dos interesses que ultrapassam o domínio do indivíduo.

Em Mill, o progresso institucional pode ser compreendido como uma espécie de produto qualificado das opiniões e ações individuais. O autor enxerga na capacidade de formulação e propagação de opiniões, senão toda, pelo menos a maior fonte de poder político nas sociedades consideradas civilizadas.

A partir disso, o melhor governo é aquele em que melhor se aproveitem as possibilidades de desenvolvimento das faculdades humanas. O “governar” ideal deve, pois, potencializar as aptidões mentais e intelectuais dos

indivíduos, bem como seu aprimoramento moral. Em suma, a supremacia do desenvolvimento da individualidade deve estar plasmada nas instituições governamentais, que devem transportar o melhor da esfera individual para a esfera pública.

Para isso, há de se estabelecer uma espécie de escala de mérito das opiniões dos indivíduos, revelando-se o caráter aristocrático das ideias políticas do autor, as quais são típicas da etapa inicial de alargamento das fronteiras democráticas inglesas, em que os representantes naturais de cada camada social deveriam ser idealmente os seus superiores sociais. Entretanto, Mill relativiza essa posição ao advogar que é necessário encontrar uma espécie de fino ajuste para não privar a sociedade dos benefícios oriundos da excelência individual das classes superiores nem sufocar demais as classes inferiores, mantendo acesa a disputa em torno do poder dentro da sociedade.

Tais características permitem aprender mais sobre a origem dos valores que ainda predominam em muitos setores das sociedades atualmente. Vale lembrar que, no período em que foram publicadas, a Inglaterra exercia hegemonia considerável, tanto no campo das riquezas quanto no das ideias, quadro que mudou bastante nos séculos seguintes. Não se mudou, no entanto, a democracia e a excelência individual como um par discursivo recorrentemente atrelado a certo ideal de desenvolvimento humano.

Referências

ARAÚJO, Cícero. Bentham, o Utilitarismo e a Filosofia Política Moderna. In: Boron, Atilio A. **Filosofia política moderna: de Hobbes a Marx**. São Paulo: USP, 2006.

BOBBIO, Norberto. **O Futuro de Democracia**. São Paulo: Paz e Terra, 2000.

DENIS, Henri. **História do Pensamento Econômico**. Lisboa: Livros Horizonte, 1978.

GUTMANN, Amy. A desarmonia da democracia. **Lua Nova**, n.36, pp. 5-37, 1995.

HEILBRONER, Robert. **A História do Pensamento Econômico**. São Paulo: Nova Cultural, 1996.

HEYDT, Colin. **The Internet Encyclopedia of Philosophy**. Disponível em: <<http://www.iep.utm.edu/>>. Acesso em: 13 out. 2019.

HEYDT, Colin. Mill, Life as Art, and Problems of Self-Description in a Industrial Age. In: EGGLESTON, BEN; MILLER, DALE E.; WEINSTEIN, DAVID. **John Stuart Mill and the Art of Life**. Nova York: Oxford University Press, 2011.

KAHAN, Alan. **Aristocratic liberalism**: the social and political thought of Jacob Burckhardt, John Stuart Mill and Alexis de Tocqueville. New York: Oxford University Press: 1992.

KERSTENETZKY, Celia Lessa. Sobre associativismo, desigualdades e democracia. **Revista Brasileira de Ciências Sociais**, vol.18, n.53, pp. 131-142, 2003.

LEVKOZYCH, Oksana. Aspects of Colonialism in John Stuart Mill's: On Liberty (1859) and Considerations on Representative Government (1861). In: FERREIRA, José Carlos Viana; MALAFAIA, Teresa de Ataíde. **The British Empire**: ideology, perspectives, perceptions. Lisboa: Centro de Estudos Anglisticos da Universidade de Lisboa, 2010.

MACPHERSON, C.B. **A democracia liberal – Origens e Evolução**. Rio de Janeiro: Zahar Editores, 1978.

MATTOS, Laura Valadão. A posição de J.S.Mill em relação ao Estado: os casos das sociedades 'avançadas' e das sociedades 'atrasadas'. **Economia e Sociedade**, Campinas, Unicamp, v. 17, p. 135-155, 2008.

MILL, John Stuart. [1848]. **Princípios de Economia**. São Paulo: Nova Cultural, 1996.

_____. [1859]. **Sobre a Liberdade**. Tradução: Ari R. Tank Brito. São Paulo: Hedra, 2010.

_____. [1961] **A Liberdade – O Utilitarismo**. São Paulo: Martins Fontes, 2000.

_____. [1862]. **Considerações sobre o governo representativo**. São Paulo: Escala, 2006.

_____. [1873]. **The Collected Works of John Stuart Mill - Autobiography and Literary Essays**. Ed. John M. Robson and Jack Stillinger, introduction by Lord Robbin. Toronto: University of Toronto Press, 1981. v.1.

OFFE, Claus, 1984. **Problemas Estruturais do Estado Capitalista**. Rio de Janeiro: Tempo Brasileiro.

PAULA, Marcio Gimenez de. O Estado e o Indivíduo: o conceito de Liberdade em John Stuart Mill. **Polymatheia – Revista de Filosofia**, Fortaleza, Vol. III, n. 3, 2007, p. 73-84.

ROLL, Eric. **História das doutrinas econômicas**. São Paulo: Cia Editora Nacional, 1972.

SARTORI, Giovanni. [1987]. **A Teoria da Democracia Revisitada – O debate contemporâneo**. São Paulo: Ática. v. 1.

SILVA, Antonio Ozaí da. Notas sobre a liberdade e a tirania da maioria em Stuart Mill. **Revista Espaço Acadêmico**, Nº 101, 2009.

TOCQUEVILLE, Alexis de. [1835]. **A Democracia na América**. Tradução: Eduardo Brandão. São Paulo: Martins Fontes, 2005.

WEFFORT, F. C. (Org.). **Os Clássicos da Política**. São Paulo: Ática, 1989.

WOOD, Ellen Meiksins, 2003. **Democracia contra capitalismo: a renovação do materialismo histórico**. São Paulo: Boitempo.



PESQUISA - RESEARCH

O jovem Moniz Bandeira entre poesia e militância em Salvador: sentidos de um itinerário intelectual

Luccas Eduardo Maldonado¹
Universidade de São Paulo
luccas_eduardo@hotmail.com

Como citar este artigo: MALDONADO, Luccas Eduardo. “O jovem Moniz Bandeira entre poesia e militância em Salvador: sentidos de um itinerário intelectual”, *Intelligere, Revista de História Intelectual*, nº11, pp. 219-243. 2021. Disponível em <<http://revistas.usp.br/revistaintelligere>>. Acesso em dd/mm/aaaa-

Resumo: O presente trabalho realiza uma investigação sobre os primeiros momentos da trajetória do intelectual Luiz Alberto Moniz Bandeira. É explorado como sua atuação política e literária foi lhe influenciando na escolha de determina opções.

Palavras-chave: Luiz Alberto Moniz Bandeira. história intelectual. Salvador.

The young Moniz Bandeira between poetry and militancy in Salvador: meanings of an intellectual itinerary

Abstract: The present work investigates the first moments of the trajectory of the intellectual Luiz Alberto Moniz Bandeira. It explores how his political and literary performance has influenced him in the choice of certain options.

Keywords: Luiz Alberto Moniz Bandeira. intellectual history. Salvador.

Introdução e perspectiva teórica

Luiz Alberto Moniz Bandeira foi um intelectual brasileiro que ganhou notoriedade principalmente por dois motivos: os seus escritos históricos sobre as Relações Internacionais e a sua atuação partidária no final da Ditadura Militar Brasileira. No primeiro plano, existem alguns livros que lhe conferem

¹ Graduado em História pela Universidade de São Paulo (USP) e mestre em História Social pela mesma instituição. luccas_eduardo@hotmail.com. <https://orcid.org/0000-0003-0476-1600>.

relevância como um interprete da política internacional. No segundo, sua trajetória consolidou-se quando esteve ligado à refundação do Partido Trabalhista Brasileiro (PTB)² junto de Leonel Brizola, Darcy Ribeiro, Flávio Tavares etc.

A consolidação como intelectual e político apresenta uma personagem que alcançava o ápice do seu capital social. No entanto, tomar o melhor pelo todo mostra-se um erro cognitivo na realização de um exercício analítico. A trajetória de um indivíduo raramente se caracteriza por um sentido único, continuidades e descontinuidades fazem parte do processo. Assumindo-se tal premissa, o presente texto explora uma das parcelas que compõem a biografia de Moniz Bandeira. Mais precisamente, tenciona-se analisar os seus primeiros momentos, a fase inicial identificada ao longo de sua existência, explorando dois âmbitos vocacionais que se dedicou. Nos seus primeiros anos, Moniz Bandeira deslocou-se entre o mundo das letras, como crítico e poeta, e o mundo político, como militante e pensador. Tais arranjos não são antitéticos, com alguma frequência encontram-se personagens capazes de consolidar essas duas habilidades concomitantes. A questão coloca-se na habilidade de conciliar esses interesses quando não são comumente expressos. No jovem Moniz Bandeira, dispõe-se uma frequente correspondência que começaria a diluir-se com o passar dos anos.

Primeiras Letras

Luiz Alberto Moniz Bandeira nasceu em 30 de dezembro de 1935 em um sobrado no bairro de Nazareth em Salvador, Bahia. Era filho de uma família da elite regional. Entre seus parentes, havia um governador da Bahia, Antônio Ferrão Moniz de Aragão, que administrara o estado entre 1916 e 1920 e antes fora senador. Os outros senadores da Bahia na década de 1910 foram Ruy Barbosa e Antônio Moniz Sodré de Aragão, sendo este também parente

² No primeiro momento, o grupo ligado a Leonel Brizola tencionava reconstituir a histórica sigla fundada por Getúlio Vargas em maio de 1945. Contudo, desenvolveu-se uma briga judicial no Tribunal Superior Eleitoral (TSE) pelo direito de se usar tal nome no Brasil. Em um lado, requeria os brizolistas; em outro, o núcleo capitaneado por Ivete Vargas. Em maio de 1980, o TSE decidiu em favor de Vargas. Na sequência desse acontecimento, a ala brizolista principiaria a fundação de uma nova legenda, o Partido Democrático Trabalhista (PDT), consolidando o projeto no mesmo ano.

de Moniz Bandeira (ARAGÃO, 1923, p. 599).³ Seu pai, Custódio, era formado em Engenharia e trabalhava como inspetor técnico do Departamento de Terras e Proteção à Natureza da Secretaria da Agricultura, Indústria e Comércio da Bahia.⁴ Em uma sociedade com profundas desigualdades e permeada por uma forma de sociabilidade regida por privilégios de classe, a origem familiar não é algo a ser desconsiderada. Um sobrenome produz muitas coisas para um indivíduo. Está diretamente associado à consagração. Ouvia-se Luiz Alberto e em seguida fazia-se uma referência a uma tradicional família com expressivo capital econômico e social. O próprio ato de nascimento de Moniz Bandeira oferece indicativos da sua posição. O jornal da cidade noticiou a sua concepção:⁵

O lar feliz e abençoado de nosso distinto conterrâneo, sr. Custódio Ferreira de Vianna Bandeira e de sua exma. e virtuosa esposa d. Ophelia Moniz Dias Lima Bandeira acha-se, desde ontem, repleto de justas alegrias, com o nascimento de seu gracioso e robusto primogênito, que tomou o nome de Luiz Alberto

O Brasil possuía baixíssimas taxas de alfabetização no período, aproximadamente 65% da população com até 15 anos era analfabeta no ano de 1940 (BRAGA e MAZZEU, 2017, p. 26). Ter o privilégio de transpor as barreiras da formação básica significava alcançar possibilidades facilitadas de ocupar alguns cargos públicos e profissões liberais.

Sua primeira escola foi o Lyceu Salesiano, situado na Praça Conselheiro Almeida Couto, órgão ligado à Igreja Católica. Contudo, pouca relevância tal espaço tem para sua trajetória. O local de aprendizagem mais importante certamente foi o Colégio Estadual da Bahia, situado na Praça Carneiro Ribeiro, onde fez o Clássico entre 1952-1954.⁶ O Colégio Central, como é informalmente chamado pelas ruas de Salvador, coloca-se como uma das instituições escolares mais antigas do Brasil, tendo sido fundado em 7 de setembro de 1837.

³ MONIZ BANDEIRA, Luiz Alberto. Resumo genealógica. Documento do arquivo pessoal de Luiz Alberto Moniz Bandeira.

⁴ Relato de Maria da Conceição Moniz Silva em 2018.

⁵ S. A. Nascimento. Arquivo pessoal de Elias da Rocha Barros, São Paulo. Provavelmente a chamada origina-se do tradicional jornal *A Tarde*, no entanto não há como saber uma vez que o recorte está sem nenhuma identificação.

⁶ Sobre o período de permanência de Luiz Alberto Moniz Bandeira no Central da Bahia, foi consultado a sua pasta de aluno no Arquivo do Colégio Estadual da Bahia, em Salvador.

A relevância desse colégio para a biografia de Moniz Bandeira coloca-se nos primeiros acúmulos de capital social e educacional realizados dentro de suas paredes. Foi ali que seu mundo começou a se tornar um pouco mais amplo. Para se ter uma dimensão de sua relevância, alguns colegas no Central foram Cid José Teixeira Cavalcante, Raimundo de Oliveira Borges, José Júlio de Calasans Neto, Antônio Carlos Magalhães, Carlos Marighella, Maurício Grabois, Jacob Gorender, Waly Salomão, Carlos Nelson Coutinho etc.⁷

A relação professoral também deve ser considerada nesse momento de formação de Moniz Bandeira. Pois, trata-se de tutores que pela primeira vez rompem o paradigma familiar. São os primeiros exemplos de admiração que estão além das figuras do pai e da mãe. Entre os professores de Moniz Bandeira, houve dois intelectuais que constantemente mencionou como referências: o geógrafo Milton Santos e o historiador Luis Henrique Dias Tavares.⁸ Tais atores, que se tornariam importantes escritores – o primeiro reconhecido pelos seus estudos na geografia humana e o segundo por suas investigações da história da Bahia –, passaram pelas salas do Colégio Central formando gerações.

Nesses primeiros estudos, emergiram dois interesses fundamentais. Essas curiosidades modulariam os seus próximos anos, oferecendo um roteiro no gasto de seu tempo: a faceta de *poeta* e *militante político*. Mostra-se interessante que nos dois casos a ingerência familiar foi incontornável. Sem tais parentes não haveria possibilidade de percorrer os itinerários optados.

Em 1952, quando Moniz Bandeira transitava entre os 16 e 17 anos, o jovem alcançou um tipo de maturidade que o fez deixar de ser um receptor cultural, pelo menos segundo os critérios de sua prima Isa Moniz (1927-2008). Luiz Alberto mantinha o costume de escrever cadernos com comentários literários e poesias. Após realizar uma visita domiciliar, sua prima tomou contato com esses escritos e elaborou um projeto. Isa, formada pela Escola de

⁷ Relato de Jonildo Bacelar em 2017. Na interação, Bacelar passou um texto por ele escrito esboçando a história do colégio, “Secretaria de Comunicação Social do Governo do Estado da Bahia. Central Completa 178 anos promovendo protagonismo juvenil”.

⁸ Moniz Bandeira também recordou de outros professores: “Aqui, na Bahia, onde fui aluno de excelentes mestres – meu saudoso amigo Milton Santos, Luis Henrique Dias Tavares, Acácio Ferreira, Galásio Farias e Sócrates Marback”. MONIZ BANDEIRA, Luiz Alberto. Discurso Doutor h. c. UFBA, 2009, p. 2. Documento do arquivo pessoal de Luiz Alberto Moniz Bandeira.

Belas Artes da Universidade Federal da Bahia, optou por lhe levar para colaborar no tradicional periódico de Salvador *Diário da Bahia*.

Fundado em primeiro de janeiro de 1856 por Demétrio Ciríaco Tourinho e Manuel Jesuíno Ferreira, o *Diário da Bahia* era uma histórica publicação que longamente se colocou como porta-voz do Partido Liberal em Salvador. Nas suas páginas, colaboraram escritores consagrados como Ruy Barbosa, Rodolfo Dantas, Sátiro Dias, Belarmino Barreto, Manuel Vitorino Pereira, Augusto Guimarães e Xavier Marques. Obteve o ápice do seu prestígio durante o Império, todavia passou por diversas crises e interrupções de impressão na República (SAMPAIO, 2010).

No princípio dos anos 1950, o *Diário da Bahia* encontrava-se com as suas atividades interrompidas. Situação que mudou nos fins de 1951, quando foi reativado pelo Partido Social Democrático (PSD) da Bahia. Os administradores do jornal eram Octacílio Lopes e Aderbal Ribeiro Costa, esse como redator-chefe e este como gerente. Foram postas nessas funções porque se tencionava instituir jovialidade e experiência administrativa à publicação. Quando Lopes assumiu o cargo não possuía 30 anos, enquanto que Costa era uma figura mais experimentada. Ocupara a direção de dois jornais de Salvador (*Diário de Notícias e Estado da Bahia*) pertencentes aos *Diários Associados* (COSTA, 2018, p. 15).

Isa e Luiz Alberto foram dois colaboradores incorporados ao editorial na tentativa de rejuvenescimento. Das mãos de sua prima, o jovem Moniz Bandeira recebeu a coluna *Letras e Artes* na qual lançou ao público os seus primeiros textos. Na sua coluna, principiou um processo de publicação semanal. Seriam três anos dentro do jornal (1952-1955). No primeiro momento, tratava fundamentalmente de assuntos literários e filosóficos, somente mais tarde o seu leque de temáticas expandir-se-ia. Contudo, não desenvolveria apenas comentários, disporia também as suas primeiras poesias ao público e elaboraria entrevistas com os escritores da cidade.

No *Diário da Bahia*, Moniz Bandeira dialogou e forjou contatos. Relacionou-se com diversos autores como Arthur de Sales, Elpídio Bastos, João Moniz Barreto de Aragão, Camilo de Jesus Lima e José Luiz de Carvalho

Filho.⁹ Todos eles cruzaram e interagiram com Luiz Alberto. Contudo, os dois últimos foram os mais importantes uma vez que bancaram largamente a sua carreira, tecendo elogios publicamente, indicando obras e oferecendo conselhos. Ter a chancela dessas pessoas constituía-no de uma legitimidade que o autorizava como poeta e jornalista, algo fundamental para um principiante.

O futuro vice-presidente da Academia de Letras da Bahia José Luiz de Carvalho Filho era um desses patrocinadores. Carvalho Filho foi um advogado que fez carreira dentro do judiciário baiano. A prática literária também era palco de suas atenções. Desde primeira hora, estava inserido nas experimentações modernistas da Bahia na revista *Arco & Flexa*, juntamente com Eugênio Gomes, Pinto de Aguiar, Eurico Alves, Hélio Simões, Godofredo Filho e Carlos Chiacchio.

Na livraria Civilização Brasileira, situada na Rua Chile, os dois reuniam-se de tempos em tempos para conversar, sendo aquele espaço um dos epicentros da comunidade literária da cidade onde passavam Jorge Amado, Zélia Gattai, João Ubaldo Ribeiro e outros. A relação não era simplesmente uma amizade, configurava-se algo mais profundo: uma postura de professor e aprendiz. A diferença de quase 30 anos impunha a forma. O mais velho, que usava terno branco como convinha ao seu ofício, e o mais novo, de calça e camisa sem gravata, encontravam-se nos balcões da loja para dialogar.¹⁰

A primeira publicação da vida de Luiz Alberto deu-se em 28 de junho de 1952, quando iniciou a circulação de sua coluna *Letras e Artes*. O texto inaugural intitulou-se “Carvalho Filho”. O começo da escrita remetia ao seu professor. O que não se mostra possível responder é se o relacionamento dos dois era pretérito à publicação ou a partir de então houve a aproximação. Independentemente da resposta, o jovem teceu um elogio considerável ao poeta nesse texto, reconhecendo a capacidade de construção de imagens elaboradas. Exploraria admiravelmente a vida, a morte, o amor e outras temáticas abstratas. Na conclusão, taxa-o como “uma das joias raras que abrilhantarão a atual literatura brasileira”.¹¹

⁹ Relato de Luiz Alberto Moniz Bandeira em 2016.

¹⁰ Relato de Altamirando Borges Camacam em 2018.

¹¹ MONIZ BANDEIRA, Luiz Alberto. Carvalho Filho. *Diário da Bahia*, Salvador, 28 de junho de 1953, p. 7.

Camilo de Jesus Lima e Carvalho Filho eram os principais influenciadores no âmbito das artes de Moniz Bandeira. Todavia, os dois são significativamente contrastantes. Enquanto o segundo está mais preocupado com o arranjo e a métricas das palavras, Lima colocava-se como um poeta de outras linhagens, voltando-se expressivamente para a tarefa de conjugar as problemáticas sociais com a construção dos versos. As lutas sociais foram a sua principal temática ao longo da vida em seus sete livros publicados. Trabalhou em dois jornais em Salvador (*A Tarde* e *Diário da Bahia*) nos anos 1950, jornais esses que Moniz Bandeira concomitantemente colaborou, sendo provavelmente desse contexto a origem da conexão entre eles. A questão é que repetidamente Luiz Alberto escreveu sobre e interagiu com Camilo de Jesus Lima, redigindo de maneira elogiosa e com ele fazendo entrevistas.¹²

Virada Política

O interesse político precocemente esteve em Moniz Bandeira e tal característica expressou-se nos textos que redigiu para o jornal. Mostra-se interessante que no seu acervo de trabalhos jornalísticos dispõe-se dois polos temáticos. Por um lado, aloca-se uma atenção frequente para o modernismo, tanto o nacional, quanto o europeu. Por outro, arranja-se um olhar para a política, contudo em uma dimensão precisa. O rapaz atentava-se para autores clássicos que a pensaram como problemas filosóficos e literários.

No entanto, o garoto não se dispunha a redigir sobre as diversas tensões que envolviam a política nacional e regional. Seu horizonte de escrita remetia aos séculos pretéritos, somente mais tarde ocorreria uma virada para o tempo presente. Isso não quer dizer que não observasse o cotidiano debate sobre essas questões. A Bahia do Estado Novo e da 4ª República era um ambiente envolto de disputas nas quais Getúlio Vargas e suas influências sempre estavam postas, tendo os parentes de Moniz um papel frequente nesses enfrentamentos. A família de Luiz Alberto era uma aliada histórica de José Joaquim Seabra, oligarca regional que fora governador do estado no início da

¹² MONIZ BANDEIRA, Luiz Alberto. A Poesia e o Poeta devem ser atuais e surpreender! *Diário da Bahia*, Salvador, 4 de janeiro de 1953, p. 7. MONIZ BANDEIRA, Luiz Alberto. A poesia de Camilo Jesus de Lima. *A Tarde*, 7 de julho de 1955, p. 7.

década de 1910 – seu sucessor no executivo seria Antonio Moniz (ARAGÃO, 1923, p. 599).

Com a Revolução de 1930, Seabra e seus correligionários apoiaram Getúlio Vargas, esperando ser recompensados. A chapa que derrotara Vargas antes do levante, encabeçada por Júlio Prestes, mantivera entre seus membros um vice que era opositor a Seabra. Tratava-se do então governador da Bahia Vital Soares, ligado a outra família da oligarquia regional, os Goes Calmon. Em consequência da ríspida conduta ao seu governo, que junto de São Paulo marca os dois estados mais antagonistas ao novo presidente, Vargas decidiu nomear um interventor na Bahia extremamente alinhado com suas pretensões. Nessa esteira, o tenente Juracy Magalhães foi indicado, acarretando o profundo desagrado das oligarquias regionais, entre elas a linhagem dos Seabras. Com tal opção, estabelece-se o “autonomismo”, movimento das famílias abastadas estaduais que não acatavam a ingerência do governo federal ou outra instância exógena na Bahia, sendo a família Moniz um dos seus adeptos, embora de segunda hora (RISÉRIO, 2004, p. 484-489). Moniz Bandeira cotidianamente ouvia a respeito desses acontecimentos e de seus desdobramentos, mas não se sentia ainda disposto a ponderar nos jornais.

O primeiro texto jornalístico de Moniz Bandeira sobre política era uma breve consideração sobre o Café Procope, onde diversos intelectuais franceses encontravam-se durante a Revolução Francesa para dialogar.¹³ Emerge então nos seus escritos uma fixação constante por autores iluministas e críticos sociais contemporâneos. Nessa esteira, Lord Byron¹⁴ seria de longe a sua mais constante referência. Em algumas publicações, os dois polos de redação confundiam-se, explorando as críticas que alguns autores modernistas conceberam aos problemas sociais do século XX. Federico García Lorca foi mais de uma vez requisitado de tal maneira, sendo personagem comum de suas atenções.¹⁵ A curiosidade pelo poeta revolucionário espanhol seria muito

¹³ MONIZ BANDEIRA, Luiz Alberto. Café Procope. *Diário da Bahia*, Salvador, 5 jul. 1952, p. 7.

¹⁴ MONIZ BANDEIRA, Luiz Alberto. Ideologia de Byron. *Diário da Bahia*, Salvador, 27 ago. 1952, p. 7. _ Caim... Justificação e Revolta. *Diário da Bahia*, Salvador, 2 set. 1952, p. 7. _ Lord Byron e os poetas brasileiros. *Diário da Bahia*, Salvador, 22 nov. 1952, p. 7.

¹⁵ MONIZ BANDEIRA, Luiz Alberto. Garcia Lorca – mártir do socialismo. *Diário da Bahia*, Salvador, 2 set. 1952, p. 7.

presente em Moniz Bandeira, fazendo-o preservar as suas *Obras Completas* em sua biblioteca pessoal.¹⁶

Os interesses políticos de Moniz Bandeira, todavia, não se resumem a curiosidades exclusivamente derivadas do passado. Existe uma fundamental característica social nessa relação que se desdobrou de caminhos curiosos. Moniz Bandeira possuía dois grandes amigos de sua idade com os quais convivia e estudava no Central da Bahia. Tratam-se de João Eurico Matta (1935-)¹⁷ e Paulo Fernando de Moraes Farias (1935-).¹⁸

Uma questão no âmbito político que permeava essa relação encontra-se na atenção que Moniz Bandeira desenvolveu para com o pai de seu amigo João, Edgard Matta. Importante advogado criminalista que fora uma figura central na Bahia nos anos 1930 e 1940. Em 1935, durante o governo do interventor Juracy Magalhães, Matta organizou estadualmente a Aliança Nacional Libertadora (ANL), sendo o seu presidente regional.¹⁹ A ANL defendia um processo de modernização antifeudal e anti-imperialista da sociedade brasileira e se fixava como oposição ao movimento integralista que estava crescendo no país.

Não obstante Getúlio Vargas dissolve-se a ANL em julho de 1935, os movimentos de oposição ao seu governo não se encerraram. Matta preservou uma posição crítica ao Estado Novo, participando das campanhas democráticas, e defendeu a entrada do Brasil na Segunda Guerra Mundial ao lado dos Aliados, sendo preso por causa do primeiro posicionamento (FALCÃO, 2000, p. 28). Nesse período, tratando-se de um exímio orador, diversas vezes multidões reuniram-se na frente do sobrado de Edgard Matta para ouvi-lo. Em uma dessas oportunidades, o pequeno Luiz Alberto observou Matta pronunciando-se acerca de fatos políticos recentes diante de um público que carregava retratos de Prestes e Stalin (MALDONADO, 2017, p. 211-212).

¹⁶ Relato de Paulo Fernando de Moraes Farias em 2018.

¹⁷ João Eurico Matta atualmente é docente aposentado na UFBA.

¹⁸ Médico e historiador, Paulo Fernando de Moraes Farias é atualmente professor na Universidade de Birmingham na Inglaterra. Trata-se de um dos mais importantes africanistas brasileiros.

¹⁹ “Conforme fora anunciado no Diário da Bahia. O diretório composto pelos advogados Edgard Matta (presidente), Cantidio Teixeira (vice-presidente), o engenheiro Valle do Cabral (secretário geral), doutorando Fernando Marques dos Reis (sub-secretário) e Lourival Nascimento (tesoureiro)” (Primo, 2006, p. 35).

Houve outro evento de expressiva relevância nesse sentido. O primeiro contato que Moniz Bandeira teve com o comunismo deu-se na casa de Edgard Matta em 1950. Nesse momento, o antigo militante afastara-se da atividade política direta, dedicando-se exclusivamente a sua carreira de jurista e docente, após não ter se eleito deputado constituinte em 1945 pelo PCB (FALCÃO, 2000, p. 272). Na biblioteca de Matta, Moniz Bandeira encontrou o livro *O Poder Soviético* do Deão de Canterbury Hewlett Johnson (1943) e o pediu emprestado, não tendo restrições (MALDONADO, 2017, p. 211-212; MONIZ BANDEIRA, 2017, p. 10).

O Poder Soviético foi uma tentativa de aproximação do mundo ocidental cristão com o que estava configurado na União das Repúblicas Socialistas Soviéticas (URSS). Uma leitura profundamente simpática da realidade russa e ao mesmo tempo a apresentação de um projeto político internacional, pois concebe que a derrota do nazismo estaria associada à composição de uma aliança entre a Inglaterra, os Estados Unidos da América e a União Soviética. *Best-seller* na Inglaterra, lá publicado com o título de *The Socialist Sixth of the World* (1939), rapidamente foi trazido para o Brasil pela editora simpática ao PCB Calvino, tendo sua primeira edição em 1943 e uma reimpressão em 1945.

A questão é que *O Poder Soviético* marcou Moniz Bandeira. O jovem acabou por comprar algumas noções propagandísticas a respeito da URSS e de Stalin. Há de se considerar também que a presença desse partido na Bahia era expressiva. Diversos nomes vitais da organização na Quarta República (1945-1964), que inclusive compuseram o Comitê Central, originaram-se no estado e lá atuavam frequentemente, entre eles Carlos Marighella, Jacob Gorender, Jorge Amado, Mário Alves, Giocondo Dias, Armênio Guedes etc.

Trotskismo

No princípio de 1951, Edmundo Moniz (1911-1997) foi visitar a família em Salvador. Edmundo era filho do advogado Antonio Moniz, integrante da elite política baiana que fora senador da República durante a década de 1920.²⁰ Naquela oportunidade, conheceu o sobrinho que desenvolvia os seus primeiros pensamentos políticos. A dialogar com o garoto, ouviu-o dizer que Stalin era

²⁰ CORREIO DA MANHÃ. Falleceu, hontem, o ex-senador Antonio Moniz. *Correio da Manhã*, Rio de Janeiro, 7 de janeiro de 1931, p. 3.

“o maior homem político contemporâneo”; inconformado contestou: “Por que diz isso? Trata-se de um carnicheiro” (MONIZ BANDEIRA, 2017, p. 10).²¹ Menos de um ano depois do contato com o Deão de Canterbury, dava-se uma virada qualitativa. Começava um estágio trotskista em sua trajetória uma vez que foi amplamente convencido pelo tio. Conviveriam os interesses literários e políticos permeados pela presença intelectual de Edmundo.

Arma-se, assim, um trotskista sem trotskismo, devido a total inexistência dessa corrente em Salvador naquele período. Mesmo mais tarde não chegaria a se ligar à organização da IV Internacional no Brasil, o Partido Operário Revolucionário (POR). Moniz Bandeira conectou-se intelectualmente com a *primeira geração de trotskistas brasileiros* (KAREPOVS e MARQUES, 2007, p. 146-147) em uma relação de aprendizagem, assumindo algumas de suas posturas teóricas. Nessa formação, Moniz Bandeira apresentava-se como trotskista em Salvador, incitando diversos enfrentamentos.²² Em uma dessas oportunidades, o jovem teve uma discussão com alguns colegas ligados à União da Juventude Comunista (UJC) no último ano do Clássico do Central da Bahia a respeito do caráter autoritário de Stalin e do centralismo democrático, armando-se para isso com o conhecido Testamento de Lenin no qual o líder bolchevique realiza algumas duras críticas a Stalin, recomendando aos altos dirigentes soviéticos a remoção do cargo do então Secretário Geral (MONIZ BANDEIRA, 2017, p. 10-11).

Na vida de Moniz Bandeira, mostra-se inquestionável que o seu maior influenciador foi Edmundo Moniz. O primeiro livro que o tio entregou para Luiz Alberto foi uma coletânea de textos seus sobre artes e marxismo, *O Espírito das Épocas* (1950). Escritos esses que foram quase todos editados originalmente no jornal *Vanguarda Socialista*, publicação na qual Edmundo colaborara.²³ Outra obra que presenteou o jovem foi *Minha vida* de Leon Trotsky (MALDONADO, 2017, p. 211-212).

²¹ Relato de Paulo Fernando de Moraes Farias em 2018.

²² Relato de Paulo Fernando de Moraes Farias em 2017. Relato de Altamirando Camacam em 2018.

²³ “De agosto de 1945 a maio de 1948, Mario Pedrosa liderou, no Rio de Janeiro, um grupo formado em grande parte por ex-trotskistas para editar o semanário *Vanguarda Socialista*, que acabou exercendo influência sobre um círculo de esquerda fora do Partido Comunista”; sobre os seus componentes, “Plínio Mello fornece a seguinte lista: Edmundo Moniz, Antonio Candido, Barreto Leite Filho, Hilcar Leite, Hélio Pellegrino, Arnaldo Pedrosa d’Horta, Paulo

Alguns escritos que Moniz Bandeira elaborou no *Diário da Bahia* portavam uma ingerência muito grande de seu tio no que se refere a literatura. Em *O Espírito das Épocas*, Edmundo, remetendo ao conceito *Zeitgeist*, realiza análises das obras de alguns autores, como Dante Alighieri e Johann Wolfgang von Goethe, em um prisma de comparação texto-contexto. Nessa esteira, o veterano trotskista postula que todo escrito reflete o tempo no qual está inserido, desenvolvendo argumentos a partir de uma série de premissas marxistas definidas como “dialética da ficção”. Trata-se de uma abordagem que, exacerbando-se a dimensão do contexto, encerra uma série de problemáticas dos Estudos Literários, ao carecer de aprofundamentos sobre a estrutura narrativa e a forma. Moniz Bandeira inspirar-se-ia no seu tio e reproduziria esse formato em muitos de seus textos nas páginas do *Diário da Bahia*.

Edmundo Moniz nasceu em Salvador, mas logo rumou para o Rio de Janeiro, devido à carreira política de seu pai, onde construiu boa parte de sua vida, atuando como jornalista, crítico de arte, chefe editorial do *Correio da Manhã* e diretor do Serviço Nacional de Teatro.²⁴ Embora seja mais lembrado por ser um dos autores dos editoriais “Chega! Basta!” e “Fora!” publicados no *Correio da Manhã* na antessala do golpe de 1964,²⁵ Edmundo Moniz teve uma expressiva biografia política. É uma figura importante na história das esquerdas brasileiras, especialmente nos desdobramentos da primeira geração trotskista. Fora um quadro da Liga Comunista Internacionalista em 1933, junto de Mario Pedrosa, Livio Xavier, Fulvio Abramo e Rodolfo Coutinho (KAREPOVS, 2017, p. 56). Além disso, traduziu um livro de Trotsky (s.a), *Da Noruega ao México: Os crimes de Stalin* e prefaciou uma antologia poética de Bertolt Brecht (1977).

A sua aproximação com o trotskismo deu-se permeada pela relação que cultivou com Rodolfo Coutinho, um quadro do Sindicato dos Professores do

Emílio Sales Gomes, os irmãos Abramo, Miguel Macedo, Azis Simão, Febus Gikobate, Freitas Nobre, Patrícia Galvão, Geraldo Ferraz, Luiz Alberto Bahia” (Karepovs, 2017, p. 82).

²⁴ O Serviço Nacional de Teatro foi criado em 21 de dezembro de 1937 durante a administração de Getúlio Vargas. Sua função era estimular e financiar o teatro no Brasil. Foi uma das instituições constituídas pelo ministro da Educação e Cultura Gustavo Capanema (Camargo, 2017).

²⁵ Para ler os dois editoriais, cf. Andrade (1991, p. 44-46). Sobre a história desses textos, cf. CONY, Carlos Heitor. Um basta no ‘basta’. *Folha de São Paulo*, São Paulo, 30 de novembro de 2002.

Rio de Janeiro no qual Edmundo atuava enquanto era estudante de Direito na Universidade do Brasil no Rio de Janeiro. Logo depois, acercou-se de Mario Pedrosa (1900-1981), com quem estabeleceu amizade e realizou alguns projetos. Ambos estiveram envolvidos no debate e na divulgação sobre as conexões entre surrealismo e marxismo. Com esse interesse, publicaram o manifesto,²⁶ “Por uma arte revolucionária Independente”, no *Vanguarda Socialista* em 1946 que Leon Trotsky e André Breton tinham redigido no México no final da década de 1930 como uma resposta a imposição soviética do realismo socialista (ROCHE, 1985, p. 13). Tal questão colocar-se-ia como um interesse de longa data das personagens uma vez que ambos colaborariam em uma coletânea, *Breton, Trotski. Por uma Arte Revolucionária Independente*, na década de 1980 dedicada a estudar a interação entre o líder bolchevique e o artista modernista (FACIOLI, 1985, p. 13).

Não obstante a diferença de idade de quase dez anos, Edmundo e Mario conviveram em espaços sociais semelhantes durante as primeiras décadas do século XX no Rio de Janeiro. Filhos de advogados e legisladores na capital da República, circulavam por locais das elites políticas. Ambos cursaram também a carreira de Direito na Universidade do Brasil²⁷ e frequentavam os campos artísticos modernistas da cidade. Edmundo Moniz redigiu algumas poesias para o *Correio da Manhã* e auxiliou na fundação de um clube de cultura moderna junto de importantes personagens como Valério Konder, Edgard Roquette-Pinto, Jorge Amado, entre outros.²⁸

O contato inaugural com o trotskismo ocorreu quando Moniz era estudante de Direito na Universidade do Brasil na primeira metade da década de 1930 e se integrava a disputa das frações trotskista e stalinista existentes dentro do PCB. Com a decisão da ala trotskista de se converter em uma instituição autônoma na Segunda Conferência Nacional da Liga Comunista do Brasil (CASTILHO e KAREPOVS, 2007, p. 133), Edmundo optou por se unir a nova organização (MONIZ, 2011, p. 168).

²⁶ Em depoimento, Edmundo Moniz disse que a tradução do manifesto coube ou a Mary Pedrosa, esposa de Mario, ou a Patrícia Galvão, embora não expresse uma posição taxativa (Moniz, 1985, p. 132).

²⁷ Atualmente a instituição chama-se Universidade Federal do Rio de Janeiro. Trata-se de uma das mais antigas instituições de ensino jurídico no Brasil, fundada em 1891.

²⁸ O RADICAL. Club de Cultura Moderna: a fundação desta sociedade de estudos e a eleição de sua primeira diretoria. *O Radical*, Rio de Janeiro, 4 de dezembro de 1934, p. 2.

Concomitantemente a esse processo, dava-se a ascensão do Nazismo e as esquerdas buscavam formas de contestá-lo. No Brasil, os diversos grupos marxistas também estavam envolvidos nessa iniciativa, contudo voltados contra o núcleo que assumiu o ideário totalitário no país, o Integralismo. Edmundo arregimentava-se dentro da Liga Comunista Internacionalista e no seu curso universitário, assim como também fazia Mario Pedrosa em outros espaços. Foi nesse momento que Pedrosa e Moniz se conheceram após um dos pontos mais altos dos enfrentamentos entre marxistas e integralistas, a batalha da Praça da Sé em 7 de outubro de 1934. Na luta, Mario saiu ferido (KAREPOVS, 2017, p. 56).

Algum tempo depois, Edmundo Moniz participou do comitê de organização do Congresso da Juventude Operária-Estudantil em 1934. Iniciativa empreendida principalmente pela Juventude Comunista, na esteira das ações da Aliança Nacional Libertadora em 1935, que visava a criação de uma organização nacional de estudantes. O comitê era presidido por Ivan Pedro de Martins, Carlos Lacerda era seu vice-presidente, Moniz era seu secretário e Jorge Amado esteve envolvido na iniciativa, porém logo se afastou. O projeto não se edificou ao final, pois a escalada da repressão após o fechamento da ANL acarretou o cancelamento do Congresso. Por causa de sua participação, Edmundo seria preso (SANTANA, 2008, p. 29-30; POERNER, 1968, p. 133-135; SANT'ANNA, 2011, p. 56).

Alguns anos passaram e Edmundo seguiu conectado com os objetivos de Mario Pedrosa, após esse se desligar da IV Internacional e se afastar consequentemente do Partido Socialista Revolucionário (PSR) de Hermínio Sacchetta. Ao renunciar a esse projeto, Pedrosa, Moniz e outros correligionários constituiriam uma organização intitulada União Socialista Popular (USP) – reunião heterogênea de personagens que tinha o fim de constituir um partido socialista. Tal grupo aproximar-se-ia primeiramente da União Democrática Nacional (UDN), oferecendo o seu apoio eleitoral ao Brigadeiro Eduardo Gomes nas eleições presidenciais de 1945 em troca que esse se comprometesse com algumas de suas pautas. Edmundo Moniz teria um papel fundamental nesse processo, tornando-se o principal articulador entre as organizações. Pedrosa, no entanto, afastou-se das negociações, dedicando-se fundamentalmente a constituir o jornal *Vanguarda Socialista*, que durou entre

1945 e 1948. O jornal e a USP não eram a mesma organização, até mesmo porque a USP trazia em si colaborações políticas que iam além do campo trotskista, no entanto muito dos seus membros eram comuns, reproduzindo algumas condutas políticas, como o apoio a Eduardo Gomes (KAREPOVS, 2017, p. 81-82).

Juntamente de outros pequenos grupos da esquerda não-comunista como a União Democrática Socialista e a Esquerda Democrática, os integrantes do *Vanguarda Socialista* e da USP converteram-se em uma frente dentro da UDN, partido que logo após a sua fundação conglomerava a oposição ao Estado Novo (HECKER, 2007, p. 30-32). Em 1946, Edmundo teve uma candidatura infrutífera pela UDN ao cargo de vereador na cidade do Rio de Janeiro na esteira da conexão entre as organizações.

A conexão entre UDN e o maior grupo que compunha a frente de apoio eleitoral, a Esquerda Democrática, não muito duraria. Em abril de 1946, estes dedicaram converter-se em legenda partidária, preservando o mesmo nome. Tornaram-se Partido Socialista Brasileiro (PSB) em sua segunda convenção no ano seguinte (HECKER, 2007, p. 33). O grupo de Mario Pedrosa e Edmundo Moniz reunido no *Vanguarda Socialista* não foram unilaterais em relação a se integrar a nova organização. Uma ala ligada a Mario Pedrosa, após alguma resistência dos socialistas, decidiu pela conexão, que se concretizou em abril de 1948. Essa transição entre frente de apoio e integração ao PSB significou a ruptura de horizontes entre Pedrosa e Moniz. Edmundo decidiu por não se pertencer aos socialistas (COGGIOLA, 2003, p. 261).

Mostra-se interessante que, a partir desse momento, Moniz e Pedrosa tomaram caminhos distintos. Anos depois, Pedrosa teria vários conflitos no interior do PSB, sendo expulso da legenda em 1956 (KAREPOVS, 2017, p. 127). No final da vida, participaria da fundação do Partido dos Trabalhadores (PT), organização na qual pouco atuou, e teria uma rápida e infrutífera passagem pelo Movimento Democrático Brasileiro (MDB) em 1966, quando se candidatou a deputado federal. Sua prática nesse momento circunscreveu-se mais a sua carreira como crítico de arte e intelectual marxista.

Edmundo afastou-se da União Democrática Nacional e dedicou-se a atuar como jornalista e escritor, mas ainda assim ocupou alguns cargos no Poder Federal durante o governo JK. Nos seus últimos anos, filiou-se ao PDT

e ocupou o cargo de Subsecretário da Cultura, na secretaria de Darcy Ribeiro, no governo Leonel Brizola no estado do Rio de Janeiro entre 1983-1986 (CALDIERI, 2011, p. 198) – seguindo uma tendência da primeira geração de trotskistas do Rio de Janeiro que em peso se conectaram ao partido trabalhista após o fim da ditadura. Nesse processo, Pedrosa seria exceção no contexto carioca. Mostra-se interessante a diferença de opções políticas que cada um fez no encerrar da trajetória, optando por legendas distintas. Pedrosa foi convidado por Brizola para integrar o PDT, mas não aceitou.²⁹ Escolhas que descrevem parcialmente deslocamentos políticos e intelectuais que cada um teve durante a Quarta República e a Ditadura Militar Brasileira diante da tradição trabalhista, da figura de Getúlio Vargas e das novas esquerdas. Não obstante os horizontes distintos, reaproximaram-se após a ruptura nos anos 1940. Trabalharam juntos no *Correio da Manhã* e desenvolveram ainda alguns projetos.

Diálogos marxistas

Influenciado por Edmundo, Luiz Alberto alteraria sua maneira de lidar com o comunismo. Distanciado das posições do PCB e concatenado com tio, o rapaz desenvolveu uma curiosidade sobre o marxismo e seus interpretes. Em sua biblioteca pessoal, existem dois exemplares das *Obras escogidas* de Lenin (1948) com a data junho de 1951 rubricada nas primeiras páginas. Da mesma época, há um título de Stalin (1941), *Cuestiones del leninismo*, indicativo parcial do que Moniz Bandeira estava lendo durante o começo dos anos 1950.

A relação com o tio dava-se de maneira periódica em consequência da distância. No cotidiano, o principal interlocutor de Moniz Bandeira sobre o marxismo e as questões sociais era o seu vizinho e amigo Paulo Farias. Personagem extremamente interessante que de maneira semelhante a Luiz Alberto desenvolveu uma curiosidade sobre as esquerdas. Contudo, a sua trajetória conta com roteiros distintos em comparação com a de Moniz Bandeira. Não transitou pelo jornalismo e não se colocou como um trotskista. Seu percurso coloca-se mais como uma forma de jovem *intelectual orgânico* que em algumas instituições de ensino e pesquisa na cidade de Salvador disputava uma interpretação a respeito da história e dos conflitos sociais (GRAMSCI,

²⁹ A carta de Brizola pode ser consultada no Fundo Mario Pedrosa no CEDEM da UNESP.

2004, p. 15). Posição essa que pode ser entendida como perigosa no contexto da capital baiana uma vez que se defrontava diretamente com uma sociedade profundamente elitizada. Tal opção de enfrentamento acarretou a sua demissão sumária na escola onde lecionava e o exílio após o golpe de 1964.

Após terminar os estudos básicos, Paulo Farias ingressou no curso de Medicina da Universidade da Bahia (UBA)³⁰ devido à solicitações familiares, profissão essa que jamais exerceu. Seus interesses estavam mais vocacionados para as Ciências Humanas, especialmente nas temáticas relacionadas com a questão negra e o mundo africano. Imbuído por essa curiosidade, adentrou na carreira de História da UBA após conquistar o diploma de médico, assumindo uma cadeira de professor no Colégio Central da Bahia. Na Universidade, tornou-se um integrante e responsável pelo setor histórico do Centro de Estudos Afro-orientais (Ceao). Criado em 1959 por iniciativa do filólogo português Agostinho da Silva, o Ceao foi o primeiro espaço acadêmico no Brasil dedicado a estudar a história africana e suas conexões com a história brasileira (REIS, 2019, p. 236-238).

A temática que Paulo Farias optou por aplicar grande parte de sua atenção contava com um apelo social muito forte no mundo pós-1945. O processo de descolonização africano e asiático lançou muitas vezes para o centro do debate público assuntos polêmicos e combativos como as desigualdades econômicas e políticas entre as raças, o desmonte da estrutura colonial, o *apartheid* norte-americano e sul-africano etc. Em suma, uma série de questões centrais da metade do século XX sobre as quais a esquerda marxista tinha em geral uma presença intelectual e política dominante, embora não hegemônica.

Farias coloca-se como um professor e pesquisador disposto a manejar o pensamento marxista para interagir criticamente com as leituras que pregavam a superioridade racial, especialmente fortes na Faculdade de Medicina da Bahia, a autointitulada “Escola Nina Rodrigues” (SCHWARCZ, 1993, p. 247), ou que desconsideravam as diferenças sociais e de classe na história do Brasil. Há de se considerar que Farias atuava nos anos subsequentes

³⁰ Atualmente se trata da Universidade Federal da Bahia (UFBA).

a publicação de *Casa Grande & Senzala* de Gilberto Freyre (2013 [1933]), ao Estado Novo e ao Holocausto.

Paulo Farias engajar-se-ia em uma disputa ideológica, apresentando formas distintas de ler a realidade social e influenciando um núcleo razoável de pessoas. Coloca-se interessante que chegou a lecionar para o jovem – futuro teórico marxista – Carlos Nelson Coutinho durante esse momento. Personagem atualmente reconhecido principalmente por seus trabalhos de tradução e problematização da obra de Antonio Gramsci. Em entrevista, Coutinho (2006, p. 166) declarou que a primeira pessoa que lhe falou sobre o fundador do Partido Comunista Italiano foi o professor Paulo Farias no Central da Bahia. Isso em um contexto que Gramsci não contava com traduções e tinha poucas citações em língua portuguesa (SECCO, 2002).

Faculdade e mudança de rumo

Em 1954, Moniz Bandeira ascendeu um grau social a mais em Salvador. O jornal mais tradicional da Bahia e um dos mais antigos do país, o *A Tarde*, decidiu o contratar, acumulando assim concomitantemente o novo emprego e o antigo no *Diário da Bahia*. O *A Tarde* foi fundado por Ernesto Simões Filho em 1912, estando ainda hoje em operação. A publicação era o principal veículo editorial dos intelectuais e literatos da cidade (CPDOC, 2010). Os caminhos de Moniz Bandeira até esse posto relacionam-se com conexões familiares. O então redator chefe da publicação, Jorge Calmon, era seu primo. O secretário de redação, Joaquim Cruz Rios, também era um familiar.³¹

Se o ano de 1954 trouxe um salto na carreira e um acontecimento que o impactou, 1955 seria o momento de refletir sobre esses desdobramentos e alçar novos postos e pretensões. Com o encerramento do Clássico, Moniz Bandeira realizou o vestibular para o curso de Direito da Universidade da Bahia, sendo aprovado. Adentrou uma das mais antigas faculdades jurídicas do Brasil, onde o seu amigo João Eurico Matta estudava desde o ano anterior.

Embora a sua trajetória na UBA tenha sido breve, já que no final de 1955 iria para o Rio de Janeiro morar com o seu tio Edmundo Moniz, ainda assim foi um espaço positivo para a sua construção intelectual. Teve que escrever textos nos quais dispensou atenção para o fenômeno político. As suas

³¹ Entrevista gravada de Luiz Alberto Moniz Bandeira para o jornal *A Tarde*.

noções de marxismo manifestaram-se dentro de uma das matérias do primeiro semestre. Quando no curso de Economia Política, produziu uma breve monografia argumentando que o caráter do sistema econômico da União Soviética era de um Capitalismo de Estado e não socialista (MONIZ BANDEIRA, 2009, p. 24). Assumia a caracterização da URSS que Edmundo Moniz e Mario Pedrosa tinham optado em desacordo com a IV Internacional, demonstrando uma atenção a literatura específica de um debate.

Nessa mesma instituição, contribuiu com a revista dos graduandos do curso de Direito, a *Ângulos*. Fundada em 1950, a publicação era ligada ao Centro Acadêmico Ruy Barbosa e aceitava colaborações de alunos, professores e autores regionais, além de traduzir escritores estrangeiros. Trata-se de uma das mais importantes revistas que floresceram na Bahia da Quarta República devido a diversas matizes de sua riqueza. Junto da *Cadernos da Bahia* e da *Mapa*, a *Ângulos* compõe o núcleo fundamental das publicações seriadas de Salvador naquele momento. Colocava-se esteticamente interessante, pois abria suas páginas para jovens artistas plásticos ávidos por experimentações. Contudo, o seu mais interessante viés certamente é no campo intelectual, sendo possível observar em suas páginas tanto a atenção para pensadores internacionais que tinham grande apelo naquele momento histórico – o existencialismo de Albert Camus, o pacifismo de Romain Rolland, a poesia de Garcia Lorca, o marxismo de Paul Baran e Bertolt Brecht; quanto para escritores nacionais que davam os seus primeiros passos na produção reflexiva.³² Carlos Nelson Coutinho (1961), enquanto estudante, publicou o seu primeiro trabalho que tange o pensamento de Antonio Gramsci em 1961. Caetano Veloso (1997, p. 209), que era da carreira de Filosofia, também apresentou um escrito na *Ângulos*, mas sobre estética. Glauber Rocha desenvolveu suas primeiras críticas de cinema em suas páginas (MATTA, 1987, p. 36-37).

Em agosto de 1955, saiu um texto de Moniz Bandeira na *Ângulos*. Nessa ocasião, redigiu uma poesia que exaltava a figura histórica de Leon Trotsky, “Um canto para Trotsky”. Trata-se da expressão mais cadente da influência e da filiação de Luiz Alberto para com as ideias de seu tio. Redigida em verso moderno, a poesia lança ainda uma outra dimensão das leituras de

³² Para a lista de colaboradores da revista *Ângulos*, cf. Matta (1987, p. 61-75).

Luiz Alberto no período. Conta com uma epígrafe de André Breton,³³ demonstrando uma curiosidade para a ala do surrealismo que se conjugou com Trotsky. O texto foi retirado de um discurso pronunciado por Breton (1938) em um comício do *Parti Communiste Internationaliste* realizado em 11 de novembro de 1938 e publicado na revista *Quatrième International*.

Contudo, os textos mais interessantes de Moniz Bandeira naquele ano não estavam na publicação do Centro Acadêmico Ruy Barbosa. Foi dentro do tradicional *A Tarde* que disponibilizou uma série de artigos de opinião refletindo sobre os desdobramentos que tinham levado ao suicídio de Getúlio Vargas no ano anterior. Ao longo de 1955, pensou insistentemente sobre o desmonte da base de apoio parlamentar de Vargas, desenvolvendo uma noção crítica a respeito do presidencialismo. Sua opinião colocou-se contrária a essa forma de organização da democracia representativa, uma vez que, devido à estrutura rígida de duração do mandato presidencial, qualquer crise poderia levar a uma instabilidade generalizada, acarretando golpes ou impeachments. Na sua opinião, seria mais plausível para uma administração equilibrada o estabelecimento do parlamentarismo, pois a deposição de um Primeiro Ministro dispor-se-ia menos traumática para a nação em caso de perda de sustentação parlamentar.³⁴

Essa reunião de textos do jovem Moniz Bandeira é profundamente importante. Após assistir ao fim do governo Vargas no Rio de Janeiro, o rapaz colocava-se pela primeira vez a pensar e a propor uma questão latente do tempo presente. Mostra-se interessante que nesses escritos há uma não utilização da tradição bolchevique de se problematizar a política. Não se dispõe uma proposição que se tome o Estado, não existe uma revolução, no entanto diferentemente se coloca em pauta uma reforma na lógica do executivo e do legislativo, ou seja, da própria estrutura democrática liberal. Existem linhagens no seu pensamento que ora remetem para uma tradição revolucionária, ora para uma via reformista, desde a sua juventude. A questão é que a primeira se

³³ “Je salue le camarade Trotsky, superbement vivant et qui verra de nouveau sonner son heure, je salue le vainqueur et le grand survivant d'Octobre, je salue le theoricien immortel de la revolution permanente”.

³⁴ MONIZ BANDEIRA, Luiz Alberto. A Crise e o Presidencialismo. *A Tarde*, Salvador, 30 abr. 1955, p. 7. -. Parlamentarismo ou Ditadura. *A Tarde*, Salvador, 4 jun. 1955, p. 7. -. A Crise e as Eleições. *A Tarde*, Salvador, 24 set. 1955, p. 7. -. A Consolidação do Regime. *A Tarde*, Salvador, 1 nov. 1955, p. 7. -. A Falência do Presidencialismo. *A Tarde*, Salvador, 18 nov. 1955, p. 7.

tornou hegemônica até meados da década de 1960 e a segunda se converteria centralmente em seu reflexivo após a opção pela socialdemocracia nos anos 1970.

No segundo semestre de 1955, Moniz Bandeira tomou uma decisão que alteraria toda a sua vida. Optou por deixar uma cidade secundária econômica e culturalmente no país como Salvador e foi morar com o seu tio Edmundo Moniz na capital da República. Desde que com ele falara em 1951, esse projeto colocava-se presente. Após se formar no Clássico, a possibilidade mostrou-se factível. Um outro parente de Moniz Bandeira tornara a situação plenamente possível a partir de 1953. Naquele ano, sua tia Niomar Moniz Sodré Bittencourt (1916-2003) iniciara a publicar alguns textos do jovem em seu jornal, o *Correio da Manhã*. A iniciativa abria caminhos de empregos para ele no Rio de Janeiro. Como proprietária do *Correio da Manhã*,³⁵ Niomar era uma das pessoas mais influentes do país. Ter uma chancela sua significava consequentemente ter as portas abertas em diversos espaços da elite capitolina.

Dentro do *Correio da Manhã*, trabalhando esporadicamente como *freelancer*, Moniz Bandeira adentrou os grupos políticos e culturais do Rio de Janeiro a partir da mediação de seu tio Edmundo e de sua tia Niomar. Nessas andanças, conheceu Mario Pedrosa, Lívio Xavier e outros trotskistas de primeira geração quando o poeta surrealista Benjamin Péret foi preso em abril de 1956 devido a um decreto de expulsão contra ele expedido durante a década de 1930.³⁶ Pedrosa reuniu em seu apartamento alguns intelectuais, entre eles Edmundo Moniz, acompanhado de seu sobrinho, para redigir um manifesto exigindo a libertação do francês (COGGIOLA, 2003, p. 245). No texto publicado em diversos jornais,³⁷ é possível ver o nome de Moniz Bandeira disposto entre outros nomes de consolidados intelectuais.

Ponderações Finais

Entre 1935 e a segunda metade de 1955, o universo geográfico de Moniz Bandeira esteve fundamentalmente circunscrito a Salvador. Sua

³⁵ Na realidade, Niomar naquele momento apenas administrava o negócio juntamente de seu marido Edmundo Moniz. Somente em 1963 se tornaria proprietária com a morte desse. Todavia, isso não diminui sua influência no editorial durante a década de 1950.

³⁶ Sobre a prisão de Benjamin Peret, cf. Karepovs (1994).

³⁷ TRIBUNA DA IMPRENSA. Benjamin Peret ameaça greve de fome. Rio de Janeiro, *Tribuna da Imprensa*, 15 abr. 1956, p. 2.

passagem pelo Rio de Janeiro no ano anterior fora intensa, mas rápida. Os contatos familiares abri-lo-iam possibilidades que não estavam postas no Nordeste. Em uma entrevista à *Tribuna da Imprensa* em abril de 1955, Moniz Bandeira, invocado como “jovem escritor”, deixou claro os motivos que o levaram a mudar-se para o Rio de Janeiro: “Os que desejam conquistar o seu lugar ao sol vêem-se na impossibilidade de continuar na província, que nenhuma perspectiva lhes oferece”.³⁸

Mostra-se interessante que a política até aquele momento se preservou como secundária para Moniz Bandeira. Cultivava alguns exercícios reflexivos e escritos, no entanto jamais conseguira centralizá-la em sua rotina. No Rio de Janeiro, a situação alterar-se-ia ao começar a mobilizar as bases de um movimento socialista na juventude do PSB. Nessa esteira, coloca-se um deslocamento. Converte-se em jornalista, redator de colunas literárias e militante político.

Esses deslocamentos colocaram-no em um itinerário de crescente concentração de capital social entre as elites sociais primeiro de Salvador e depois do Rio de Janeiro. É como jovem escritor e jornalista que se dirige à capital Federal. É dessa maneira que será fundamentalmente reconhecido até meados da década de 1960. Mostra-se interessante que até mesmo no final da vida algumas pessoas ainda o reconhecessem dessa maneira, como fez Paul Singer (2016, p. 22-23) em uma de suas últimas entrevistas. Da mesma forma, é como jovem escritor e jornalista que começou a se dedicar cada vez mais à organização de um movimento socialista, esboçando problemas que estaria na sua produção intelectual décadas mais tarde.

Referências

ANDRADE, Jeferson de. **Um Jornal Assassinado: a última batalha do Correio da Manhã**. Rio de Janeiro, 1991.

ARAGÃO, Antonio Ferrão Moniz de. **A Bahia e os seus Governadores na República**. Salvador: Imprensa Oficial do Estado, 1923.

BRAGA, Ana Carolina; MAZZEU, Francisco José Carvalho. O analfabetismo no Brasil: lições da história. **Revista online de Gestão Educacional**, v. 21, n. 1, 2017.

BRECHT, Bertolt. **Antologia poética**. Rio de Janeiro: Leitura, 1977.

³⁸ TRIBUNA DA IMPRENSA. Na Província ninguém tem seu lugar ao sol. *Tribuna da Imprensa*, Rio de Janeiro, 16-17 abr. 1955, p. 4.

BRETON, André. Visite à Léon Trotsky. **Quatrième International**, nº 14/15, nov.-dez., 1938.

CALDIERI, Sérgio. **Eternas Lutas de Edmundo Moniz**. Rio de Janeiro: Dinigraf, 2011.

COGGIOLA, Osvaldo. O trotskismo no Brasil (1928-64). In: LAGOA, Maria Izabel; MAZZEO, Antonio Carlos (orgs.). **Corações Vermelhos: Os comunistas brasileiros no século XX**. São Paulo: Cortez, 2003.

COSTA, Aramis Ribeiro. A Crônica de Adroaldo Ribeiro Costa. **Revista da Academia de Letras da Bahia**, nº 56, 2018.

COUTINHO, Carlos Nelson. **Intervenções: o marxismo na batalha das ideias**. São Paulo: Cortez, 2006.

_____. Problemática atual da dialética. **Ângulos**, Salvador, nº 17, 1961.

CPDOC. A Tarde. In: ABREU, Alzira Alves de; et al (orgs.). **Dicionário Histórico-Biográfico Brasileiro – Pós-1930**. Rio de Janeiro: CPDOC, 2010.

FACIOLI, Valentim (org.). **Breton, Trotski. Por uma Arte Revolucionária Independente**. Rio de Janeiro: Paz & Terra, 1985.

FALCÃO, João. **O Partido Comunista que eu conheci (20 anos de clandestinidade)**. 2ª ed. Salvador: Contexto & Arte Editorial, 2000.

FREYRE, Gilberto. **Casa Grande & Senzala**. São Paulo: Global, 2013 [1933].

GRAMSCI, Antonio. **Cadernos do Cárcere: os intelectuais. O princípio educativo. Jornalismo**. 3ª ed. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira, 2004.

HECKER, Alexandre. Propostas de esquerda para um novo Brasil: o ideário socialista do pós-guerra. In: REIS, Daniel Aarão; FERREIRA, Jorge (orgs.). **Nacionalismo e reformismo radical. 1945-1964**. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira, 2007.

JOHNSON, Hewlett. **O poder soviético**. Rio de Janeiro: Calvino Limitada, 1943.

KAREPOVS, Dainis. Benjamin Péret: surrealismo e trotskismo no Brasil. In: COGGIOLA, Osvaldo (Org.). **Trotsky Hoje**. São Paulo: Ensaio, 1994.

_____. **Pas de Politique Mariô! Mario Pedrosa e a Política**. Cotia: Ateliê, Fundação Perseu Abramo, 2017.

KAREPOVS, Dainis; CASTILHO, José Maques Neto. Os trotskistas brasileiros e suas organizações políticas (1930-1966). In: AARÃO, Daniel Reis; RIDENTI, Marcelo (orgs.). **História do Marxismo no Brasil: Partidos e organizações dos anos 1920 aos 1960**. Campinas: Ed. Unicamp, 2007.

LENIN, Vladimir. **Obras Escogidas**. Moscou: Ediciones em Lenguas Estrasneras, 1948.

MALDONADO, Luccas Eduardo; et al. Entrevista: Luiz Alberto Moniz Bandeira. **Epígrafe**, São Paulo, v. 4, 2017, p. 208.

MATTA, João Eurico. Índice Geral dos Colaboradores da *Ângulos*. In: MATTA, João Eurico. **Ângulos (a vigência de uma revista universitária)**. Salvador: Centro de Estudos Baianos da Universidade Federal da Bahia, 1987.

MATTA, João Eurico. Introdução. In: MATTA, João Eurico. **Ângulos (a vigência de uma revista universitária)**. Salvador: Centro de Estudos Baianos da Universidade Federal da Bahia, 1987.

MONIZ BANDEIRA, Luiz Alberto. **A Reunificação da Alemanha: do Ideal Socialista ao Socialismo Real**. 3. ed. São Paulo: Unesp, 2009.

_____. Canto a Trotsky. **Ângulos**, Salvador, nº 6, 1955.

_____. **Lenin: Vida e Obra**. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira, 2017.

MONIZ, Edmundo. Entrevista com Edmundo Moniz. In: FACIOLI, Valentim (org.). **Por uma Arte Revolucionária Independente**. Rio de Janeiro: Paz & Terra, 1985.

_____. **O Espírito das Épocas**. Rio de Janeiro: Livraria Editora Casa do Estudante do Brasil, 1950.

POERNER, Arthur José. **O Poder Jovem: história da participação política dos estudantes brasileiros**. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira, 1968.

REIS, Luiza Nascimento dos. O exílio africano de Paulo Farias (África Ocidental, 1964-1969). **Tempo**, Niterói, v. 25, n. 2, mai./ago. 2019, p. 436-438.

RISÉRIO, Antonio. **Uma história da Cidade da Bahia**. 2º ed. Rio de Janeiro: Versal, 2004.

ROCHE, Gérard. Breton, Trotski, e a F.I.A.R.I. In: FACIOLI, Valentim (org.). **Por uma Arte Revolucionária Independente**. Rio de Janeiro: Paz & Terra, 1985.

SAMPAIO, Consuelo Novais. Diário da Bahia. In: ABREU, Alzira Alves de; *et al* (orgs.). **Dicionário Histórico-Biográfico Brasileiro – Pós-1930**. Rio de Janeiro: CPDOC, 2010.

SANT'ANNA, Irun. **O garoto que sonhou mudar a humanidade**. Rio de Janeiro: Fundação Dinarco Reis, 2011.

SANTANA, Márcio Santos de. Juventude e Questão Social: do liberalismo ao corporativismo. **Sociedade em Debate**, Pelotas, 14 (2), jul.-dez. de 2008, p. 29-30.

SCHWARCZ, Lilia Moritz. **O espetáculo das Raças: cientistas, instituições e questão racial no Brasil – 1870-1930**. São Paulo: Companhia das Letras, 1993.

SECCO, Lincoln. **Gramsci e o Brasil: recepção e difusão de suas ideias**. São Paulo: Cortez, 2002.

SINGER, Paul. Paul Singer. **Margem Esquerda**, 1º v., 2016, p. 22-23.

STALIN, Joseph. **Cuestiones del leninismo**. Ciudad de México: Ediciones Sociales, 1941.

TROTSKY, Leon. **Da Noruega ao México**. Rio de Janeiro: Epasa, s.a.

VELOSO, Caetano. **Verdade Tropical**. São Paulo: Companhia das Letras, 1997.

VIANA, Francisco José de Oliveira. **Populações Meridionais do Brasil**. Brasília: Senado Federal, 2005 [1920].

INTELLIGERE, REVISTA DE HISTÓRIA INTELECTUAL
EXPEDIENTE

Reitor: Vahan Agopyan
Vice-Reitor: Antonio Carlos Hernandez

CHC – Centro Interunidades de História da Ciência

Diretor: Gildo Magalhães dos Santos Filho
Vice-diretor: João Francisco Justo Filho

Conselho Editorial:

Sara Albieri
Estevão Chaves de Rezende Martins
Gildo Magalhães dos Santos Filho
Mauro Lucio Leitão Condé

Conselho Consultivo:

Allan Megil (University of Virginia)	Leopoldo Waizbort (USP – FFLCH)
André de Melo Araújo (UNB)	Luiz Carlos Soares (UFF)
Daniel Brauer (Universidad de Buenos Aires)	Marisa Midori Deaecto (USP – ECA)
Dario Horácio Gutierrez Gajardo (USP– FFLCH)	Mauro Lucio Leitão Condé (UFMG)
Dominic Scott (University of Oxford)	Milton Meira do Nascimento (USP–FFLCH)
Elias Thome Saliba (USP – FFLCH)	Oswaldo Frota Pessoa Jr (USP – FFLCH)
Estevão Chaves de Rezende Martins (UNB)	Paulo Teixeira Iumatti (USP – IEB)
Gildo Magalhães dos Santos Filho (USP–FFLCH)	Raquel Glezer (USP – FFLCH)
Gregory Claves (University of London)	Ricardo Navia (Universidad de la Republica- Uruguay)
Jaimir Conte (UFSC)	Rolf Kuntz (USP – FFLCH)
Jorge Luís Grespan (USP – FFLCH)	Yamandú Acosta (Universidad de la Republica- Uruguay)

Comitê de Publicação:

Editora responsável: Sara Albieri
Editor gerente: Ana Paula Nobile Toniol
Francismary Alves Silva
Assessoria editorial: Camilie Cardoso
Lauro Fabiano de Souza Carvalho
Secretária: Adriana Antunes Casagrande de Luca

Contato: Revista Intelligere – CHC/USP
Av. Prof. Lineu Prestes, 338 – Térreo
Cidade Universitária – São Paulo – SP
CEP 05508-900
e-mail: intelligere.revista@gmail.com
telefone (11) 3091-3776

Capa deste número: autoria de Camilie Cardoso, a partir da ilustração *The Chariot of Apollo* (1905-16) de Odilon Redon (French, Bordeaux 1840–1916 Paris), disponível em <https://www.metmuseum.org/art/collection/search/437380>

Diretrizes para Autores

A apresentação dos originais será realizada através do sistema de submissão eletrônica no site <http://www.revistas.usp.br/revistaintelligere>.

Os manuscritos não podem ter sido previamente publicados (em papel ou eletronicamente) ou enviados para avaliação a outras publicações.

As submissões deverão ser feitas em 2 arquivos separados. Um deles conterá o artigo a ser avaliado para publicação sem identificação de autoria. Um segundo arquivo deverá conter somente a identificação com o(s) nome(s) do(s) autor(es), nome(s) por extenso da(s) instituição(ões) a que pertence(m), email(s), ORCID ou link para currículo Lattes e até 4 linhas de informações profissionais sobre cada autor.

Exemplo: Gildo Magalhães é Professor Titular do Departamento de História da Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas da Universidade de São Paulo, professor de História colaborador do ISCTE - Instituto Universitário de Lisboa) e da Universidade de Lisboa (Centro de Filosofia da Ciência). Dirige o Centro Interunidades de História da Ciência da Universidade de São Paulo. Email: gildomsantos@hotmail.com Lattes: <http://lattes.cnpq.br/415536672682655>

- O texto deve ser digitado em corpo 12, fonte Garamond, com espaçamento de 1,5 entre linhas, com extensão variando entre 8 e 30 laudas.
- Epígrafes, termos, expressões, citações ou transcrições em língua estrangeira devem ser destacadas no texto por meio de itálico.
- Imagens, figuras, gravuras, ilustrações e desenhos em geral devem vir acompanhadas de legendas, com a devida numeração em fonte Garamond tamanho 10.
- Os artigos devem ter título na língua original (português ou espanhol) e inglês. Os resumos, em português ou espanhol, com até 200 palavras, e três a cinco palavras-chave separadas por ponto devem ser acompanhados de Abstract em inglês com três a cinco *keywords*. Exemplo:

Palavras-chave: Polifenol oxidase (PFO). Biossensores. Polipirrol (PPI).

- Citações e menções a autores no correr do texto devem subordinar-se à norma ABNT 6023:18, ou seja, os autores são indicados por seu sobrenome, seguido pelo ano e página se for o caso. Exemplos:

(REIS, 2008, p. 103), (ÖWALL; KÄYSER; CARLSSON, 2010, p.31-40), (SOARES, 2002).

Demais exemplos estão disponíveis em: <http://www.livrosabertos.sibi.usp.br/portaldelivrosUSP/catalog/book/459>

- A reprodução de um texto de até três linhas deve ser incorporada ao parágrafo entre aspas duplas. Exemplos:

“A comparação é a técnica científica aplicável sempre que houver dois ou mais termos com as mesmas propriedades gerais ou características particulares” (CERVO; BERVIAN; SILVA, 2007, p. 32).

Segundo Madigan *et al.* (2010, p. 89) “As vesículas de gás são estruturas fusiformes, preenchidas por gás e constituídas de proteínas; elas são ocas, porém rígidas, variando quanto ao comprimento e diâmetro”

- Citações com mais de três linhas devem ser transcritas abaixo do texto, com recuo de 4 cm da margem esquerda, com espaçamento simples, em fonte Garamond tamanho 10 e sem aspas. Exemplo:

De acordo com Cervo, Bervian e Silva (2007, p. 35)

A análise e a síntese racionais só podem ser feitas mentalmente. Empregam-se principalmente na filosofia e na matemática. A análise é uma espécie de indução; parte-se do particular, do complexo, para o princípio geral e mais simples. A síntese é uma espécie de dedução; vai do mais simples ao mais complexo.

- As notas de rodapé devem ser apenas de caráter explicativo ou de comentário. Se nelas for referido algum autor, a referência deve obedecer à mesma forma recomendada para todas as referências no corpo do artigo. As notas devem ser digitadas ao final de cada página, utilizando-se os recursos para criação automática de notas na fonte Garamond 10.
- Todas as referências citadas no texto devem ser listadas ao final do artigo, em ordem alfabética, de acordo com a norma ABNT 6023:18. Os autores são indicados por seu sobrenome seguido das iniciais do nome. Exemplos:

BESS, F. H.; HUMES, L. E. **Fundamentos da audiolgia**. Tradução: Marcos A. G. Domingues. 2. ed. Porto Alegre: Artmed, 1998.

REIS, D. R. **Gestão da inovação tecnológica**. 2. ed. Barueri: Manole, 2008.

Demais exemplos estão disponíveis em:
<https://usp.br/sddarquivos/aulasmetodologia/abnt6023.pdf>

- A revista detém os direitos autorais de todos os textos nela publicados. Os autores estão autorizados a republicar seus textos mediante menção da publicação anterior na revista.

Declaração de Direito Autoral

Autores que publicam nesta revista concordam com os seguintes termos:

- Autores mantêm os direitos autorais e concedem à revista Intelligere o direito de primeira publicação, com o trabalho simultaneamente licenciado sob a “Licença Creative Commons Attribution” que permite o compartilhamento do trabalho com reconhecimento da autoria e publicação inicial nesta revista.
- Autores têm autorização para assumir contratos adicionais separadamente, para distribuição não-exclusiva da versão do trabalho publicada na revista Intelligere (ex.: publicar em repositório institucional ou como capítulo de livro), com reconhecimento de autoria e publicação inicial nesta revista.
- Autores têm permissão e são estimulados a publicar e distribuir seu trabalho online (ex.: em repositórios institucionais ou na sua página pessoal) a qualquer ponto antes ou durante o processo editorial, já que isso pode gerar alterações produtivas, bem como aumentar o impacto e a citação do trabalho publicado.

Política de Privacidade

Os nomes e endereços informados na revista Intelligere serão usados exclusivamente para os serviços prestados pela publicação, não sendo disponibilizados para outras finalidades ou a terceiros.